



Au coin du feu

Émile Souvestre

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

MES TROIS FILLES

TÂBLB des HAÏLÈRES

Au iMleir. . .i I

PuauBittiT. UnlnUrieiirdaDlllgenw >

DiuuËit wicit. Uq Beeret de Uédedn I<

l'Misibu Btcit. LwDaox DeitiM

QpAnitiiE atciT. Le Pacte et le Pajwo > . ti ^

CnQuiSHB BiGiT. Le Sculpteur de Ik Forêt-Noire N ■

SnitHE xten. Le Paniliemlii du Docteur Haute if i

StnibH Kten. La Trâior rtt

Hditièiir lÉciT. Lt)ncle d'Amérique '. Iti '

NsuvibiB RÉCIT. Lei Dli TraTtUleun de la mère Verl-d'Eso- . .
Kl |

Diiibic aicn. Le> Vleai Portralto ID i

OnutaiB Hicn. La Gboses lonUlei 3)1

Dotiitau Rdctr. LetDfaln. ~i)

TBEiiiifeHE ntcit. pn Oncle msl élevé Ot

Qdatouiëk atciT. L» Gruida Loi itl

...Gooyic

AU

EMILE SOUVESTRE

MOUYEI-LB tDITION

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

IEWKB, a lis, ET BOCLBTABD DKg ITkLIKK

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

870 Drolti de reprodacUon et de traductioa r«fer«i

GLK

AU LECTEIJB

En dehors des enseignements directs qui nous viennent de l'expémnce, il en est d'autres doDirimagination fait tous les frais. L'homme ne s'éclaire point seulement par ce qu'il a vu, mais par ce qu'il a su{>posé, et les fables ne donnent pas mmns de leçons que ta réalité.

Les peintures idéales de la vie, désignées, seloD les peuples et les époques, par les noms d'apoioérues, de poèmes, de romans, sont toujours' entrées pour une part importante dans l'in^ruc-Uon des races. Au moyen âge, les fabliaux galants et chevale-resques, répétés aux veillées, complétaient rédticatioo des (sciilliisliom-

i AU LECTEUR.

mes et des dnmoiselles ; on y donnait en action la soIdtien de tous tes problèmes de sentimentalité ou de chevalerie alors soulevés; on habituait les écrits, par des exemples imaginaires, & reconnaître ce qu'ils d^ vaient préférer ; on faisait enfin concourir l'élément romanesque à cette éducation domestique des flmes, la seule qui persiste à travers les entraînements do la vie, et constitue l'esprit d'une nation.

De nos jours, où l'imprimerie s'est substituée à la tradition orale et est devenue la véritable institutrice des générations, la presse continue, sous une autre forme et pour d'autres desseins, le rMe des ménestrels du moyen âge ; c'est h elle que la famille demande les récits romanesques qui raccourcissent les heures de loisir. Ces lectures faites sons les tonnelles aux dernières lueurs du soleil couchant, ou au coin du feu pendant les longues soirées d'hiver, sont devenues, en même temps, une habitude et un tien. Grâce è c^e nouiriture commune, les intelligences grandissent ensemble et acquièrent, pour ainsi dire, le même tempérament. A force de s'associer dans le rêve, on s'accoutume k s'associer dans la réalité.

AU ticnirk.

Iivll, IMUl écOotioM qi

Qaa TOI» lUu loat bmnt, u

Dont Motion* i'alInnsT ea b

En prsDUit en eomman ca doux repu dM ftuM i

Htsw* pliura, mima lii, mt[neipeBHri1...Alori

Parmi nooi ■'«^balaient de mirreillanz Mcordii

El, vibrant dam noa leint i la mAme Modaue,

Lb lyn loUrtoiK fierait m toli douM 1

oht «ooiBM l'on t'aimait dana te» mIti d'abandonl

Qaandiltnnitanipaa, kaplaurt'nndMiliibon!

Uon, mon flii, noa taon n'avalent qn'ono raclas,

DeloaarDiualli&entaJe UTala rorigloe,

Et, nom tanant la miia, dam la monde Idéal

■a mardiiioai lanjoun d'an pu jgal (I).

Alors même que la diRérence des natures ne permet point aux lectures communes d'opérer cette fusion, du moins la lumière se fait pour tous ; la variété des sensations révèle le caractère de chacun ; ou peut se pénétrer réciproquement, se mieux coonaitre, et, par suite, éviter des chocs douloureux.

Mais le choix des livres est difficile ! Cette lecture en famille donne à l'œuvre je ne sais quel caractère offieiel ; c'est un acte de magistrature domesUque dont la responsabilité incombe au chef de famille et exige nue grande prudence. Puis, l'âme humaine a ses tyrannies et sa pudeur. Tel volume, qui nous charme on nous émeut quand nous le lisons tout bas, perdra son prix si nous l'entendons lire E Tant6t c'est un parfum

(I) Ua SmKtt» OR FiBiLLE tMagatn piUtraqm, année 18», p. tM}.

subtil qui ne peut être respiré que dans la solitude, tantôt des sentiments qui nous remuent assez profondément pour que le regard des tiers nous embarrasse, tantôt des images trop vives pour être facilement contemplées à plusieurs. L'intimité domestique a elle-même ses réserves, elle ne permet guère de lire que ce qu'elle permettrait de raconter. La brièveté des lois, sirs communs exige, en outre, de courts récits ; on aime à se séparer sur une impression complétée, que chacun emporte comme un thème pour ses réflexions. La lecture des longues œuvres est difficilement achevée, ou entraîne des empiétements sur les devoirs* et alors l'idéal, au lieu d'agrandir le réel, finit par le dévorer.

Quant à la nature même des romans ordinaires, elle s'oppose encore plus aux lectures de famille. Tandis que quelques auteurs refont Amadù de Gaule et ne sortent ni des grandes passions, ni des grandes aventures, ni des grands coups d'épée ; que d'autres, attentif au monde véritable, mais obligés de réveiller à tout prix des curiosités blasées, vont chercher dans l'exception des tableaux qui salassent; les plus paisibles entrent au cœur même de l'homme et de la société, dont ils nous dévoilent les sombres profondeurs I

AC ISCTEUB. T

Pour tous, il y a sans doute une raison d'être; mais quelque jugement que l'on porte sur leurs créations* au moins faut-il reconnaître qu'elles ne répondent pas au soin que nous avons constaté plus haut. Au-dessous de ces grands drames, il reste le drame familial; loin de ces renommées bruyantes qui fatiguent la presse, la humble réputation qui ne cherche point à s'ancrer le cercle domestique: à celles-là de briller, à celle-ci d'être aimée et

Les récits qui suivent ne sont qu'un essai, mais peut-être donneront-ils l'éveil. Parmi tant de charmants conteurs, dont l'accent se fausse un peu à crier dans la foule, il en est peut-être qui se lasseront enfin de ce tumulte qu'on appelle de la célébrité ; ils viendront s'asseoir sous le toit domestique, et, baissant la • Toix au ton de la vérité, Us nous feront entendre quelques-uns de ces récits éternellement touchants, parce qu'ils sont éternellement sincères. Alors l'auteur des Romani de Famille se taira sans regret pour laisser la parole à de plus dignes «t reprendre sa place parmi les auditeurs.

PREMIER RÉGIT

r iHTÉaiBint de dilicekce

Od se trouvait anx derniers jours do mois de septembre. Après être tombée à torrents toute la. journée, la pluie avait enfin cessé; mais une brume épaisse couvrait le ciel, et, bien qu'il fût à peine quatre heures, U nuit semblait déjà venue.

10 AD Goni BU nn.

Belleville de Lyon, et les postulons marchaient des deux côtés de l'attel^^, s'arrêtant de cinquante pas en cinquante pas pour lui pennettre de reprendre haleine. Les voyageurs eux-m6ràes étaient descendus, sur l'invitation du conducteur, et suivaient à pied, en maudissant les chevaux, la pluie et les mauvais chemins.

Deux d'entre eux, qui venaient les derniers, s'arrêtèrent tout à coup au tournant de la montée. L'nn était nn homme d'eniiron cinquante ans, à l'air souriant et doux; l'autre, plus jeune, avait

au contraire les traits soucieux, n promena les yeux sur la campagne à demi ensevelie dans le brouillard, et dit à son compagnon :

— Quel temps et quelle-année, cousin Grugeli La Saône était à peine rentrée dans son lit, et voilà que les vallées vont être inondées de nouveau.

— Dieu nous en préserve, Contran I répondit l'homme au donx visage ; l'arc d'alliance peut paraître à chaque instant sor le déluge.

— Oui, reprit l'autre voyageur avec un peu d'ironie, je sais que vous avez la manie de l'espoir, Jacques.

— Comme vous celle du découragement, Darvon.

^ Ne snis-je point dans mon droit, quand je regards comment vont les choses du monde? Où voyez- vous la paix, l'ordre, la prospérité! Je n'entends parler que d'incendies, de contagions, de déluges, de meurtres I Ce qu'épargne la méchanceté des hommes, la méchanceté de la nature l'anéantit; car la matière brute elle-mSmc semble avoir nn instinct de destruction; les éléments sont comme les rois, ils ne peuvent rester voisins sans se faire la guerre.

tnt INTKRTBITH SB DILIfiEHCE. II

— Cest un côté des «hoses, cousin, le tAté triste; inaii H 7 en a on autre dont vous ne parles jamais. Vos yeux «ont toujours attachés sur le volcan qui fnme à l'horison, et ne veulent pas s'abaisser sur les champs de blé mûr qui ondulent à vos pieda. U y a enfin du bonheur dans le monde 1

— Je[^]'en sais rien, répondit Darron d'un ton chj[^]rin.

— Mais vous-même, ne voustronvez-vous point placé, ici-bas, parmi les pins favorisf;3?

— Cest la vérité, Jacques, et cependant je n'ai* pu trouver, dans tous les biens qui m'ont été accordés, la paix et le contentement.

— Que poavei-vous donc désirerî Vous êtes riche[^] honoré, vous avez une famille qui vous aime!

— Oui, reprit Gontran; mats ma fortune m'a valu le pénible procès pour lequel je viens de faire un troisième voyage i Màcon; ma bonne réputation n'a pas empêché mon adversaire de me faire injurier par son avocat; et quant à ma famille...

— Eh bien? demanda Jacques.

— Eh bien I ma sœur, avec laquelle j'avais toujours vécu si affectueusement., je viens de me brouiller avec ellftl...

— Ce sera une courte querelle.

— Non, non; je suis las de rétablir, sans profit, de l'ordre dans ses affaires; j'ai trop souffert de son manque de suite et de raison.

— Songez à son excellent cœur, et vous lui pardonnerez.

— Oh! je sais que vous Couvrez toujours quelque

iC AD coin on FED.

raison pour que je prenne mes chagrins en patience; TOUS avez une recette pour chaque blessure de l'&me, et, si je TOUS

poussais nn peu, tous me prouveriez que j'ai tort de me plaindre, que tout est bien ici-bas.

■ — Pardon, reprit Grugel; il y a dans le gouvernement du monde des choses qui me- blessent comme tous; mais je ne suis point sûr de pouvoir les l^ien juger. La vie est un grand mystère dont nous comprenons si peu de cbose! Faut-U même vous l'avouert II y a des heures où je me persuade que Dieu n'a point affligé les hommes dé tant de fléaux sans intention. Heureux et invulnérables, ils se seraient endoKis; chacun eût compté sur sa force individuelle, se fût complu dans son isolement, et eût été sans sympathie pour son semblable. La faiblesse a, au contraire, forcé les hommes à se rapprocher, i se secourir, ^ s'aimer ; la douleur est devenue un lien; c'est i elle que nous devons les plus nobles et les plus doux sentiments : la reconnaissance, le dévouement, la pitié 1

— Fort bien, dit Darvon en souriant; ne pouvant soutenir que tout est bien, vous allez me prouver qu'il y a du bien dans le mal.

— Quelquefois, dit Grugel; soyez sûr que le mal luimême n'est pas absolu. La science emprunte des remèdes tu suc des plantes vénéneuses; pouîquoi ne pourraient point tirer quelque parti des malheurs, des travers et des passions? Croyez-le hien, Darvon, il n'y a pas de minerais Aumotn tellement pauvre qu'on n'y puisse trouver quelques parcelles d'or.

— Parbleu ! je voudrais savoi» alors eu qu'on en trou-

r,. i»<i,,Gooylc

Teralt dans DOS compagnons de rontfl s'écria Contran. Voyons, cousin, passons à la cornue ce curieux échantillon de notre race, que nous .proclamons la race la plos intelligente 1

— Il est certain, reprit Jacques en Bouriant, que le liasard ne nous à point favorisés.

— N'importe, n'importe, reprit Darvon, que sa mi> santhropie rendait taquin ; digageotu l'or du minerais, comme vous dites. Et d'abord, combien de grains espérez-vous en trouver dans le marchand de bœufs qui va là devant nous?

Grugel leva la tête et aperçut, à quelques pas, le voyageur que lui désignait son cousin. C'était un gros homme en blouse bleue, qui suivait d'un pas lourd l'accotement de la route, en achevant de ronger on membre de volaille.

— Voilà le septième repas que je lui vois faire depuis ce matin, continua Darvon, et les poches de la voiture sont encore bourrées de ses provisions! Quand il a mangé, il dort, puis remange, puis redort pour recommencer. Ce n'est même pas un imbécile, c'est une machine à digérer! Vous l'avez vu vous-même; impossible d'en tirer une réponse ni un renseignement.

— Cest un soin dont s'acquitte suffisamment notre compagnon i casquette de feutre.

— Abl parlons de celui-là, et tâchons aussi d'extraire ion or! n ne fait partie de notre équipage que depuis ce matin, et le conducteur l'a déjà renvoyé de l'impériale aux voyageurs' du coupé, qui l'ont renvoyé à

ceux de l'intérieur. Voilà seulement deux heures que nous le possédons, et il nous a raconté son histoire et celle de sa famille jusqu'au cinquième degré. Je sais qu'il s'appelle Pierre Lepré, qu'il fait la commission des denrées coloniales depuis vingt ans, dans les départements de Saône-et-Loire, de l'Ain, de l'Isère, du Rhône, et qu'il s'est marié trois fois. Encore, s'il ne fallait pas subir ses questions mais il est aussi curieux que bavard, et quand il a fini sa confession, il veut que tous lui fassiez la vôtre. Si vous réfléchissez, il vous parle si vous causez, il vous interrompt; sa voix est comme une crécelle toujours en mouvement, et dont le bruit finit par vous donner mal aux nerfs.

— Pauvre Lepré! dit G Nigel; c'est pourtant un brave homme au fond.

— n & un mérite, reprit Darvon, c'est de gâter mademoiselle Athénaïs de Locherais; car nous allons oublier cette aimable compagne de route, qui, après avoir crié qu'il fallait descendre pour alléger la voiture, y est restée seule de peur de se mouiller les pieds.

— n faut lui pardonner, fit observer Jacques; l'isolement l'a habituée à ne prendre aucun souci des autres : n'est un cœur rétréci...

— Rétréci! répéta Contran; vous vous trompez*, cousin; mademoiselle Athénaïs de Locherais a un immense amour... pour elle-même. Le monde entier semble avoir été créé pour son usage particulier; elle ne compte point qu'il puisse s'y passer quelque chose qui ne se rapporte point à elle et ne soit point pour elle. C'est une de ces douces créatures qui, lorsqu'on aime i

l'assassin dans la rue, se retouioent sur l'oreiller en se plaignant d'avoir été réveillées.

Gmgel allait répondre; mais ils arrivaient ao haut de la colline, la diligence s'était arrêtée, et le conducteur appelait les voyageurs en les pressant de remonter. Il venait, en effets d'être rejoint par une estafette annonçant que le débordement de la Saône rendait le passage impossible par Villefranche, et l'avertissant de prendre à droite pour passer plus haut le Niseian et gagner Anse par un chemin détourné. La diligence qui les pré* cédait, n'ayaul pas pria cette précautiouj avait été surprise par les eaux, et l'on parlait de plusieurs personnes noyées. Cette dernière nouvelle ne fut point heureusement communiquée aux voyageurs; mais en apprenant le long détour qu'il fallait faire, tous se récrièrent.

— n y a une malédiction sur nous, dit Contran, déjà contrarié de la lenteur du voyage.

— Je prévoyais la chose, monsieur, s'écria avec volabilité Pierre Lepré, auquel les deux postillons venaient d'échapper et qui se rabattait sur ses compagnons de route. On m'avait déjà dit en chemin que l'Ardière et la Vauzanne étaient hois de leur lit; reste même à savoir si nous pourrons passer à Anse, oà nous trouverons les eaux de l'Azergues et de la Brevanne. Par oà allonsfaons prendre, conducteurf Passerons-nous par le bois d'Oingtt je connais le maire, mol... un grand maigre ^i fume toujours. Mais à proposi dites donc, est-ce que nous ne nous arrêtons pas avant d'arriver & Anset

— Im possible, répondit le^onducteor brusquementj; J'ai déjà huit heures en retard.

AU OOIK DO RU

— Eh bien, mais oit souperonB-Dons alorat s'écria ie gros marchand de boeufË.

— NoiA ne sonperons pas, monsieur.

'• — Je déclare que je veux prendre un bouillon, inieiv rompit d'une voix aigre mademoiselle Aliénais de Locheraiv qui mit la i&U à la portière; je bois toujours un bouillon à cinq heures.

— Nous n'avons rien pris depuis ce matin, s'écrièrent tous les voyageurs.

— Montez, messieurs, Kprit vivement le conducteur; une heure de retard peut nous empêcher d'arriver. U n'y a point à plaisanter avec le débordement, surtout de nuit; je n'ai pas envie d'avoir ma voiture noyée.

— Noyée ! s'écria mademoiselle Âthénais ; mais c'est borrriblel II fallait donc prévenir! Conducteur, j'exige que vous quittiez la vallée; vous répondez de moi, conducteur; je me plaindrai aux che&...

La diligence, en partant, eoupa la pardle à la vieille fille, qui se laissa retomber dans son coin avec une exclamation lamentable.

Jacques Gmgel se crut obligé de lui dire que le détour qu'ils allaient foire les éloignait de la Sa6ne, et écartait ainsi tout danger.

— Mais où aurai-je mon bouillon T demanda la vieille fille un peu rassurée.

— Nous ne nous arrêterons qu'à Anse, reprit Lepré ; le conducteur l'a dit, et Dieu sait quels chemins nous allons trouver
I Routes départementales, c'est tout dire) Et cependant je connais l'ingénieur, c'est un homme de

■ MLiaINCB. 17

talent-; son fils s'est marié le même jour que mon aînée. Hais nous n'aurons pas avant demain.

Il y eut un cri général : la plupart des voyageurs n'avaient point mangé depuis le matin[^] comptant sur le repas qui se disait habituellement à Villefranche, et Contran proposait déjà, avec sa vivacité habituelle, de descendre de force au prochain village pour se faire servir un souper, lorsque le marchand de bœuf s'écria :

— Un souper ! j'en ai un à votre service.

[^] — Quoi ! pour tout le monde tu demanda Lepté.

— Pour tout le monde, bourgeois. Je puis vous offrir trois services avec le dessert, et le petit coup de sémick par-dessus le tout

En parlant ainsi, il tirait des poches de la voiture une demi-douzaine de paquets qu'il se mit à ouvrir « n passant sa langue sur ses lèvres : c'étaient des provisions de tout genre, proprement enveloppées et ficelées avec soin.

— Ce sera un vrai festin, dit Lepré, qui avait aidé le marchand de bœufs à inventorier tous les paquets. — Pestel monsieur. Par-
don comment vous nommez-vous ?

— Barreau.

— Juste I Monsieur Barreau, comme vous vous nourrissez I

— Pourquoi donc serait-on i son aise, dit le gros homme avec un certain orgueil, si ce n'était pas pour manger du bout Au reste, ces messieurs et mademoiselle vont juger de ma cuisine.

Grugel se tourna vers Contran et lui jeta un regard i^niflcatif.

18 AU ooifj m m.

— Eh bien t dit-il à demi-Toix et en woriuit, Toid les graim d'or qïie voua chercltiei.

— Des crains d'or / répéta Barreau, qui ne comprenait point; &ites excase, ce que jevotiB donna là est un aautissoD aux tmSes.

— Et cm messleois venlent dire qne pour des gêna ~ affamés il vaut de l'oTj reprit Pierre Lepré en riant; c'est une figure, monsieu^ Bamau. J'ai un Sis qui a appris les figures en faisant sa rhétorique; U m'a expliqué la chose. Mais pardon... Il faudrait d'abord que mademoiselle se servît.

Onprésentales provisions à mademoiselle de Locherais qui retourna tous les morceaux, et finit par choisir les plas délicats, qu'elle mai^ea en se plaignant des privations auxquelles on était exposé en voyage. Poui la consoler, Barreau Ini offrit un coup de vieux cognac; n^ais mademoiselle de Loche rai^ jeta nn cri d'horreur.

— Du cognac à moi I dit-elle avecIndignation ; pour qni me prenez-vous, monsieurT

— Vous aimeriez mieux du cassis, peul-étret objecta le marchand de bœuis d'nn air bonasse.

— Je ne bois pas pins de cassis que de cognac! s'écria fièrement mademoiselle Athénals; je ne bols jamais que de l'eau.

Et se tournant vers Grugel :

— Conçoit-on ce nistreT murmiira-t-elle; m'ofirir do cognac 1 comme si les épices de ce qu'il nous a fait manger ne suffisaient pas pour brûler le sai^ 1 Je suis sûre d'en être malade.

En achevant ces mots, elle s'arrangea dans son coin

VN iDTtiiEini n nusENca. 19

de manière à toamer le dos an mwchand de ixsaîB, releva on oreiller qu'elle avait apporté, 7 ai^nja sa t&te, et s'assoupit.

La diligence continuait & avancer péniblement pfer des routes Tavinées. Quoique humide, l'air éta^ froid, et la nuit D'avait aucune étoile Ranimé pai le repas que la prévoyance gastronomique de Bamau lai avait permis de faire, Lepré reprit toute sa loquacité, et, bien que ses compagnons de voyage eussent depuis loi^temps cessé de lui répondre, il continua à parler seul, sans s'inquiéter de savoir s'il était écouté.

Ce bruit de paroles, la lenteur de la marche, l'olracu' rite, le froid, avaient fini par causer i tons tes voyageurs un malaise impatient qui s'exprimait à chaque instant par des biillements, des tressaillements ou des plaintes étouffées. Darvon surtout semblait en proie i une irritation nerveuse qui s'augmentait d'instant en .instant. H avait déjà ouvert et refermé dix fois Je store de la portière, appuyé sa Kte i droite, à gauche, en arrière, placé ses jambes dans tout^ les attitudes que lui permeltait l'étroit espace dont il pouvait disposer; enfin, an paint dn jour, il se trouva i bout de patience.

— Je donnerais dix des jours qui me restent à vivre pour être au terme de ce voyage ! s'écria-t-il.

— Nous voici à Anse, répondit Grugel,

— C'est ma foi vrai, dit Lepré, qui s'était assoupi un instant. Ho ! conducteur, combien de temps restez-vous ici ?

— Cinq minutes

20 Alt Gom DU no.

— Ouvrez la portière ; je puis aller dire un petit bon- Jour au maître de poste.

On ouvrit, et Barreau descendit avec Lepré pour renouveler ses provisions. Presque au même instant t-e iiiiialiste s'approcha en demandant s'il y avait des places.

■ ^ Une seule, répondit Grugel.

— Comment ! s'écria mademoiselle de Locherais, qui venait de se réveiller en sursaut, monsieur voudrait-il par hasard faire monter quelqu'un ici ?

— Un voyageur pour Lyon.

— Hais c'est impossible, reprit la vieille fille ; nous sommes déjà affreusement gênés, monsieur ; vos voitures sont trop petites ; je me plaindrai à l'administration.

— Ah ! voici sans doute notre nouveau compagnon, reprit Grugel, qui regardait par la portière. M. Lepré s'en est déjà emparé.

— C'est un militaire ! s'écria mademoiselle de Lo-

— Un sous-officier de chasseurs. ,

— Ah Dieu ! Et il va venir ici ! Mais comment n'oblige-t-on pas les soldats à voyager à pied ?

— Par un temps pareil, ce serait chose rude et fatigante, mademoiselle.

— N'est-ce donc pas leur métier ? Ces gens-là ne se fatiguent pas. Les voitures publiques vous exposent à des voisinages odieux... sans compter que toutes vos habitudes sont dérangées. N'avoir rien de chaud, passer la nuit sans dormir, être pressée, étouffée... Je ne comprends pas qu'un de ces messieurs ne monte pas sur l'impériale.

' m'importe de lui dire ça.

— Malgré le brouillard ?

— Qu'importe, pour des hommes !

— Mademoiselle serait en effet moins gênée, ou ironiquement Darvon, et c'est une proposition qu'elle pourra faire à notre nouveau compagnon.

— Moi ! parler à un soldat ! dit fièrement mademoiselle Athénaïs ; je préfère souffrir, monsieur !

— Le Toicij interrompit Jacques.

Le sous-officier venait, en effet, de paraître devant la portière, suivi du buraliste avec lequel il se querellait. C'était un jeune homme à la démarche leste, mais dont le parler fanfaron et les manières soldatesques choquèrent Darvon au premier aspect. Ce se plaignait du retard de la voiture qu'il attendait depuis la veille, et

maltraitait de paroles le commis des messageries, dont les réponses étaient timides et embarrassées. Enfin le conducteur lui ayant déclaré qu'on allait partir, il s'approcha de la portière et regarda dans l'intérieur.

— Magnifique réunion, murmura-t-il, après avoir promené sur les voyageurs un regard impertinent ; si le coupé et la rotonde sont aussi bien garnis... Ah ^ I conducteur, vous n'avez donc pas de femmes t

— L'insolent I balbutia mademoiselle Athénaïs de Locherais.

— Au reste, reprit le soldat, en campagne on ne doit pas y regarder de«i près.

Et il monta.

Contran se pencha vers Grugel :

— Voici qui complète notre collection de ridicules, dît-il tout bas.

"m AU COIN DO tsv.

— Prene» garde qu'il* ne vous entende, répliqui Jacques.

DatTon ât un mouvement d'épaule.

— Les fan£!irons m'ont loujours inspiré plus dedégoiM ' que de crainte, dît-il> et celui-ci aurait besoin d'une

leçon de politesse.

Cependant Baruan était rentré Bans Lepré. Après avoir envoyé chercher ce dernier k l'auberge, et l'avoir attendu quelques moments, la voiture partit sans loi, i ta grande joie de mademoiselle

de Locheraï qui espérait être plus à l'aise. Mais cette joie fat de courte durée ; car le sous-officier, qui s'était d'abord placé sur l'autre banquette, vint s'asseoir à ses côtés. La vieille fille mécontente se rangea brusquement et rabattit son voile. Le militaire se tourna vers elle :

— Tiens dit-il d'un ton moqueur, madame a peur qu'on la regarde, à ce qu'il paraît T

— Peu importe, monsieur, dit Athènes sèchement.

— Je comprends sa raison, reprit le sous-officier; ~ mais elle peut être calme, je me priverai de ce plaisir.

Et comme il vit le mouvement d'indignation de mademoiselle de Locheraï :

— Ce que j'en dis, continua-t-il, est dans l'intérêt de sa santé, et pour lui permettre de respirer à visage découvert, d'autant qu'on manque d'air dans cette boîte; il faudrait baisser la glace.

— Je m'y oppose, reprit vivement mademoiselle de Locheraï; mon médecin m'a défendu de m'exposer au vent du matin.

— Et moi le mien m'a défendu d'étouffer, répliqua le

DU mrSLUEim M Bn-IGERCB. 9S

Jeune homme qui avançait la Baam pour ouvrir le chais

Mais la vieille fille s'écria que la fenêtre était de son côté, qu'elle avait droit de la tenir fermée, et elle en appela aux autres voyageurs.

Quelque peu disposé que fût Darvon en faveur de mademoiselle de Locheraï, il crut devoir prendre sa défense, et il en ré-

sulta, entre lui et le chasseur, une discussion qui se fût envenimée si Grugel n'eût cédé au jeune militaire sa place près de l'autre fenêtre.

Le sous-officier l'accepta de mauvaise grâce, et en conservant une sourde irritation contre Contran.

Or, le lecteur a déjà pu s'apercevoir que les qualités dominantes de ce dernier n'étaient ni la résignation ni la patience. Les contrariétés du voyage avaient d'ailleurs excité son irascibilité maladive : aussi le dissentiment qui avait déjà éclaté entre lui et le chasseur se renouvela-t-il plusieurs fois avec une acuité croissante, jusqu'à ce qu'une dernière occasion le fit dégénérer en querelle.

Plusieurs menus bagages avaient été placés par Darvon dans le filet suspendu au plafond de la diligence; le sous-officier prétendit qu'il en était gêné et exigea leur déplacement. Goétran s'y refusa.

— Vous êtes décidé à les laisser ? s'écria le soldat, après une discussion dans laquelle il s'était animé insensiblement.

— Décidai répondit Darvon.

— Soit ! t'en débarrasses par la portière, reprit le jeune homme en étendant la main vers le filet.

Goétran prit cette main.

— Prenez garde à ce que vous allez faire, monsieur,

AD COW BU PED

dit-il d'nneToiz altérée; dopais que tous Êtes ici vous avez tout essayé successivement pour me faire perdre patience : dès votre entrée vous vous êtes posé comme ayant le privilège de l'injure et de la tyrannie; mais sachez bien que je ne suis point homme à vous le recoontûtre.

— Est-ce que c'est une menace, par hasard î demanda le eoldat en jetant sur Contran un regard dédaigneux.

— Nullement, interrompit Grugel, inquiet de la marche que prenait la discussion ; mou cousin vous fait seulement observer...

— Je n'accepte point d'observations des péïins, interrompit le militaire.

— Et les pékins n'acceptent point vos insolences, répliqua Gontran.

A ce motd'insolence, le sous-officier tressaillit; une rougeur rapide traversa ses traits.

— Oû vous arrêtez-vous, monsieur! demanda-t-il i Darvon d'une voix que la colère faisait trembler.

— A Lyon, répondit celui-ci.

' — Eh bien I nous .achèverons U de nous expliquer.

— Soit.

Jacques, efiteyé, voulut s'entremettre ; mais son cou- ' sin et le chasseur l'interrompirent en même temps, et répétèrent que l'on terminerait cette affaire à Lyon-

Au même instant de grands cris se firent entendre, et la diligence fut rejointe par un char à bancs couvert de boue. Made-moiselle deLo<^erais mit la tête i la portière.

— Ah mon Dieu! quel malheur ! s'écria-t-elle, c'est M. Pierre Lepré qui nous a rattrapés; nous aUons êtn an complet.

OH IRTâUBUB DB DEUSKNCC. S8

Dès qu'il eat attelât la voiture publique, le coromissionnaiTe de marchandises coloniales sauta du char à bancs., et se présenta i la portière que le eondoctenr venait d' ouvrit.

— Ah ! vous part£E ainsi sans attendre les voyageurs! criait-il furieux.

— Je vous ai prévenu trois fois, objecta le conducteur.

— On prévient «ix fois, monsieur; on prévient douze fois : vous êtes donc bien avare de vos paroles! Qu'estce que cela coûte de parler ! Je ne pouvais pas quitter le* maître de poste, peut-être, pendant qu'il m'expliquait le malheur arrivé à la diligence d'hier ; car vous ne savez pas, messieurs, que la diligence qui précédait celle-ci a été noyée.

— Noyée ! répétèrent toutes les voix.

— C'est bon, interrompit le conducteur, mais montez.

— Dn tout, ce n'est point boa, reprit Pierre Lepré; tout le monde est dans la consternation.

— Je vous en prie, montez tout de suite...

— Et que vont penser nos familles quand elles ap> prendront ce désastre !

— Vite donc...

— Encore, allùs-je obtenir des détails, quand ou est vena ni'avertir ^e vous étiez partis sans moi...

^ — Et nous allons en foire encore autant, dit le conducteur impatienté.

— Par exemple ! !^écria Lepré, qui se hâta de monter; j'en ai assez de cechar àbanes; me voilà, conducteur, oolevezl On accabla de questions le commissionnaire eu épit

8tt A.V GOtR St) FEV.

eries, et il raconta tout ce qu'il avait appris; puis, s'int«ri:çm-pant selon son liabitude, en reconnaissant le jeune sous-ofâcler, il s'écria : "

— Eh I c'est monsieur que j'ai eu l'honneur de voir j Anseï

— Moi-même, répondit le chasseur.

— Enchanté de ikiub retrouver, dit Lepré. Tel que TOUS me Toyet, je suis l'ami né de tons les militaires; j'aurais même servi si on ne m'avait pas trouvé un rem- *

' plaçant.

/Il fut interrompu par mademoiselle Athénaïs, qui venait de s'apercevoir qu'il était mouillé.

— Cest cette damnée brume, dit-il en s'essuyant avec son mouchoir.

— Mais ou ne monte pas en voiture dans un pareil état, reprit mademoiselle de Locherais d'un air mécon* tent; quand on a

commencé à recevoir le brouillard, on reste dehors.

— Pour se sécher demanda Lepré en riant; grand merci si j'en avais assez; puis mon cocher était ivre; il a failli conduire son char à bancs dans la rivière.

— Ah ! diable.

— C'eût été à ajouter à la diligence d'hier; mais moins pourtant qu'il ne eût fallu à quelque brave pour nous repêcher! Ça s'est vu, après tout. Il y a trois ans, lors de la grande inondation, un ouvrier a sauvé seul cinq personnes qui se noyaient dans une voiture près de la Gaillotièrre.

— Nous le savons d'autant mieux, dit Grugel, que mon cousin y avait son meilleur ami.

L'»i»<i,,Gooylc_

" Vraie d'»maiid« le chasseur.

— Et il ne dut son salut qu'au dévouement de notre jeune

— Observez tous les détails de cette action si admirables, reprit Darvon; le cheval effrayé avait emporté la Toiture au plus fort du courant; la foule regardait du rivage sans oser porter secours; il n'y avait plus d'espoir pour les cinq personnes qui se trouvaient dans la calèche.

— Bab I interrompit le chasseur, il y en avait peut-être qui savaient nager et qui se seraient tirées d'affaire.

Gontran dédaigna de répondre.

— La voiture commençait à enfoncer, continua-t-il, lorsqu'un ouvrier parut dans une petite barque qu'il manœuvrait avec

peine au milieu du Rhône; trois fois elle fut sur le point de couler. Les gens qui regardaient du riv[^]e lui criaient : — N'allez pas plus loin ; ahordei[^] Tons allez périr. Mais il n'écoutait pas, avan[^]nt toujours vers la calèche, qu'il atteignit enfin à force de courage et d'adresse.

— Et de [^]bonheur, acheva le militaire.

— Sans doute, reprit Grugel, qui avait remarqué le mouvement d'impatience de Gontran; mais il n'y a que les gens de cœur à avoir de ces bonheurs-là.

— C'est nn hean trait, interrompit mademoiselle Athénaïs de Locherais, et qui a dû profiter à son auteur.

— Pardonnez-moi, madame, ditDarvon, l'ouvrier a sans doute jugé que la véritable récompense de nos généreuses actions était en nons; car, un* fois les gens

28 Aïï GOM DU nu.

sauvés, il s'est retiré sans vouloir rien recevoir ni rien entendre.

— Paidienl c'eût été beau de se faire pa[^]erl s'écria le sous-offËcier.

— Et on ne sait point son nom? demanda Lepié.

— Pardon ; il se nommait Louis Duioç.

— Hein! vous dites, Louis...

— Durée.

Ltpté se tourna vers le sons-offlder.

— Mais c'est votre nom! s'écria-t-il.

— Le nom de monsieur 1 répétèrent à la fois tous les voya[^]iirs.

— Louis Duroc, Ait Y Africain ;j& le lui ai demandé à Anse, pendant que nous causions à l'anbei[^]e, et je l'ai vu d'ailleurs sur son porte-manteau.

— Èiibien! après? demanda le chasseur en riant, certainement que c'est mon nom.

— Se peut-il! interrompit Contran; et vous seriez...

— L'ouvrier en question; oui, messieurs; ça n'a pas besoin de se dire, mais ga n'a pas besoin non plus de se cacher. Je suis entré au service huit jours après la chose, et mon régiment est parti pour Alger, ce qui fait que les bourgeois de la calèche et moi nous sommes perdus de vue; mais je compte les revoir pendant mou séjour à Lyon.

— Je vous y conduirai I dit vivement Darvon en I ui tendant la main; car je veux que nous soyons amis, monsieur Louis.

— Nous! répéta le militaire, qui regarda (jontran avec hésitation.

uir nmlRiBiiiii ne wlmencer. 29

— Ah! oubliez tout ce qui s'est passé, reprit celui-ci; Je suis prêt, s'il le faut, i recounâtie que j'ai en tort..

— Non, interrompit Duïog, dod, parbleu t c'est moi qui ai fait la mauvaise tftte, et J'en ai regret, parole d'honneur! Sotte habitude de régiment, voyez-vous! Parce qu'an n'a pas peur, on veut

le montrer à toute occasion, à tout venant, et l'on fait le siibreur; mais, au fond, on est bon enfant; ainsi, sans rancune, monsieur.

n avait pressé cordialement la main de Gontran; Lepré serra également la sienne.

— A la bonne heure 1 s'écria-t-ilj vous êtes un vrai Français... de même que monsieur...; et entre Français, oo doit s'entendre. Enchanté d'avoir fait votre connaissance, monsieur Louis Duroc. Mais, à propos, savezvous que c'est fort heureux que je vous aie obligé "à m'apprendre votre dom (que vous ne vouliez pas me dire, par parenthèse)? Sans moi on n'aurait point sa ce que vous valiez.

— C'est juste! répliquaGmgel en regardant Darvon ; si monsieur eût été moins causeur, cette explication n'eût point eu lieu, et,, sans elle, le cousin se serait mépris sur le véritable caractère de M. Louis. Vous voyez que le hasard semble avoir pris à t&che d'appuyer ma thèse, •t que tout l'honneur de Ja journée est à moi.

Gomme il achevait ces mots, la voiture s'anèta : ils 4taient arrivés.

Les voyageurs trouvèrent, en descendant, la cour des Messageries pleine de parents on d'amis qui attendaient. Le malheur arrivé la veille était connu, et avait éveillé toutes les angoisses.

%> *r COIN Dn-iBU.

An moment où Datron mettait pied à terre, il entendit prononcer son nom et se détonma : c'était sa sœur i qui l'inquiétude avait fait oublier leur brouillerie, et qui s'élança vers lui avec un cri de joie.

Tous deux s'embrassèrent longtemps sans rien dire, mais les yeux humides de larmes ; et quand ils se regardèrent, quand ils se prirent par la main en souriant, ils étaient réconciliés 1

Comme ils sortaient ensemble de la cour des Messageries,' ils rencontrèrent leurs compagnons de route. Baïuau et Lepré les saluèrent; Louis Duroc leur renouvela la promesse de les aller voir; mademoiselle Atbénéais de Locherais passa seule sans les regarder, uniquement occupée de veiller à ses bagages. Jacques Gmgel se tourna alors vers Gontran.

— Voici la seule objection à ma doctrine, dit-il en montrant la vieille Plie. Tous nos autres compagnons se sont plus ou moins réhabilités à nos yeux : le gourmand en nous procurant un souper, le bavard en nous révélant un secret utile, le querelleur en nous donnant une preuve de sa généreuse bravoure; mais à quoi nous a servi le froid égoïsme de mademoiselle de Locherais!

— A me faire sentir ce que vaut le dévouement et la tendresse, répondit Gontran, qui serra le bras de sa sœur Gomre sa poitrine; aht j'adopte votre système, cousin : à partir d'aujourd'hui, je croirai qu'il y a un bon côté dans toute chose, et qu'il faut seulement savoir chercher la veine d'or.

DEUXIÈME RÉGIT

Comme toutes les mes de Vergaillles, la me des Réservoirs est déserte et silencieuse (te bonne heure. Uèt que l'ombre du aoir commence à descendre, les portes ■ e ferment, les rideaux s'abaissent, et l'on n'apen^oit plus, dans cette large vole destinée

aux trains de car* rosse et aux trains de chasse de la cour du grand roi,

33 kv ooa va mr.

que quelques passants attardés qui regagaient à la hUte

leur logis.

Un de ceux-«i venait d'atteindre un pavillon à un seul étage, situé presque à l'extrémité de la rue. Il en ouvrit lui-mÊm» la porte au moyen d'une petite clef, et l'on put bientôt apercevoir du dehors ont faible lumière qui s'allumait au rez-de-chaussée, et qui se promena quelque temps à l'intérieur, comme pour la dernière inspection dû soir.

Qui eût pu la suivre l'eût d'abord vue éclairer un salon meublé avec ce luxe faux et pour ainsi dire regretté qui indique le sacriâce fait aux exigences de la position; puis un cabinet dont le bureau aÎTcuir brillant et aux cartons sans tache prouvaitTinutilité habituelle ; enfin un escalier étroit conduisant à une chambre à coucher où elle s'arrêta. Ici l'élégance économique du rez-de-chaussée avait fait place à une indigence visible. Le lit, bas et sans rideauxj était recouvert d'une cotonnade déteinte ; quelques chaises de paille, une table et un secrétaire démodé complétaient l'ameublement, dont l'insuffisance, opposée auluxedu rez-de-chaussée, prouvait la dure nécessité, imposée à tous ceux qui commencent, de retrancher sur le nécessaire afin de pouvoir se parer du superflu.

Telle était, en effet, la position de M. Auguste Fouinier, alors locataire du pavillon de la rue des Réservoirs. Reçu docteur en médecine après de sérieuses études qui avaient absorbé la

meilleure partie du petit héritage laissé par son père, il avait dû employer le reste à s'établir assez richement pour ne point repousser la con-

vu fIBCaBT SB KtiDECm. 33

fiance. Condamné à une existence apparente qui masquait de cruelles privations, il attendait le succès sous ce déguisement de prospérité.

Hais depuis après d'une année çall habitait Versailles, les yeux fixés sur l'horizon comme sœur Anne, il ne voyait, comme elle, que la poussière du présent et les vaines espérances de l'avenir. Ses ressources s'épuisaient sans lui amener la clientèle toujours rêvée et toujours invisible.

Cependant les besoins de la réussite devenaient chaque mois plus pressants. Le jeune docteur, aiguillonné par l'inquiétude, avait cherché autour de lui des protections et n'avait trouvé que des préoccupations personnelles. On vantait son instruction, son zèle, sa scrupuleuse délicatesse; mais on s'arrêtait là ; lui rendre justice exemptait de lui rendre service. En dernier lieu il avait sollicité avec beaucoup de persistance et d'effort, l'emploi de médecin près d'un hospice qu'un legs philanthropique allait permettre d'élever dans le voisinage ; malheureusement ceux qui auraient pu rapprocher n'avaient pas tout de leur influence pour eux-mêmes : quelques promesses lui avaient été faites, quelques espérances données : puis chacun était retourné à ses propres affaires, et le jeune médecin venait d'apprendre qu'un concurrent mieux servi l'avait emporté.

Cette dernière déception redoublait la tristesse qui depuis quelque temps assombrissait ses réflexions. Après avoir jeté un

coup d'œil découragé sur la nudité de sa chambre à coucher et s'êtr^ occupé lui-même de tous ces arrangements domestiques habituell«ment épargnés

31 AU coiii un raïi.

aux hommes d'étude, ils'approcha de l'ane des fenêtres

et appuya peasiTemcnt son front contre la vitre humide.

De ce côté s'étendait une cour commune sur laquelle «"ou-
vraientle pavillon du jeune docteur et une vieillemasure lézardée
qu'habitait un ancien huissier nommi M. Duret. Ce dernier,
connu dans tout le quartier pour son avarice, était propriétaire
des deux maisons ainsi que d'un jardin abandonné qu'une grille
de bois vermoulu séparait de la cour. Une pauvre fille dont il était
parrain, et qu'il avait recueillie tout enfant, tenait son ménage. Il
s'était ainsi assuré, sous l'apparence d'une bienfaisante protec-
tion, une sorte de domestique sans gages, qui partageait avec le-
conalssance sa pauvreté volontaire. •

Rose ne s'était, du reste, ni hébétée, ni endurcie dans cette
rude condition; loin de là : son âme, chassée duréel qui lablessait,
avait, pour ainsi dire, pris sa volée vers les plus hautes régions de
l'idéal. Toujours seule, elle avait fécondé cette solitude par laré-
Sexion. Ignorante et sans moyens d'apprendre, elle s'était rési-
gnée à relire mille fois les quelques livres que le hasard avait fait
tombei entre ses mains et elle en avait extrait tout le suc et tout k
parfum 1

Cependant, depuis l'arrivée de M. Auguste Fournier, le cercle de
ses lectures s'était un peu agrandi/ Le jeune homme lui avait prê-
té quelques classiques égarés dam sa bibliothèque médicale, et

ces prêts étaient devenus l'occasion de rapports de vfti»inage, restraints, du reste, & de courts entretiens.

Depuis plusieurs jours, les inquiet idea personnelle»

UK SBCUT ta HilRSCIII. SU

du docteur l'svaient emptehe de songer à Rose, lorsqu'il l'aperçut traversant vivement la cour et se dirigeant vers son pavillon. Près d'arriver k la petite porte de derrière, elle leva la tftite, reconnut M. Foomier à sa fenêtre, Ini fit un signe, et prononça quelques paiolei qu'il n'ent*ndit pas.

Le jeune médecin se h&ta de descendre pour ou vrir.

Bose, dont les traits fatigués et sans fralclieur semblaient contredire le nom, était encore plus p&le que d'habitude, et la pauvreté de ses vêtements devenait pins apparente par on désordre qui frappa le jeune médecin.

— Qu'est-ce donct qn'avei-voust demanda-t-il. Elle paraissait émue, embarrassée, et répondit

— Pardon,. . j'anrais voulu. . . Je venais vous demander on service... un grand service.

— Parlez, dit H. Foomier, en quoi puis-je vous être utile T

— Ce n'est pas à moi, mais i mon parrain. Depuis huit jours il soufflie, il s'affaiblit... Ce matin encore il a pu se lever; mais tout à l'heure, en se recouchant, il s'est évanoui f

— Je vais le voir, interrompit le jeune docteur, qui ftt aa pas en avant.

Rose le retint du geste.

— Mon Dieu ! excusez-moi, dit-il en balbutiant... mais mon parrain a toujours refusé d'appeler des médecins.

— Je me présenterai comme voiiiiii.

36 ^À COIN va FETT.

— Et SOUS quelque prétexte, n'est-ce pas... M. le docteur pourrait, par exemple, demander le prix de récurie et de la petite remise... tous deux lui deviendront nécessaires quand il aura son cabriolet.

Un sentiment d'amertume traversa le cœur du jeune homme. Autrefois, en effet, aux premiers jours d'illusion, il avait laissé voir cette espérance lointaine.

— Soit, dit-il d'un ton bref.

Et, refermant la porte du pavillon, il suivit la jeune fille jusqu'à la maison habitée par le père Duret.

Sa conductrice le pria d'attendre quelques instants à la porte et de n'entrer qu'après dix minutes, afin que son parrain ne pût rien soupçonner.

Il s'arrêta en effet sur le seuil, entendit le malade demander à Rose si le jardin était bien fermé, si elle avait éteint le feu, si le seau n'était point resté au puits ; inquiétudes d'avare auxquelles le jeune homme répondit de manière à le tranquilliser. Cependant la voix saccadée et sifflante avait frappé le médecin, il se décida à monter les deux marches d'entrée, et entra bruyamment comme un visiteur qui veut l'annoncer ; mais il fut subitement arrêté par l'obscurité.

L'unique pièce qui donnait le logement du vieil huïs' sier et dans laquelle il était alors couché, n'avait d'autre lumière que celle du réverbère qui éclairait la me, et dont la lointaine lueur transformait la nuit de la mesure en ténèbres visibles auxquelles le regard avait besoin de s'habituer. Celui du malade reconnut sur-le-champ son Jeune locataire. O se souleva sur son coude :

— Ledocteur t s'écria-t-il avec effort; j'espère qu'il

un REÇUT SI MÉDEGIN. 37

n* vient pas pour moi I Je ne l'ai point demandé ; je me porte bien I

— Aussi n'est-ce pas une Tlsite de médecin, mais de locataire, répandit M. Fournier qui s'approchait du lit à tâtons.

— De locataire l répéta l'an^eo huissier ; c'est donc pour le terme 1 Je ne savais pas le terme échu... Alors TOUS apportez de l'agent... Allume une chandelle, Rose, allume vite I

— Pardon, dit le jeune docteur qui était enfin arrivé^ lu chevet du père Duiet, mon terme commence à peine, et jè viens seulement savoir si vous pourriez, au besoin, me trouver place pour une voitiwe et un cheval.

— Ah ! 11 s'agit des hangars, reprit le vieillard ; bien bien. Veuillez vous asseoir, voisin... Nous n'avons paa besoin de chandelle. Rose, la lanterne suffit; on cause mieux sans lumière. Donne ma tisane seulement.

La jeune fille lui apporta une tasse grossière qu'il vida avec l'avidité haletante que donne la fièvre.

— Mon remède ordinaire, docteur, répondit le malade, un bouillon de panUe ; c'est plue sain que toutes vos drogues, et ça ne coûte que la peine de cueillir la plante.

— Et vous buvez froid T

— Pour ne pas garder de feu; le feu me gêne... puis le bois est hors de prix... Quand on tient k nouer les deux bouts, il tant savoir être économe. Je ne veux pas faire comme ce scélérat de Hartois avec qui j'ai tout perdu I

Martois était an débiteur de l'ancie" huissier, luit a

r,i... ...Gooyic

38 AU COIH fU fSU.

autrefois en faillite. Le père Duret avait iié mnlioursé intégralement; mais il n'en répétait pas moins, de- ^pnis lors, que Martois l'aTait ruiné ^c'était pour lai on thème inépoisable^ comme la petite vérole pour les vieilles femmes laides, et la révolution pour lés nobles «ouatant.

M. Fournier eut l'air d'abonder danRle sens du malade, et s'approcha davantage. Ses yeux, qui s'accoutumaient i l'obscurité, commenjaient i distinguer le visage du vieillard, marbré de plaques ronges annonçant l'ardeur de la fièvre. Tout en continuant de lui parler, il prit une de ses maina qui était brûlante, écouta sa respiration entrecoupée, et acquit la conviction que son état était plus grave qu'il ne l'avait d'abord supposé, n voulut y ramener l'attention du père Duret, afin de le décider àquelques remèdes ; mais celui-ci s'était engagé dans le détail des avantages que présentait le hangar i louer et ne prenait point garde & autre chose*

Cependant. sa voix, qui devenait. plus entrecoupée depuis quelques instants, s'arrêta tout à coup. Le jeune . médecin ee pencha vivement sur lui, et cria i la jeune fille d'apporter une lumière. Pendant qu'elle s'emjiressait de l'allumer, il souleva la tête du vieillard, seulement évanoui, lui fit respirer des sels qu'il portait toujours SUT lui, et ne tarda pas à lui faire reprendre ■ es sens.

Rose accourut dans ce moment. Le père Duret, qui rouvrait les yeux, avança la main, voulut parler, et ne fit entendre que quelques sons inarticulés ; mais oomm* la jeune fille s'approcha pour t&cher de eomprendie, il

un 8£C[LET SX UİDECİH. 39

fit UQ effort désespéré, redressa la tête, «t souffla ia chandelle qu'il éteignit 1

Cepeatfaut te médecin en avait tu assez pour s'assurer que de prompts secours étaient indispensables. 11 ;rit congé du vieil huissier, en lui recommandant le jepoB et promettant de venir lui reparler de l'affaire en question. Ross la suivit au delà du seuil.

— Eh bien? demanda-t-elle avec anxiété.

— La maladie i^annonce avec des symptAmes sérieux, dit Fournier; je vais vous écrire une ordonpaoce que TOUS exécuterez rigoureusement.

— n faudra des remèdesT fit observbr la jeune fille avec une sorte diinquiétude.

— Quelques-uns : il suffira de présenter mon billet, ■ le pbanacien vous les remettra.

Rose parut embarrassée; la jeune homme en devina la cause.

— Ne TOUS inquiétez pas maintenant du prix, oontinuB-t-il ; tout sera fourni en mon nom, et plus ta^ je réglerai avec le père Duret

' — Oh! merci, monsieur, dit la jeune fille, dont le rrgard brilla de reconnaissance; mais mon parrain oom- [ii'eudra que ces remèdes doivent 6tre payés un jour, et je crains qu'il ne les refuse. Si monsieur le docteur me f onnettait de dire qu'ils ont été fournis par lui... grar iuitementl... te trouverais plus tai-d, moyen de tout solder sur le prix de mon travail...

— Soitt répliqua Fournier qui souffrait de la roi^nr et de l'em-bairaa de la pauvre fille; faites pour le mieux; je vous aiderai.

m I A.V COIN BU rsa.

n voulut même, pour rendre son diie plus vraieii>< blable aux yeux du père Duret, la renvoyer près de son ht, tandis qu'il allait chercher lui-même les remèdes.

n fallut, pour décider le vieil huissier à les prendre, lui répéter, à plusieurs reprises, que c'était un pur don du voisin. Persuadé enfin que sa guérison nft lui coûte* raii rien, il se prêta docilement à. tout ce qui lui était ordonné.

Hais le mal avait déjà fait de tels progrès que les efforts de la science devaient demeurer inutiles. A travers ses alternatives de fièvre et d'anéantissement, le vieillard déclinait chaque jour, et Fournier vit bientôt qu'il îailait abandonner tout espoir. H renonça, en conséquence^ à des remèdes devenus impuissants, et ouvrit un libre dtamp aux fantaisies de Duret. Celui-ci eu profita pour exprimer mille désirs et lormer mille projets ; mais, an mo-

ment de l'exécution, l'avarice venait toujours arrêter le projet et éteindre le désir, fientaoït vaguement que les sources de la vie se tarissaient en lui, il exagérait les nécessités de la prévoyance, afin de se faire illusion et de se croire un long avenir !

Quinze jours s'écoulèrent ainsi. Rose continuait à montrer la même patience et la même abnégation. Pliée depuis dix années i ce joug de la pauvreté volontaire, elle l'acceptait sans révolte : elle plaignait son parrain^ au lieu de l'accuser, et n'avait jamais désiré la richesse que pour l'en faire jouir. Le jeune médecin découvrait, à chaque visite, quelque nouveau trésor dans cette âme, qui tirait tout d'elle-même et ne demandait aux autres que le bonheur de se dévouer pour eux.

un SECRET DB HÉDBCHt. il

Llntérftt chaque jour plus grand qu'il prenait à la Jeune fille se leportait sur le vieil huissier, seul ami qui loi restât dans le monde. Quelque dure qu'eût été sa protection. Rose lui avait dû l'apparence d'une iamille. En ne voulant être que son mattre, le père Duret avait été pour elle im appoi. Mais qu'allait^Ue devenir après sa mortf Elle n'avait rien à attendre de la fortune de son parrain; carcelui-d avait un coosin, Etienne Tricot, riche fermier établi dans les environs, et avec lequel il avait toujours été dans les meilleurs termes. Tricot, qui rendait de temps en temps visite au père Duret, afin de mesurer la distance qui le séparait de son héritage, arriva justement avec sa femme au plus lbrt de la mala* die. C'était un de ces paysans madrés qui se font grostiers pour avoir l'air franc, et parlent bien haut pour faire croire à ce qu'ils disent,

A la vue du cousin mourant, il commença des lamentations auxquelles celui-ci coupa court en déclarant que ce n'était rien, et que dans quelques jours il n'y paraîtrait plus. Tricot le regarda de côté avec une hésitation inquiète.

— VraîT dit-il; eh bien, foi d'homme! ça me tait tout plein "ae plaisir... Alors, vous vous sentes roienxï

— Beaucoup, l>eaucoupl balbutia Duret.

— A la bonne heure I reprit le paysan, qui regardait toujours le malade d'un air incertain; laut pas que les braves gens soient malades... Le médecin est venu, peut-être?

— n vient tous les jours, répliqua le vieil huissier.

— Et qu'est-ce qu'il a ditT

W .AV COI» DU PEB

— Qu'il n'y avait rien i faire, que tout irait bien.

— Ahl abl Toyez-Tons gat reprit Tricot âéconceitéj au fait, ToU3 êtes bitî à cbaux et k sable, coasin; c'est quelque &oid gue tous aves attrapé; mais le crenx est toujours bon.

— Oui, oui, dit Duret, qui tenait i persuader les atfc très du peu de gravité de son mal, afin de s'en persuader lui-même; il n'y a que les forces qui manquent, mais ça reviendra.

—Et nous vottB apportons de quoi pour (a, inter- , rompit Per-rine Tricot, en tirant de son panier nne oie toute plumée et trois bouteilles pleines. Voiei une bête qu'on a engraisée raprès pour

vous, cousin... avec un échantillon de notre piquetsn de l'année ; faut y goûter, ça vous refera l'estomac.

Duret jeta un r^ard sur les bouteilles et sur l'oi». Séduit par Vidée d'un régal qui ne lui coûtait rien, il appela Hosb, lui montra les provisions, et déclara qu'il veillait souper avec le fermier et Perrine. La Jenne fille, accoutnmée à une soumission passive, et forte d'ailleurs de la liberté entière laissée par M. Foumier, obéit à son parrain sans faire d'objections.

Bientôt le parfum de l'oie rôtia.remplit la chambre du malade, dont l'estomac, appauvri par de longues privations, Sd sentit excité par ces succulents efSuves. Il se ranima à l'espoir du festin sans frais, fit dresser la table près de son lit, et trouva dans l'arrière de ses appétits si longlfimps inassouvis, un reste de soif et de faim pour cette bonne chère inattendue. Tricot remplit son verre qu'il vida d'une main tremblante pour le faite remplir

Qlt BKCRZT SE iima.9. 13

de nouveau. Le vin st la noniriture, loin d'accroître son mal, ^a premier iostant, semblèreat exalter ses forces brisées : il se redressa plus ferme ; une deml-lTresse Ût briller ses yeux; il se mît k parler tout baut de ses projets, i eerrer les mains du cousin et de ta cousine, en répétant que c'étaient ses vrais parents et en leur donnant des conseils sut ce qu'ils devraient faire de son pauvre héritage. Tricot et sa femme pleuraient d'attendrissement. Ea&n, lorsqu'ils laissèrent le vieil huissieï pour quelques courses indispeusables dans la viille, d fdt avec promesse de venir prendre congé de lui avant de repartir.

Foumler arriva au moment où ils sortaient. Il vit le malade lés suivre d'uniïgsrd narquois jusqu'au delà du seuil, achever côn

verre, puis fair clamer sa langue avec un rire moqueur.

•~Eb bien, voisin, il puait qne nous^ommes mieu^{xl} dit le mé-
decia-itoBné.,

— Mieux.«, bégaya J)uretàmoitiéivre;-oui, oui, bien mienXj
gi&oe i leur dîner... ^! aJil abl ils font la conv i ma succession
avec des oies... et du vin nouveau I... J'accepte tout, moi... Faut
toujours accepter, c'est plus poli.

— Ainsi^vous croyes que leur géniosilé est un ealoull deman-
da Fournier en souriant.

~ Un placement, voisin, nn placement à mille poui an... Ils
croient que je suis leur dupe, parce que je bois le vin et que je
mange l'oie... élevée pour moi, comin» dit la femme Abl ahl ahl
nous verrona qui rira 1« ilemier.

U AU oora su FEtr.

— Auriez-Tous donc le projet de tromper leur espé* lance t *

— Poun{uoi pasT... le peu que j'ai m'appartient, Ja suppose...
je peux en disposer comme il me plaira; et ddos le cas où je vou-
drais favoriaer uae jeaoe fille...,,

— Mademoiselle Rose I interrompit vivement le jeune
homme; ahl si vous fait«s cela, père Doret, voua aures pour vous
tous les bomiâtes gens.

Le vieil huissier haussa les épaules.

— Bathl les honnêtes gens, balbutia-t-ll, que m'importe 1 Ce
qui m'amuse, c'est de tromper le gros... et sa femme. ^ ^

A cette idée, Duret éclata de rire; mais ce rire coqvulsif alla s'éteindtô dans une suffocation subite qui le fit retomber éa arrieie. T'ournîer s'empessa de lai donner tous les soins que réclamait un pareil accident, n ' revint i lui, lecommença à parler, et retomba bientôt dans un nouveau spasme plus Inquiétant que le premier. La surexcitation à laquelle il venait de s'exposer avait usé chez lui Ves derniers ressorts de la vie, et, par suite, h&té la crise suprême. Le jeune médecin vît aves effroi que ces suffocations de plus en plus rapprochées, se transfoimaient en agonie. Duret, dégrisé par le mystérieux pressentiment de la mort, cemengait à s'effrayer.

— Ahl monsieur Fournier, je suis mal., bien na\, dit-il d'une voix entrecoupée... Est-ce qu'il y a du danger!... avertissez-moi, s'il y a du danger... Avant de mourir... j'ai un secret & dire...

— Dites-le toujours, répliqua le jeune homme.

— Cest donc vrai t reprit Duret égaré... Il n'y a pins d'espoir... plna aocnn... Mon Dieu t il fantTenoncer i tout ce qoej'ai amusé... avec tant de peine... tout laisser aux autres... tout... tout I

L'avare se tordait les mains avec ane rage désespérée. Fournier s'efforça de le calmer en lui parlant de Rose, alors sortie, mais qui allait rentrer.

— Oui, je veux la voir, murmura Duret (se rattachaut, comme tons les agonisants, k oeux qui leur survivent, afin de se reprendre par leur moyen à la vie); pauvre fille!... Ils voudront la dépouiller; mais J'ai fait sa part... elle n'a qu'à cbercher...

n s'arrêta.

— Où celaT demanda Fournier, penché sur le lit. — Ah! il y a... encore... de l'espoir..., soupira Duret...

Dites... ce n'est... qu'une faiblesse...

— Où votre filleule doit-elle cherchLerT répéta le jeune homme, qui voyait les yeux du mo'riboud se vitrer.

— Ouvres... la fenêtre... bégaya l'huissier; Je veux voir... le jour... — Allez au jardin... là-bas... derrière le puits... le chapiteau...

Lavoix. s'éteignit... Le Jeune médecin vit les lèvres remuer encore quelque temps, comme si elles eussent, essayé des paroles qu'on ne pouvait plus entendre; un A^missement convulsif agita la face, puis tout resta immobile. Maître Duret avait rendu le dernier soupir. ., Rose rentra peu après. Sa douleur; en apprenant la mort de son parrain, fut silencieuse, mais , sincère. C'était le seul homme qui eût pris garde à son existence; et, ne connaissant encore la pitié humaine que par ce

D,mi,.,=db,GoonTc

M AU COIN HI IBU

dnr bienfaiteoi, m tendTesse s'était reportée mr loi, faute d'us plus digne.

Le ousio Tricot et sa femme la trouvèrent agenouillée pris du mort, le visage appuyé sur une de ses malus qq'elle baignait de larmes. Us venaient d'apprendre que U succession de l'huissier était ouverte, et ils accouraient, bien moins pour rendre laus de-

voirs au défunt que poui' assurer leurs droits sur ses dépouilles. Tous deux commedcèrent par prendre possession de la maison en B'emparant des clefs cadrées sous le traversin du mort; puis Tricot laissa sa femme à la garde de l'héritage, et courut remplir les fonnalitéa nécessaires pour les funérailles. Rose attendit vainement de la paysanne un mot de sympathie ou d'encouragement : on la laissa désolée près du mort, Jusqu'au moment où l'on vint valever sa bière.

La jenne fille eut te coorage de suivre le convoi an cimetière ; mais lorsqu'elle revint, ses forces étaient brisées et sou courage à bout. Arrivée près du seuil, elle hésita à le franchir. Tricot et sa femme, qui étaient déjà rentrés, avaient commencé l'inventaire de ce qui ' allait leur appartenir : les armoires étaient ouvertes, les meubles en désordre... -Itose sentit son cœur se serrer et s'assit sur le banc de pierre dressé près de la porte.

Lob mains jointes snr ses genoux et la t&te baissée, elle laissait couler ses plenrs silencieusement Une voix qui la nommait lui fit relever les y^ux; elle reconnut Ut Fournier.

Celui-ci l'avait aperçue ^u rentrant, et, touché de non

m amtr de mAtorin, <t7

abandon, il venait lui adresser quelques consolations. Rose oe put d'aliord répondre que par des larmes. La jeune homme loi demanda doucement pourquoi elle restait ainsi dehors, et l'engagea à braver l'impression douloureuse qu'elle devait éprouver en rentrant. . — L'affliction ressemble à nos amers breuvages, ditil : la mieux est de la boire d'un seul trait ; les pauseï et les retards multiplient la douleur en la divisant.

— Pardon, monsieur, dit Rose à demi-voix, ce n'est point par ménagement pour mon chagrin que je reste ici : mais m'j'entraîs, j'atirais peur de gêner les parents.

— Es sont donc venus T demanda le jeune homme.

— Avec H. Leblanc.

— L'ancien notaire condamné pour escroquerie f — Prenea garde, il peut vous-entendre I

Foomier jeta un' regard dans l'intérieur, et rit le cousin Trioot et sa femme occupés à vider les armoires.

— Dieu me pardonne 1 ils prennent tout I s'écria-t-il.

— Qs en ont le droit, répliqua Rose doucement.

— C'est ce qu'il fani savoir, reprit Fournier en franchissant le seuil.

L'eX'Uotaire qui triait les papiers d'tin grand portefeuille trouvé dans l'armoire du défunt, se retonma.

— ArrAtes, monsieur, s'écria le jeune homme ; ce n'est point i vous d'examiner ces titres 1

— Pourquoi cela? demanda H. Leblanc.

—Parce qu'ils peuvent intéresser la succession du mort.

— Eh bien, pardien I ta succession, c'est-il pas à nous qu'elle revient 1 s'écria Tricot.

48 AU conï SD Rïï.

— Qu'en savez-Tous î répliqua Fournier ; le père Doret peut avoir laissé un testament.

— Un testament T répétèrent le paysan et sa femme, «D se regardant avec effroi.

— Monsieur en serait-il dépositaire! demanda Leblanc d'un ton douxereux.

— Je ne dis point cela, reprit le médecin; mais le défunt m'a positivement déclaré à cet égard son inten- ' tion.

— Et monsieur devait sans doute être son légataire T demanda Leblanc avec la même politesse ironique.

Le médecin rougit.

— Il ne s'agit point de moi, monsieur, répliqua-t-il avec impatience, mais de la filleule du père Daret.

— Ab ! c'est pom Roseî interrompit Perrine Tricot d'une voix criarde ; le bourgeois est donc son parent, pour prendre comme ça ses intérêts!

— Je suis son ami, madame.

Les deux Tricot l'interrompirent par un grossier éclat de rire.

— Alors monsieur a sans doute une procuration T objecta Leblanc.

— J'ai la résolution arrêtée défaire respecter ses droits par tous les moyens en mon pouvoir, dit Poumier, qui évita de répondre directement; bien qu'étranger àl'étude des lois, je sais, monsieur, qu'elles ordonnent, dans le cas où vous vous trouvez, certaines formalités protectrices dont nul ne peut s'aâVanchir.

Avant d'entrer en possession de l'héritage du mort, il faut savoir à qui il appartient.

— Et maintenant, prenons possession. Leblanc fit observer H. Leblanc, qui continuait à parcourir les papiers de portefeuille.

— Alors, pour vous demander compte de la violation.

— An maintenant d'un procès, n'est-ce pas mais on procède comme ça, monsieur le docteur, et votre protégée aura, je crois, quelque peine à payer les frais de procédure, d'enregistrement.

— C'est-à-dire que vous abusez de sa pauvreté pour attenter à ses droits ! s'écria Fournier indigné.

— Nous en usons seulement pour sauvegarder les nôtres, répondit tranquillement M. Leblanc.

— Eh bien, alors, c'est moi qui exige l'exécution de ta loi ! reprit le jeune homme avec énergie. Le défunt a reçu de moi des soins, des remèdes, des secours de tous genres ; comme créancier de la succession, je demande que le paiement de la dette soit garanti, et je réclame pour cela l'apposition des scellés.

Ici les époux Tricot, qui déjà vingt fois avaient voulu s'entre-mettre, poussèrent les baus cris... M. Leblanc les apaisa d'un geste.

— Soit, dit-il ; en se tournant, avec un sourire, vers le jeune homme ; monsieur le docteur est alors en mesure de nous prouver la légitimité de sa créance. Il peut nous présenter ses livres

pour les visites, des reçus pour les aecours, tme preuve écrite pour les remèdes 1

— Monsieur, dit Fournier embarrassé, nn médecin ne prend point de telles précautions avec ses malades ; mais vous pouvez interroger mademoiselle Rose...

SO At cftiN DU na.

— Voua avez nison, reprit Leblanc en souriant, tous témoignent pour elle, elle témoignera ponr vous; ce n'est qu'unfc 1 uste réciprocité. Malheureusement les tribunaux ne se laissent point condnre par les élans de sympathie ou de reconnaissance, et jusqu'à ce qrie monsieur le docteur ait régulièrement établi ses droits, il voudra bien nous permettre d'exercer ceux que nous tenons de la paleBté.

— Oui, s'écria Tricot, dont la colère jusqu'alors réprimée n'avait iait que grossir ; et puisqnie le boui^eoïs aime les procès, on lui fournira l'étoffe de quelques petits !

— '- A loi et à sa protégée 1 ajouta Perrioe.

— On leur demandera, parexemple, àtous deux, où le cousin Duret a placé seséconomies...

— Ce qu'il a fait de son argenterie; car il en avait, Je l'ai vue.

— Et comme ils étaient seuls i la maison quand le cousin a tourné l'œil.

— Faudra bien qu'ils rendent ce qui manque.

— Misérables ! s'écria Fournier bon de lui à ce soupçon infâme, et voulant s'élancer sur Tricot, la main levée.

Rose, qui venait d'entrer, se jeta à sa rencontre.

— Laisse-le, laisse-le I cria Tricot, qui s'était armé d'une pelle rencontrée par le hasard; ça fait plaisir de passer au bleu les peaux de bourgeois et d'épousseter la doublure des draps fins ; faut pas le contrarier.

^Et prends garde à toi-même, intrigante l ajouta

Perrine ea, piesE^çuitdu pDiQglaiwiBeflne;litiitoinbei jaxoais sous ma coupe, tç en auras las maïquesl

— Oh I venez, au nom de pieu 1 murmura Rose, qui Beffor^t d'eatralaeilemédecieu..

Celui-ci hésila un instant; mais redevenant enôn ' maître de lui-^ème, il ieta un i^iaid de mépris i m insulteursi et soivU la jenne fille hors de la maiure.

Ce fut seulement i la porte du pavillon quêtons deux l'arrê-
tèrent. Rose joignit les mains, et levant ven Fovruier ses yeux rou-
gis par les larmes :

— Oh 1 paidoQ, monâeur, dil^lle, dd^w que vous avez enduré pour moi ; pardon et merci I Une pauvn fille comme je suis n'a jamais liiauce de reôonnattfe les services qu'on lui Tend ; mais du moins soyez sût que ja m» les rappellerai au^si longtemps que je dois vivre.

— Et qu'allez-vous devenir maintenant. Rose t demanda le jeune homme attendri.

—Je ne sais pas encore, monsieur, répondit^Ue : ' aujourd'hui je suis triste, Je ne pois penser i rien. Je veux me domur jusqu'à

demain pour reprendre courage. La mercière me recevra bien pour cette nuit... et après... eh bien après.» Dieu me restera 1

Foumier lui prit la main en silence ; elle répondit à sa plainte et lui dit adieu d'une voix haute et sortit. •

Le cœur du jeune homme était gros d'indignation. Remonté chez lui, il se mit à parcourir sa chambre et un pas d'agitation ne le demandait en vain par quel moyen il pourrait secourir cette pauvre abandonnée qui venait de le quitter. Si le père Poret «vait véritablement laissé nu le

SI AVOIN DU FED

tamest, nul doute que M. Leblanc et les Tricoteux ne l'eussent supprimé; mais comment prouver cette suppression? D'un autre côté, le testament pouvait avoir échappé jusqu'alors aux recherches des intéressés; car les rôles du mourant permettaient de croire qu'il l'avait caché. Il s'était vanté d'avoir fait tapage de Roie, il avait recommandé de chercher... Hais là s'étaient arrêtées ses révélations ; la mort ne lui avait point permis d'en dire davantage.

Le jeune homme, échauffé par une sorte de fièvre, se perdait en suppositions. Le soir était venu, et, le front appuyé sur la vitre, comme au commencement de ce récit) il avait vu les cousins du mort et leur conseiller sortir avec les papiers et les objets les plus précieux. Il promenait les yeux, au hasard, sur la nasoreahandonnée la COURT déserte et le jardin en friche, lorsqu'ils s'arrêtèrent tout à coup, sur un puits en ruine placé à l'extrémité de ce chemin et adossé à un mur qu'ornaient encore les débris d'une corniche.

Cette vue lui rappela subitement les derniers mots prononcés par le père Duret ; Au jar(Un... derrière U puits... te chapiteau... Ce fut pour lui comme un trait de lumière ! Là devait être le secret du mort I

Animé d'une de ces confiances subites qui ressemblent à l'inspiration, il descendit vivement, traversa la cour, ouvrit, après quelques efforts, la porte du jardin, et arriva près du puits^

La margelle à demi écroulée laissait voir, de loin en loin, de larges crevasses remplies de plâtre» brisés qu'il examina d'abord et s'efforça de sonder; mais il put

on s'en but os itenEciN. ' 53

rien découvrir. L'arrière du poitrail, sous le fragment de chapiteau qui avait autrefois soutenu la toroïde, était précisément le seul endroit qui ne présentât aucun vide; la pierre de taille, solidement calée, avait gardé toute son apparence. Après avoir tourné deux ou trois fois autour de l'orifice, s'être penché pour examiner le dedans et le dehors, Fourrier eut bonté de sa crédulité. Comment avait-il pu s'arrêter à cette idée romanesque de dépôt caché dans un vieux mur, et prendre pour une indication les derniers mots balbutiés par un mourant ? Il haussa les épaules, jeta vers le puits un regard de désappointement, et reprit le chemin du pavillon.

Cependant, malgré tout, son esprit conservait un doute involontaire. Près de quitter le jardin, il se retourna, et aperçut de nouveau le puits, le mur, le chapiteau

— C'est pourtant bien le lieu désigné par le père Duret, disait-il; mais près du mur il n'y a rien; la pierre de la margelle est à sa

place.

Ici il s'arrêta brusquement.

— Au fait, pensa-t-il, pourquoi est-elle la seule qui ■oit restée solidement scellée T

Cette simple réflexion lui fit rebrousser chemin. Il examina de nouveau avec plus d'attention la pierre taillée, s'aperçut qu'elle avait été récemment consolidée par de moindres cailloux, et que l'on avait rempli de terre les interstices. 11 s'efforça de l'ébranler en arrachant ces légers points d'appui; réussit à lui faire perdre - «on ajAombf; et enfin- à- la déplacer^ Un vide apparut

tt* AD COIS on FED.

tton dam)» ma^iinerie> et il en retira, avec de grnnda of-fortSj un coffret wiclé de fer. '

Après l'avoir dégagé, oomme il le retirait à lui, le oofitet glissa à terre et fit enteadie irn tiatement qai en réyélaît «nffisamment le contenu. Fonrnier, saisi d'une sorte db vertige, rempli de terre et de cbUIoux U crevasse qui avait servi de cafitiette, remplaça le mieux pos< sible la pieira de la margelle, et, réunissant toutes ses forces, transporta oliex lui la précieuse eassette.

Arrivé à sa cbamlire, il la déposa & ter» et essaya de l'ouvrir; mais elle étaittannée d'une urrure solide dont il n'avait point la clef. Après plusieurs tentatives inutiles, il s'assit, les regards fixés sur le coffret, et se mit & réfléchir.

Que devait-il faire da oe trésor tombé entre ses mains par hasardt L'idée de se l'approprier ne traversa même point sa pensée ; mais à qui devai^il le remettreê La loi lui désignait les Tricot, la

justice naturelle et son inclination lui indiquaient Rose 1 Evidemment ce devait être là cette part laite pour elle par son parrain, ainsi qu'il l'avait déclaré lui-même au moment de mourir. Sa dernière volonté, clairement exprimée, avait été de soustraire son héritage à l'avidité du cou^, afin d'en doter celle qui lui avait tenu lieu de fille. Le temps seul lui avait manqué pour donner à ce désir une forme authentique; peut-être même l'avait-il donnée : car savait-on ce qui s'était passé dans cette prise de possession prématurée du cousin ? Le testament du père Duret avait pu être découvert et détruit par maître Leblanc. Une telle violation de droit si très-probable, sinon constatée, ne

m secBBT ng médicik. Hb

jusUSail-eUe pas toutes les rûpiéaaiUesl PaiBqa'oaavkii violé la justice pour dépouiller Rose, Rose ne pouvait elle pas combattre avec les mêmes armes 1 Les héritiers avaient voulu si4>6tituer au partage loyal une sorte de pillage où chacun ferait main basse sur ce qu'il pourrait saisir ; on avait droit d'accepter l'exemple donné par eux-mêmes, et de se conduire comme ils s'étaient conduits !

Quelque envaiDcantea que ces raisons parussent au Jeune médecin, il résolut d'attendre jusqu'au lendemain avant de se décider. Quoi qu'il pût se dire, en effet, quelque chose murmurait en lui . Il sentait confusément qu'il substituait sa propre justice à celle de la société et qu'il sortait du domaine de la loi par cette dangereuse porte de la sensation et de la préférence 1 Malgré lui, son bon sens lui criait que chaque homme n'avait point droit d'arranger le devoir selon ce qui convenait, de compenser les fautes des autres par ses propres fautes, et de faire, des grandes

règles imposées & tons, une sorte d'ordonnance provisoire dont il pouvait à volonté sacrer ou modifier les articles.

La nuit se passa ainsi dans des alternatives de décision et de scrupule qui l'empêchèrent de dormir.

Le jour venu, Fournier continuait & délibérer avec lui-même, lorsqu'on frappa timidement à sa porte; il alla ouvrir, et se trouva en face de la jeune fille.

Celle-ci s'excusa, tremblante et les yeux baissés, de le déranger de si bonne heure; Fournier la fit entrer, et l'invita à s'asseoir.

4

— Excusez-moi, monsieur, dit-elle en restant debout

sur le seuil de la porte.

— Je venais seulement pour prendre congé.

— Vous partez, interrompit Fournier.

— Pour Paris, où l'on promet de me faire entrer en service.

— Vous partez.

— Non, je ne le fais pas. Ainsi, du moins, je ne serai pas chargé de personne, et, à force de tâcher, j'espère pouvoir contenter mes maîtres ! Seulement, je n'ai point voulu partir sans remercier monsieur le docteur et sans lui faire une prière.

— Quelle prière ?

— Les héritiers de mon parrain vous ont refusé ce qui TOUS était dû ! C'est un grand chagrin pour moi qui vous ai demandé

tout ce que vous avez fait pour le malade...; et si jamais je puis m'acquitter comme je le dois...

— Ah 1 ne parlez point de cela, interrompit vivement Fournier.

— Non, dit Rose, car ma bonne volonté est maintenant impuissante; mais..., avant de partir..., je voudrais... j'espère que monsieur le docteur ne me refusera pas le seul souvenir que je puisse lui laisser.

En balbutiant ces mots avec un attendrissement mêlé de honte, la pauvre fille avait tiré de la poche de son tablier un paquet précieusement enveloppé de papier; elle le déroula d'une main tremblante, et présenta au médecin un de ces petits couverts d'argent dont on fait présent aux nouveaux-nés le jour de leur baptême.

— Je las tiens de ma marraine, dit-elle doucement; je vous en prie à mains jointes, monsieur, quelque peu

en SECRET DE MÈRE. S7

que ce soit, ne me refuses pas... C'est tout ce que J'ai jamais eu à offrir depuis que je suis née

Qu'il y avait dans la fois, dans le geste, dans le présent lui-même, une naïveté si touchante, que le jeune homme sentit ses yeux se mouiller. Il saisit les deux mains de Rose entre les siennes :

— Et que diriez-vous, s'écria-t-il, si je vous faisais tout à coup plus riche que vous ne l'avez jamais rêvé?

— Moi! répliqua la jeune fille en le regardant stupéfaite.

— Si j'avais ici pour vous un trésor!

— Un trésori

Il l'entraîna rapidement dans sa chambre, lui montra le coffret encore posé à terre, et raconta tout ce qui s'était passé.

Rose, qui d'abord avait eu peine à comprendre, ne put supporter une pareille joie; elle tomba à genoux, en fondant en larmes.

Foumier s'efforça en vain de la calmer; la transition avait été trop brusque; la jeune fille était dans le délire; elle contemplait la cassette, et riait et pleurait à la fois. Mais, regardant tout à coup le jeune homme, elle joignit les mains, et s'écria, avec un élan dans lequel son cœur semblait avoir passé tout entier :

— Ah ! vous serez donc enfin aussi heureux que vous le méritez !

— Moit dit Foumier « n'ayant reculé. »

— Vous, vous ! répéta Rose exaltée. " Ah ! croyez-vous que Je n'aie point remarqué tout ce qui vous manquait

58 AU OUII f DD VtV,

ici T... que Je n'aie point deviné l'inquiétude... Ha pauvreté me pesait moins que la fièvre, car moi je l'avais acceptée; mais vous, il faut que vous ayez votre place. Prenez tout, monsieur; tout est à vous ^ tout est pour

vous !

Et la pauvre GUE, baignée de larmes d'amour et de joie, s'efforçait de soulever le coffret pour le remettre aux mains du médecin.

Celui-ci) d'abord itomië, puis attendri; voulut l'attrister.

— Ab! vous ne pouvez refuser, continua-t-elle plus vivement. N'est-ce pas à vous que je dois cette fortune? Je veux que tout le monde le sache et, avant tous les autres, ceux qui ont refusé de vous rendre justice 1

Fournier s'écria que c'était inutile; mais Rosenel l'écouta point. Elle venait de voir arriver les nouveaux héritiers, et courut pour les appeler.

Le médecin, effrayé, l'arrêta par le bras.

— Voulez-vous donc perdre ce qu'un heureux hasard vous a livré s'écria-t-il.

— Perdre ! répéta la jeune fille sans comprendre.

— N'avez-vous point deviné que ses gens pourraient l'écarter la restitution du coffret ?

— Comment!

— Vous n'avez aucun titre à sa possession, liose tressaillit, et regarda Fournier en face.

— Alors il ne m'appartient pas 1 dit-elle brusquement

— Tout atteste que votre parrain vous le destinait ; Raisonnablement la loi veut d'autres preuves.

UN SECRET DES HÉRITIERS. 59

— La jeune fille ajouta la jeune fille; mais tout le monde doit lui obéir 1

— A moins qu'on ne puisse lui opposer la décision de sa propre conscience...^

— Nou, non, reprit vivement Rose, la conscience peut nous empêcher de profiter de tous nos droits, mais jamais diminuer de nos devoirs ; elle doit ajouter des scrupules, et non violer des défenses. Ali 1 j'avais mal compris; ce dépôt n'est point & moi^^ et tout ce bonheur n'était qu'un rêve.

En parlant ainsi, elle était devenue très-pâle ; mais sa voix ni ses regards ne trahissaient aucune hésitation. Ce cœur simple n'avait point balancé un instant, et la douleur de tant d'espérance perdue n'avait pu fausser sa droiture ; seulement, le coup était trop violent après tant d'émotions; la jeune fille chancela et s'assit.

Quant à Fournier, une sorte de réaction venait de s'opérer en lui; l'admiration avait succédé à l'attendrissement. Tous les paradoxes énoncés depuis la veille par Bon esprit tombèrent devant cette droiture naïve, et son âme, gagnée, pour ainsi dire, par la contagion de la loyauté, était subitement revenue à ses nobles instincts.

Sans répondre un seul mot à la jeune fille il alla chercher les héritiers, fit appeler un notaire, et déposa entre ses mains l'opulente cassette. . '

Une petite clef, que les Tricot avaient trouvée attachée au cou du mort, l'ouvrit sur-le-champ, et laissa voir de vieille argenterie mêlée à plusieurs milliers de pièces d'or.

AD COIN SV FED

Le paysan et «a femme pleurèrent de joie. Rose et Fournier étaient calmes t

Le notaire compta d'abord les espèces, sous lesquelles (il trouva une liasse de billets de banque. Quand tout fut inventorié, la somme montait à près de trois cent mille francs I

Tricot, à demi égaré, s'approcha de la table en chancelant, prit le cofit«t vide et le secoua : un dernier papier, caché entre le bois et la doublure, tomba à terre.

-- Encore quéqu'chose à ajouter au magot! dit le paysan, qui releva la feuille volante et 1& présenta an notaire.

Celui-ci l'ouvrit, y jeta les yeux, et fit on mouvement de surprise.

. — C'est un testament, dit-il.

— Un testament! s'écrièrent toutes les voix.

— Par lequel M. Duret choisit pour légataire univer- >6lle mademoiselle Rose Fleuriot, sa filleule.

Quatre cris partirent eu même temps, cris de surprise, de joie et de désappointement! Tricot voulut s'élancer sur le papier ; mais le notaire se rejeta en arrière. 11 fal' lut user de violence pour se débarrasser des deux époux frustrés) qui sortirent en accablant teus les assistants de menaces et de malédictions.

M. Leblanc, qu'ils coururent consulter, eut beaucoup de peine à leur faire comprendre que leur malheur était lans remède, et

que tous les procès ne pourraient les remettre en possession de l'héritage du père Duret.

Quant À Fournier, il ne tarda point à devenir l'heureux mari de Rose, qui ne fut pas seulement pour lui

UN SECRET DB MEttP.CIN. -^ 61

vue compagne de bonheur, mais un conseil est ud appui. Com-prenaut que la société, eo isolant la femme de celle rude pratique des affaires qui peut à la longue endurcir l'âme, lui a donné la garde des instincts les plus délicats et les plus doux, la jeune épouse conlinua à être une sorte de conscience invisible toujours placée à la portr de son cœur pour en écarter .la liiiblesae, l'er-reur ot les mauvaises passiojis.

TROISIÈME RÉCIT

us DRiX bBVHHS

Deux Jaunes gens étaient debout dans la barean des diligences de Cema;, où ils venaient arrêter des places pour Kaysersbârg. Tous deux semblaient avoir le même fige (environ vingt-quatre ans); mjis leurs pliysioni>mies présentaient des différences remarquables.

Le plus petit était brun, p&le, prompt dans ses mon* vemcn-tret d'une impatience qui traliissait, au premier

SA A.tr com DU feu.

coup d'dBil, son origine méridionale; le second, au cootraire, grand, blond et coloré, offrait le type complet de cette race mélangée de l'Alsace, dans laquelle on trouve l'expansion française tempérée par la bonhomie allemande. Tous deux avaient, à leurs pieds, de petites malles dont les adresses avaient été cachetées à la cire. Sur l'une d'elles on lisait :

HsNRi Fo&TiH, Marseille.

Et aux quatre coins, sur la cire qui portait l'em» preinte du cachet, cette devise : Mon droit.

Sur l'aTitre était écrit : Joseph MulzbMj Strasbourg.

Et pour légende du cachet : Caritas.

Le buraliste venait d'inscrire leurs noms sur le registre, et 7 ajoutait la désignation sacramentelle : Avec deux maîles, lorsque Henri demanda le pesage de cellesci. Le buraliste déclara qu'il aurait lieu à Kaysersherg ; mais le'jeune honame allégua l'embaras d'une pareille formalité an moment de. l'arrivée, en ajoutant qu'il avait le droit de la taire remplir sur-le-champ. Le buraliste, ainsi pressé, s'obstina de son côté; Joseph voulut en vain s'entre-mettre, en faisant observer à Henri qu'il leur restait à peine le temps nécessaire pour dîner : en vertn de sa devise, le Marseillais ne cédaît jainais lorsqu'il croyait avoir raison, et il le croyait toujours. La discussion se prolongea jusqu'au mome^it où le buraliste, fatigué, se décida à quitter la partie en remontant chez lui. Henri voulut continu^ avec le iactenr; mais, par bonheur^ celui-ci ne parlait qu'allemand. D ' fallut donc se résigner à suivre à l'auherge son compagnon, sur lequel il retourna sa mauvaise humeur.

va DEUX DEVTSBS. 67)

— Dieu me pardonne! tu ferais damner un saint! B'éina-t-il dès qu'il se trouva seul avec lui. Comment ! ta ne me soutiens mSme pas contre cet entêté <.

— n me semble, répliqua Joseph en souriant, que c'était plutAt à lui qu'il eût fallu un soutien ; tu entassais les arguments comme s'il se fut agi d'un procès qui pAt compromettre ta fortune ou ton honneur.

— n valait mieux, à ton avis, ne pas ulétundre ton . droit?

— Quand le droit ne vaut pas la peine d'être défendu...

— Ah 1 1« voilà 1 interrompit Henri avec chaleur : tu estoujours prêt à céder, toi; il faut qu'on te marche sur la goi^e pour que tu congés à te défendre. Au lieu de regarder le monde comme un champ de bataille, tn le regardes comme un salon oik l'on se fait des politesses.

— Non, dit Joseph, mais commenn grand vaisseau dont les passagers se doivent une amitié et une tolérance réciproques. Chaque homme est mon ami jusqu'à ce qu'il se soit déclaré mon ennemi.

— Et moi, je l'estime mon ennemi jusqu'à ce qu'il se •oit déclaré mon ami, reprit le Marseillais; c'est une prudence qui m'a toujours réussi, et je t'engage à 7 avoir recours à Kaysersberg. Nous allons nous trouver là en présence des autres héritiers de notre oocle, qui ne manqueront pas de tirer Hiéritage à eux le plui qu'ils pourront ; pour ma part, je suîr lUcjdé à ne leur faire aucune concession.

pfl AU cora m FBt.

laquelle ils entrèrent se trouvait vide ; mais nne grande lable était diessée i l'one des extrémités, et l'hfttesse venait d'y mettre trois couverts. Henri ordonna d'ajouter celui de Joseph et le sien-

•T Je vous fais excuse, monsieur, dit la femme, nous ne pouvons vous servir ici.

— Pourquoi celaT demanda le jeune homme.

— Parce que les personnes dont nous venons de mettre le couvert désirent manger seules.

— Qu'elles mangent dans leur chambre alors, reprit brusquement Henii ; ici, c'est la salle et la table communes; tout voyageur a droit d'y entrer et do s'y ^re servir.

— Que nous importe de dîner dans cette pièce en dans une autreT demanda Jijseph.

-r- Et qu'importe & ces personnes que nous y soyonsT répliqua Henri.

— Elles sont Tenues avant monsieur, objecta rhfr tessB.

— Alors, ce sont les premiers arrivés qui font la loi dans votre auherçel s'éoria Henri.

— Nous connaissons d'ailleurs ces personnes.

— Et vous tenez plus à elles qu'à nous!

— Monsieur doit comprendre que quand il s'agit de pratiques...

—H Aint que les autres voysgeurs se soumettent k leurs caprices?

— On vous servira ailleurs.

— Avec les restes de vos trois privilégias, n'est-c*

ui ranx DiTisH. VI

L'h6t«sfe parut blessée.

•r- Si monrienr craint de mol dîner as Chtval'Blane, il y a d'aa-treH auberges i Cemay, dit-elle.

— d'est à qnoi Je penBais, répliqua rapidement Henîi en pre-tutni Bon chapean.

Et, Bans écoQter Joseph, ijnl voulait te retenir, il s'échappa rapidement et disparut

Hulzen savait par ezpérienee que le plus tftr était d'abandonner son cousin à ses boutades, et que, dans ces omasiona, totit effort pour le ramener ne serrait qn'à exalter ses dispositiona militantes.. o la décida doue i ie laisset ebereher fortune ailleurs et i se laire servir Bans retard dans une pièce voisine. Mais au moment oft il allait y passer, les miis personnes attendues parurent dans le salon. Cétaientune vieille dame avec sa nièce, et un homme d'une cinquantaine d'années, qui paraissait leur servir de protecteur.

L'hôtesse, qui leur racontait ce qui venait de se passes, t^inteirompit tout à coup i la vue de Joseph. Gelui-d salua et voulut se retirer; mais le conducteur des denx dames le retint.

— Je suis désolé, monsieur, dit-il avec bonhomie, du débat qui vient d'avoir lieu. En demandant à dlnei seuls, nous voulions éviter certains convives dont la conversation et les manières eussent pu effaroucher ces dames, mais non chasser les voyageurs du CA«txil- Blême, comme votre ami a paru le croire, et la preuve, c'est que je vous prie de vouloir bien vous asseoir à cette table avec nous. >

Joseph voulut s'en défendre en affirmant qu'il n'était

69 At coin mr nu.

DoUement blessé d'usé précautioQ qu'il trouvait tonte naturelle; mais M. Rosman (c'était le nom donné par les deux dames à leur conducteur) insista d'un ton si ouvert et si bienveillant, qu'il crut devoir lui céder.

La vieille dame, qui semblait avoir peu l'habitude des voyages, s'assit vis-à-vis de lui, avec aa nièce, en poussant un gémissment.

— Vous êtes lasse, Chariotte! demanda M. Rosman.

— Si je suis lasse! s'écria la vieille femme; passer on jour entier dans une voiture qui vous secoue comme une escarpolette 1 manger hors de ses heures ; courir tontes sortes de dangers; car je ne sais pas comment nous n'avons pas versé cent fois : la diligence penchait toujours!... Ah! Seigneur! je voudrais pour une année de ma vie que notre voyage tût fini.

— Heureusement que le marché est impossible! fit observer la jeune fille, qui embrassa sa tante en souriant

— Oui, oni, vous riez de cela, vous autres, reprit madame Charlotte d'un yya de bouderie demi-affectnense : les ieuves filles, maintenant, n'ont peur de rienl elles voyagent sur les chemins de fer, en bateau à vapeur ; elles iraient en ballon s'il y avait des service» établis 1 C'est la révolution qui les a rendues si hardies. Avant la révolution, les plus braves n'allaient qu'ea

^charrette ou à âne... Encore fallait-il avoir quelque affaire. J'ai souvent entendu dire à ma défunte mère qu'elle n'avait jamais voulu voyager qu'à pied.

— Aussi n'avait-elle point dépassé le dief-lien de ctn^ ton, fit observer M. Rosman.

LES DEUX DKTISEa. 69

— Ça ne l'a pas empêchée d'âtre une digne et hea- . reuBe femme, reprit madame Charlotte; quand l'oiseau

a bâti son nid, il y reste. Aujourd'hui, l'habitude d'être toujours sur les grands chemins fait qu'on aime moina . son foyer, sa famille; on s'accoutume à s'en passer; on a son chez sot partout. Cela peut être plus avantageux pour la société, mais cela rend <ihacun moins bon et moins heureux.

— Allons, Charlotte, vous en voules aux Toyages... à cause des cahots, dit M. Rosman gaiement, mais j'espère que votre prévention ne tiendra pas devant ce potage; on n'en fait pas de meilleur i Fontaine, j'en appelle à votre impartialité.

L'enbretien continua ainsi Bur an ton de douce familiarité. Joseph s'était d'ahord renfermé dans un silence discret; mais M. Rosman lui adressa plusieurs fois la parole, et la conversation était devenue générale, quand on avertit que la diligence allait

partir. Tous se hâtèrent de solder l'hôtesse et de gagner le bureau.

En y arrivant, Joseph aperçut son cousin qui accourait. Le temps que Mulzen venait de mettre à dîner, Henri l'avait passé à parcourir les auhei^{es} de Cemay, sans rien trouver de préparé, et enfin, pressé par le temps, il s'était vu forcé d'acheter quelques fruits et un petit pain qu'il achevait 1

Ce repas d'anachorète n'avait point, comme on doit le penser, adouci son humeur. Joseph s'en aperçut et ne lui fit aucune question ; on avait d'ailleurs commencé l'appel des voyageurs, et ils se préparaient à prendre leurs places, lorsque le buraliste s'aper^t qu'il avait

TO àD coin DD nv.

Gomniia une erreur en le» iBBCrivMt, et que la Toiture •e trouvait au complet

— An complet t répéta Henri; mais tous avez re^u oos arrhes.

— Je vais vous les rendre^e monsieur, répliqua le commis.

— Du tout, B'écria le jeune honune; dès que tous les avez acceptées, il y a eu contrat entre nous; j'ai droit do partir, et je partirai.

En pronon[^]nt ces mots, il saisit la courroie et grimpa tor l'im-
périale où une place se trouvait Tide; le voyageur auquel elle ap-
partenait voulut réclamer; mais Henri persista en déclarant quâ
nul n'avait le droit de le faire descendre, et que si on Toulait l'y
forcer, il repousserait la violence par la violence. Joseph essaya

an Tain une transaction; le Marseillais, que le dîner maitque avait aigri, persista dans sa résolution.

— « Ghaeunsoa drot'l, » s'écria-t-il; Cest ma devise. La tienne est < Ckarité : d sois donc charitable, si ta toux; moi, je ne prétends être que justajj'ai payé cette place, elle m'appartient, ie la garde.

Le voyageur qu'il remplaçait objecta la priorité de possession; mais Henri, qui était avocat, répondit par des textes de loi. On demeura ainsi quelque temps, échangeant des explications violentes, des récriminations, des menaces. Madame Cbarlottâ, qui entendait tout du coupé, poussait des gémissements d'épouvante, et recommençait ses ampifhgatiûns contre les voyagn en général, et les voituieB publiques en particulier. Enfin Joseph, voyant que la discussion s'envenimait de

LB8 DEUX BBVISES. 71 *

plus eQ plus, proposa an buraliste de faire attcltr oq ToUuria dans lequel il prendrait place avec le voyageur dépossédé. L'expédleot fut accepté par les parties intéreseées, et la diligence partit.

On se trouvait au mois de décembre j l'air, déjà bumide et froid au moment du départ, dovintecoie plus glacial à la tombée du jonr. Henri, accoutumé i son soleil de Provence, avait beau boutouocr jusqu'au meoton son paldtot de voyage, il frissoimait comme une feuille 6oUS le brouillard uoctune. Son visage était bleu ses dsQts claquaient 1 bienlAt uue pluie Une, poussée par le vent, commença & pénétrer ses vAtemeuts. Son voisin, garanti par une ample limousine, eût pu le mettre à Tabri en lu: donnant une pari de sou manteau; mais c'était ur. gros marchand, fort

tendte à sa personne ei fort indifférent i celle des autres. Lorsqu fleuri avait refusé de rendre la place doni i) s'était emparé sur la banquette, le gros homme l'avait approuv(en déclarant que a cbaoua voyageait pour son compte' iprincipe que le jeune homme avait alors trocve parfaitement raisonnable, cl dont i; subissait u- aintenant l'application. Cependant, vers le milieu de la roiitf h marchand sortit la tête de son manteai^ regarda son voisin, et lui dit :

— Vous paraissez avoir froid, monsieur

— Je sois mouillé juaqu'i la moelle, répliqug Henri, qui pouvait à peine parler.

Le gros voyageur se secoua dans sa limousine, comme pour mieux jouir de sonbien-itre.

— C'est très-malsaia d'êtie mooillé, dit-il phitosophi-
n' AD cora DD nu.

quement; nne antre fois, je toqs engage à avoir un

manteau comme le mien : c'est ttès-diand, et pas cher.

Ce conseil clonné, le gi-oa homme rentra son menton dans son collet et s'assoupît voluptueusement au mouçement de la voiture.

Lorsque celle-ci arriva à Kayzersbei^, il était nuit close depuis longtemps. Henri descendit à demi mort de ftoid, et g^ina la cuisine de l'au^e^e où il voyait briller un grand feu; mais en entrant il aperçut le foyer eiitouré d'un cercle de voyageurs, parmi lesquels se trouvaient Joseph Mulzea et l'étranger dont il avait pris la place. Le cabriolet fourni par le buraliste les avait conduits par

une route de traverse plus courte, et tous deux étaient arrivés depuis une demi-heure.

A la vue du triste état dans lequel se trouvait son cousin, Mulzen se hâta de lui céder sa chaise; quant au voyageur dépossédé de Cemay, il ne put retenir un éclat de rire.

— Parbleu I je dois remercier monsieur dem'avoir chassé de l'impériale, dit-il; car, sans son usurpation, je me trouverais geté î sa place, au heu d'êtfé chaudement k la mienne.

Henri était en trop mauvaise position pour répondre : il s'assit devant le feu et tâcha de se réchauffer.

Dès qu'il eut un peu repris ses sens, il demanda une chamift et un lit; mais la foire venait de finir à Kaysesberg, et l'auberge était pleine de gens qui repartaient le lendemain. Joseph et son compagnon, bien qu'ils fussent arrivés plus iAt, n'avaient eux-mêmes trouvé qu'une conc^tte i laquelle le premier avait

LES DEUX DKTISES. ~3

genéieusement lenoncé en faveiiT du second. Cependant après beaucoup de questions et de recherches, il seiroyaTa nn lit vacant dans nne des chambres de l'hAteUerie ; mais elle était occupée pai quelques colpoitents ^ refusaient d'y recevoir aucun étiai^er.

— Ont-ils loué la chambre poni eux senlsT demanda Henri.

— Nullement, répliqua l'aoberçUte.

— Ainsi TOUS avez droit de disposer du lit vacant

— Sans aucun doute.

—Alors quelle raison donnent>-il8 pour reftiser un nouveau compagnon de chambrée T

— ns ce donnent point de raison; tons quatre pa* raissent d'asset mauvais drdles, et personne ne s'est soucié d'avoir une querelle avec eux.

Henri se leva vivement.

— C'est une faiblesse, s'éeria-t-fl ; pour ma part, ^ ne passerai pas une nuit blanche, parce qu'il convient 1 quatre inconnus d'ac-caparer les lits de votre auberge, conduisez-moi à leur chambre; il bndra bien qu'ils entendent raison.

— Prends garde, Henri, fit observer Muizen, ce sont des gens brutaux et grossiers.

— Et ces vices leur donnent le privilège de nous fiùn veiller? demanda aigrement le Marseillais; non pardieu l je me coucherai malgré eux.

11 avait repris sa casquette et allait sortir avccl'aiiibergiste ; mais M. Rosman, qui venait chercher un domestique pour em-porter se» bagages, avait entendu les »- '

74 âu coih du feu.

mats échangés entre les deux cousins ; il s*avanfa vert eux, et dit de son aii libre et riant :

, — Je TOUS vois en peine d'un gite pour cette nuit, messieurs^

— Je ne le serai pas longtemps, interrompit Henri qui «ulut passer outre.

— Un moment, reprit M. Roaman ; ces gens vont peut-être répondre à vos raisonnements par des injures, et TOUS aurez peine à leur faire reconnaître votre droit. Acceptez plutôt un lit chez moi, messieurs; je demeure à quelques pas, «t j» me ferai un plaisir de vous recevoir.

Henri et Joseph se inclinèrent en remerciant, mais sur ces tons visiblement distincts : celui de M^lzen était reconnaissant et joyeux; celui de son comp^{an}, contraint, quoique poli. IL n'avait point oublié que M. Rosman était la cause première du maigr^{dl}ner qu'il avait Kiit à Cemay.

— Monsieur a trop d'obligeance, dit-il en adoucissant sa voix ; mais je ne voudrais pas lui causer un pareil embarras. Il est bon d'ailleurs que l'on donne une leçon à ce^t gens, et qu'on leur apprenne à respecter les droits des autres voy^{eurs}.

A ces mots, il salua, et prit le chemin de la chambre occupée par les colporteurs. Joseph, craignant quelque rixe, le suivit; mais soit que les intentions des porteballes se fussent modifiées, soit que l'air résolu du Marseillais leur imposât, ils s'en tinrent à quelques mi^{ir}> mures, malgré lesquels Henri se coucha.

Son cousin, rassuré, se décida alors à se recoucher, et

LES DEUX DEVISES. 75

sQivit H. RosmaQ qui avait eu la bonté de l'allendre. En amvant chez ce dernier, il trouva madame Chsilotte et sa fille Louise préparant le tbé devant un feu de pommes de pins. Son conductenr dit & Hemi-voix quelques mots aux deux femmes qui accueillirent le jeunb homme avec courtoisie. Ou le força à ptendre place devant la table, tandis que Louise remplissait les tasses. Quant à madame Charlotte^ elle n'était point encore revenue du trouble occasionaé par le voyage ; elle prétendait sentir^ dans son fauteuil, les oscillations de la diligence, et retrouver le bruit des roues dans les frémissements de la bouilloire. Elle s'informa pourtant de ce qu'était evenu le jeune homme qui, à Ceraay, avait pris l'impériale d'assaut, et M. Rosman raconta ce qui venait de lui arriver à l'auberge.

— Mais il ne cherche donc partout que guerre et procès I s'écria madame Charlotte; c'est un homme à fuir comme le l'eu

— On ne saurait trouver un coeur plus loyal, fit observer Mui-zen ; il tient seulement à suivre partout sa devise Chacun son droit.

— Tandis que la vôtre est : Charité, reprit en souriant la vieille femme. Oh I j'ai tout entendu à Cernay,

*— Vous voyagez ensemble? demanda M. Rosman.

— Nous sommes cousins, répondît Joseph, et nous Tenons à Kaysersberg pour un testament dont l'ouver* ture doit avoir lieu"demain,.

— Un testament 1 répéta madame Charlotte étonnée.

— Celui de notre oncle, du docteur Harver.

Les deux femmes et M. Rosman firent un mouvement.

76 AV OMK BU no.

— Ah I vous êtes les parents du docteur? reprit o6' âernier, en regardant le jeune homme; le hasard ne pouvait alors mieux tous adresser, monsieur; car j'ai été son anaïen compagnon et son-meilleur ami.

Cette espèce de reconnaissance servit d'introduction pour parler du mort. Mulzen ne l'avait jamais vu, mais il ressentait pour lui cette affection respectueuse que l'instinct établit entre les membres inconnus d'une même famille. H causa longtemps du docteur, écouta avec un intérêt ému tout ce qu'on lui raconta de sa vie, de ses derniers instants ; enfin, après un de ces entretiens intimes dans lesquels les Ames s'oublent et se laissent voir l'une & l'autre sans déguisement, il monta à la chambre qui lui était destinée, enchanté de ses hôtes qui se retirèrent également satisfaits.

La fatigue prolongea son sommeil, et lorsqu'il se réveilla le lendemain, il était déjà tard. Il s'habilla i U h&te pour rejoindre son cousin avec lequel il devait se rendre chez le notaire ; mais il trouva ce dernier au salon en comp[^]nie de M. Rosman et de Henri que l'on avait fait chercher. Madame Charlotte et Lomse ne tardèrent pas elles-mêmes à. paraître. Quand tout le monde fut réuni, M. Rosman se tourna- vers les dâuxieunes gens, et dit en souriant :

— Personne ici n'est étranger & l'affaire qni vous conduit à Kaysersberç, messieurs; car ma belle-EMeur, madame Charlotte

Revel, et sa nièce Louise Armand, dont je suis le tuteur, y viennent comme vous pour assister & l'ouverture du testament de leur frète et oncle le docteur Harver.

LU JIIDX DITUEI. 77

Les denx jennes gens saluèrent rnsdama Cbariotte et made-moiselle Louise, qni leur rendirent le saint.

— J'ai pensé, continua H. Rosman, qoe la lecture det dernières dispositions dn docteni pouvait se faire cbex moi, puisque le hasard y avait réuni tontes'les parties intéressées.

Henri répondit par un signe d'assentiment. Chacun t'assit, et le notaire allait briser le cachet dn testament, lorsqu'il s'arrftta.

— Ce testament est d'une date déjà ancienne, flt-il observeTi et, dans les derniers mois de sa vie, M. Harver m'avait exprimé plusieurs fois l'intention de le détruire afin de laisser à chacun de ses héritiers la part réglée par les lois. S'il ne l' a point &it, je ne pois l'attribuer qn'i la rapidité de sa mort. J'ai dû déclarer ceci pour la décharge de ma conscience ; maintenant je demande à toufiles intéressés présents, s'ils ne veulent pointaccom> plir l'intention du docteur, et annuler d'un commun accord le testament, avant qu'aucun d'eux sache s'il le dépouille ou s'il l'enrichit. ,

Cette proposition inattendue fut suivie d'une panse de quelques instants. Mulzen fat ie premier i prendre la parole.

— Ponrmapart, dit-il d'un ton modeste, n'ayant ancnn droit particulier & la bienveillance du inort, je ne puis regarder comme un sacriSce l'acceptation de l'éga* lité dans les partages, et j'y ac-céderai volontiers.

— Je n'y mettrai point d'obstacle pour ce qui me regarde, continua madame Charlotte.

78 à.v flonf w ne.

— Et moi j'y consentirai, au nom de ma papule^ ajouta M. Rosman.

— Alors, dit le notaire en se tournant vers Henri, il ne reste que monsieur...

Gelui-ei parut éprouver quelque embarras.

—Je q'^, comme mon cousin, dit-il, aucun motif d'espérer une disposition testamentaire qui me favorise ; mail par cela même Je dois me montrer plus réservé. Quelles qu'aient été les intentions du docteur, son testament seul doit aujourd'hui faire foi; anéantir d'avance ses dispositions, c'est attenter k la fois au droit du teatateuz et à celui du légataire inconnu.

— N'en parlons plus alors, interrompit le notatre; l'unanimité seule pouvait légitimer ma proposition; restons dans le droit de chacun... comme le demande monsieur, et veuillez écouter.

^ A ces mots il dédiira l'enveloppe, ouvrit le testament; et lut ce qui soit:

c Des quatre héritiers qui peuvent prétendre & ma succession, je n'en connais que deux, ma soeur Charlotte Revel et ma nièce Louise Armand; mais toutes deux n'ont, depuis longtemps, qu'un mferae intérêt comme elles n'ont qu'un même cœur, et ne forment, en réalité, qu'une seule personne; je n'ai donc véritablement de ce côté que Louise pour héritière. Ua première intention avait été de lui donner ce que je possède; mais parmi mes deux

autres neveux, il peut s'en trouver un également digne de tout mon intérêt ; reste seulement la difficulté de le distinguer.

■ Ne pouvant le faire moi-même, et connaissant l'in*

D,mi,.,=db,Gooylc j

Lia mnx detisbs. 79

telligence et le tact de ma nièce Louise je m'en remets
& son jugement, et je déclare prendre pour légataire uni-
versel ceint des deux cousins qu'elle choisira pour mari
«Haetbe.»

En 7 eut, après cette lecture un assez long silence. Les deux jeunes gens paraissaient embarrassés, et Louise, confuse, tenait la tête baissée.

— Dieu me pardonne si le docteur a donné là à ma nièce une tâche difficile si s'écria madame Charlotte.

— Moins que tous ne le croyez, ma sœur, dit Rosman en souriant. Je connaissais depuis longtemps le testament d'Harrer, et j'avais pris en conséquence mes informations ; tout ce que j'ai pu apprendre m'a prouvé que, quel que soit le choix de Louise, elle n'a rien à craindre.

— Alors que mademoiselle décide, reprit le notaire en riant; dès qu'il y a sûreté, ce n'est plus qu'une affaire d'inspiration.

— Je m'en rapporterai à ma tante, murmura la jeune fille qui se jeta dans les bras de madame Charlotte.

— A moi! reprit celle-ci...; mais c'est fort embarrassant, ma chère, et je ne sais en vérité...

En prononçant ces mots d'un air incertain, son regard avait glissé sur Mulzen ; Henri s'en aperçut.

— Ah ! votre choix est fait, madame, dit-il vivement, et, quoi qu'il puisse me coûter de regrets, je dois l'approuver.

— Mademoiselle, ajouta-t-il en prenant Joseph par la main et le conduisant jusqu'à la jeune fille : votre tante

80 AU CMM DP m.

à bien tu et bien \ag& ; mon cousin vaut mieux que mot.

— Ce que tous faites prouve le contraire, dit madame Chariotte attendrie, mais nous connaissons déjà un peu M. Uulien; et puis... tenez... vous méritez qu'on tous dise toute la vérité...

— Dites, dites ! interrompit Fortin.

— Eh bien ! si devise me rassure> tandis que U Tfttre me fait peur; il promet l'indulgence, et vous la justice. Hélas ! cher monsieur, la justice peut suffire aux anges, mais pour les hommes il faut de la charité.

— Peut-être avez-vous raison, madame, dit Henri pensif; oui, depuis hier, les faits semblent s'être succédés, à dessein, pour me donner une leçon. La rigoureuse défense de mon droit a toujours tourné contre moi,

— tandis que la bienveillance de mon cousin a toujours tourné à son profit. Oui, la devise de Joseph vaut mieux que la mienne; car elle est plus près de la loi de Dieu : le Christ n'a pas dit : À

chacua son droit; mais bien : ÂitMX votre prochain cotmw votu-
nUme,

QUATRIÈME RÉCIT

M Pofrre ET LE PAYSAN

Unjeunehomme cAtoyait la forêt qDiBépue Sainte-Ha' tie-aux-
Mines de Ribauvillé, et, malgré la. nuit qmveiiait, malgré la
brome à chaque instant pins épaisse, il maz^ chait lentement sans
prendre garde à tenipset iriieuie.

Son costume de-diap vert, ses guêtres de daim et l'élégant fusil
qu'il portait en bandoulière auraient pu la EÜK regarder comme
uQ Nemrod, si le vqIuiuq >i-j i t-n--

82 kv conr dd peu.

tait & demi de sa gibecière n'eût ttahi le tAveor poui qni ' la
poursuite du gibier n'est qu'un prétexte de solitude. Dans ce mo-
ment même, la nouchbalance méditative de sa démarche démen-
tait ses apparences cynégétiques, et prouvait qu'Arnold de Muns-
ter songeait moins à ob* servPT la piste des bêtes fauves, qu'à
suivre, dans leurs détours, toutes les fanjalsies de sa pensée.

Depuis quelques instants, celle-ci s'était reportée sur ' le sou-
venir de la famille et des amis laissés à Paris. Il se rappelait l'élégant
atelier décoré par ses soins de gravures fantastiques, de
toiles curieuses, de statuettes -étranges ; les mélodies allemandes
que chantait sa sœur, les vers mélancoliques répétés par lui à la
lueur voilée des lampes du soir, et ces longs entretiens où chacun

apportait la confiance de ses sensations les plus intimes, où tous les mystères des sentiments étaient tour à tour soumis à la discussion, examinés, traduits en paroles enflammées ou charmantes. Pourquoi avait-il quitté cette société d'élite et ces plaisirs choisis pour venir s'enfermer dans une campagne de l'Alsace ? La nécessité des affaires était-elle une excuse suffisante à cette espèce de déchéance ? N'eût-il pas mieux valu affronter une perte d'argent que la prosaïque existence de la province ? Qu'allait devenir, au milieu des natures vulgaires qui l'entouraient, la nature délicate et choisie du jeune homme ?

Tout en s'adressant ces questions et beaucoup d'autres, Arnold de Munster avait continué à marcher sans s'occuper de la route suivie. Il fut enfin arraché à sa méditation par l'impression du brouillard qui se transformait en pluie et commençait à pénétrer sa veste.

LE FOÛTE KT LE PATSAR. 83

Il ne voulut alors hâter le pas ; mais, en regardant autour de lui, il s'aperçut qu'il s'était perdu dans les détours de la forêt et chercha en vain à reconnaître la direction qu'il fallait prendre. Un premier essai ne l'aidait qu'à l'égarer davantage. Le jour disparut, la pluie devint plus épaisse, et il continua à s'enfoncer au hasard dans des routes inconnues.

Le découragement le gagnait, lorsqu'un bruit de grelots arriva jusqu'à lui à travers les arbres dépouillés. Un attelage, conduit par un gros homme en blouse, venait de paraître sur une route latérale et se dirigeait vers le carrefour qu'il venait d'atteindre.

Arnold s'arrêta pour l'attendre, et lui demanda s'il était loin de Bersberg.

— SersbergI répéta le durretier; j'eapère bien qn« c'est pas là que vous comptez coucher ce soirT

— Pardonnez-moi, répliqua le jeune homme.

— Au château de Sersbergi reprit son intariocuteur; alors, faut que vous connaissiez un chemin de fer 1 II y a six bonnes lieues d'ici la griUe ; et, vu le temps et les routes, elles en valent douze.

Le jeune homme se récria. Il était parti le matin du chÂteaUj et ne pensait pas s'en ttre autant éloigné ; mais le paysan comprit à ses explications qu'il avait fait fausse routd depuis plusieurs heures, et qu'en croyant reprendre le chemin de Seraberg, il avait continué à lui tourner le dos. Il était trop tard poor réparer une pareille erreur : le viUage le plus voisin était distant d'une lieue, et Arnold n'encoDaissait point lo chemin ; force Ini fut donc d'accepter l'abri offert par son nouveau eomp^ïion, ..Cookie

S4 AU C(HN DU Rtr.

dont la fenne se trouvait beurensement à quelques portées de fossil.

Il légla^ en conséquence, son pas sxxt celui du charretier> et essaya de nouer conversation avec lui ; mais Uoser était peu causer, et paraissait complètement étranger aux fiensations habituelles du jeune bomme. Quand ce dernier lui montra le ma^fique borizon qui s'étendait sous leurs yeux au sortir de la forêt, et qu'empourpraient les dernières lueurs du soleil couibant, le fermier se contenta de faire la grimace.

— Mauvais temps pour demain ! murmnra-t-il en ramenant sur ses épaules la limousine qui lui servait de manteau.

— On doit voir d'id toute la vallée, reprit Arnold, qui cherebait i percer les ténèbres dont les pieds de la colline étaient déjà enveloppés.

— Oui, oui, dit Moser en bocbant la tête ; la cbienne de oAte est assez baute pour ça? En voilà une invention qui ne profite pas à beaucoup I

■ —Quelle invention 1 .

— Eb bien, parbleu I les montagnes.

— Vous aimeriez mieux la plaine partout?

— Tiensl cette question! s'écria le fermier en riant; autant me demander si j'aimerais mieux ne pas éreinter mes chevaux.

— C'est juste, dit Arnold avec une ironie quelque pen méprisante; j'oubliais les chevauxl Ilest clair que Dieu aurait dû surtout y penser lorsqu'il créa le monde.

Dieu, je ne sais pas, reprit Moser tranquillement; mais pour sftr, les ingénieuTS auraient tort de les on-

LE POÈTE £T LB PATSAK

blier quand its GonBtneiisent une Toate. Le cheral est la meilleur ami du laboareur, monsieur..., sans laiie insulte aux bosufs qui ont ansei leur prix. Amolâ regarda le paysan.

— Ainsi vous ne voyez dans ce qui tous entoure qna le parti qu'on en peut tirer! demanda-t-il sérieusement ; la forêt, la montagne, les nuages, tout cela ne dit rien ivotreespritT vous ne vous

êtes jamais arrêté devant le soleil couchant on à la vue des bois éclairés par les étoiles, comme dans ce moment?

— Moil s'écria le fermier; ah bien I vous croyeEdono que je fais des almanacbsî qu'estre^e que j'en tirerais de votre clair d^'étoiles, et du soleil couchantM'important est de g^ner de quoi faire ses trois repas et se tenir l'estomac chaud... Monsieur von-dralt-îl un coup d'eau de cerise ? ça vient de l'autre côté du Rhin.

— Il tendait une petite bouteille clissée i Arnold, qui refusa de la main. La grossièreté positive du paysan venait de le ramener à ses regrets el à ses dédains. Étaient<e bien des hommes semblables à lui que ces malheureujL, livrés aux seules nécessités du travail, qui vivaient au sein de la création sans la regarder, et dont f&me ne s'élevait jamais au-dessus des sensations les plus réelles et plus prochaines? Qu'était, pour cette triste moitié du genre humain, le monde de poésie au< quel le jeune homme devait ses plus donces jouissancecest Menée par le licou de l'instinct, ne semblait-dlu pas condamnée à brouter en dehors de FÉden dont une nature privilégiée lui avait ouvert les portesT Elle avait l'air de vivre de la même existence que lui-même ; mais

86 AU GOM ta rxn.

que! Mm& sotre leurs Amesl Avaient-elles seulement' quelques pendiaitts commuDst Était-il quelque poinl de ressemblance qui pût attester leur fraternité origi* nellet Arnold en doutait à chaque instant davantage. Plus il réfléchiaaeait, plus cette âeur immatérielle da toutes choses, è. laquelle nous avons donné le nom de poésie, lui umhlait le privilège de quelques classes d'élite, tandis que le reste végétait au hasard dans lea limites du prosMsme.

Ces pensées eurent pour résultat de communiquer à ses manières une sorte de mépris nouchalant pour son oonduotenr, auquel il cessa d'adresser la parole. Moser ne s'en montra ni surpris ni blessé, et se mit à siffler un air interrompu de loin en loin par quelque bref encouragement à son attelage.

Ils arrivèrent ainsi à la ferme, où le bruit du grelot les annoH^. Un jeune garçon et une femme d'âge moyen parurent, en même temps sur le seuil.

— Èhl c'est le pèrel cria la femme en se tournant vers la fond de la maison, où se firent entendre les voix de plusieurs enfEtna qui aciioururent vers la porte avec des cris joyeux, et qui vinrent se presser autour du paysan.

— Un moment donc, marmaille I interrompit celui-ci de sa grosse voix, tout en fouillant dans le chariot d'où il retira un panier couvert; laisses Fritz dételé.

Mais les enfants continuaient à assiéger le fermier en parlant tous à la fois. Il se baissa pour les embrasser l'un après l'autre; puis se redressant tout i coup :

— Où est JeanT demanda-t-il avec une piéoôpitation qui avait quelque chose d'inquiet.

LK POtTB BT LI PITSAN. ST

^ Ici, père, ici, répondit nne petits voix giAle partant de la porte de la ferme ; la mère ne veut pas que je sorte par cette pluê.

— Reste, reste, dit Moserj qui jeta les traits sur le dos des clievaux dételés; je vais à toi, ^Uiot; rpntrec, TOUS autres, pour ne

pas lui donner la tentation de sortir.

Les trois enfants regagnèrent le seuil où le petit Jean le tenait debout près de sa mère.

C'était une pauvre créature si cruellement contrefaite > qu'au premier aspect on n'eût pu dire son âge, ni la nature de son infirmité. Tout son corps déjeté par la maladie formait une ligne tortueuse et pour ainsi dire brisée. Sa tête démesurée rentrait entre deux épaules inégalement arrondies, tandis que son buste était soutenu par deux petites béquilles remplaçant des jambes atrophiées qui n'eussent pu le soutenir.

A l'approche du fermier, il étendit ses bras amaigris avec un sentiment de joie et d'amour qui éclaira la figure sillonnée de Moser. Celui-ci l'enleva dans ses mains robustes en poussant une exclamation de bonheur attendri.

— Et allons donc, ma petite taupe s'écria-t-il; embrassez le père... à deux bras... bien fort... — Comment a-t-il été depuis hier ?

La mère secoua la tête.

— Toujours la toux, dit-elle à demi-voix, — Ce n'est rien, père, reprit l'enfant de son accent gîlo; Louis m'avait traîné trop vite dans ma chaise à roulettes ; mais Je suis bien, très-bien; je me sens fort comme un homme.

6ft AU COM DIT FED.

Le pauvre le déposa k terre avec précaution, l'appuya sur ses petites béquilles qui étaient tombées, et le regarda d'un air de complaisance.

— Ne trouves-tu pas qu'il grandit, fcmmet dit-il du ton d'un homme qui vent être encour^. Marche un peu, Jean ; marche, garçon t II marche plus vite et plus fort , (a ira bien, va femme; faat seulement de la patience.

La fermière ne répondit rien, mais son regard se porta vers l'enfant infirme avec un désespoir si profond qu'Arnold en tressaillit: hebreusement que Mosern'y prit point garde.

— Allons 1 ici la couvée, reprit-il en ouvrant te panier qu'il avait retiré du chariot; il y en a pour tout le monde. En rang et avancez les mains.

Le paysan venait, d'exhiber trois petits pûns blancs dorés par la cniason-: trois cris de joie partirent à la fdis, et six mains s'avancèrent pour les saisir; malb toutes s'arrêtèrent comme à un commandement.

— Et Jeanî demandèrent les voix enfantines.

•M Au diable Jean, reprit gaiement, Moser; il n'y a rien pour lui ce soir : Jean aura sa partune antre fois...

Mais l'enfant souriait, et cherchait à se soulever pour regarder dans le panier. Le fermier recula d'un pas, écarta avec précaution le couvercle, et, relevant le braa d'nn air solennel, montra aux yeux de tous un pain d'^ice garni d'amandes et décoré de armées blanches et roses!

Ce fut une exclamation générale d'admiration. Jean lui-tnème ne put retenir an cri de bonheur ; une légère rougeur traversa ses traits pftles, et il tendit les mains avec une expression d'avidité joyeuse.

D, <iz=<i,,Goonlc

— Ab 1 ça te Ti, ma petite taupe I s'écria le paysao, dont le visage s'éclaira du plaisii da l'enbnt; prends, mon vieux, prends; ce n'est ^e sacK et miel.

n plaça le pain d'épice entre les mains da petit bossa qui tremblait de bonheur, il le regarda s'en aller, et, se retournant vers Arnold, lorsque le bruit des béquilles se fdt perdu dans la maison :

— Cest mon ^né, dit-il, avec on léger fléchissement dans la-Tolx;le mal l'a un peu déformé; mais c'est an connje l'ambre, et il ne dépendra que de nous d'en faire un monsieur. '^

Tout en parlant, il avait traversé la première pièce du rez-de-chaussée, et il introduisit son hâte dans une sotte de salle à manger dont les murs blanchis i U chanx avaient ponr seules décorations quelques gravures grossièrement coloriées. En y entrant, Arnold aperçut Jean assis par terre, et entouré de ses fibres, entre lesquels il partageait le g&teau donné par son père. Mais chacun se récriait sur son lot, et le voulait moindre; il fallait toute l'éloquence du petit bossu pour tes décider i accepter les parts telles qu'il les avait faites. Le jeune chasseur regarda quelque temps ce débat avec un singulier intérêt, et en témoigna son admiration à la fer^ mière lorsque les enfants furent ressorUs.

— U est certain, dit celle-ci avec un souTire et un soupir, qu'il 7 a des heures où l'on dirait que ça leur profite de voir les infirmités de Jean : entre eux ils cèdent avec peine, mais aucun n'a rien à refuser pour Jeaii; c'est comme un continuel exercice à la complaisance el tu dévouement

, . . , ,,, Gooyic .

W AD coin un fev.

— Tiens I h belle Terta i interrompit Uoset ; qai estce qni pourrait refuser quelque chose 4 un innocent li iprouTél c'est bête i dire^ pour un bomme; mais cet enfant-là voyez^vouB, monsieur, me donne toujours envie de pleurer! Sonrent, quand ja suis aux cbaJnpSj je me mets tout i coup à penser i lui; je me dis : — < Jeanestmalade;onbieu: — Jean est mort 1 etalonl'ounage a beau ètie pressé, faut que je troare un prétexte pour revenir au logis et voir ce qu'il en est. Après ifi., il est si faible et si soufi^raut E si on ne l'aimait pas plus que les autres, il serait tzop malheureux.

— Oui, oui, reprit la, fermière doucement ; la pauvre créature est en même temps notre croix et notre bonheur; j'aime bien tous mes enfants, monsieur; mais quand j'entends le bruit des béquilles de Jean sur le plancher,iesuis toujours prise d'un saisissement de joie: c'est un avertissement que la chère t^éature ne nous a pas encore été retirée par le bon Dieu. Il me semble que Jean porte bonheur & la maison, comme les nids d'hi' rondelles attachés aux fenëljes : si je n'avais pas à le soigner, je croirais n'avoir plus rien à faire.

Arnold écoutait ces naïves expressions de tendresse avec un intéiËt mêlé d'étonnement. I^ fermière appela une servante pour l'aider i dresser la table ; et, sur l'invitation de Moser, le jeune homme s'appiocha d'un feu de broussailles que l'on venait As ranimer. *

Gomme il s'appuyait au manteau fumeux de la cheminée, ses ngards tombèrent sur dn petit cadre noir . (pli renfermait une feuille desséchée. Moser s'en aperçut .

— Ahl vous regardez ma relique, dit-il en riant; c'est

LE POÉTE BT LI PATSAIF. M

mu feuille An saule plenienr qui pousse là'liu tnr le tomtieu de l'aneient... Je l'ai eue d'un négociaot de Strasiwurg qni avait servi dans la vieiUe. Je ne donne* rais pas la chose pour cent éens.

— Vous y attachez donc quelque idée particulière t demanda le chasseur.

—Des idées, non, répliqua le paysan ; mais moi auui j'ai fait un congé dans le quatrième des hutsardSj nn vaillant régiment, monsieur, qui a été drfilement aiv rangé à Montmiraîl I 11 n'est resté que huit hommes de notre escadron : aussi, quand le Petit Caporal a passé devant la ligne, il nous a salués... oui, monsieur, salués avec son chapeau 1 Tonnerre 1 il y avait de quoi se faire tuer jusqu'au dernier, voyei-vons. Ahl c'était le père du soldat l

Ici le paysan se mit k bourrer sa pipe en regardant le cadre de bois noir et la feuille desséchée. Il y avait évidemment pour lui, dans ce souvenir d'ane merveilleuse destinée, tout un roman de jeunesse, d'émotion et de regrets. Il se rappelait les dernières luttes de l'Empire, auxquelles il avait assisté, les revues passées par l'Empereur, alors que sa présence faisait croire encore à la victoire; les succès passagers de la fameuse campagne de France, aussitôt expiés par le désastre de Waterloo ; le départ du grand vaincu, et sa longue agonie sur le rocher de Sainte-Hélène I Toutes «s images traversaient successivement l'imagination du lermier, , et son front se plissait; son pouce s'appuyait avec plus d'énergie sur la pipe remplie depuis longtemps, et il sifflotait entre ses dents la marche de son ancien régiment.

flS Av oon se na.

Arnold respecta cette nnette préoccupation du vieux soldat, et'attendit qu'il reprît lui-même la parole.

L'arrivée du souper l'arracha à sa rêverie; il approcha une chaise pour son hôte, et alla prendre place de l'autre côté de la table.

— Allonsi à la soupe, s'écria-Hl brusquement; je n'ai lieu pris depuis ce matin qu'une croûte avec deux gorgées d'eau de cerise, je mangerais ce soir un bœuf sans le m&cber.

En même temps, pour prouver son dire, il se mit à vider l'immense écuelle de soupe au lard placée devant lui.

On n'entendit pendant quelques minutes, que le bruit des cuillers, bientôt suivi de celui des couteaux qui découpaient le quartier de porc fumé servi par la fermière. La marche et le grand air avaient donné à Â> nold lui-même un appétit qui lui fit oublier toutes ses délicatesses parisiennes : le lard de Uoser lai parut avoir une saveur inconnue, et son piqueton je ne sais quelle qualité apéritive qui l'excitait à manger pour mieux boire et à boire pour mieux manger. Le souper allait s'égayant de plus en plus, lorsque le paysan releva la tête, comme frappé d'un souvenir subit.

— Et Farrautl demanda-t-il; je ne l'ai pas vu depuis mon retour...

Le fermière et les enfanta se regardèrent sans ré-

— Eh bien, qu'est-ce que c'est î reprit Moser, qui remarqua leur embarras ; oii est le chien? qu'esl-ilarrivél Répondrez-vousj

Dorothée

LE POÏTI BT 11 rXTSiJf. 93

— Ne te fliche pas, père, interrompit Jean ; on n'osait point te le diie ; mais Pairaat est parti et n'est jtas mveuu.

— Mille diables 1 n fallait donc avertir I s'écria la paysan eu liappant la table du poing. Et quel diemin a-t-il pris 1

— Le chemin des Garennes.

— Quand celât

— Après le déjeuner : nous l'avons tu monter le petit sentier.

— Faut qn'il loi soit arrivé ipielqae chose, dit Moser en se redressant... Le malheureux animaln'yyoit presque plus, et il 7 a tout du long des ^ablonnières I Va chercher ma peau de chèvre et la lanterne, femme : faut que je retrouve Farraut, mort on vif.

Dorothée sortit sans faire aucune observation sur l'heure ni le mauvais temps, et reparut bieutAt avec ce que sou mari avait demandé.

— Vous tenez donc bien i ce chien T demanda Arnold, surpris d'un pareil empressement.

— C'est pas moi, répondit Hoser, qui allumait sa pipe; mais il a rendu service au père de Dorothée. Un jour qu'il revenait de la Poutroye avec le prix de ses bœufs, quatreJiommes ont voulu le tuer pout avoir son argent- «ït sans Farraut c'était fait : aussi quand il est mort, il y a deux ans, le bonhomme m'a appelé à son-lit pour me demander de soigner le chien comme uu de sex enfants... C'a été son mot. .J'ai promis, et ce serait une honte de ne

pas tenir parole aux morts... — HétFritz, donne-moi monb&to-
feiré... — Je voudrais pas, voyez- -

94 àXI COIN DC RQ.

vous pont une pinte de mon Bang qu'il saye arrivé quelque chose à Farraat... Cest une bSte qui est dans la famille depuis vingt ans... qui nous connaît tons à la voix... et qui rappelle le grand-père... A tous revoir, monsieur, et bonne nuit jusqu'à demain.,

Moser s'enveloppa dans sa peau de cbàrre, et sortit. On entendit le biuit de son b&ton ferré se perdre au milieu des mmeurs du vent, et de la plaie qui Continuait à tomber.

Après une assez longue pause, la fennière proposa an chasseur de le conduire au gîte qui lui était destiné; mais Arnold demanda la permission d'attendre le retour du maître de la maison, si ce retour ne tardait pas trop, n commençait & s'intéresser à l'bomma qui lui avait d'abord paru si vulgaire et à l'bumble famille dont il avait cru la vie si dépourvue de valeur.

Cependant la veillée se prolongea sans que Moser reparût. Les enfants s'étaient endormis l'un après l'autre, et Jean lui-même, qui avait résisté plus longtemps, dut enfin gagner son lit. Doro-thée, inquiète, allait sanscesse du foyer à la porte de la ferme, et revenait de la porta au foyer sans avoir rien aperçu. Arnold essayait de la tassuver, mais son esprit s'exaltait dans l'attente : elle accusait Moger de ne songer ni à sa santé, ni à sa sûreté; d'être toujours prêt à se sacrifier pour les autres, de ne pouvoir se résigner à voir soufflïir un homme ou un animal sans tout hasarder pour le soulager; et, i mesure qu'elle multipliait ses plaintes, qui

ressemblaient singulièrement à une glorification, ses inquiétudes devenaient plus vives; elle avait mille pressentiments pour

. Cookie

LE ROI > T LB PAYSAN. . 95

nesté. La veille le chien avait erré pendant toute la nuit ; un hibou était venu se percher sur le toit de la ferme; on se trouvait au mercredi, jour habituellement fâcheux dans leur famille. Ses angoisses étaient enfin arrivées à un tel point, que le jeune chasseur lui proposa d'aller à la recherche de son mari, et qu'elle se préparait à éveiller Fritz pour l'accompagner, lorsqu'un bruit de pas se fit entendre la nuit

— C'est Moser dit la paysanne, qui s'arrêta court. — Holà ! hé ! ouvre vite, femme, cria le fermier du

dehors.

Elle courut tirer le verrou, et Moser parut poitant dans ses bras le vieux chien aveugle. .

— Le voici, dit-il gaiement ; Dieu me sauve ! j'ai bien cru que je ne te retrouverais jamais : la malheureuse bête avait roulé au fond de la grande pierre.

— Et tu es allé le chercher ? demanda Dorothée effrayée.

— Fallait-il pas le laisser au fond, pour le retrouver, noyé demain ? T répliqua l'ancien soldat. J'ai glissé le bâton ; de la grande berge, et je l'ai emporté dans mes bras comme un enfant : seulement, la lanterne y est restée.

— Mais, malheureux, tu risquais ta vie ! s'écria Dorothée, à qui l'explication de son mari donna le irisson.

Celui-ci fit un mouvement d'épaule.

— Ah bah ! dit-il avec une gaieté insonciante ; quand on nerisque rien on n'a rien; j'ai retrouvé Fairaut, c'est le principal. Si le grand-père nous voit de là-haut, il doit Être content

96 A.V Gom DU nm.

Cette réflexion, faite d'un accent piesqne indifférent ^mat Arnold qni tendit vivement la main an paysan.

— Ce que tous avez &it U est d'un brave cœui, dit_ i) avec émotion.

< — De qaoi T parce que j'ai- empêché nn chien de se noyer? répliqua Moser. Pardiea ! chiens et hommes... j'en ai. Dieu merci, retiré plus d'an d'embarras depuis que je suis né; mais j'ai quelquefois eu meilleur temps qu'aujourd'hui. Hé ! dis donc femme, il doit rester par là nn verre de cognac; apporte un peu ici la bouteille, que je prenne un air de soleil intérieurement : il n'y a rien qui sèche mieux quand on est mouillé.

Dorothée apporta la bouteille au fermier, qui but en portant la sauté de son hôte ; puis chacun alla se reposer.

I^ lendemain, le beau temps était revé^nu ; le ciel, dégagé des nuages (dont plusieurs avaient fondu pendant la nuit), brillait de tout son éclat ; et les oiseaux chantaient, en secouant leurs ailes, sur les arbres encore humides.

Lorsqu'il descendit du grenier, où un Ut lui avait été préparé, Arnold trouva près de la porte Parraut qui se chauffait au soleil

levant, tandis que le petit Jean, assis sur ses béquilles, lui préparait un collier de graines d'églantier. Un peu plus loin, dans la première pièce, le fermier trinquait avec un mendiant qui venait réclamer sa dîme de la semaine; Dorothee, tenait sa bepace, qu'elle remplissait.

— Allons, vieux Henri, encore un coup, disait le paysan, en remplissant le verre du porte-haillons ; pour achever votre tournée il faut prendre du courage.

■r,i... ...Gooyic

LE POÈTE BT IB PAT9AN. 97

— On en trouve toujours ici, fit observer le meDdlait avec un sourie; iln'y a pas beaucoup de maisons dans la paroisse où l'on donne plus ; mais il n'y en a aucune où l'on donne d'aussi bon cœur.

— Taisez-vous donc, père Henriot, interrompit JUoser; est-ce qu'on parle de ces choses-làT buvezj et laissez Ifi bon Dieu juger les actions de chacun. Vous avez servi aussi; vous ; noi^s sonimes de vieu:x camarades.

Le vieillard se contenta de secouer la tête, et beorta son verre contre celui du fermier; mais on voyait qu'il était plus touché de la cordialité qui présidait à l'aumône que de l'aumône elle-même.

Quand il eut repris son bissac et salué, Moser le regarda s'en aller jusqu'à ce qu'il eût tourné le chemin. Respirant alors bruyamment :

— Encore un pauvre vieux sur le pavé î dît-il en se lonmant vers son hôte ; vous me croirez si vous voulez^ monsieur, mais

quand je vois des hommes dont la tête branle, s'en aller ainsi, demandant leur pain de porte en porte, ça me tourne le sang 1 Je voudrais pouvoir leur mettre le couvert à tous, et trinquer avec eux comme tout à l'heure avec le père Henri. On a beau dire, voyezvous : pour qu'une vue pareille ne vous casse pas les membres, faut penser qu'il y a U-haut on pays où ceux qui n'ont pas été appelés ici i l'ordinaire recevront double ration et double paye.

— Ah 1 conservez cette espérance, dit Arnold; elle l'ontient et console. Je n'oublierai de longtemps les Ipeiques heures passées chez vous, et j'espère que ce ne geront pas les dernières.

98 AD COIN Ht) =3tr.

—A Totre aise, dit le vîeni Boidat; si le lit de 14batit ne tous paraît point trop dur, et si tous digérez notre lard fumé, revenez sans façon, et nous serons toujours Tos obligés.

H secoua la main que le jeune homme aTaitfendae, lui indiqua le chemin iju'il devrait suivie, et ne quitta le seuil que loTs-qn'ill'eutTU disparaître an tournant du chemin.

Arnold marcha quelque temps le front baissé ; mais, en atteignant le sommet du coteau, il se retourna pour jeter un dernier regard en arrière; et, apercevant la cheminée de la ferme, au-dessus de laquelle s'élèrait une légère fumée, il sentit une lamie d'attendrissement monter i sa paupière.

— Qne Dieu protège toujours ceux qui reposent sous ce toit et celui qui le garde I murmura-t-fl à demi-Toix ; caf li où l'orgueil me faisait Toir des créatures incapables de comprendre les délicatesses de l'âme, j'ai trouvé des modèles pour moi-mÊme. J'a-

vais jugé le fond sur la forme et cra la poésie absente, parce qu'an
iieu de se montrer lu dehors, elle se cachait au cœui des choses
elles-mêmes ; obserrateur inhabile, je repoussais du pied ce que
je croyais des cailloux, sans deviner que, sous ces f&Dgnes gros-
sières, se cachaient des diamants.

r,. i»<i,,Gooylc

CmOVIÉMË RËCIT

r.B RCDLPTECH DR I.A FORÊT-Nf

Il est impossible de parcourir le duchà ^ Bade lau être frappé
du caractère à la fois doux et sauvage de la contrée. Il D'en est au-
cune autre, peut-être, oii les contrastes soient plus beurensement
ménagés. Tout a sod effet et son harmonie; on dirait un parc im-
mense dont Dieu a été l'architecte, et où il a réuni tons les
charmes da la fiction.

100 Av'coiii va nv.

Hais c'est suMout à la lieière de la Fortt-Noire que les sites
preoneiLt un aspect impressif. Là, les vallées qni s'étendent jus-
qu'au Rhin se resserrent tout à coup, et finissent par n'être plus
qu'une fente de rocher, donnant i peine passage aux petits che-
vaux des fabricants d'eau de ceriies (kirschtoasser). Vues d'une
éminence, elles représentent d'immenses triangles dont la hase
borde le Ôeuve et dont le sommet se rattache & la montagne par
on étroit sentier.

L'herbe de ces vallées, arrosée par des eaux thermales, ponsse
à la hauteur des blés, teujouTs verte, ondoyante, et nuancée de
plus de ileurs qu'un savant n'en pourrait classer en un jour. On
dirait un tapis de velours et de soie étendu au pied de la forêt.

Celle-ci couvre les cûUlnes, autour desquelles elle tourne, en formant mille spirales de verdure et «"arrêtant au-dessous des sommets les plus élevés, qui montrent, de loin en loin, leurs têtes chauves et blanchies de neige.

Or, c'était entre deux de ces collines, au fond d'une des gorges étroites où viennent finir les vallées, qu'habitait, il y a quelques années, un jeune homme, appelé Herman Qoffer, dont aujourd'hui les vieillards répètent souvent l'histoire à leurs fils. Nous la donnerons ici, non telle qu'on la raconte dans la montagne, mais telle que le ministre de Baden-Württemberg nous l'a fait connaître, avec tous ses détails et tout son enseignement; car il avait aimé Herman dès son enfance, et avait reçu ses confidences à son lit de mort

Herman était fils d'un maître d'école. Son père lui

LC SGDLPTEDR DB LA VORFIT-NOIBK. 101

avait donné quelque instruction: il savait un peu de latin, jouait du violon, et parlait le français assez facilement; aussi l'appelait-on dans le pays maître Cloffer.

S'étant occupé dès son enfance, comme tous les habitants de la montagne, à tailler le sapin avec son couteau, il avait insensiblement pris goût à ce travail, et était arrivé à sculpter des jouets d'enfants avec une certaine délicatesse; mais un voyage qu'il fit à Bâle lui permit de voir quelques boiseries gothiques, et ce fut pour lui comme une initiation. Il comprit ce que c'était que l'art, et où la patience humaine pouvait atteindre. Dès lors sa vocation fut décidée; laissant là les jouets auxquels il s'était auparavant appliqué, il se mit à sculpter sur bois tout ce qui frappait ses yeux, étudiant les moindres détails, achevant pour recommencer,

et recommençant pour achever encore ; ne laissant, enfin, rien en arrière, et travaillant le fervent amour de l'œuvre et pour elle en la.

Cette consécration de son application ne tarda pas à amener des résultats. Ses essais, d'abord incorrects et confus, devinrent plus fidèles, plus nets, plus hardis; les difficultés d'exécution disparurent pour faire place aux difficultés de l'art; Herman n'eut bientôt plus à chercher la forme, mais le mouvement; la science était acquise, restait à prouver le génie.

Alors commença pour le jeune homme cette lutte du sentiment qui veut se produire, contre la matière inerte qui résiste, lutte si pleine de joie lorsqu'elle est heureuse et que la création s'accomplit.

tôt au coin va.

faisaient d'Herman; il semblait le pétrir et le mûrir au simple contact de sa pensée. Uniquement occupé de son travail, voulant le rendre aussi bien qu'il pouvait, il s'y confondait tout entier; il l'animait de ses désirs; on y sentait les émotions de sa pensée au tremblement de sa main. Rien dans ce qu'il faisait n'était la conséquence d'une combinaison ou d'un système, mais d'une impression : il avait compris l'art comme l'expression visible d'une âme humaine en face de la création.

Ses sculptures, primitivement confondues avec les grossières esquisses des peints de la forêt, finirent par être distinguées. On en demanda de Baden d'abord, puis de Munich, de Vienne, de Berlin. Le marchand, qui avait acheté les premières à vil prix, pressa le jeune homme de lui en livrer de nouvelles, promettant de les lui payer plus cher.

Herman, qui, depuis la mort du maître d'école, était le seul soutien de sa mère, vit avec joie qu'il pourrait lui assurer, par son travail, une vieillesse tranquille. En effet, une aisance inaccoutumée se fit bientôt sentir dans la chaumière : on put ajouter quelques meubles au rustique ménage, renouveler l'habit de dimanches, et, quelquefois, le soir, quand venaient les voisins, leur servir un plat de knett avec une bouteille de vin du Rhin. Herman alors prenait son violon et accompagnait sa mère qui chantait, d'une voix encore vibrante, les vieux airs de la Souabe, ou quelques ballades de Schiller que le maître d'école lui avait apprises.

Les jours de Gloffler se partageaient ainsi entre le travail et de tranquilles distractions; il laissait Dorothée

LE SCULPTEDB DE U FORT-NOIBB. 103

veiller aux affaires. Dégagée de tout soin matériel, sa vie était une méditation continuelle et féconde; rien ne l'arrachait à son monde idéal, que les plaisirs du voisinage ou les tendresses de la famille. Il pouvait s'abandonner - tout entier - aux intimes joies de l'invention, causer longuement et familièrement avec son génie. Les deux tiers de son temps étaient livrés à sa seule inspiration, et, K* tiré dans l'art, comme les saints dans leur pieuse contemplation, il ne sentait aucun froissement de la vie réelle,

Un soir d'été, qu'il était assis à la porte de sa chaumière, fumant sa pipe d'écume de mer, et tenant sur ses genoux son violon, dont il tirait quelques vagues accords, un cavalier tourna tout à coup le sentier.

C'était un étranger, d'environ quarante ans, dont l'élégance et la tournure annonçaient un homme du monde, qui s'était arrêté-

quelques pas de la chaumière de Cloffer, regardant autour de lui avec un lorgnon; enfin, ses yeux s'artâtàrant sur le jeune homme.

■— Ah I voilà w qu'il qie aut, s'écria-t-il en ftan^s. ' Et s'avançant vere lui I

— Pourriez-vous m'indiquer où je trouverai Herman, le sculpteur} baragftuiiurt'il dans nn allemand presque inintelligible*

— C'est moi, dit Cloffer, en se levant.

— \ousl s'écria l'étranger; pardieul c'est à merveillea.

Ktj descendant de cheval, il jeta la bride i nn domestiqua ea livrée qui l'avait rejoint.

— Je TOtu cherchais, maister, leprit-il d'un ton d^

i... ...Gooyic

104 i.n corn sir ru.

gagé; je buîb Français... toob avez dA Toos en apercevoir à ma manière de parler l'allemand... et de pins collectionneur. J'ai vu vos sculptures, je viens en acheter.

Herman le fit entrer dans sa chaumière.

•— Cest donc ici que tous travaillez 1 demanda Is Français; qui promena un regard surpris sur la pièw enfumée.

— Pris de cette fenAtre, répoiidit Cloffer.

Et il montra à l'étranger une longue table sur laquelle étaient dispersées plusieurs sculptures achevées. Dessous, on voyait entassées des hilles de sapin dégrossies; ees rares outils étaient accrochés au mur.

— Quoi I vous n'avez point d'antr atelier.

— Non, monsieur.

Le collectionneur porta le lo^on à son csil droit.

— Miraculeux l murmura-t-il, faire de pareils cbefed'œuvre dans cette tanière. Mais, maister Herman... c'estainsi, je crois, que l'on vous nomme..., vous manquez de tout ici : vous n'avez ni eicitation, ni conseils...

— Je tMie d'imiter ce que je vois, comme je le sens, répondit simplement Cloffer; voici des chèvres copiéeâ sur natuia, un tau-reau et nnenfont...

— Adorables l interrompit l'étranger, qui avait pris les deux scnlpures qu'Hennan lui présentait; un flou, une finesse, un accent... Je les achète; votre prix?

Herman l'indiqua.

— C'est convenu, répondit le Français, qui sembla étonné du bon marché; mais savez-vous, mon cher maister, que j'ai remué ciel et terre pour vous trouver? Les marchands fui revend ai t vos sculptures va Allema-

r,. i»<i,,GoÔylc

V LK SCOLFTEOH SB U FOKtT-HOIBB. Iffit

gne ignorent votre nom ou lexachent^ et je ne pouvais découvrir le juif qui vous achète de première maîn. n m'a fallu avoir recours à notre ambassadeur de Vienne, qui a fait demander des renseignements à la police. Bref, j'ai su votre nom, et comme je passais à Badenviller, j'ai voaln vous voir.

Herman s'inclina.

— Vous ne soupçonnez point quelle réputation vous avez déjà en Allemagne, reprit Téttinger; on s'arrache vos sculptures; j'en ai vu dans le cabinet de M. de Mettemich. Vous ne comptez point, sans doute, rester ici

— Excusez-moi, monsieur, répondit Herman, je n'ai songé point à quitter la forêt.

— Comment ! mais c'est perdre votre avenir; pensez donc que vous y végéterez toujours.

— Je vis heureux, monsieur.

■ — Heureux ! répéta l'étranger en lui montrant le costume grossier de Cloffer; cela prouve que vous êtes philosophe, mon cher maître : mais vous n'avez pas même ici un atelier. Sculpter à trois pas du foyer où l'on cuit la choucroute et le lard fumé ! il n'y a que vous autres Allemands pour une pareille vie.

— Que gagnerais-je à en changer? demanda Herman. — 4) e la célébrité d'abord ! Jusqu'à présent on connaît

vos œuvres et l'on ignore votre nom. Il faut que vous preniez votre rang, mon cher maître; il faut surtout que vous fassiez fortune.

— Faire fortune ! répéta Cloffer étonné ; et par quel moyen ?

— Haïa, païaïeul avec vos brimborioni, l'écria le

i. ...Gooi^lc

français. Vous ne savez donc pas que maintenant nos artistes vivent comme des fils de famille ! Il faut profiter des progrès du siècle, Herman; venir à Paris! Je vous l'annonce dans une société de journalistes, qui feront de vous un Michel-Ange en miniature ! J'avant deux ans vous aurez un groom et un tuteur.

— Est-ce possible ?

— Certain; et puis; » le hasard m'a fait vous rencontrer. Je veux que vous en profitiez. La lumière ne restera point sous le boisseau ; croyez-moi, venez à Paris.

— Je n'y puis songer, murmura le sculpteur en secouant la tête.

— Pourquoi donc ?

— J'ai mes habitudes, mes amis, ma mère surtout...

— Vous trouverez à Paris de quoi remplacer tout cela.

— Non, non.

— Réfléchissez, j'en prie, reprit le Français, qui en cherchant à persuader l'officier s'était persuadé lui-même; réfléchissez qu'ici vous vivrez toujours comme un paysan. Vous me faites l'effet, voyez-vous, d'un prince élevé à l'écart et qui ignore qu'ailleurs une couronne l'attend; or, c'est cette couronne que je viens vous offrir.

. On ne vous demande que de renoncer à votre vieil habit, à « votre vieil toit, et l'on vous promet le succès et la richesse ! Vous avez beau être Allemand, tous aiment, je suppose, les spectacles et le vin de Champagne: vous aurez tout cela, mais, en échange

de votre petite bière. Décidez-vous donc, et je vous emmène dans ma diaise de poste.

Herman allait répondre, mais il tressaillit tout A coup

LE eCDLPnDK DE U FDilîT-KOinE. 407

et s'arrêta; ses yeux venaient de renconti^ ceux daDorothée.

Entrée depuis quelques Instants, elle avait écouté, et, bien qu'elle ne comprît point le français, son ceil de mère avait deviné, i l'agitation inaccoutumée d^erman, qa qoelqne chose d'extraordinaire se passait.

— Que te dit l'étrangerl demanda-t-elle en allemand.

— n me parle de son pays, ma mère, répondit doffeE.

— Et il te propose d'y aller, peut-fitret Herman fit nn signe afflnnatif.

— Souviens-loi, dit vivement la vieUe, que c'est ici que vivent les gens qui l^aiment.

— Je ne l'oublierai pas, répondit Herman.

— Eb bienT demanda le Français, qui avait vainement cherlié à comprendre.

— Je ne veux point quitter ma mère, monsieur, répondit gravement CFoffer.

Et comme l'étranger voulait insister :

— Ha détermination est bien arrêtée, reprit-il d'un . accent brusque et ferme ; rien ne m'en fera changer.

Le Français fit un mouvement des épaules.

— Comme vous voudrez, maître, dit-U ; mais vous sacrifiez votre fortune...

Puis il ajouta :

— J'ai laissé à Badenviller des dames qui se sont fatiguées de la route pour m'accompagner ; elles vous achèteront tout ce que vous avez d'achevé ; ne voulez-vous point le leur apporter vous-même ? Nous pourrions encore arriver pour l'heure du dîner.

Gloffer coosait après quelques hésitations.

Il se ; AU COIN DU FXU.

Lorsqu'il revint, il était déjà tard ; les étrangers s'auraient pu le voir à dîner & l'hôtel. Sa mère voulut le questionner ; mais il lui répondit brièvement d'un ton d'impertinence contenue.

Le lendemain, il se remit au travail avec tristesse, et fut tout le jour sans parler. Il était aisé de voir que son père n'avait plus cette sérénité qui s'épanchait autrefois en causeries. Repliée sur elle-même comme un oiseau malade, elle n'égayait plus la maison de ses mouvements ni de ses chants. Dorothée espéra que cette tristesse se serait passagère, et ne négligea rien pour la dissiper.

Mais une grande révolution s'était accomplie dans le jeune sculpteur. Tant qu'il n'avait vu que ses amis et ses voisins, il s'était laissé vivre comme eux, sans ambition, bornant ses désirs aux faciles jouissances qu'il connaissait, et ne supposant rien au-delà. La vue des paroles de l'étranger le transformèrent.

n avait d'abord écouté ses récits comme les contes de fées qui enchantaient son enfance ; mais les dames qu'il vit à l'hôtel confirmèrent tout ce qu'avait dit leur compagnon : l'une d'elles avait fait plus, elle s'était os'erte en exemple. Pauvre comme Herman peu d'années auparavant, elle devait au chant l'opulence drnt il la voyait entourée ; et cette opulence, k ieune sculpteur en avait été ébloui I

La pensée qu'il pourrait y arriver à son tour lui donna une sorte de vertige. Eu vain je ne sais quel sage instinct lui disait tout bas de fuir CCS tentations trompeuses; toutes les mauvaises passions, longtemps endormies, s'éveillaient en lui, chantant en chœur, wmma les sor^

D,mi,.=db,Gooylc

LE SCULPTEUE OS LA. FOBIT-HOIRE. IOU

ci ères de HicheÛii — Tttsarasriehe, tu seras célèbre I A (len-naD était près de céder à ces enivraiites promesses.

Cequilecïanaait autrefois ne tardapasàluidevemi m différent : l'image de Paris s'interposait entre lui et 1 0 otes choses ; c'était comme une ombre fatale qui empêchait le soleil de la joie de lui arriver. Il ne travaillait plus qu'avec distraction, commençant mille esquisses, n'en achevant aucunej et trouvant partout le dégoût.

- Sa santé finit par se ressentir de ces préoccupations nouvelles, et une fièvre lente commença à le miner sourdement. Jusqu'alors sa mère avait gardé le silence; mais lorsqu'elle le vit tomber dans cette langueur pins dangereuse que le désespoir, elle ne balança plus.

— Que Dieu pardonna à ces étrangers ce qu'ils ont faitjHerman ! dit-elle; ils sont venus ici, comme lésés* pent dans le paradis terrestre, t'en à mangé le fruit de l'arbre de la science.. . Mais le mal est accompli, mon fils, et tu ne peux rester plus longtemps; pars, parce que nous n'avons plus ce qui peut te rendre heureux.

Closter voulut faire des objections; mais la vieille femme n'avait parlé qu'après avoir accompli le sacrifice dans son cœur ; elle leva tous les obstacles avec cette facilité ingénieuse que Dieu ne donne qu'aux mères et cette abnégation que les femmes nous montrent sans pouvoir nous l'enseigner. Les préparatifs furent achevés en quelques jours. Dorothée blanchit elle-même le linge d'Herman; elle répara ses vêtements, et veilla à tous les détails de manière à ce qu'il fût longtemps sans souffrir de son absence. Elle lui donna ensuite la meilleure portion de ses épargnes, et lui recommanda, non du

ItO AD OHM DD FEU.

les mœurs, mais de ne s'imposer de vains devoirs — Ce que je garde ici est à toi comme le reste, ajouta-t-elle; sois heureux si tu peux, je n'ai point d'autre désir. Herman accepta tous ces soins avec reconnaissance, mais, en même temps, avec une joie qui serait le cœur de sa mère. Depuis qu'il devait partir pour Paris, la santé lui était revenue ; il parlait plus haut, chantait sans cesse, et travaillait avec courage, ne voulait point arriver dans la grande ville les mains vides, et il épuisa tout son art sur un groupe d'enfants qu'il devait présenter comme preuve de son savoir-faire. ,

Enfin le jour du départ arriva : la séparation fut déchirante. Herman déposa deux fois son bâton de voyage en déclarant qu'il

ne partirait pas; mais sa mère surmonta sa propre douleur pour lui donner du courage.

La nouveauté des objets et le mouvement du voyage firent bientôt diversion aux souvenirs du jeune homme. A mesure qu'il s'éloignait de son pays, le regret faisait place à la curiosité. A pied, le biton d'épine à la main et le sac de veau marin aux épaules, il pressait de plus en plus le pas, demandant chaque soir quelle distance le séparait encore de Paris. La route semblait en vain in[^] terminable, il ne sentait ni fatigue ni ennui ; allégé par l'impatience, il allait devant lui, sans s'arrêter et causant touchas avec ses espérances. Si une voiture élégante passait, emportée par un cheval rapide, il se disait :

— Moi aussi je voyagerai bientôt de même.

Si ses yeux s'arrêtaient sur une maison de campagne i demi enfouie dans les acacias, il murmurait :

— Encore un peu de temps, j'en aurai une pareille.

ZB scmnruR m la poBftr-HOitB. in

&tileontiiiuitjo7eusement, prenant ainsi possession, dios l'avenir, de toutce qui flattait ses regards ou sollicitait son désir.

Enfin, après vingt jours de voyage, il aperçut devant lai une masse confuse qui barrait l'horizon, et aa-dessus dslaqi}ell« âotait un dôme de vapeurs : n'était Paris I

L'étranger avait laissé son adresse à. Hernian, lorsqu'il s'était séparé de lui à Baden'willer, en loi recomnian' dant de s'en servir s'il se décidait jamais à visiter Paris. Le jeune eonlpteur se hâta

donc, à peine arrivé, de se rendre rue Saint-Lazare, où demeurait M. de Riol.

Celui-ci poussa une exclamation d'étonnement à l'aspect de Cloffec.

— Vons ici, maisterl s'écria-t-il; la montagne s'est plle donc écroulée dans votre vallées T les charbonniers de la fofèt ont-ils brûlé votre cabane* ou bien êtes-vous en ftiite pour cause politiqueT

— Ha cabane est toujours k sa place, répondit Herman m souriant, et le duc n'a point de sujet plus fidèle que moi.

— Ainsi vous êtes à Paris... volontairementt

— Volontairement.

•~ Et qui a donc pu faire ce miraclef

— Vos paroles, monsieur. ■

Le Parisien regarda avec surprise le jeune Allemand, qui lui expliqua alors tout ce qui s'était passé.

— De sorte, reprit de Riol quand Herman eut achevé, dfr sorte, mon cher maisfer, que vous venez à Paria pour faire fortuneê

— Je viens pour m'7 faire connaître.

m À.V COIN su nv.

— C'est ce que je Teux dire; nous tous aiderons i cela.

— Je compte, «d effet, sur vos conseila, sur vote protection.

«■Et TOUS avec raison; mais avant tout je venez tous faire voir nos artistes célèbres, j'en aurai demain ici plusieurs; venez dîner avec oons, et apportez quelque sculpture.

— Soit.

— A demain donc, mais tard; car nous dînons ici * l'heure où tous soapez dans votre Allemagne.

— A demain, sept heures.

— Cest cela.

Ils se serrèrent la main et se séparèrent.

Herman employa une partie de la journée à chercher un logement et une pension. Il parcourut ensuite les jardins publics, admirant les statues et s'arrêta en extase devant les monuments.

Le lendemain, il était à l'heure indiquée chez de Riols, qu'il trouva entouré d'une douzaine de jeunes gens auxquels on le présenta.

Il avait apporté son groupe d'enfants, qui excita l'admiration générale ; un peintre trouva qu'il y avait dans cette œuvre du Benvenuto et du Goujon réunis, un sculpteur compara Herman au Dominiquin; et un journaliste, qui se trouvait là, vint lui serrer la main, en déclarant qu'il le proclamerait le lendemain, dans son feuilleton, le Canova de la Forêt-Noire.

On se mit ensuite à table, et la conversation roula presque uniquement sur la peinture et la sculpture. Herman fut singulièrement étonné de ce qu'il entendit

r., i»<i.,Gooylc

ut scnuFTnm sb la. •Kair-nanx. H3

répéter à cet égard. Tous les convîtes se plaignaient de la décadence de l'art et du mauvais goût public, qui les forçait à suivre une fautive voie. Si les anciens avaient été si grands, et s'ils étaient, eux, si petits, c'était, disaient-ils, à la décadence des temps que l'on devait s'en prendre. Maintenant le génie était incompris, le talent impossible et tous répétaient en désespoir, d'un ton mélancolique, en vidant leurs longs verres où moussait le Champagne : — L'art se meurt l'art est mort !

Quant aux causes de cette décadence, les uns accusaient la civilisation, d'autres le gouvernement constitutionnel, quelques-uns les journaux.

— n n'y a qu'eux-mêmes qu'ils n'accuseront point dit le feuilletoniste à demi-voix, en se penchant vers lui. Herman; ils ne songent pas que le goût public se forme, après tout, sur ce qu'on lui donne, et que s'il est devenu mauvais ils doivent s'en prendre à eux seuls, puisque c'était à eux de l'éclairer et de le conduire. Vous croyez peut-être que tous ces beaux parleurs sont de fervents adorateurs de l'art; mais pas un d'eux ne voudrait être un Cartouge à la condition de travailler et de mourir comme ce grand peintre. Ce qui tue l'art, c'est qu'on ne vit plus pour lui et avec lui; c'est que nous tant que nous sommes nous avons plus de vanité ou d'ambition que d'enthousiasme, et que nous ne cherchons point le beau, mais l'utile.

Après le dîner on rentra au salon, où le groupe de Herman fut de nouveau examiné et loué; mais tous regrettèrent que le jeune

sculpteur n'eût point choisi on sujet différent. Les enfants n'étaient plus à la mode; il y

r., i... „Gooylc

11« ttt dom l»o fit;,

a^ait en, dnis ce Bêore; dmx od trois wanxèi qui Mftn^ dkieilt dé ftdltër de patella sujets. Toute \i ttytixa, pou le mdmËat, ^tât sxa. sujets moyen i^e, et l'on confieilU idèrtnait de SciJlpter quelque scdUe emprantée aux vieilles ballades Se fadn pays.

— Cbla touil Buifitend, reprit U Joanutfetii snb m «iurire.

—En effet, dit Cloffér, j'aValâ cru josqa'ft pi^nt <}tia cequi donnait de la valeur àl'ÆUTTe,t; 'ét&it sa perftetlim.

— Cest une iâeë de la Foret-Nbirei mon fHket niËister ; ici UoUb soininës plus aToncés. Ce qui donnb de la valeur à l'oeuvre, té tt'èSt point son mérite, ôiais sânn oppdrhitiité. H y a dix ans qu'un artiste a ^t sa imputation en peignant tm petit chapeau sur un tocheitéii fomie de fromage : le tableau était ridicule, mais tépondait àtii préoccupations du jour, et nous n'en As* mandons jwûtt datanta^.

—Ainsi ce n'est point son art qu'il faut étudl«r, ^ejrt Ibeaprieë du publiol

— Cdnlttlë TOTls dites, ittaîster. Les pelntresj lés'senl^ teilt, I6S Xctivains; ne sont que âesmarchanâs d«doaveaUtéd : si la mode prend, leur fortune est fttitej sinon, ils en éssayéUt une nouvelle.

— Ah 1 te n'était point U ce que j'avais Comptis, mulmura Berman.

Et il retourna à son hôtel découragé.

Cependant H; de Riol fut fidèle à sa promesse : il présenta Ib jeune Allemand partout; il le mit en relation avec les colleétion-neuTs et les marchands, qui lui firent de nombtetiSeS ctPihmandei. Hehnan n'avait jamais ét4

IB KULnint SB LA FOnÊT-KOIBB. IIB

si riehé ; mais cette richesES, il la paya de sa liberté. On Tui indiqua les sujets qu'il devait traiter, ed lui imposant un pio-giamme I Ce fut pour lai une sorte de torturti aussi douloureuse que nouTellei Jusqu'alors il avait suivi tons les mouTements de sa fuitaiBie^ ttâdoi» sant avec le ci^eati ses impressions dn moment^ prodnifaut, sans s'en apercevoir, comme il pensait, comme U voyait, et ne eherohant, dans son ceavrej qile U joie d'exprimer complètement ce ntQ'il avait en loi^ Pareil k l'oiseaa libte, il S'était accontilmé à vêler dans tout le . cieli et voilà que maintenant on n9 M laissait plus qu'un cercle fixe et étroit Plus d'essai capricieux) pltis d'imprétu, plus d'abandon, et, partant, plus de joie! A lInspiràtidB succédait ta tâche, et, pour la première fois, il appreilait que le dëgoût pouvait se tronver dans le travail.

Un matia que Gloffer était occupé i tcHeVer u&fl stSr tuette qtii Itii avait été denutndée^ le jotUil&llste gall avdit t^ticontré cbet ii Hiol un mois aupUavutt entra danssibhambte.

Choies DUvert apportidt la Revue dans laquelle vb< sait dé t)uraltre l'article promis.

— Je ne saia si vooâ en sêiei content, dlt^ mais 11 « fait sensation.

— Je snié pressé de savoir be que voUs âutei tronYé i di>e d'un pauvre décotipeur dé sapin cotntae moi» répliqua Herman en onvratit le journal.

— J'espère vous avoir bien posé, fit observer Dnvert.

— Je ne pitin fcoiapreildre par quel moyen.

— Liset.

Cloffer s'approcha de la feuëtrej et se mit k percvnrir l'article. C'était tme étade faatastiqoe dans laquelle, lous prétexte d'analyser le talent de l'artiste inconnu, m faisait de sa -vie on roman plein de circonstances yierreillenses, et aussi nouvelles pour HennaD luimême que pour le public. Charles Durert s'a^rçat de l'étonnement dn jeone Allemand.

— J'en étais sûr! s'écria-t-il en riant; voilà une biographie, maïster, & laquelle tous ne tous attendiei point ; j'ai fait de vous uu héros à !a manière d'Hoffmann.

— En effet, dit Herman blessé, et je ne puis deviner la cause...

— La cause, mon grand homme, c'est la sottise du public, qui n'aime que les contes de fées I Un artiste dont la Tie ressemblerait à celle de tout le monde ne piquerait point la curiosité; il faut que l'on puisse raconter son histtHre. Si j'étais à recommencer mes débuts, voyez-vous, je m'annoncerai comme un Gaspard Hauser ou comme un sauvage de l'Orénoqae, plutôt que de me donner pour le ûls de mon père. Rappelez-vous le succès de Pf^anini; eh bien, de cette foule qui se pressait à sa suite, un tiers à peine accourait pour l'entendre; le reste venait voit l'homme dont les bizarres aventures avaient rempli les feuilletons, et dont le génie ^lait, dit-on, le résultat d'un pacte avec Satan.

— Ainsi, reprit Herman étonné, le mensonge est la première.
«audition de la gloire»

— Nofl, mais de la célébrité, maister. La gloire est . une chercheuse qui n'a point besoin de tout ce bruit, et

qui va prendre le grand homme dans son coin obscur

Ls SCOUTE» m Là roiftr-noiiis. 417

on même dans sa tombe. Elle eut passé quelque Jour par votre Forêt-Noire, demain peut-être^ peut-être dans cent ans, et elle eût inscrit votre nom sur ses grandes tables ;^mais ici il s'^t seulement de succès et de fortune. Nous faisons de l'art comme on bit des affaires, et la première condition pour tout marchand est d'avoir une enseigne qui puisse attirer l'acheteur. Vous venez sous peu l'effet de mon article.

Dans ce moment le portier de l'hôtel entra^ en annonçant que H. Lorienx demandait à voir le Jenne sculpteur.

— Lorieuxl répéta Duvert; qu'est-ce que Je disais! O a lu le journal, et vient tous iaire quelque commande.

— Vous pensez

— J'en suis sur. Mais tenez-vous bien, maister : plus il paiera i^er, plus il croira t votre talent.

Le marchand fut introduit, n venait, en effet, pn>poser une affaire à Herman; mais la vue de la chantbie dans laquelle le jeune sculpteur travaillait et son ameublement modeste sembla le frapper, n ref^rda assex ' froidement des figurines que celui-ci lui présenta. Ouvert s'en aperçut.

— Je suis Etché que vous montriez tout cela ici, jnaister, dit-il à Herman ; le jour est mauvais, et l'on ne peut juger de la fineBsé du travail. 81 monsieur veut passer i mon atelier—

— Ahl le maister a un atelier! demanda le marchand.

— On le lui prépaie; aussi le trouvez-vous campé dans un cbe-no. Mais U aura, sous peu de jours, le plut

HÉ Av zoà Vu iiu.

beail Ittgemeùt de sculpteur qai soit k PaMs; utiè Tëfi^: tabla galetie italianoe^ donnant sur un jardin; trtiil miUe francs da loyer! Nos artistes vivent aujotllNl'liui comme de grands seigneurs.

— Et c'est Hotis qui sotûmes leurs banquiers^ fit ob^ setter le marchand avec uQ gros rire.

-^ Dites leurâ prêteurs, monsieur, leurs intendants.;; En vous passant par les mains, leur œuvres vous eiiri' chlss&nt Hàïs pardon... vous savez qu'on voud attend, maister; terminez vite avec monsieur, je vous ptie.

Tout cela avait été dit d'un ton si- leste et si assuré; ^e Cloffe-réa était demeuré étourdi. Le iuatchand, dont oes ooiîâdences avaient complètement changé lesmatiii> res, s'empessa de faire i Herman des propositions que oeliii'^ii acceptai et se retira avec de grandes démonSttations de politesse.

A peine etlt-il disparu que Duvert se laissa tomher sur use chàisë en éclataiit de rire.

— Pour.Dieut que signifie cette plaisanterie, et qui nnes-vous de lui direl demanda Oloffter.

— Ce n'est point une plaisanterie, répondit le journa liste, car si vous n'avez point encore l'atelier dodl je lui ai parlé, il faut que vous l'ayez.

— Comment?

— N'avez-vous donc point vu l'inspiration que votre chambre d'hôtel garni a produite sur cet honnête trafiquant? En vous voyant si mal logé, il a été au moment de vous faire de proposition.

— Mais qu'importe mon logement, puisqu'il voyait les œuvres!

IB SCDLFTXm BK U FORAt-HOIU. 119

— Bfoti Dièul tliaister> vous êtes aussi par trop Allemand. Ne comprenez-vous donc point que pour avoir l'œuvre il faut de l'âme et de goût que n'en a cet hoïuibfi? Ou'iaiptrte d'ailleurs t M. Lorieux le méritet ce il veut, o'eât uii eetilpleut en vogue, doQt il pïlssb bien vendi-e les ptodoctidns ; et l'opulence de l'artistè est la mètlleure preilvé de Bon euccès. Vous oublier toU' jOlirs, Hermail, que vous n'êtes plus dans la FoHt-Hoire, travaillant selon votre fantaisie, Uiais à ParlSj bù voils ' tWiVAillei ^\i\ a le goût des autres.

t^HÉlési ^Qà AVèfe raisoUj dit Cloffet en soupirant.

i-- CeSt uli ipptentissagB à faire, reprit Duvert. Vous ne pouvez non plus continuer à vivre dans la solitude; il faut ^v.e l'on vous tOib dans .le mofldej une soirée dans cètt4ills aalois feertirtft plus iju'un chef-û'CBdlre ft votre réplitàtibn.

^- Ainsi, dit Hehnàn, ce n'est yîi asseï d'avoir perdu la liberté
ib itieâ inspirations, il fatit encore réitoncér i la libËrU de VIVre
selon mes gôûtst

-^n faut réUËsit, reprit Ouvert, tout est là; Désormais vous ne
devez atoir qu'une pSnâée et qu'un but : feire parler de Vous.

ClÔffer S*eflbtga de suivre les conseils de Duvert, et il ne tar-
da pbint i en recouiiattte là Justesse, da réputation grandit en
quelques mois au delà de toute espérâilcé, et U ptii de ses ceUl-
Fres S'élfevâ d'autant.

L'iMiClè dô Ouvert àVàii été accepté comme hotice biogrâ-
pliiiiiûâ; on tépêût partout le nom du jeune Allemand eti taconta-
ni les circonstances roiUanesques de sa vie; ohlemoUtriilt Ab toia
aux premières repréé^ta-

120 kV COtK DO PBU.

fions des thé&tres ; on donnait des détails sur tes opinions et
sur ses babitndes.

Herman se laissa aller à ce donx flot de la mode qui relevait
sans qa'il eût, ponr ainsi dire, tiesoin de s'aidet Im-même. Tous
les instiacts orgueilleux qui étaient demeurés jusqu'alors endor-
mis dans son Ame s'éveillèrent insensiblement On parlait si haut
<îe son génie qu'il finit par 7 croire et par accepter l'admiration
générale comme un hommage qui lui était dû.

Malheureusement sa réussite avait excité, comme toujours,
d'ardentes jaloosies. Jusqu'alors il n'avait connu que les douceurs
du succès; il ne tarda pas i en sentir l'amertume.

Un article inséré dans un journal ennemi de celui auquel travaillait Duvert commença l'attaque par on oamen des œuvres d'Herman. Celles qu'il avait produites depuis son séjour à Paris manquaient, pour la plupart, de cette naïveté qui rendait les premières si précieuses. Enchaîné dans son inspiration, obéissant à la nécessité du gain, sans cesse distrait par les exigence du mondej il avait travaillé rapidement et sans amour. On le lui reprocha avec un regret hypocrite; on montra, l'un après l'autre, les dét&uts de ces créations h&tives, en flétrissant du nom d'ayidité le sentiment (pli les avait, fait produire.

Ces accusations frappèrent Herman au cœur; ses ennemis l'apprirent sans doute, et les renouvelèrent chaque mois, chaque semaine, chaque jour. Bientôt la jeune sculptent ne put jeter les yeux sur certaine feuille ■ans T tiouver son nom flétri de quelque sanglante épi-

IB SCUimOft DI U FiattT-NCHAE. ISI

gramme. On lui prêtait des discoTirs on des actions ridicnles; on exposait la caricature de sa personne à 1« risée publique.

Uerman, qu'une telle persécution mettait hors de lai, voulut se venger ; Ouvert lui objecta tranquillement que c'était u» des côtés dusuccès. Pourquoi s'étonnait-il que les mêmes moyens employés par ses amis pour le rendre célèbre le fussent par ses ennemis pour le rendre ridicnlet C'était là une suite inévitable de la réputation ; mais Herman était trop peu accoutumé à ces mœurs qui mettent l'œuvre et la personne de l'artiste à la merci de la critique, ponr accepter une telle consolation. U sentait d'ailleurs, au fond des railleries dont on le ponrsui' Tait, un reproche exagéré,

mais juste. La jalousie avait rendu ses ennemis clairvoyants, et ils frappaient bien au point malade de son cœur.

Qoffet se débat^t en vain quelque temps contre ces attaques de moncaferons qui le perçaient de tous côtés; en vain il s'efforça d'oublier la persécution à laquelle il était en butte; cette &me, accoutumée au repos que donne l'obscurité, avait été trop profondément troublée ; il tomba dans Jina sombre tristesse qui amena une maladie à laquelle il faillit succomber. Il fallut toute l'habileté des médecins et plusieurs mois de convalescence pour le ramener à la vie. De Rioli le décida à un voyage d'Italie qui acheva de le remettre.

A son retour, il avait enfin recouvré ses forces, et U loi^e disiveté à laquelle il s'était vu forcément condamné \xà avait donné on ardent désir de travailler; mais lorsqu'il 8^e présenta chez les marchands, ceux-ci

123 ' it» cou M n«.

le t'cbomiilrent i {teiné. n était arrivé de Florence nn pétrisseui &a lettre cuite, M la vogue n'était tournée da ce côté.

Bermâh alla Voit DuVért, à qui il Gt part de ca chitigement. I^e Jôiiinaliste haussa les épaules.

— Que Voulèi-VooS, maister, dit^eil, le SilCcèii eSi comme la fortune, il failt 1& prendre tiuX bUeteUtJ BiZ mois d'abâeticé suffisent ptiui ftliie oubliét tid Homme; TOUS avez eu tbrl de partir.

— Ma sauté l'exigeait.

— Un bomMë etl vogue, maistet, n'a pis lé diblt SA ■ se mal porter } neftré société est une mêlée, et quiconque

sort des rangsj ne fût-ce que pour une heure, trouve ad relour sa place prise.

— iiaïs ne puis-je reconquérir ttia position î Duvert secoua la tête.

— Votre personne et Votre nûm sont bohniië ; %)re talent a perdu sa nouveauté; vous lie poUvei; cothpte^ désormais sur cet intérêt curieux qui, danâ lé mdiidëj tient lien d'admiration; on parle déjà de tous bomihé d'un mort,

— Mais c'est hotrihle 1 s'écria Hermafl. tjuoi 1 uU kti a suffi pour m'enlêvér...

— Ce qu'un àii avait Su^ pouÛveils dôiiiteT, acbêVa Duveift... Pourquoi en êtfe flUTprisI Li VttgUB s'en Va comme elle est venue.

— &tais que devenir alotât

— Cherchez, mon cher ïïiaistêirî vÔuâ pouÛtec vottij faire peintre, poËte ou coinédien; cô sera tme traUsfo*matioD, et peut-être l'intérêt puïilic vous fôViëhdra-t^U.

a scuLPfCtiB BK 11 rdkftT-noiu. 133

Heitibih hk ifèpobâit Hêti et quitta le journaliste. 11 ne jHïu-vait ctoitë eticotB que celut-ti n'eût point exagéré. Maiâ 11 teCoil-Diii bieil vite là vérité de toat ce qn'il lui aVail dit.

Xptès s*êtr& accoutumé aux enivrements du triomphe, il faillit repasser par toutes cëS sollicitations {iënibles dll déWt,

rèti-diiver les tepoussements dont on avait perdu l'haliitude, accepter enfiti tontes lès douleurs et toutes les hontes de l'oubli.

Ces épreuves étaient au-dessus des forces d'Behuan. Il lutta quelque temps; mais enfin mi jour, après un nouveau refus plus sensible que les autres, il conrut à son atelier, fit appelât un marchand, vendit tout, paya ce qu'il devait, et, reprenant le bâton d'épines qu'il avait siispeiidii àii-déssiis de là porte comme un trophée :

— C'est assez d'humiliations, murmura-t-il ; retournons à la foiet.

Il sortit de Pans parla même barrière qu'il avait franchie quatre années auparavant pour y arriver; mais, hélas! toutes les espérances qu'il portait alors en lui s'étaient évanouies ; venu heureux, jeune et fort, il s'en allait désespéré, vieilli et mortellement atteint I

La route fut pénible pour Herman. Amolli par la vie parisienne, il avait perdu l'habitude des longues marches au soleil ; il ne sentait plus en lui cette force joyeuse qui aime & se dépenser sous le ciel; et, plusieurs fois, il fut obligé de s'arrêter afin de prendre du repos II profita d'une de ses baltes pour avertir sa mère de son retour.

On devine le bonheur de Dorothée en recevant cette

124 AU «HN 00 mr.

lettre, qui ne précéda Hennis que de quelques heures. ' Uais sa joie fut bientôt tempérée par la vue du change* meut qui s'était opéré dans son fils. Elle comprit aisément, à sa pâleur et à la mélancolie distraite de son regard, que ses projets avaient échoué,

et que son retour était moins dû à la tândiesse qu'au désespoir. Elle ne lui adressa pourtant aucune question. Q Ini avait dit, en ■e jetant dans ses bras :

— Me Toicij ma mère, et je ne tous quitterai plust

C'était assez ; elle s'occupa de tout faire pour que son fils pût retrouver près d'elle la sérénité qu'il avait perdue.

Rassemblant donc autour d,'Hennan, avec l'iQgésiense adresse d'une femme et d'une mère, tout ce qu'il aimait autrefois, elle lui fit tapisser une chambre séparée dans la chaumière, invita ses vieux amis à le visiter, et obtint des jeunes filles du voisinage de faire les veillées près de son foyer. Tous les jours étaient devenus ainsi des jours de fête chez Dorothée. Mais Herman ne s'en apenjut pasi Qu'était-ce que tout cela près du monde qu'il avait traversé ! Il entendait toujours ce tumulte élégant an milieu duquel son nom avait retenti autrefois ; il comparait l'obscurité dans laquelle il était retombé à l'éclat qui l'avait un instant entouré ! Cette ftime avait perdu sa simplicité en même temps que son calme, et, désabusée des fausses joies du moude, ne pouvait plus retourner aux joies faciles de la Emilie.

Dorothée finit par s'apercevoir que tous ses efforts étaient inutiles. Herman devenait chaque jour plus triste, plus souffiiant. Bientôt le mal fit de tels pn^îrès

LB SGDLPTBUk DE U FO&tT'ROlBE. ISS

qu'il ne put quitter la chanmière. ta pauvre mère e^ frayée courut ehcrcher ua médecin.

Celui-ci examina le jeune homme avec attention, linteïTOgea, lui piescrivit le repos, la distraction, et se retira. Dorothée courut

après lui :

— Vous ne dites rien, mousieuiTbalbatla-t^le eii regardant le docteur avec angoisse.

n parut embarrassé.

— La vérité F au nom du ciel, reprit la mère éperâne.

— La vérité? balbutia le médecin.

— Je la veux.

— Eh bien!... Je vais prévenir le pasteur.

Dorothée jeta un cri et se laissa tomber à genoux.

Le pasteur vint le lendemain sous prétexte de commander à Herman quelques travaux; mais le jeune homme sourit tristement : sentant les progrès du mal, il avait compris ce qui amenait le prêtre. Il lui ouvrit son cœur et lui raconta tout ce que nous avons dit. Lorsqu'il eut achevé, celui-ci voulut hasarder une consolation; mais Herman l'interrompit.

— Ma douleur est guérie, monsieur, dit-il d'una&* cent pénétré. Près de mourir, la vérité m'est enfin apparue; tout ce qui est arrivé était juste. J'ai voulu cha p ger les immatérielles j ouissances de l'art contre les av ati tages de la fortune et les vanités delà célébrité; j'ai sacrifié mes affections et mon tranquille bonheur à ui: délire ambitieux; tût ou tard je devais subir la peine de mes erreurs. Pnisse-t-elle seulement servir de leçon. Si quelque antre, tenté par de vaines promesst?s, voulait

148 Ati cdis tijj tEir.

qlittêr tidS iSIlèeJ ^oiit- les grandes vitles. idcoiktez-liij mon
histoire, monsiet; liites-liicequecûûtelesiicces, sdUS Feiidi'é
^liis heurtai dl méiUeiir ; répétez-lui enfin dfl c)îUi<tèt ioû 'cœûi
et son intelligence non poiir te profit, mais poar le devoir; cai 1&
Joie ici-bû n'esi qa'atut iiæk aithples;

StJtlÈME RËCIT

I DOBOCTEIR HAOBB

Ûd Turagçar adit, en parlant deajwiadof espagnoles» qua a
c'étaient des espèces d'abri où certains hommes intitalés aoljer-
gistes vous fournissaient, pour nne nuit, la fumée et la vermine I
n Un autre a ajouté que dans les hOtellerieB de la patrie du Cid a
ce n'étaient point les h6tes qui nonniuaient leurs voyageurs, mais
les votsp

138 AO COIIt M) RV.

geuFB qui nonirissaient leurs hAtes ! a EûSn, un écriTaiu
contemporain vient d'imprimer que les étrangers qui parcou-
raient les provinces orientales de la Péninsula ibérique devaient
apporter leurs lits, sous peine de coucher dans des draps cousus à
demeure sur des matelas de laine en suint, et changés seulement
tous les printemps!

Quoi qu'il en soit de ces <^seroatiotu qui demande* raient à
être vérifiées, toujours est-il que les posadoi de nos jours l'em-
portentde beaucoup sur celles que l'os rencontrait en Espagne il y
a deux siècles. A cette époque, ce n'étaient, en effet, que des es-
pèces de caravansérails fréquentés par des muletiers, qui y trou-
vaient une litière pour eux et leur monture. Les plus eonfortablés
avaient seules, outre l'écurie et la salle commune, un grenier par-

tagé en plusieurs compartiments décorés du nom de chambres, et auxquelles on arrivait par une échelle.

Or, c'était dans une de ces chambres que venait d'entrer Don José de Fuenzaldá, docteur reçu à Salamanque, hidalgo en sa qualité d'Asturien, mais ne possédant au monde que l'habit qu'il portait, une vingtaine de reales (1), et une passable opinion de son mérite.

Bien qu'il n'eût guère plus de trente ans, il avait déjà essayé de plusieurs métiers sans y trouver l'opulence (qui, selon son avis, lui eût convenu aussi bien qu'à nul autre); et il revenait en Léon avec l'espoir de se faire employer par le comte don Alonso Mendosa, qui possédait

URABGBXHIN Dit DOCTZDK l'Univ. 439

dût, entre Toro et Zamora, dans le domaine déjà visité par notre docteur. Malheureusement les premières questions qu'il adressa à l'aulwi^{te} lui firent connaître la mort du comte, et il était encore sous le poids de la surprise et du désappointement que lui avait causé cette nouvelle, au moment où s'ouvrait notre récit.

— Don Alonso mort! répétait-il avec stupéfaction.

— Et enterré; ajoutait l'aubergiste; magnifiquement enterré! comme il convenait à un homme de son rang.

— Mais le château est alors occupé par les héritiers

— Le seul héritier était le neveu du comte, et il a donné ordre à Ferrez Cavallos, garde-notes d'Argelles, de mettre en vente le do-

maine, qui doit être adjugé de> main, si je ne me trompe, à un nouveau propriétaire.

José pensa que celui-ci aurait besoin, selon toute apparence, de gens à gages pour régir son nouveau do> maine, et qu'il pourrait peut-être lui faire accepter ses senices. Il déclara, en conséquence, après un moment de réflexion, qu'il attendrait à la posada le joor del'adjudicatioli.

L'aube^{ste} l'approuva, en loi assurant qu'il ne pourrait trouver nulle part meilleure cuisine ni meilleur logis; et il appuya son dire en lui faisant remarquer toutes les commodités de la chambn qu'il lui donnait.

Celle-ci était, en efi'et, d'autant mieux aérée que trois tarreaux manquaient à la fenêtre (qui en avait seul»ment quatre), et l'on jouissait d'une vue de ciel illimilée, le ch&ssis se trouvant placé au haut du toit. Quant i l'ameublement, il ne se c(Hnposait que d'un bois de

13D AU eeiN bu feo.

(jt gtrai d'ana nùlluse, â'uQ etcabeaa boiteax et d^{ne} tïblfi Taoïllante} mais las interstices existant entre les difièrentes pièces de la charpente formaient, comme la lit rsm^{uet} rbAtelier, une multitude de compaTtimente qui remplaçaient avec avantage les annoires et les bahuts.

Lft plupa^{de} oea recoins étaient même remplis de ehiSbus soutUÉSj de vases de terre, de Soles de rené, oa, ee qui Bu^{prit} davantage don Jos4, de livres et de papiers. L-'hAteligr Ipi avona que tout lui avait étj laissé par on liaui; decteur qui avait habile plusieurs mois cette chambre, occupé k étudier, à distiller des

planta et à épnte- Hais quelques indices ayant fait soupçonner qu'il devait étrs d'origine manre, et les dernier^, décrets di) rQİ ordonnant expressément l'expulsion de tous le descendants de cette race, il s'élit vu forcé de partir subitement et d'abandonner tous ses bagages, c'est-àdire les fioles, les papiers et les livres.

Besté seul, José Fuez d'Alcantra ne put s'empêchei de penser à la longue série de contrariétés et d'accidents gqi ftaît jusqu'alors entravé sa vie.

— J'ai VctiOËinent tout essayé, sa dit-îl ; le hasard est sans cesse vena traverser mes espérances et in'a fait l'esdave des événements. Ah I combien est heureux celui qui peut toujours suivre sa fantaisie, dominer les circonstances, et rester roi de sa vie, au lieu de la soumettre 4 toutes les personnes et à tuatoS les occasions I

Cqqime ce4 p^exions le faisaient tomber dans dqb somJbre tristesse, il chercha à s'en distinire en ouvrant vu 4e9 livres laissés par le docteuï .aauiëi »'euit un

LE PÂBCHSMIH DD DOCTEdR lUURX. 131

exposé da système de la nature, écrit ea latin. José parcouFut quelques pages, puis choisit un autre volume qui traitait des sciences occultes, et enfla un tMisiàm̃t relatif au grand œuvre.

Le choix de ces livres indiquait clairement que l« Tieuz Maure était un alchimiste, peut-Êtie un nécromancien l car, à cette époque, il n'était point rare de trouver des hommes, surtout en Espagne, qui avaient étudié l'art de se \$(mmettre U» putuance* invuMtt.

Rendu curieux par ses premières recherches. Don José passa des livres aux manuscrits. H en parcourut plusieurs qui paraissaient ne contenir que des instructions générales sur la transmutation des métaux; mais enfin il trouva enfermé dans un étui de plomb un rouleau de parchemin dont les premières lignes le frappaient : c'étaient des recettes magiques servant à accomplir certains prodiges, tels que de se rendre invisible, de se transformer à volonté, de franchir en un instant les plus grandes distances 1 enfin il arriva à un paragraphe qui avait pour titre :

Moyen à faire qu'« votre d'nr denenné toi nmimrotne et s'accomplisse à l'instant f

Le jeune docteur fit un bond de joie.

— Parlavraiecroixis'écria-t-il, si le moyen réussit, je n'en demande point davantage. Obtenir que notre détir devienne loi souveraine f n'est-ce point là le dernier ' terme de la félicité terrestre! Voyons seulement si l'on peut atteindre "ce but sans compromettre son Ame.

Q lut la recette indiquée dans le manuscrit et n' trouva rien de contraire à la foi. Q suffisait, pour m-

133 "> co»t !■<' n"

<|uérirluiloaptoiDis,ileproaoiicerjavaatâes'eQdonDir, certaine prière, et de boire le contenu d'un petit flacon cadié au fond de l'étui de plomb.

José chercha ce flacon, le déboucha, et vit qu'il renfermait quelques gouttes d'une liqueur noire et odorante. Il hésite un instant, non qu'il doutât de la puissance de la formule et du philtre, . ses opinions k cet égard étaient celles de son époque; mais il

voulait être sûr de ne point se tromper. Il relut donc, sur le rouleau, les lignes déjà déchiffrées, et, de plus, le post-scriptum qu'il n'avait point remarqué d'abord. Ce post-scriptum ne renfermait que ces mots :

o Notre impuissance est une barrière primordiale opposée par Dieu à notre folie. »

— Bon, bon, murmura-t-il, le vieux docteur aimait, comme ceux de sa race, à farcir toute chose des lieux communs de morale; mais, pour le moment, je n'ai que faire de ses sentences, et je préfère essayer sa recette.

A ces mots, il porta le flacon à ses lèvres, et prononça la loi-formule qui était indiquée. Il l'avait à peine achevée que ses yeux se fermèrent et qu'il s'endormit.

Don José ne savait pas depuis combien de temps durait ce sommeil, lorsqu'il lui sembla que le jour poignait par sa lucarne. Il se souleva avec effort et demeura quelque temps dans cet état de demi-lucidité qui précède le réveil. Enfin ses idées s'éclaircirent; la vue du rouleau de parchemin et du flacon lui rappela ce qui était arrivé là-bas; mais comme il ne vit rien de

us FAKCHBlm) DU DOGTXU& 1U.UU. 133

changé, soit en loi, soit autour de lui, il crut que la recette du docteur maure n'avait point agi.

— Allons, dit-il en soupirant, c'était encore une illusion; non; je me réveille dans mon grenier avec mon oisive pourpoint et ma bourse vide. Cependant Dieu sait si, en m'endormant, j'ai désiré la trouver remplie...

o n'aclicva pas : ses regards venaient de rencontrer la poutre i laquelle il avait accroché ses habits et de s'arrêter sur sa-bourse de cuir, qui pendait de la poche de son baut-de-chaasse8> toute gonflée d'écua d'ori

n se redressa ett tressaillant, se firotta les yeux, avança la main pour saisir la bourse et la vida sur son litl... C'étaient bien des écus d'orl... plus d'écos d'or qu'il n'avait jamais possédé i la fois de maravédisl Le philtre venait de produire son effet; il avait désormais le pouvoir de réaliser tous ses désirs 1

Voulant faire, i l'instant mSme, une seconde expé< rience, il désira que son grenier se transformât en une chambre somptueuse, et ses habits râpés, en un costume tout neof de velours noir doublé de satin 1 Son souhait fut immédiatement accompli. Il demanda ensuite un iéjeuner d'archevÊque, servi par de petits nègres vêtus de roE^. Le déjeuner couvrit une table subitement apparue, et les petits nègres entrèrent avec les vins et le chocolat! n continua ainsi pendant quelque temps & essayer, sous toutes les formes, son nouveau pouvoir. Enfin, lorsqu'il eut acquis la certitude que son désir était bien réellement devenu loi touiea-raine, il s'élança hors de fanbeige dans une ivresse de joie impossible i wndie.

43i An cen n nnf-

nétsit dfflui vrai qu» ce rouleau i& parcb^mis l'avait foit, ea quelques lieuiea, pltis riclie qq^ tes rii^es, plus puiasaot qua les puissai^ts \ It fouTiiT çx w% Tanî-^ir 1 que de cboses comprises dans ces oiQts, et comm^ en les répétant il se seotait grandir dans sa propre estime I Qu'étaient aaptès de lui, les rois, les empereurs, la pape lui-mtme! Tous étaient retenus par les règles

établies, par les lois du possible; tandis que lui, son domaine n'avait d'autre limite que sa fantaisie. Quelquefois même le parchemin du docteur maure ne fut point tombé aux mains d'un homme ignorant, avide, emporté par les passions mauvaises, mais entre celles d'un bon d'homme raisonnable dans ses souhaits, maître de ses passions, et reçu docteur à l'Université de Salamanque. Aussi l'humanité pouvait se rassurer. Don José Fournier d'Alcañiz se respectait trop pour abuser de son pouvoir illimité. En l'accordant, la Providence l'avait estimé ce qu'il valait, et il était bien décidé à la justifier par sa conduite.

Il résolut d'en donner une première preuve en modérant lui-même son ambition. A sa place, tout autre eût désiré être roi, avec un palais, des courtisans, une annexion mais Don José était ennemi des grandeurs, et décida qu'il se contenterait d'acquiescer le domaine d'Alonso Mendos, et de vivre là avec quelques millions, le titre de comte et les privilèges de grand d'Espagne, comme un sincère et modeste philosophe.

Il s'achemina en conséquence, sans retard, vers le village d'Argelles, où la vente du château devait avoir

LE FARCHÊTRE DIT DOCTEUR FOUQUIER. 135

La roquette qu'il avait prise comme d'habitude était égale à celle de Torquemada et elle était couverte de paysannes, de mulâtres et de marchands qui s'y rendaient. Tout en avançant; Don José regardait à droite ou à gauche, et disait, sur chacun, de petites expériences de son pouvoir. A la Jeune fille, qui accourait accorte et riante, il souhaitait un heureux rencontre; au vieillard marquant la peine, lui place dans la voiture qui passait; au pauvre trottant, une pièce de dix sous s'agissant tout à coup à ses pieds, elle se complissait à l'heure-

chàmp ! Encouragé par le succès,. Don José passait du rôle d'ange gardied A céldi A'itchaiige. Après avoit secoutu, il voulait faite Jûâtibe; Àiisî il châtaït le soldat i l'air fanfaron par au coup Se veiit qui emportait son fentte à la tivière ; le matchaud prodigue de coups de fouet, èa effarouchant s6s nlules et les dispersant dans la campagne; le Eilu/tUlo, qill lui semblait regarder trop dèdàigueusenient les piétòhs dU haut de son carrosse, en bttsâht brusquement sa. totlé oi^eillensel Pour tout cela. Don José obéissait i sa première impression, disttibaalit k Récompense btt lè ch&tlment, selon qu'un dîr venait à lui agrésr ou i lltt déplaire, et rendant la jUstlcé 9'iilspirdtiaii!

n arriva ainsi en vue du château de Mendos, &Otxt lèj bois magnifiques bordaient la totitè. Voulant éviter 16 Boleîl qui commençait à devenir pltis ardent, il prit une avenue qu'il connaissait, et par laqdellb dil poavalt égiî^ lément gagner lé village.

On se trouvait aux plus bèàïix jours de l'été; les haies étaient couvertes de fleurs et la forêt retétitissait de mille chants d'oiseaux. Des bûcherons, cainpés dans

D,mi,.,=db,Gooylc

136 AU GOni DU RP.

des buttes de feuillage, débitaient le bois abattu et le transformaient en différents ustensiles de ménage, Don José décida que lorsque cette terre serait & lui, il régnlariserait cette exploitation d'après certaines idées qui lui étaient particulières. Il traça même au crayon, sur le coin de son parchemin, le plan d'un hameau forestier qui devait unir l'aisance au pittoresque. En atteignant les prairies, il trouva également que les irrigations pourraient être mieux entendues, et calcula l'augmentation qui devait en résul-

ter, n fut plus content des vigaea, à l'occasion desquelles il se rappela un grand nombre de vers d'Horace et de passages des Écritures saintes, qui conduisirent naturellement à ce problème fort controversé, de savoir si le premier vin fabriqué par Koé était blanc ou rouge. Quant aux champs de grains, il décida qu'il les transformerait en pâturages pour les troupeaux, et qu'il défricherait des bruyères pour en faire des champs de grains.

D en était li de ses projets de nouveau propriétaire, lorsqu'une voix brève et impérieuse lui demanda qui lui avait permis de traverser le domaine de Blendos.

n se détourna et aperçut un jeune homme dont la costume annonçait le rang élevé. H montait un cheval > andalous merveilleusement beau et richement équipé.

Don José ayant mis à l'examiner le temps qu'il eût follu employer à lui répondre, le jeune seigneur répéta ■a question d'un accent d'impatience. Le docteur de Salamanque sourit de cet air placide et confiant que donne la puissance.

— Est'il donc besoin de permission pour visiter un domaine sans maltreT demanda-t-il.

IX FAXcEBUN ru DocnuB tuuKZ. 137

— Qui vous a dit que celui-ci n'en eût pasî répliqu» te cavalier.

— Ceux qui m'ont appris que Ferez, garde-notes h Argelles, était chargé de le vendre aujourd'hui même.

— Alors, vous le visitez conune acheteurl

— Comme acheteur.

- Et gavez-vous ce qu'on en demande!
 - Je compte m'en informer tout à l'heure.
 - L'estimation a été de quatre cent mille écus d'or.
 - Le domaine vaut davantage. Le gentilhomme éclata de rire.
 - Sur mon âme I voilà un acquéreur opulent ! s'écriait-il d'un ton railleur, et qui voyage bien modestement pour sa fortune.
 - J'ai l'habitude d'aller i pied, répondit don José avec une bonhomie princière.
 - C'est trop d'humilité, reprit le jeune homme, et TOtre seigneurie serait, en vérilé,~ plus commodément sur mon alezan.
 - Le pensez-vousT demanda don José, pris d'une subite fantaisie.
 - Tellement que je suis tenté de mettre pied i terre pour vous offrir ma monture, continua le cavalier de plus en plus railleur.
 - 11 est facile devons satisfaire, reprit le docteur; et puisqu'il en est ainsi, je désire que vous soyez à terre.
- A l'instant même l'alezan se cabia et jeta brusquement le jeune seigneur SOT l'herbe.
- Vous avez effïayé mon cheval t s'écria celui-ci en se relevant pâle de colère.
- 38 Av «eut ws tn.
- j'ai aidé k raecomplifiBemeat de tob intentions, répliqua don iosé, qui avait pris la bride de l'aletan et lè préparait à le monter.

Le jeune homme s'avança vers lui le fbn et levé.

— Arrière! drdlal on je te coupe le viBOgel ^éeria* t-il hors de lui.

Le sang monta tu front de don Joeé^

— Le seûoT oublie qu'il parle à un hlditl|Di dlt-ïl fièrement^ et que Je porte comme lui une épée

— Alors, voyons comment ta sais feu activité reprit le cavalier, qui dégaina la sieioB et s'avança BUV te doctfiir.

En toute autre occasion j'aurais eu des moyens de conciliation; mais la menace du Jeune étranger avait Fâché sa l)Ue> et la certitude de n'avoir rien à craindre lui donna un courage. Inaccoutumé il pensa^ à l'adversaire qui avait besoin d'une leçon, et lui tira une blessure susceptible de le faire tuer^ car sur les inconvénients de l'emportement. Un désir fut immédiatement suivi de son Exécution le Jeune seigneur laissa tomber son épée en jetant une exclamation de douleur et de dépit. Don Jdséj qui eût été Bât d'Avoir désiré la blessure légère, se sentit inquiet point davantage, et voulant compléter la leçon en jouait jusqu'au bout son rôle> s'excitait gravement par ses paroles du cavalier. De ce qui était arrivé, ajouta qu'il ne lui était guère difficile de lui prouver^ il acceptait son offre précédente.

En parlant ainsi il enfonça l'aliénation, salua le gentilhomme, et prit, au trot, le chemin du Village

Ge qilt Tenait de se passer avait ajouté une petite pointe de fa-
tuité à la bonne opinioii que don José avait de Iiii-même. II avait
mystifié et blessé un homme; il était également content de sa bra-
voure et de son esprit. Q savait mâiûtenâilt, d'une manière cer-
taihcj que rien ne pouvait faite obstacle à sa volonté; qu'il lui était
permis de briser toute opposition, d'bumilier toat orgueil^ tit il
était déjà tellement bal>itué à cette pensée, qu'il ne s'en étonnait
Jilûs. La seule cbose qui l'étonnât était l'idée de résistance chez
les autres^l ne pouvait la supporter; il la regardait Ëoiûme une
révolte contredes droitslégitimes ! aussi, en traversâiit le village,
faillit-il assomiTaer tiû muletier qui ne se rangeait point assez
vite. L'instinct de tytâniiiié grandissait dans cette âjne comme une
AiT'èè nlontante.

Û Se présenta chez l'Ëommé d'aâ'^ires chargé de la vente du
château, bien moins en acquéreur qui s'informe des conditions,
qu'en maître qui vient prendre possessioil dé ce qui Ibi appar-
tient. Malheureusement Perez lui déclara, dès les premiers mots,
que le château de MÈÛdos n'était plus à veiindre.

on deviné le désappointement du docteur. Ce domaine poitf
lequel il avait d'avance médité tant d'améliorations, BOtnbiné
tant de changements, lui échapperait eu- ' bitement! Il en serait
pour ses frais d'imagination et poursËfitémintscences d'Horace,
lui, l'homme dont la volonté devenait loi touverainet C'était im-
possible! l'idée seule d'une pareille opposition à ses désirs rindi-
gna,j et ce fut avec une hauteurpresque irritée qu'il demanda' au-
gatde-notes pûii^quoi led^imainen'étaitplus&Tendre.

— Parce que don Henriquez, le neveu de M. le comte, vient de faire deoz hénta^{ea}, répondit celui-ci, et que le rétablissement de sa, fortune l'a décidé à garder la terre de Hen^{os}.

— Quoil reprit don José, qœl que soit le prix qu'on lui offre...

— n refusera.

— Vous êtes 3Ûrl

— Lni-mSnie me le disait encore ce matin.

— Q est donc iclT «

— n Tlentdepartir A chevalpowle ddteao.

Don José comprit que c'était son cavalier inconnu, et ne put retenir une exclamation. L'homme d'affaires 7 répondit par quelques compliments de condoléance auxquels il ajouta que don Henriquez tenait surtout à conserver le ch&teau pour profiter de la prochaine chasse d'automne. •

— Parbleu I pensa don José avec humeur, j'marais dû 6 blesser assez grièvement pour qu'il perdît l'espoir d'en jouir.

Et il ajouta tout haut qu'un tel motif ne pouvait empêcher don Henriquez d'accepter certaines propositions.

— La terre kii pla!t, fit observer le garde-notes, et je dois dire qu'elle réunit pour cela tous les avantages. D'abord, une position admirable!...

— Je la connais, répondit don José brusquement

— Des bois, des champs, des jardins...

— Je lésai vus, interrompit de nouveau le docteur dont cette description augmentait la convoitise.

— A la bonne heure, reprit Ferez; mais ce que le sefior

LK PAsamnif mr soctek vaitie. 141

n'a point yq peut-être, o'estrintérieur du château depuh les embeUisBements effectués par feu U, le comte. Hy a (l'abord une galerie de tableaux peiuts par nos meilleon; maîtres.

— Des tableaux! répéta don José; j'ai toujours ador les tableaux..., quoique je préfère encore les statues...

— Le ch&teaa en est peuplé.

— n serait possible t

— Sans parler d'une bibliothèque..:

•— n 7 a une bibliothèque I s'éu'ia te docteur.

— De trente mille volumes 1 Don José fit un geste de désespoir.

— Et un pareil trésor serait perdu I reprit-il ; cet arsenal de la science resterait aux mains d'un ignorantl car ce don Henriquez doit être un ignorant.

Le garde-notes plia les épaules.

— Ebt ebt dit-il en baissant la T«iz, sa seigneurie sait ce que c'est qu'un jeune homme de noble famille, riche et ami du plaisir.

— J'en étais sûr, interrompit José, c'est un mauvais sujet 1 /

— n a du bon, beaucoup de bon. n est seulement on peu vif, ce qui lui a fait avoir déjà plusieurs affaires avec d'autres gentilshommes.

— C'est celui un querelleur, un duelliste, continua U docteur; j'aurais dû m'endouter!

Et il ajouta plus bas:

— Et surtout lui ôter les moyens de continuer, en la privant de la main qui tient l'épée. C'était justice.

— L'âge corrigera ces emportements, reprit Pèree, et

143 À.V OIHH DO nt.

AUSSI, Ja l'espère, fumeur piodigé de sa seigneurie. Malgré sa richesse, elle attendait (mrsaidépouTva; ellei Ai:\k éllgé des fermiers de 80h tmcle tenu les arrérages. ./-Et ils ont payé T

— A grand'pitié, car les dernières récoltes ont été mauvaises.

— Mais c'est de la cruauté! s'écria d'abord Joséphine sincèrement indignée. Quoi! presser de tant d'autres gens qui manquent de tout, quand on a une fortune de prince; un château avec des tableaux, des statues, une bibliothèque de trente mille volumes! Mais un pareil homme est un véritable fléau, et il « paraît à désirer, d'ailleurs l'intérêt de tout le monde, qu'on en délivrât l'Espagne... »

Il fut interrompu par un bruit de pas et de voix retentissant sur l'escalier, et par l'apparition d'un Berviteur * qui se précipita dans la chambre tant effréné

— Qu'y a-t-il? demanda le gaillard.

— Un malheur 1 un grand malheur (S'écria te doniM» tique ;
don Henriquez vient de se btte I

-^ Encore 1

— Et U a été blessé.

— Dàngereusemfentt

'— Hob j mais coihtue il a voultt poursuivre son âdvrat saire-
qui s'échappait sur son chevalj il s'est laissé choii de itiahlèn à
aggtaf e» »a blessure^ et il s'est évanoui sur la route.

— Et c'est là qu'on vient de le rettouvert ■

— Cest-â^dire qt!*!»! toitrnier qui passait sans le voir l'a ant-
ché tto tléfaillaneB en lui écrasant 1> main droit*.

D,mi*=db,Gooylc

Li PHtCBUfqi nq doc^uii hadiis. 1^3

— DiquI

— On l'a ppiirtîHtt piiffifi pour le conàuire ici.

— Alors il est sawvé,

— Hélasl en passait tODt à l'beçre daos la coqr, sous l'échafau-
dage des maçons, nue pierre s'est détachée el lient de le frapper
fQortèlement.

Don José requil» comme mi I^omme subitement <c1air4
il'nne aff^ense lumidre- Tout çp qui venait d'arriTer était son ou-
vrage, n avait d'alrard souhaité ^ don Henriquea nus blessure
plus grave qpi lui lepdlt U ctiasse impossible; puis la parte de la
m^in qui tenajt l'épée, pv(is la mort, ^ans l'intérêt de tous; et

trois b^idepts successifs avaient immédiatement répondu k ses trois vœux I Ainsi; après švpir torturé et estropié vç^ homme, il venait de le tuer! Cette pensée lai traversa le cœur fsoninie un trait, n voulut la repousser en oriint que c'était impe^ible; mais, dans ce monjept même, la porte s'ouvrit, et quatre valets par^reIlf, sputenbnt le cadavre immobile et sanglant qii jeuite ^ign^Di^t

qpn José ne put supporter ce spectacle; une révolution violente l'ppéra en loi : tout {« qqi l'entonrait dis- . parut...

.. Et il se retrouva sur sa paillasse, dans le grenier de l'anhe^e, en face de la fenêtre par laquelle commençaient à glisser les rayons du soleil.

Le premier sentiment du docteur de Salamanqne fut la joie d'avoir échappé h son horrible vision; puis le souvenir de ce qnl s'était passé la veille lui revint, et il comprit tout- La potion prise sur la foi du docteur maure était on

D,mi,.,=db,Gooylc

tu À.V OCHR oo RIT.

de ces narcotiques puissants qoi, en exaltant nos facultés pendant le somtnejl, transforment en soi^es les préoccupations habituelles de notre esprit; tout ce c u'il avait pria pour une réalité n'était qu'un rêve !

Don José y rétlédiit longtemps en silence; puis reprenant le rouleau de parchemin qui était resté à son chevet, il le parcourut de nouveau, s'arrêta & la sentence qu'il avait dédaignée la veille, la relut plusieurs fois, et secouant enfin la tête d'un air pénétré :

— Ceci est une leçon salutaire, dit-il, et dont je profiterai si je suis sage. J'avais cru que, pour être heureux, il suffisait de jouir de ce qu'on voulait, sans songer que la volonté de l'homme, quand elle n'a point de frein, passe de l'orgueil à l'extravagance, de l'extravagance à la tyrannie, et de la tyrannie à la cruauté. Hélas ! le docteur maure avait raison : Notre impuissance est une barrière naturelle opposée par Dieu à notre folie.

Ge rêve profita assez à José (devenu José tout court) . pour lui faire accepter dans la suite plus patiemment son humble fortune, et il mourut longtemps après, second maître du bateau dont il avait espéré un instant devenir le seigneur.

LE PREMIER RÉCIT

Vu une jeune fille et on Telford étaient assis dans une petite mansarde dont l'aménagement plus que modeste, mais soigneusement entretenu, accusait les efforts d'une indigence qui ne s'est point abandonnée elle-même. L'ordre, le goût et la propreté donnaient au pauvre intérieur une sorte d'élégance. Chaque objet était rangé à sa place ; les briques du parquet étaient lavées avec soin, et

146 AD COIN SU nu.

la tapisserie fanée était pure de toute souillure, et la fenêtre garnie de petits rideaux de grosse mousseline sur laquelle de nombreuses reprises formaient une sorte de broderie. Quelques pots de fleurs commodes ornaient le devant de cette fenêtre entr'ouverte, et parfumaient la mansarde de leurs douces senteurs.

Le soleil allait se coucher : une lueur pourprée illuminait l'humble demeure, effleurant le charmant visage de la jeune fille,

et se jouant dans les cheveux blancs du vieillard.

Celui-ci se tenait à demi renversé dans un fauteuil de , Jonc qu'une industrieuse sollicitude avait garni de coussins bourrés d'étoupes et recouverts d'indienne dépareillée. Une vieille chauffe-rette transformée en tabouret soutenait ses pieds mutilés, et le seul bras qui lui restait était appuyé sur un petit guéridon où l'on apercevait une pipe d'écume de mer et un sac à tabac brodé en perles colorées.

Le vieux soldat avait un de ces visages rudes et sillonnés, dont la franchise tempère la rudesse. Une moustache grise voilait le demi-sourire qui entr'ouvrait ses lèvres, tandis que son regard restait comme oublié sur la jeune fille.

Cette dernière pouvait avoir vingt ans; c'était une jeune fille aux traits caressants mais mobiles, dont les sentiments se traduisaient par des expressions subites et capricieuses. Son visage limpide ressemblait à ces belles eaux qui laissent voir jusqu'au fond tout ce qu'elles renferment. .

Elle tenait à la main un journal et faisait la lecture .

IX TBiSOB. 147

un vieil invalide; tout à coup elle s'interrompit et prit la parole.

— Qu'y a-t-il! demanda le vieillard.

— Rien! répondit la jeune fille, dont le visage exprima le désappointement.

— Tu as cru entendre Charles? reprit le soldat.

^- n est vrai, dit la lectrice en rougissant un peu; it journée doit être ânie^ et c'est l'heure où il rentre...

— Quand il rentre, acheva Vincent d'un ton chagrin. Suzanne ouvrit les lèvres pour justifier son cousin;

mais son jugement protesta sans doute contre cette intention, car elle s'arrêta emharraesée, puis tomba dans la r&verie.

L'invalidé passa la .main qui lui restait sur sa moustache, et se mit à la tordre avec impatience; c'était son geste habituel dans sefi accès de mécontentement.

— Notre conscrit bat une i^iauvasive marche, reprit-il enfin; il revient ici maussade, il se dérange de son travail pour courir les guinguettes et les fêtes de harrières ; tout cela ânira mal pour lui et pour nous.

— Ne dites pas cela, mon oncle, vous loi porteriez malheur, reprit la jeune fille d'un ton pénétré. C'est un mauvais moment à passer, j'espère. Depuis quelque temps mon cousin s'est fait des idées L... n n'a plus de courage au travail..

— Et pourquoi cekt

— Patce qu'il n'a rien, dit-il, à en attendre, n eroit tous les efforts de l'ouvrier inutiles pour son avenir, et assoie que le mieux est de vivre au jour la jour, sans prévoyance et sans espoir.

— Aht c'est là son systèmeT lepr» 1» vieillaid do'Jl le front s'était plissé; eh bial il n'a pas l'hon&enr de l'avoir iaventé. Nous avons aussi au régim&iit des raisonneurs qui s'exemptaient de partir, bouh prétexte qae Jti roatâ était trop longue, et qui traînaient dans les dépôts, tandis que leurs compagnies entraient à

Madrid, i Berlin et & Vienne. Ton cousin, vois-tu, ne sait pas qa'i force de mettre un pied devant l'autre les plus petites jambes peuvent faire le voyage de Rome.

— Ah I si vous lui faisiez comprendre cela ! dit Suzanne, avec une ardeur inquiète. J'ai bien essayé de le convertir en comptant ce qu'un bon relieur comme lui pouvait économiser; mais quand j'arrivais à la somme, il haussait les épaules et disait que les femmes n'entendent rien au calcul.

— Et alors, toi, tu te désespérais, pauvre fille, continua Vincent avec un sourire attendri ; je vois maintenant pourquoi ta as si souvent les yeux rouges...

— Mon oncle, je vous assure...

— Ce qui fait que tu oublies d'anoser tes giroflées, et que tu ne liantes plus.

— Mou oncle...

Suzanne, confuse, tenait les yeux baissés et roulait le ^in du journal. L'invalidé posa la main sur sa tête nue.

— Allons, ne va-t-elle pas croire que je la gronde? reprit-il d'un ton de brusquerie amicale; n'est-il pas tout simple que tu t'intéresses à Charles, qui est maintenant ton coumn, et qui un jour, j'espère...»,

La Jeune fille fit un mouvement.

-- Eh bien I non, ne parlons pins de ça, dit l'inTalde en s'interrompant; j'ouhlie toujours qu'avec tous autres U fiit ignorer ce que l'on sait I N'eu parlons plus, te dis* Je, et revenons i ce

vaurien pour lequel tu as de l'amitié... C'est le mot reçu, n'est-ce pas... et qui en a également pour toi. '

Suzanne secoua la tête.

— C'est-à-dire qu'il en avait autrefois, dit-elle; mais depuis quelque temps... si vous saviez comme il gât froid, comme il a l'air ennuyé.

— Oui, reprit Vincent pensif; quand on a goûté aux amusements qui font du bruit, les plaisirs du ménage paraissent fades ; c'est- comme un petit vin du cru après le sémik; on connaît ça, - ma fille; beaucoup d'entre nous ont passé par là

— Mais ils se sont guéris, fit observer Suzanne; ainsi . Charles peut guérir également. U suffira peut-être que TOUS lui parlez mon oncle...

Le vieillard fit un geste d'incrédulité.

— Ces infirmités-U ne se traitent point par des paroles, répliqua-t-il, mais par des actes; on n'improvise pas plus un homme raisonnable qu'un bon soldat : U faut de l'expérience, l'épreuve de la fatigue et le baptême du canon I Ton cousin, vois-tu, manque de volonté, parce qu'il ne voit point de but ; il faudrait lui en montrer un qui lui refait le courage ; mais ce n'est point une petite affaire. J'y penserai.

— Cette fois, c'est bien lui qui interrompit la jeune fille qui avait reconnu, dans l'escalier, le pas précipité de son cousin.

110 AU MOI W NIT.

-^ Alors, filene dans * iMTiag* 1 dit l'iaTiUâ»; i^Tons pa l'ail d« unger au paMioulln, et TepniuU te leetar^

Sutanne'obéitj mais le tmnUemoit de w wf. auiait Aicileinent
révélé loa émoticm à un obserrateu attuit^. Tandis que ses yeux
laivaient lea lignes imi^mées, «t que sa boucae prononçait ma-
chinalement lee mots, saa oreille et sa pensée étaient tout en-
tières i son couffin, qui vsnut d'ooTrir la porte et qui avait déposé
sa casquette sar la table placée au milieu de la mansardât

Autorisé an silence par la non-intemtion de la iMt tufe, le
jeune ouvrier ne salua ni son oncle ni sa coU" sine, et, s'appro-
diant de la fenêtre, il s'y appuja, lu deux bras croisés.

Snianne continua sans comprendre ee qu'elle disâL

Elle en était i cette mosaïque de nouTeUea lépaiea tt souvent
contradictaires, groupées sous la Utia ooauoun de fati\$ drwra.
Gharlea, qui avait d'abord para distrait^ finit par prêter atteition
comme ma^ré lui. I.a jeune fille, après plusieurs annonces de
vols, d'incendiei et d'aceidenta, arriva à l'article suivant :

< Un pauvre colporteur de Besançon, nommé Fiem » Lefèvre,
voulant, à tout prix, faire fortune, conçut 1» a pensée de partir
pour l'fnde, qu'il avait entendu citer • comme le pays de l'or et
des diamants, n vendit donc) le peu qu'il possédait, ga^na Bor-
deaux et s'embarqua » 'en qualité d'aide de cuisine sur un navire
àmerioain. t Dix-huit ans s'écoulèrent sans qu'on eût entendu
p(tr< B 1er de Pierre Lefèvre; enfin ses parents viennent de a re-
cevoir une lettre qui annonce son prochain retour; a elle leur fait
savoir que l'ez-cftlporteur, après diasfu»-

* SP^9 |o6:n>?iinil>le8 et des retours de fortune ii^quïs, »
arrive en France borgne et manchot, mais propriétairç ■ d'iyie
ffiTtqitf q^e l'on évalue à deux nuUiona. »

Charles, qui avait écouté Tarticle avec une attentiati croissante, ne put retenir une exclamation.

— Oeux miUionB l répéta-t-il émerveillé.

— Ça penna hii servir à acheter un ceil da verra «t un bras mécanique, fit observer le vieux soldat ironiquement.

— En voiU du bonheur I reprit Tonvriier qui n'avait point écouté la réflezioa de son oncle.

— Et qu'il ne s'est pas procuré à crédit, ajouta l'invalidé.

— Dix-huit années de fatigues inexprimahêief répéta Suzanne en appuyant sur les expressions du journal. ■

— Qu'importe, quand il y a la fortune au bout? répliqua Charles avec vivacité ; ce qui est difficile, ce n'est ni d'entreprendre une mauvaise routef ni de supporter le mauvais temps pour atteindre un bon gîte, mais de marcher pour n'arriver nulle part.

— Ainsi, reprit la j eune fille dont les regards s'étaient levés timidement sur son cousin, ainsi vous enviez le sort du colporteur ; vous donneriez toutes vos années de jeunesse, ut de vos yeux, une de vos mains...

— Pour deui millions, interrompit Charles ; très-certainement I Vous n'avez qu'à me trouver un acieteur à ce prix, Suzanne, etieyou assure une dot pourépingles.

La jeune fille détourna la tête sans répondre ; son csup s'était serré et une larme gonJla ses paupières. Vincent

M tut paiement; mais il s'était remis i tordre^samoufr- 1 tache d'OD air morose.

Il y eut un long silence : diacnn des tisis acteurs de cette scène poursuivait en lui-même sa pensée.

Le bruit de l'horloge qui sonnait huit heures arracha SuEanne i sa préoccupation. Elle se leva vivement et se mit i préparer le couvert pour le repas du soir.

n fat triste et court. Charles, qui avait passé le dernier tiers de la journée à la guinguette avec ses amis, ne voulut rien manger, et Suzanne avait perdu l'appétit. Vincent fit seul honneur au frugal souper; car les épreuves de la guerre l'avaient accoutumé & maintenir les privilèges de l'estomac au milieu de tontes les émotions; mais il fut vite rassasié, et regagna son ûiuteuil bourré, près de la fenêtre.

Après avoir tout rangé, Suzanne, qui éprouvait le besoin d'Être seule, prit une lumière, embrassa l'inva lide et se retira dans le petitcabinet qu'elle occupait audessus. Vincent et le jeune ouvrier se trouvèrent tête à tête.

Celui-ci allait également souhaiter le bonsoir à son oncle, lorsque le vieux soldat lui fit signe de tirer le verrou de la port« et de s'approcher.

— J'ai à te parler, lui dit-il sérieusement.

Charles, qui prévoyait des reproches, demeura debout devant le vieillard ; mais ce dernier lui fit signe de s'asseoir.

— As-tu bien pensé à tes paroles de tout à l'heure, dit> il, eu regardant fixement son neveu! serais-tu véritablement capable

d'un long effort pour arriver à la fortune?

i> TltMHL 153

— Hoi 1 en pooTez-vous douter, mon onelet répondit jfaarles, surpris de la question.

— Ainsi ttl consentirais à prendre patience, àtravailler sans interruption, à changer tes liabitndest

— Si cela ponvait me profiter à quelque chose... Mail poniquoi une pareille demande?

— Tu Tas le savoir, dit l'inTalide qui onwit le tinir d'ane petite commode, dans lequel il serrait les vieux jonmaux prêtés par un des locataires.

n clierclia quelque temps parmi les feuilles imprimées, en prît une, l'ouvrit, et montra k Charles nn article marqué avec l'ongle.

Le jeune ouvrier lut à demi-voix.

■ Des démarches viennent d'être faites près dn gon- » vement espagnol, au sujet d'un dépôt enfoui, sur

• les bords du Duero, après la bataille de Salamanque. » n paraîtrait que pendant cette fameuse retraite une y compagnie appartenant & la première viivision, et qui

> était chargée de la garde de plusieurs caissons, fut sé-

■ parée du corps d'armée et cernée par un parti tellee ment supérieur, que tont essai de résistance devenait » impossible. L'officier qui la confmandait, voyant qu'il ■' n'y avait plus aucun espoir de se faire jour à travers

* les ennemis, profita de la nuit pour faire enfouir les ' caissons par quelques-uns des soldats en qui il avait » le plus de confiance; puis, sûr que personne ne pour-

■ rait les découvrir^ il ordonna à sa petite troupe de se disperser, afin que chacun tentât de s'échapper isolé- B ment à travers les lignes ennemies. Quelques-uns réuss-

> tirent, en effet, à regagner la division ; mais l'officier

IM AU GOÏR tirait.

■ 6t Im |k«ilUB«8 ([oi cotuuifsaifiQt le lieu où les caissons

» avaient été enterrés périrent tous dans cette fuite.

» Or, on savait bien que ces caissons leur servaient l'argent » du corps d'armée, c'est-à-dire une Bombe d'envie»}} s trois uilliotis, D

Charles s'arrêta et regarda l'invalides, les yenz étincelants^ Unts.

-^Aanei-T«iui finit partie de cette compagnie fiona^ t-il.

— J'en faisais partie, répliqua Vioceut. —1 Vous connaissez l'existence de ce dépôt

— J'étais un de ceux que le capitaine élève^ del* fièvre, et le seul d'entre eux qui ait échappé aux lueurs de l'ennemi-

— Alors vous pourriez donner des indications, n'est-ce pas le retrouver t reprit Charles pins vivement.

—D'autant plus facilement, que le capitaine nous avait fait prendre pour point de reconnaissance l'alignement des deux col-

lines et d'un rocher; je reconn[^]trais l'endroit aussi sûrement que la place du lit dans cette cbamhia.

Charles se leva d'un bond.

— Itlftis alors votre fortune est f&ite, s'écrit-t-il Avec exaltation; pourquoi n'avoir point parlé t le gouvernement ËKincais eût accepté toutes vos propositiona.

T— Peut-être, dit Vincent; mais en tout cas ellei
tntientétéioutilsa.

— Comment 1

— L'Espagne a reAué l'autorisation sollicités; voû plutôt.

M \wAn% *a jeune ouvrier on second Jounul quiwi*

T« TRÉioiU iBK

qoïk[^]it, an effat, que la demande relative i la lecherche du dépôt eafouiparlfsFrangaiSj anWÎ, but les borda dit Doero, [^]vait étérejetéepai la goaveraemeQt de Madrid.

— Mais quelbesoÎDde peripissioDl objecta Cbailes; (fil est la Décessilé de tenter ofûciellement une recherclie que l'on peut faie sans éclat et sans bniitT Une fois lur lea Uen[^] et I4 terrain acbeté, qui empêcherait de le fouiller, qm soupçonnerait la déooavertel

—J'y ai pensé bien des fois depuis trente ans, reprit le soldat; mais où ireudre la somme nécessaire pour le TOfagfietracIiatt

— Ne pentKip «'adresser & de plus riches que nous, es mettre dans le secret?

-^ Mais le moyeu de les faire croire, ou de prévenirnn abus de confiance dans te cas où ils uraieut crul et si la hasard empêche la réussite I S'il arriva, comme dans la fable quetulisaisl'autre jour & ta souqioejqu'aumomeiit duputag? le litmgardalaproieeotièrè 111 faudra donc, outre la fatigue du voyage et lef ocertitudea du succèj, braver tes tonnnenfs d'un procès 1 A quoi bon? dis-moi. Ce qu'il mç resta de tepips à vivra mérite-t'il tant de soucis? Au diable les mitlisns qu'il faut aller chercher 1 J'ai deux oenta fi^fif^s de retraite ; grâce à la petite, cela suffit, avec ma croi*, pour U ration quotidienneet le tabac ; je m» moqQa du resta cçimne d'un pelotpp de Cosaques.

—Ainsi vous laisserez échapper cette occasion, reprit Charles avec unaaaimatioqlébrile; vous refuaeieala riebfllfsel

—Pour moi, parfaitement, répliqua le vieillard ; maù Dow tei* D'^t m^ cN»' J'ai tq tout i l%ur4 que to

156 AU ooin DO nnt.

éi&iB ambitieux, qtu rien ne te coûterait ponr passer dans la compa^ie des millioimaires ; eli bien I ramasse la somme n^ssaire i notre voyage, et je pan avec ^î.

— Se peut-ilt tous I

— Gagne deux mille francs ; à ce prix Je te^onne nu trésor; ça va-t-ilt

— Ça \a, mon oncle I s'écria Cbarlea aree exaltation. Pois, se reprenant, il ajouta effrayé.

— Mais comment réunir tant â'argeutt Je ne pourrai jamais.

— Travaille avec courage et apporte-moi régulièrement ta paye de chaque semaine, je te promets que tu auras.

— Sois bon, mon oncle, que les choses d'aujourd'hui ne te fassent pas de mal 1

— Ça me regarde.

— Combien faut-il d'années 1

— Tu en faisais tout à l'heure dix-huit, avec un œil et un bras pour appoint.

— Ah si j'étais sûr 1

— D'acquiescer un trésor? Je te le jure sur les cendres du petit Caporal.

C'était le grand serment du soldat ; Georges dut regarder la chose comme sérieuse. Vincent l'encouragea de nouveau en répétant qu'il avait son avenir en main, et le jeune homme se coucha résolu à tous les efforts.

Hais la confiance de son oncle avait éveillé chez lui de trop magnifiques espérances pour qu'il pût dormir. Il passa la nuit dans une sorte de fièvre, calculant les moyens de gagner plus tôt la somme dont il avait besoin,

imaginant l'emploi de sa richesse future, et traversant l'imagination après l'attente, comme des réalités, toutes les dimensions qu'il s'était plu jusqu'alors à rêver.

Lorsque Suzanne descendit le lendemain, il était déjà parti pour son travail.

Vincent, qui vit rétonnftment de la jeune fille, hocha latite en souriant, mais ne dit rien ; il avait recommanda la secret au jeune ouvrier, etvoul&itle garder lai-m6me. H fallait voir, d'ailleurs, ce que Charles mettrait de per- Rstance dans ses nouvelles résolutions.

Les premiers mois furent les plus pénibles. Le jeune relieur avait pris des habitudes avec lesquelles il s'efforçait en vain de rompre ; la continuité du travail lui était insupportable. Il fallait renoncer i cette mobilité caprideusequi jusqu'alors avait seule réglé ses actions, surmonter la fatigue et le dégoût, résister aux instances de ses anciens amis de plaisir I Ce fut d'abord une tâche difficile. Bien des fois son courage faiblit; il fut sur le point de retomber dans se^ anciens désordres ; mais l'importance du but à atteindre le ranimait. En apportant à l'iavalide sa paye, qui augmentait de semaine en 8»> maine, il éprouvait t^mjoura comme un redoublement l'espérance qui retrempait son courage ; c'était un pas bien petit vers le but, mais c'était un pas !

Chaque jour, d'ailleurs, l'effort devenait plus aisé. L'homme ress^nble à un vaisseau dont les passions sont les voiles I livres-les aux vents du monde, et l'homme M précipitera, emporté à travers tous les courants et tous les iéci& ; mais faites les carguer par le bon sens, là navigationiîâevieiidni moins dangeieoM; jetés enfin ila

16t Ao oom va tn.

pUct ohoiîie l'inere de l'habitude, et voui n'aures plus

rien i craindre. -

Ainsi arriva-t-il à ce Jeune ouvrier. A mesure que en vie devenait plus régulière, ses goûts prenaient une nouvelle direction. L'assiduité au travail pendant tout le jour lui rendait le repos du soir plus doux ; l'abandon des compagnies bruyantes donnait un charme tout nouveau à celle de son oncle et de sa cousine. Cette dernière avait repris sa familiarité amicale. Uniquement occupée de Vincent et de Charles, elle réussissait à transformer chaque réunion en fête, dont son cœur faisait tous les frais. C'était, chaque jour, quelque nouvelle surprise, quelque charmante attention qui resserrait l'affection par les liens de l'attendrissement et de la joie. Charles était tout étonné de trouver à sa cousine des qualités et des grâces qu'il n'avait jamais pris le temps de remarquer. Elle lui devenait insensiblement plus nécessaire. Sans qu'il y prit garde, le but de sa vie se déplaçait ; l'espoir du trésor promis par Vincent n'était plus son seul motif. Chaque action il pensait à Suzanne ; il voulait mériter son approbation, lui devenir plus cher. L'âme humaine est une sorte de daguerréotype moral ; entourez-la d'images d'ordre, de dévouement, de courage ; illuminez-la par le soleil de la tendresse, chaque image se reflète et restera jamais imprimée. La vie que menait Charles éteignait, peu à peu, ses ardentes ambitions ; il voyait le bonheur plus simple, plus paisible. Bon paradis n'était plus une féerie des Mille et une Nuits, mais un petit espace peuplé d'attachés et de fidèles.

LA TOUTE M. IK9

Tant qu'il était petit pour lui ; mais qu'il se trouvait, à mesure qu'il y prenait garde. Le jeune ouvrier se voyait lui-même et se sentait couler de sa luttue, à chercher à braver chaque flot qui le portait en arrière ou en avant. Sa transformation, visible pour ceux qui vivaient

avec loi, itait restée on secret pour lui-même ; il ne se sanit point chwgi, il 90 eeotait «eulementpluB tranquille^ plus heureux. I<a seule nouveauté qu'il apeit^t dans aes eentln^nta était son vflour pooi SuHQOe j déionnaie il la mêlait à tons ses projets, et ne pouvait voir la vie qa'tveoella.

Cet élément de boobeur, introduit dasa sa sraniri «Tait modifia U>ai les au^es. Les uiUions, in liraâ^tre l'objet principal, n'étaient plus que des moyuis, il les nigar4ait comme une addition importante, maia loees- Boife à aae espérances ; aussi voulnt-il savoir areo eattitudft pi son amoui était partagé.

Il sa promenait un soir dans la patits mausarda, pendant que Vincent et sa cousins causaitnt piès du peUa. Tons deox parlaient 4u premier maître de Ghariee, qui, après trente années d'une vie honnête et laborieilsa, ve- ' naît de mettre en vante aon fonds da nlienr^ afin da m retirer en provint» avec sa vieille fomme.

— En ToiU aeut éponx qoi ant m foire laui paradis va temSf disait le vieux soldat i toujours d'aseaid, tenjonrs de bonne humeur, tonjours an travail I

r-* Qm, répondit Suzanne «vao «éviction } las plus riches peuv»it envier leur sort.

ÇhaxleSi qui était arrivé devant la jaune fille^ tfuriiltt

tOO AU cooT Dn no.

— Ainsi TOUS voulet que votre mari vous aime. Sacanne 1 demanda-t-il en la regardant.

— Mais certainement... si je puis..., répondit la jeune fille, qui sourit et rougit un peu.

— Vous le ponves, reprit Charles plus vivement, et^ pour cela, vous n'avez qu'à dire un mot.

— Quel mot, mon cousini bégaya Suzanne plus troublée.

— Que vous oonsentee i devenir ma femme ! répliqua le f «une ouvrier.

Et comme il vit le monvementde luptise et de eonfdaian de sa cousine :

— Oh 1 ne vous troublez pas pour cela, Suzanne, continua-t-il avec une tendresse respectueuse ; il y a déji longtempsque je vou-laisvouB faire cette question... J'at* tendais toujours, pour un motif que mon oncle connaît : maisvousvoyezquecela m'est sorti ducEur malgrémoi. .. Et maintenant, soyez franche comme moi; ne cachez rien de ce que vous sentez en vons^nâme ; l'oncle est là qui nous écoute, et qni nous reprendra si nous disons mid.

Le jeune honmie s'était approché de sa cousine, dontil tenait une main pressée dans les siennes; sa voix était tremblante, ses yeux mouillés. Suzanne, palpitante de oie, restait le front baissé, et le vieux soldat les r^ar> dait Ions deux avec un sonriie demi-attendri, demi-ni» quois.

Enfin il prit Itjenne fille, et lapotlssant doucement vers Charles :

— Allons, parie donc, sournoise I dit-il gaiement

•- Snxanne, nu mot, un seol mot, de giioe I t^rit

U TKbOLU iM

t'eavrier, qui eoctintttit i tenir la main de sa eoiuiiie :

Tonlez-Tons m'accepter-ponr marîl..

Elle cadia sod visage sur l'épanle du jeane Iiamme avec va oui ioarticolé.

— Eh 1 allons donc I (siia Vincent, en fiappant sur ses genonz; cela a bien de la peine à sortir... Vos-mains, Toyoua, fos mains, et qu'on m'embrasse. Je tous laisse ce soir pour les confidences : demain nous parlerons d'affaires.

Dès le lendemain, en effet, il prit son neveu K part, lai annonça qae la somme nécessaire à leur voyage était complète, et qu'ils pouvaient maintenant partir pour l'Espagne quand ils le voudraient.

Cette nouvelle, qui eût dil ravir Charles, lui causa un stisissement douloureux. Q fallait donc quitter Suzanne au moment mftme où ils commencent à échanger les confidences de leur affection ; courir toutes les chances d'un voyage long, diMoile, incertain, quand Q eAt été si doux de rester I Le jeune homme maudit presque les millions qu'il fallait aller chercher si loin. Depuis que l'intérêt de sa vie avait chargé, ses désirs de richesse l'étaient singulièrement amortis. A quoi bon désormais tant à'or pour acheter le bonheur T il Pavait trouvé I

Cependant il ne dit rien à son onele, et déclara qu'il était prAt.

^ vieux soldat se chai^ea des préparatifs; il sortit pour cela plusieurs jours de suite, en compagnie de Sbzanne ; enfin il annonça à Charles quil ne restait plus qu'à arrêter leurs places. La jeime fille étant absente, il pria son neren de le suivre pont ce dentier objet, e^

avaient rendu ses blessures ^ulouzeuaep, il tuante ^ fiane aiee lui.

Vincent avait eu soin de se procurer, dans uae d« tM. sortiM, les jonmanx qui avaientpaiâé du fameux âép6t fait aux bords du Duero; lorsqu'il se trouva seul avM Charles, il les lui remit, eu le priant de vérifier s'ils ^ nsfennaient ancon rengeignemeiit qui pit Isnr èbrad» quelque utilité.

Le jeunebommeTitd'abord les détails qu'il eonnaissait déjà, puis l'annonce du refus du gouvernement espagnol, enân, des explications sur quelques Tecberches in^otueuses essayées par des négociants de Baicelone. U croyait les documents épuisés, lorsque ses regaids tombèrent sur une lettre signée par un certain Pierre Dafour.

-!- Pierre Dufour, répéta Vincent; c'était le nom du foiitrier de la compagnie.

— C'est, en effet, le titre qu'il prend, répondit Charles.

:— Dieu me sauve ! je croyais le brave garçon dans l'autre monde. Voyous ce qu'il peut dire, lui qui était le couildcatduciipitaiuQ...

Au liet) ds répondre, Charles poussa un cii. 11 venait de parcourir la lettre et avait changé de visage.

-nEh bien 1 qu'jr a-t-il donc) demanda tranquille- * Hient Vincent.

— Ce qu'ily al répétale jeune ouvrieçj il y »qqe|i ce Pufour dit vrai, le voyage est iatitil^.

--<■ Pourquoi I

— Parce ^e les oaissofit n'étaient jMİDt ffcargés {ftN geat, nus da pondn I

Vincent regarda son neveii et éclata de lin.

— Ah 1 o'était de la poudre, s'feria-t-il ; o*«st dooe pour ça qu'avant de les enterrer od en a tiré dH ca^-

— Vous le safiet ! interrompit Châties.

— Puisque je l'ai vu I répondit le vieillard avec hon* homie.

— Mais alors... voua m'aveztrompé, s'écria l'ouvrierj vous ne pouviez ctoire à l'existence des millions eufouiB, et votre promesse était une raillerie)

— C'était une vérité, répliqua le soldat Bérieusement ; je t'ai promis un trésor, tu l'auras; seulement, nous n'irons point le chercher en Espagne.

— Que voulez-vous dire!

.— Tu vas le savoir

La voiture venait de s'arrêter devant une boutique; les deuï voyageurs descendirent et y entrèrent. Charles reconnut l'atelier de reliure de son ancien maître, mais restauré, repeint et garni de tous les instruments nécessaires. Il allait demander l'explication de ce qu'il voyait, lorsque ses yeux tombèrent sur le nom du propriétaire gravé en lettres d'or au-dessus du comptoir ; c'était son propre nom I Au même instant^ la porte de l'arrière-boutique s'ouvrit; il aperçut un foyer qui brillait joyeusement, une table servie, et Suzanne qui, en souriant, lui faisait signe d'entrer.

Vincent se pencha alors vers lui, et saisissant samain:

— Voilà le trésor que je t'avais promis, dit-il ; un bon

D,mi,.,=db,Goyle

f U AD flOm HI VEV.

état qui te fen <riTn> et une bonne femme qui te rendra

heureux. Toat ce que ta tojs ici a été gagné par toi et t'appartient. Ne f afflige pas ai je f ai trompé : tu ne voûtais point boire le bonheur, j'ai fâi comme les nonnices, qui frottent de miel la copape leponssée parle nourrisson. Maintenant qne tu sais où est la vie henrense et que ta y as goûté, j'espèie qne tu ne la refuseras plus.

HViTIÈME HÈCiT

, Bien (Çu'an commencement de ce siècle Dieppe eAt déjà be-
kucoup perdu de son importance, ses expéditions maritimes
avaient encore -une grandeur que lE commerce restreint de nos
jours ne peut faire Boupijonner. Le temps des fottunes fabu-
leuses n'était point tellement passé qu'on ne vît de temps en
lempa, revenir des pars lointains quelques-uu de ces millionuites
inattendni dont

166 àJ3 COR DD UV.

le tbéAtre a tant abusé, et l'on pouyait encore, sans tiop de
n^veté, croire à la réalité des oncles d'Amérique. En effet, on
montrait alors à Dieppe plus d'un négociant lont les navires rem-
plissaient le port, et qu'on avait vu partir, quelques vingt ans au-
paravant, en simple jaquette de matelot. Ces exemples étaient un
encouragement poor les forts et une étemelle espérance pour les

désliérités. Us rendaient l'in vraisemblable possible et l'impossible vraisemblable. Les malheureux se conso^{*} laient de la réalité «n eepémat un Hàracle.

Ce miracle semblait près de s'accomplir pour nne pauvre famille du petit village d'Omonville, situé & quatre lieues de Dieppe.

La veuve Mauvaire avait subi de mdcs épreuves. Son fils aîné, le véritable soutien de la famille, était mort dans un nau&age, laissant quatre enfants à la charge de la vieille femme. Ce malheur avait arrêté et peut-être rompu le mariage de sa fille Clémence, en même temps qu'il dérangeait les imjets de mn fils Martin, qui avait dû quitter ses études tardives pour venir reprendre sa part des travaux de la ferme.

Hais an milieu de l'inquiétude et de l'abattement de la pauvre famille, une espérance rayonna loiiiv a coup t Une lettre écrite de Dieppe annonça le retour d'un beau fHredelaveuve, parîidepuis vingt ans. L'oncle Bruno revenait aeee quelques curiosités du Nouveau-Monde, ainsi qu'il le disait lui-niême, et dans la résolution do l^établir à Dieppe.

Sa lettre bitsait, depuis U veille, l'objet de toutes lei pMoËlni-pallons. Bien qu'elle ne reoform&t rien de précis,

le file Martin, qui avait de la lecture, y retfonnut le style à'ua hoaine trop Ul)re et de trop bonne hamearpourna pas s'ëu« eurichi. Ëvidenuoeat le maria revenait avec quelques tonnes d'écus, dont il ne lefoeemtpas de faite part à sa famille.

Une fois en route, l'imagination marche vite. Ghscan . ■|D«ta see «ippoeitions à celles de Martm ; JuUumeellemËme^ la

filleule recueillie par la veuve, et qui habitait la ferme, moins comme senante que comme par«ite d'adoption, JuUemie se mit à dire ce que l'ouïs d'amétique pourrait lui donner.

— Je lui demanderai on earaco de diBp et ans croix d'or, dit-elle après une nouvelle lecture de la lettre que fljbirtin venait de faire tout liant.

— Ah ! dit la veuve en soupirant, si qu'» pauvre Didier vivait, voilà qu'il eût trouvé un protecteur.

— Il y a toujours ses enfants, marraine, à observer la jeune fille, sans compter m&m'selle Glénunee, qui ne le ferait pas une dot,

— Pourquoi faire ! dit Clémence, en secouant tristement la tête.

— Pourquoi ? répéta Juliette ; mais pour que les parents de M. Marc n'aient plus rien à dire. Ils ont eu beau embarquer leur âls, à cette fin d'empêcher le mariage ; si l'oncle Bruno le veut, allez ! le futur sera bientôt de retour.

— Reste à savoir si l'on a envie d'en avoir, objecta la jeune fille indifféremment.

— Eh bien ! si ce n'est pas lui, tout d'un coup on en aura, dit Martin, qui ne voyait que le mariage de sa

468 AU CUIVRE DU PBO,

soeur, tandis que celle-ci voyait surtout le mari ; et un oncle d'Amérique, on trouve toujours une bonne alliance. Qui sait même s'il n'a pas avec lui quelque compagnon de fortune, quelque millionnaire dont il voudra se faire un neveu

— Olit j'espère bien que nonl s'écria CSémenca effteyée; rien ne presse pour mon mariage.

— Ce qui presse, c'est de Unaver une place pour ton frère, reprit la veuve d'ua ton chagrin.

— Monsieur le comte me fait toujours espérer la keette de ses fermes, objecta Martin.

— Mais il ne se décida pas, reprit la vieille femme; en attendant, le temps se passe et le blé se mange. Les grands seigneurs ne savent pas ça; leur esprit est au plaisir, et, quand ils se rappellent le morceau de pain qu'ils vous ont promis, vous êtes déjà mort de famine.

— Nous n'aurons plus ça i craindre avec l'amitié de l'oncle Bruno, dit Martin; il n'y a pas à se tromper; sa lettre dit : < J'arriverai demain & Omonville, avec tout ce que je pould ». • Ce qui signiâe qu'il ne compte pas nous oublier.

- — n doit être en ronte, interrompit la veuve, il peut arriver à cbaqua instant. Avez-vous bien tout préparé, Qémencet'

La jeune fille se leva et montra le buffet garni avec une abondance inaccoutumée. Près d'un gigot de mouton qu'on venait de retirer du four se dressait un énorme quartier de laid f^é, flanqué de deux assiettes de louasses de froment et d'une terrine de crème douce. Plusieurs pots de mattxe-cidre complétaient ce menu*

l'oncle u'auùhioue- 1<>u

qui fit pousser aux enfanls des cris d'admiration et de convoitise. Julienne parla, en outre, d'un potage aux pommes et d'une

tartine an bentre qui-tnij^eotait près du feu.

La veuve choisit alors dans son armoire i linge une n appe et des serviettes jaunies par le manque d'usage. La jeune servante prit dansle vaisselier les assiettes les moins ébréchées et comença à mettre le couvert, en plaçant au haut bout de la table runi(ine cuiller d'argent que posséd&t la fomille.

On achevait ces préparatifs, lorsqu'un des enfants qui faisait le guet au dehors se précipita dans la maison en criant:

— Le voici ! le voici !

— Qui celai demanda-t-on de toutes parts.

— Efa bienl parbleu I l'oncle Bruno, répondit une voix forte et joviale.

La famille entière se retourna. Un matelot venait de s'arrêter sur le' seuil et restait encadré dans)a baie de la porte subitement ouverte; il tenait sur le poing droit un perroquet vert, et de la main gauche on singe de moyenne espèce.

Les petits enfanta épouvantés se sauvèrent dans le girou de la grand'mère, qui ne put elle-même retenir un cri. Martin, Clémence et la servante regardaient stn* péfiés.

— Comment! est-ce qu'on a peur de ma ménagerie T reprit Bruno en riant. Allons, braves gens, remettezvous le cœur, et qu'on s'embrasse; je viens de faire trois mille lieues pour çal

170 in coin dd fev.

Martin ?e hasarda le premier; puis vinrent Clémence, U venve et les plus grands de ses petits-fils; mais rien ne put décider la

petit«-filles ni le cadet à s'approcher.

Bruno s'en dédommagea en embrassant Julienne.

— Par ma foi j'ai bien vu que Je n'arriverais jamais, reprit-il; savez-vous maintenant Mauvaire, qu'il y a une bonne bordée à courir de Dieppe à votre satanée mal- ■ont

Martin remarqua alors les diables du marin qui étaient couvertes de poussière.

— Est-ce que l'oncle Bruno est venu à pied demandât-il tout surpris.

— Pardieu! voudrais-tu que je fusse venu en canot à travers vos champs de blé? répondit le matelot gaiement.

Martin se tourna vers la porte : -

— Mais... les bagages)... hasarda-t-il.

— Mes bagages, je les ai sur moi, dit Bruno. Un moment, mon petit, ça n'a besoin pour garde-robe que d'une pipe et d'un bonnet de nuit.

La veuve et les enfants se regardèrent.

— Pardon, objecta le garçon; mais, d'après la lettre de l'oncle, j'avais cru...

— Quoi donc! que j'arrivais avec un vaisseau à trois ponts

— Non, reprit Martin, qui s'efforça de rire agréablement} mais avec vos malles... pour un long séjour; car vous nous aviez fait espérer que vous resteriez longtemps.

— Moit

— ' La pFeuTe, c'est qoe vous nous cret dit noir avec tout ce çim vous poisidi^.

-- Eh bien, le voilà, toat ce que je possède t i^éerift Bruno : mon aioge et mon perroquet.

— Qnoil c'est tonti s'écria la famille d'une sente Toix.

— Avec mon ttoftn de matelot, où il 7- a pas mal do bas sans pieds et de chemises dépouillées de maaheil Mais on n'en est pas pltts triste pour ça, lei eôfaatt- Tant qne la conseience et l'estomac sont en bon état, le reste n'est qu'une farce I Faites etcase, belle^Mstir; je vois U du cidre, et vos qtiatre lieues de chemin de terre m'ont desséché le gosier. Houp! Rechamheau, saine les parents.

Le singe fit trois gamhades, puis alla s'asseoir ufi peu pins loin, en se grattant le museau.

Le marin, qui avait gagné la table, se servit à boire.

La famille paraissait consternée. En voyant le «Ouvert mis, Bmno s'était assis sans façon et avait déclaré qtl'il moorait de ftim. Bon gré, mal gré, il fallut servir la soupe anx pommes et le lard fumé qui avait été aperçu ; mais la veuve Mauvaire referma le buffet sur le reste.

Le matelot que Martin continuait i interroger, ra^ conta alors comment il avait parcouru vingt ans les mers de l'Inde sous divers pavillons, sans autres gains que sa paye, aussitôt dépensée que reçue. Enfin, au bout d'une heure, il parut évident que l'oncle

Bmno n'avait pour flbrtune que beaucoup de bonne humeur et an excellent appétit.

Le désappointement fut général, mais te tradnisiît n-
lit AV cam va nu.

Ion le caractère de chacun. Tandis qu'il n'éveillût cbet Clémence quit de la surpriae m61ée d'un ^a de tristesse, chez Martin c'était an dépit humilié, et chez la vcnve do regret et de la eolère. Ce changement de dispositions ne tarda pas à s'expiimeï. Le singe ayant eBrajé la petite fille en la poursuivant, sa grand'mèn exigea qn'il f At relégué dans une écnrie abandonnée ; et le perroquet s'étant permis de becqueter dans l'assiette du matelot, Martin le déclara impossible à supporter. (Semence ne dit rien, mais elle sortit avec Juliette ponr vaquer aux soins du ménage, tandis que la veuve allait reprendre son rouet hors du seuil.

Resté senl avec son neveu, qui cherchait à donner l'apparence de la distraction & son air maussade, l'onde Bruno reposa tranquillement le verre qn'il avait vidé & petits coups, sifflota un instant; puis s'appuyant des deux coudes sur la table, il regarda Martin en face^

— Sais-tu bien, gai^n, dit-il tranquillement, qne le vent me paraît être un peu au uord-est dans la maison T Vous avez tous des mines qui font froid au coenr, et personne ne m'a encore adressé ici le plus petit mot d'amitié T Cest pas comme ça qu'on reçoit un parent qu'on n'a pas vu depuis vingt ans 1

Martin répondit assez brusquement que l'accueil était ce qu'il pouvait être, et qu'il ne dépendait pas d'eux do lui faire meilleure chère.

— Mais il dépend de vous de faire meilleur visage. répliqua Bruno, et. Dieu me damne 1 vous m'avez reçu comme un grain blanc. Au reste, c'est assez causé sur l'article, mon petit, J'aime pas les querelles de ménage.

l'onoe i^aii£rioijk. 473

Rappetle-toi bien sealemeat qne voua vous repentirez un jour delà chose; je ne te dis que çal

Ayant ainsi parié, le matelot ae coupa tme nouvelle tranche de lard et se remit à manger.

Martin, frappé de ces paroles, eut un soup^u.

— L'oncle Bmno n'aurait point cet air d'assurance, penaa-t-il, s'il ne possédait^ comme il le prétfiud^ qu'un gin^ et un perroquet I Nous avons été dupes d'une rose ; il t voula nous éprouver, et l'espèce de menace qu'il vient de me faire l'a trahi ; vite, t&chons de réparer notre sottise et de le ramener à nous ' . ^

n courat aussitôt i sa mère et à sa sœur ponr leur foire part de aa découverte. Toutes deux se h&tèrent de rentrer : les visages qui étaient partis renfrognés revenaient épanouis et souriants. La veuve s'excusa de ce que les nécessités du ménage l'eussent forcée à quitter le cher beau-fièrre, et s'étonna de ne pas voir la table mieux servie.

— Ehhien! où est donc le g&teau?aécria-t-eUe; où sont les fouasses et la crème que j'avais mises à part pour BronoT Ju-lienne, i quoi pensez-vous, ma chère? Et voua, Clémence, voyez s'il ne reste pas des noisettesdans le petit huffet ; ça aiguise les dents et ça aide à hoïre le piot.

La jeune Aile obéit, et, quand tout fat sur la table, elle vint s'asseoir souriante vis-à-vis du matelot. Celui* ci la regarda avec complaisance.

— Eh bien 1 à la bonne heure I dit-il; voilà une figure de vraie parente; je retrouve la fille démon pauvre Geoi^esl

I7i Av m» DU nra.

Bt, lui passant U mun aous la

— Du reste, c'est pas d'aujourdliaiquflJetecGiiQais, petiotOj ajouta-t-ilj il y a longtemps qa'on me parlé de loi.

— Qui celai demanda la jeune fille étonna.

Avant que te matelot eût répondn, nna voix baute et brève fit entendre le nom de Clémence! Cells^ se retourna Btupélaite et ne vit personne.

— Ah 1 ail 1 tu ne sais pas cpà t'appelle I dit le matelot en riant.

— Glémenca I Clémenoe 1 redit la même voix.

— C'est le perroquet I s'écria Martin.

— 1.8 perroquet 1 répéta la Jeune fille^ «t qui d«nolui asppris monnomt

— Quelqu'un qui ne l'a pas oublié, fépUqoa Bruno en clignant de l'œiL

— Vous, mon oncle t

— Non, fillette, mais un jeune matelot Hé oaâf d'Omonvilla.

— Marc

— Je crois bien que c'est son nom

— Vous l'avez donc vu, mon oncle ?

— Un peu, par la raison que je suis revenu sur le navire où il était embarqué.

— Il est de retour ?

— Avec une part de voyage qui lui permettra, dit-il, de se mettre en ménage sans avoir besoin de ses parents pour lui pendre la orême Uèfe.

— Et il vous a parlé... ^

— De toi, dit le marin, qui acheva la pensée de U

L'oneuf AHÉMQtm. 175

nlfece, assez souvent poat que Jako ait ntinn le nom, comme tu Tois.

Clémence devint rouge de plaisir, et la Teuve elle> mfime ne pot retenir on gest« de satisfactioii. Le ma' nage projeté entre sa fille et Marc lui avait toujonn souri, et elle s'était Sérieusement affligée des obstacle) apportés, dans ces derniers temps, par la famille da jeu^^ Homme. Bruno lui apprit que celui-ci n'avait été retenu à Dieppe que par les formalités nécessaires i son débartpiement, et qu'il arriverait probablement le lendemain, pins amoureux que jamais.

Cette nouvelle réjouit tout le monde, mais particulièrement Clémene, qui embrassa son oncle avec un véritable transport de reconnaissance. Brono la retint un Instant, la tête sur son épaule.

— Allons, nous voili bons amis i la vie, à la mort, pas vra!T dit-il en riant; aussi, pour que ta ne fennuies pas trop à attendre le matelot, Je te donne mon perroquet; ça te parlera de lui.

Clémence embrassa de nouveau son oncle avec mille remerciements, et tendit les mains k l'oiseau, dont elle tf avait plus peur; il s'élança sur son bras en criant : — Bonjour, Glémencet

Tout le monde éclata de rire, et la Jeune fille ravie l'emporta en le baisant.

— Vous venez de faire une heureuse, frère Bruno, dit la veuve, qui la suivit des yeux.

— Jo voudrais bien que ce ne fût pas la seule, tépoi^ dit le marin, en redevenant sérieux; vous aussi, belletœar, ytxxtaiB quelque chose i voiu offrir; mais J'ai

176 Air ootN DU ntr.

peur de TOUS remuer QQ triste souvenir dans le cœur. — n 8*3^1 de mon fils Didier! s'écria la vieille femme, avec cette lucide promptitude des mères.

— Vous Vavfli dit, reprit Bruno. Quand il a fait nau* frage, là-bas, nous étions malheureusement séparés... fil 1b bon Dieu nous eût mis sur le même navire, qui sait? je nage à rendre des points aux marsouins, moi; j'aurais peut-être pu lui donner un coup d'épaule, comme k l'affaire de Tréport.

— Ea effet, vous lui aviez une fois sauvé la viel s'écria la veuve, subitement rappelée à un lointain souvenir; je n'aurais jamais dû l'oublier, bean-frère.

Elle avait tendu une main au matelot; celui-ci la serra dans les siennes.

— Dabi c'est rien, dit-il avec bonhomie, un simple service de voisinage; mais dans l'Inde il n'y avait pas moyen ; quand notre navire est arrivé, celui de Didier était à la côte depuis quinze jours. Tout ce que j'ai pu faire, ça été de savoir où on l'avait enter-ré, et d'y planter une croix de bambou.

— Vous avez fait cela I s'écria la mère baignée de iat^ mes ; oh I merci, Bruno ; merci, frère 1

— C^t pas tout, reprit le matelot, qui s'attendrissait -malgré lui : j'ai su que des gueux de I^cars avaient vendu les nippes des noyés; si bien qu'iforce dechert lier j'ai retrouvé la montre du neveu, je l'ai rachetée avec tout ce que j'avais vaillant, et je vous la rapporte, belle-sœur, la voilà. '

Es parlant ainsi, il montrait à la vieille femme una grosse montre d'argent suspendue iun bontde ûlingoo-

t'oncu ifâxtuwt. 1 77

dronné. Lt Tenve la saisit en poussant un ori, et)a baisa i plusieurs reprises. Toutes les femmes pleuraient ; Mactin Ini-mÈme paraissait très-émn; quant à Bruno, il toussait et essayait de boire pour combattre sou atten-

Lorsque la \enTe Hauvaire put retrouver la parole, elle serra dans ses bras le digne matelot et le remercia avec chaleur. Tonte sa mauvaise humenr avait disparu; elle ne pensait plus aui idées qui l'avaient préoccupée jusqu'alors; elle était tout entière à la reconnaissance du don précieux qui lui rappelait on fils si cruellement dispara.

La conversation avec Bruno devint plus libre et plus amicale. Ses explications ne permirent bientôt plus de se tromper sur sa véritable position : l'oncle d'Amérique revenait bien aussi pauvre qu'il était parti. En déclarant à son neveu que Ini et les siens se repentiraient de leur froideur, il n'avait pensé qu'aux regrets qu'ils devaient éprouver, et on tarda, d'avoir méconnu un bon parent; tout le reste était une induction de Martin.

Bien que cette découverte détruisit définitivement les espérances de la mère et de la fille, elle ne changea rien à leurs manières, toutes deux, gagnées de cœur à l'oncle Bruno, lui conservèrent par choix la bienveillance qu'elles lui avaient d'abord témoignée par intérêt, et l'entourèrent, à l'envi, des prévenances les plus affectueuses.

Le matelot, pour lequel on avait épuisé toutes les réserves de l'humble ménage, venait enfin de quitter la table, lorsque Martin, sorti depuis un instant, entra

41S AV cow m m.

tout à coup, en demandant à Bruno s'il voulait venir

80D singe.

— Hochambault répondit le muin, non, je n'ai levé, il m'obéit; c'est mon service et moi aussi; je ne le donnerais pas pour dix fois ce qu'il vaut. Mais qui donc veut l'acheter?

— C'est M. le comte, dit le jeune homme; il vient de passer, il a vu l'individu et en a été content qu'il m'a prié de faire moi-même le prix et de le lui acheter.

— Eh bieu I tu lui diras qu'on le garde, lépondlt Bmno en bourrant sa pipe.

Maitin ât un geste de contrariété.

— G'estjouerdeâiaUieûTtdit'il}M. le comte B*était Justement rappelé ses promesses; il m'avait dit de lui avoir le singe, et qu'il prendrait avec moi ses anu^»tuents pour cette place de receveur.

— Ah 1 Jésus 1 ,ton sort était fait l s'écria la veuTe avec tu accent affligé.

Bmno se ât expliquer l'afiXiie.

— Ainsi, dit-il, après un moment de réflexion, ta espérais, en procurant Rochambeau au comte, obtenir l'emploi que tu désiresî

— J'en étais sûr^ répliqua Martiif.

—Eh bien) s'écria brusquementle marin, Je ne Tends pas l'animal, mais je te te donne I Offre-le i ton seigneur, et il faudra bien qu'il reconnaisse ta politesse.

Ce fut un concert général de lemerciments auxquels le marin lie put couper court qu'en envoyant son neveu au château avec Rochambeau. Martin fut très-bien reçu par le comte, qui causa quelque tempi avec^lui» s'ascora

L'ONCXB D'AlCéBlOUB. 179

qu'il gavait remplir l'emploi demandé et 1« lui uccorda.

On comprend la joie de la famille lorsqu'il revint avec cette nouvelle. La veuve, voulant expier ses torts, avoua alors au marin

les espérances intéressées qu'avait Mt naître son retour. Bruno éclata de rire.

— Par mon baptême, s'écria-t-il, je vous ai joué un bon tour ! Vous espériez des millions, et je ne vous ai apporté que deux bêtes inutiles.

— Vous vous trompez, mon oncle, dit doucement Clémence : vous nous avez apporté trois trésors sans prix ; car, grâce à vous, ma mère a maintenant un sou venir, mon frère du travail, et moi... moi, - j'ai l'espérance'

NEUTISME RÉCIT

les HX TBAVAILLËCHB I>B LA MÈSK VBST-D'E&V

Les soirées d'hiver sont commencées à la ferme de Guillaume. Après le travail du jour, toute la famille se l'unit autour du foyer et quelques voisins viennent s'y joindre; car dans ces solitaires vallées des Vosges, les habitations sont clair-semées, et le voisinage établit une sorte de parenté.

C'est là, autour du feu de pommes de pin, que les idées se font. C'est là, autour du feu de pommes de pin, que les idées se font.

■

183 AU COIN DU feu.

Les idées se établissent ou redoublent. La douce chaleur du foyer, la joie de la réunion, l'entraînement de la parole, . amènent les confidences ; les cœurs s'ouvrent sans y prendre garde, les esprits se marient dans mille projets; on met en commun cette vie du dedans sans laquelle l'autre n'est qu'une apparence, mais qui ne se révèle qu'à ses heures.

Quelquefois le cousin Prudence vient lui-même partager la veillée, malgré la distance, et alors c'est fête à la ferme ; car le cousin est le plus habile conteur de la montagne, n sait non-seulement tout ce que les pères ont raconté, mais ce que disent les livres. U connaît l'origine de tous les vieux logis et l'histoire de toutes les vieilles familles; il a appris les noms des grandes pierres couvertes de mousse qui se dressent sur les hauteurs comme des crânes ou cimetière des autels; il est enfin la tradition du pays et sa science.

Il en est, de plus, la sagesse! Q a appris à lire dans les cœurs, et il est rare qu'il n'y découvre pas la cause du mal qui les tourmente. D'autres connaissent des remèdes pour les infirmités du corps; le vieux paysan en connaît, lui, pour les infirmités de l'âme, et c'est pourquoi la voix populaire lui a donné le nom respecté de «A bonhomme Prudence.

C'est la première fois, depuis la nouvelle année, qu'il
Ly- paraît à la veillée, et tout le monde à sa vue s'est récréé
de joie. On lui a donné la meilleure place près du foyer,
on a fait cercle autour de lui ; Guillaume a pris sa pipe
et vient de s'asseoir vis-à-vis.

Le bonhomme Prudence s'est tour à tour informé de

LES IJHp'ILATAILLEnRS. 183

toque les gens et de toutes les choses. H n voulu savoir où en
étaient les semailles, si le dernier poulain prenait les for-
cée, et comment allait la basse-cour. La jeune fer- J****nière a
répondu à tout sans trop d'empressement, comme si son esprit

était aillenrs; car k l>elle Maitha pense souvent an grand village où elle a été élevée 1 Elle te^tte les danses sous les ormes, les langues promenades le long des blés avec les jeunes filles qui riaient en cueillant des fleurs dans les haies, les longues oause-riesdu fouiet de la fontaine. Aussi bien souventMartha leste-t-elle les bras pendants et sa jolie tête penchée, (andis que son esprit voyage dans le passé.

Ce soir encore, tandis que les autres femmes travaillent, la fermière est assise devant son rouet, qui ne toume.point; la quenouille reste chargée de lin i sa ceinture, et ses doigts distraits jouent avec le brin de fil pendant sui ses genoux.

Le bonhomme Pru4mee & tout observé du coin de l'œil, mais sans rien dire; car il sait que les conseils sont comme les médecines amères que l'on donne aux enfiints: pour les faire accepter. Il faut choisir le moyen et le moment

Cependant la famille et les voisins l'entourent :

— Bonhomme Prudence, une histoire t ime histoire I Le paysan sourit, et jette un regard de côté vers Mar-

tlia, toujours inoccupée.

— C'est-à-dire qu'il faut payer ici sa bienvenue, ditil, eh bien ! il sera fait à votre volonté, mes braves gens. La dernière fois, je vous ai parlé des vieux temps où les années des païens rava-geaientnos montagnes ; c'était un

t,.i»<i,.,Gooylc

184 kv COIN DO ma.

récit fait pour les bommes. Anjourd'Iiai Je parlerai (sans

vous déplaire) pour les femmes et les petits enfants. Il
laat que chacun ait son toor. Nous nons étions occupés
de César; nous allons passer, pour l'heure, k la mère
Vert-d'Eau.

Tout le monde poussa un grand éclat de rire ; on fl^a^ rangea
vite, Guillaume ralluma sa pipe, et le bonhomme Prudence reprit
:

■ Ce conte-ci, mes mignons, n'est point de ceux qu'on laisse
aux noorrices, et vous pourriez le lire dans l'aN manach avec les
vraies histoires ; car l'aventoie est arrivée à notre grand'mère
Charlotte, que Guillaume a connue, et qui était une femme de
merveilleuse vaillance.

■ La grand'mère Charlotte avait été jeune aussi dans son
temps, ce qu'on avait peine âcroire quand envoyait

_^ ses mèches grises et son nez crochu toujours en conversa-
tion avec son menton; mais ceux de son âge disaient qu'aucune
jeune fille n'avaiteu meilleur visage, ni l'humenr plus inclinée à la
gaieté.

» Par malheur, Charlotte était restée seule, avec son père, à la
tête d'une grosse ferme plus arrentée de dettes que de revenus; si
bien que l'ouvrage succédait à l'ouvrage, et que la pauvre fille, qui
n'était point faite i tant de soucis,' tombait souvent en désespé-
rance, et se mettait k ne rien faire pour mieux chercher le moyen
de faire tout.

» Un jour donc qu'elle était assise devant la porte, les deux
mains sous son tablier comme une dame qui a des tngelures, elle

commença à se dire tout bas :

a — Dieu me pardonne, la tiche qui m'a été faiton'est

. C.oo-;lc

LIS B« TUVAlR BM. »85

point d'une chrétienne 1 et c'est grand'pitiâ que je sois seule tourmentée, à mon Age, de tant de soinst Quand je serais plus diligente que le soleil, pins leste que l'eh« et plus forte que le feu, je ne pourralB suffire à tout le travail du logis. Ah i pourquoi la bonne lée Yert-d'Eau n'eet-ellft plus de ce monde, ou que ne l'atKjn invitée à monbaptèmet Si elle pouvait m'eutendre et si elle voulait me seconrir, peutrêtre sortirions-nous, moi de mon eouci, et mon père de sa mal-aisancé. i^

» -^^is donc satisfaite, me voilà! interrompit une voix. y

» Et Charlotte aperçât devant elle la mère Tert-d'Eau qui la regardait, appuyée sur son petit b&ton de houx.

■ Au premier instant, la jeune fille ent peur, car la fée portait un habillement peu en usage dans le pays : elle était vêtue tout entière d'une peau de grenouille dont la tête lui servait de capuchou, et elle-même était si laide, û vieille et si ridée qu'avec un million de dot elle n'eût pu trouver un éponsenr.

B Cependant Charlotte se remit assez vite pour demander à la fée Vart-d'Eaa, d'une voix un peu tremblante, mais très-polie, ce qu'elle pouvait faire pour son service?

» — Cest mdl qui yiens me mettre au tien, répliqua la vieille; j'ai entendu ta plainte, et je f apporte de quoi sortir d'embarras.

> — Ah ! parlez-vous sérieusement, bonne mèreT s'é. cria Charlotte, qui se familiarisa tout de suite; venez- - vous pour me donner un morceau de votre baguette avec lequel je pourrai rendre tout Toaa travail facile!

186 ir fioM i*r feu.

• — Mienx qoecela, répondit la mère r«rl-d'£aH;})e ramène dii petits ouTriers qui exécateront tout ce qae tu voudras bien ieav ordonner.

• — Où Sont-ils? s'écria la jeune fille. ■ —Tu vas lesvoir.

» La vieille entr'ouvrit son manteau et en laissa sortir dix nains de grandeur inégale.

> Les deux premiers étaient très-courts, mais larges et robustes. ^

s — Ceux-dl, dit-elle, sont les plus vigoureux; ils f aideront à tous les travaux et te donneront en force ce qui leur manque en dextérité. Ceux que tu vois et qui les suivent sont plus grands, plus -adroits; ils savent . traire, tirer le lin de la quenouille, et vaqueront à tous les ouvrages delà maison. Leurs frères, dont tu peux remarquer la haute taille, «ont surtout habiles i manier l'aiguille, comme le prouve le petit dé de cuivre dont je les ai coiffés. En voici deux autres, moins savants, qui ont une bague pour ceinture, et qui ne pourront guère qu'aider au travail général, ainsi que les derniers, dont il faudra estimer surtout la bonne volonté. Tous les OAx te paraissent. Je parie, bien peu de chose ; mais tu vas les voir à l'œuvre, et tu en jugeras.

B A ces mots, la vieille fit un signe, et les dix nains s'élan-
cèrent. Charlotte les vit exécuter successivement les travaux les

plus rijdes et les plus délicats, se plier à tout, suffîre à toutj préparer tout. Émerveillée, elle poussa U11 grand cri de joie, et, étendant les brasiers la fée:

> — Ah! mère Vert-d'EàJi, s'écria-t-elle, prÈtes-moi

LES SIX ntÂTAniiru. 187

eet dix valllantA travailleurs, et je ne demande plus rien i celui qui a créé le monde I

a — Je faia mieux, lépliqua la tée, je te les donne; senleflaent, comme tn ne ponrrais les transporter partout avec toi sans qu'on f accns&t de sorcellerie, je vais or> donner à chacun d'eux de se faire petit et de se cacher dans tes dix doigts.

B Quand ceci fot accompli :

D — Tu sais maintenant quel trésor ta possèdes, reprit la mèreTerf-dTau; tout va dépendre de l'usage que tu en feras. Si tu ne sais point gouverner tes petite serviteurs, si tu les laisses s'engourdir dans l'oisiveté, tu n'en tireras aucun avantage j mais donne-leur une bonne direction, de peur qu'ils ne s'endorment, ne laisse jamais tes doigts en repos, et le travail dont ta étais ef< firajée se trouvera fait comme par enchantement.

> La fée avait dit vrai, et notre grand'mère, qui suivit ses conseils, vint non-seulement à bout de rétablir' les affaires de la ferme, mais elle sut gagner une do t avec laquelle elle se maria heureusement, et qui l'aïda à élever huit enfante dans l'aisance et l'honnêteté. Depuis, c'est une tradition parmi nous qu'elle a transmis les travailleurs de la mère Vert-d'Eau k tontes les femmes de ZJf^ la famille, et que, pour peu que celles-ci se remuent, les U petite ouvriers se mettent en actioii et nous font

ptoâter grandement. Aussi avons-aous coutume de dire, parmi nous, que c'est dans te mouvement des dix doigte de la ménagère qu'est toute la prospérité, toute la joie et tout le bien-vivre de la maison, o

En prononçant ces demters mote. le bonhomme Pru-

r,. r*»i.,,Gooylc

t88 AD Gom DU nv.

dence s'était retourné vers Martha. La jeune femme devint rouge, baissa les yeux et redressa sa quenouille.

Guillaume et son cousin échangèrent un regard.

Toute la famille silencieuse réftéchlssait àrhisUtlre du conteur. Chacun cherchait à en pénétrer le sens tout entier et se donnait sa le^ n à lui-même; mais la belle fermière avait déjà compris celle qui lui était adressée, car la gaieté était revenue sur son visage, lu ronet tournait r^iidement, et le lin disparaissait de la quenouille.

DIXIËHE RÉCIT

LES TIBCX FORTRAITS

Alors j'étais Jeune encore, et, toat entier snx ardentes préoccupations du présent, je n'avais que mépris pour le passé. Fier, comme tôt» ceux de mon Age, d'une force que la vie n'avait point éprouvée, je ne doutais^e rien, je me savais gré d'être né & notre époque; je m'admirais dans mes contemporains. Lorsque je bra- mais les yeux en urière, je ne voyau que préjugés, superstitions ou

D,mi,.=db,Gooylc

AS COIS VO FED

serTilité; ma génération me semblait outtît, en réalti^, l'histoire, et portei le monde comme Atlas.

De là mes dédain superbes pour tout ce qui n'était pas de notre temps. Je me raillais Ans anciennes modes, les vieux usages me disaient hausser les épaules, je foyais les cheveux blancs! Orphelin presque dès le ber* ceau, j'avais grandi au milieu de compaguoas de mon &g€y sans parents et sans amis dont l'afTectioa pût me réconcilier avec la vieillesse : aussi me déplaisait-elle également dans les personnes et dans les choses ; quand elle ne me faisait point rire, elle me faisait peur.

Mon existence était joyeuse, bieu que difficile. Entraîné dans l'activité fiévreuse de la société moderne, je prenais plaisir à m'y essayer. Je ressemblais au jeune nageur qui aimé à lutter contre les flots; mais par instant la lassitude venait, et j'aurais voulu un coin de rivage où m'asseoir, un rayon de soleil pour me réchauffer. Enfermé dans les limites d'une ^étroite médiocrité, j'aurais souhaité ces ailes d'or qni font franchir tous les espaces ; obligé de m'occuper surtout de moi pour vivre, j'aurais voulu avoir le loisir de songer aux autres pour les servir.

Un événement inattendu vint ro'arracher à mes travaux et à mes rêves. J'appris la mort d'un arrière-coulin ia province dont je n'avais jamais entendu parler, et qui Die laissait nn héritage. La lettre du notaire réclamait ma présence comme Indispensable

pour hâter l'entrée en possession. Il fallut donc se décider à prendre la diligence de Bourgogne, qui devait me conduire au village naguère habité par le défunt.

US TTEUX HttTKAITS. 191

Le voyage se âta assez bien. Un beau soleil d'automne illuminait la campagne, les bois étaient couverts de leurs dernières feuilles, et l'on entendait de tous côtés les grelots des attelages rentrant la moisson, on les chants des paysans conduisant la charme. A tout prendre je ne fus pas trop mécontent de la province jusqu'à mon arrivée à *. Mais là, on m'apprit qu'il fallait quitter la diligence et rejoindre à pied le village où j'étais attendu. C'étaient deux lieues à faire par des chemins de traverse qu'avaient détrempés les pluies précédentes! Le jour commençait à baisser, et une froide brume d'octobre rampait déjà au fond de la vallée. Je me mis en route d'assez mauvaise humeur, donnant au diable les pays où l'on ne trouvait point de fiacres, et louvoyant de mon mieux parmi les ornières.

Malheureusement les indications qui m'avaient été données aux relais étaient insuffisantes ; tous ces sentiers à travers les vignes avaient pour moi le même aspect; je m'égarai plusieurs fois, «t il faisait déjà nuit lorsque j'atteignis le village, n fallut aller de porte en porte pour découvrir la maison du cousin, et quand j'y arrivai enfin, crotté et transi, je ne trouvai personnel

Un passant m'apprit que dame Félicité (c'était la gouvernante) priait à l'église, n fallut attendre son retour en me promenant devant la cour, les mains dans mes poches, et le nez enfoncé dans le collet de mon paletot.

Cette faction à la porte de ma propre maison eût été plaisante sans la fatigue et la brume qui se transfondait insensiblement en une pluie fine. J'étais & bont de patience quand parut enfin une vieille servante à l'air

199 AO OMN DU no.

^emi-bourgeois, que son livra d'heures me fit reconnaître.

À la vue d'un étranger debout près du seuil, elle s'était arrêtée, et me demanda ce que je cherchais.

~I- Madame Félicité, répliquai-je en grelottant.

— Vous voulez dire mademoiselle, reprit la vieille d'une voix aigrelette; c'est moi; que désirez monsieur?

— D'abord, que vous m'ouvriez cette porte, m'écriai-je, puis que vous me fournissiez les moyens de me sécher.

Et, pour prévenir toute nouvelle objection, je m'appelai.

J'espérais qu'à ce nom la vieille gouvernante allait se confondre en excuses; mais, à mon grand étonnement, elle me regarda avec une sorte d'hostilité défiante.

— Ah ! c'est monsieur qui hérite ! reprit-elle d'une voix lente; alors je vais prévenir le notaire.

— Au diable ! interrompis-je impatienté ; il s'agit d'abord de se mettre à l'abri ; entrons, dame Félicité.

— Faites excuse, on m'a donné la garde du logis, reprit-elle résolument; je veux mettre à couvert ma responsabilité; que monsieur reste là; maître Boisseau décidera lui-même ce que je dois faire.

Et sans attendre ma réponse, elle tourna les talons et disparut par une ruelle.

Je recommençai à faire les cent pas devant mon héritage. Au bout d'une demi-heure. Félicité reparut avec un petit homme en lunettes, qui se ât connaîtra pour niaitre Boisseau, et à qui je ramis la lettra qu'il m'avait écrite et les pièces constatant mon identité. Après en

tes TIKDX MBTXAITB. 193

avoir pris connaissance^ la Ineur d'une lanterne, il voulat bien reconiiaitre que j'étais la personne en question, et ordonua de me laisser entrer.

Pendant toutes ces formalitésjj'avaiscontinné abattre la semelle contre le seuil et à maudire t«ut bas les tabellions de village. Lorsqu'enfin la porte fut ouverte, je déclarai brusquement à M. Boisseau que j'irais chez lui le • lendemain ponr tout régler, et je me précipitai daus le noir corridor sans l'inviter à me suivre.

La vieille servante parut bientôt avec sa lanterne, et me conduisit à un vieux salon meublé de quatre chaises de paille, d'un fauteuil d^ siamoise, et n'ayant pour ornement que deux plâtres de Paul et Virginie, posés sur la cheminée entre quatre colloquintes jaspées.

La difficulté que j'avais eue à me faire reconnaître, j(Mnte à la route et au brouillard, m'avait mal disposé ; je ne cherchai point à cacher nia mauvaise humeur; j'ordonnai brusquementà la gouvem^hite de me faire du feu et de me préparer à souper, tandu.' que je prenais connaissance du reste de la maison.

M'annant donc d'un vieux flambeau désai[^]enté, où se dressait une petite chandelle ornée d'une bobèche de papier, je me mis à parcourir l'habitation du cousin décédé.

Tout répondait au salon dans lequel j'avais été reçu . Les tapisseries déteintes étaient tachetées, çà et là, de pièces plus neuves qui leur donnaient un air de guenilles ravaudées ; les meubles, de forme antique et d'un travail grossier, ne garnissaient qu'imparfaitement des appartements mat fermés; soin, élégance, commodité, tont

lof AU G«n m nu.

faisait défaut dans ce vieux logi«> j'y tronyai on témoignage éloquent de la barbarie de nos pèrea, et une nouvelle preuve que le bon sens et le bon goAt se commençaient véritablemeat qu'à notre génération.

La chambre i coucher surtoutétait curieuse. Le lit, en forme de cercueil, était enfermé dam quatre rideaux de tet[^] verte troués par les mites ; sur une table, dout le tiroir manquait, étaient posés un pot à eau ébréché et nne cuvette de couleur différente ; enfin, le long du mur, pendaient de vieux portraits de famille capables de donner des crises de nerfs à un connaisseur. Peints à diverses époques, ils représentaientdespersonnages de différentes professions, parmi lesquels je remarquai un ecclésiastique, un marchand, un jugC/ un officier, et enfin un gros homme demi-bourgeois, demi-manant, que dame Félicité me déclara être son feu maître.

L'honnête gouvernante m'avait rejoint pour m'avertir que le souper était servi; je la suivis an salon.

L'aspect du couvert me frappa. Le linge, retiré d'une armoire de réserve pour me faire honneur, était diapré de raies jaunâtres ; les assiettes de terre de pipe paraissaient illustrées de crasseuses arabesques qui constataient l'emploi de la fourchette et des couteaux; les verres, sans base, ne ressemblaient pas mal aux godets de nos vieux quinquets; enfin deux salières boiteuses offraient au convive, pour assaisonnement, du sel de cuisine et du poivre concassé. ^

Dame Félicité me servit une soupe maigre où le benrê avait été oublié, et les débris d'une poule couveuse à laquelle elle ^
80Uit une maternelle n'avait laissé une la peau

LES VJXVX PORTRAITS. IftS

et les os. La godTeniaate me déclara que c'était l'ordinaire de son défunt maître; mais par hospitalité, elle ajouta, pour moi, trois pommes en train de pourrir, et un morceau de fromage couvert d'une mousse Teid&trel

— Je voulus goûter au vin; c'était une piquette troaile, fabriquée avec des vendanges de rebut.

Plus mécontent que jamais de mon voyage, je me décidai à gagner mon lit. L'avieille servante m'éclaira jusqu'à la chambre à coucher. Son grand lit funèbre, ses vieux portraits enfumés me furent encore plus désagréables que la première fois. Je me tournai brusquement, vers ma conductrice, en lui demandant s'il y avait un commissaire-priseur à *".

— Un commissaire-priseur ? répéta-t-elle, nous ne connaissons pas ça !

— On ne fait donc jftmals de ventes publiques T — Pardonnéi-moi.

— Et comment s'y prendre, alotsT

— Le bedean tambourine la chose à tous les carrefours Ai la commune.

— Eh bien 1 ^tes prévenir dès demain le bedeau, et qu'il annonce la vente de tout ce qui se trouve ici.

— De tout I Quoi, monsieur ne garde rien

— Rien.

— Pas même les peintures 1

— Pas mAme les peintures.

— Ah I monsieur, vous n'y pensez pas ; ce sont des portraits de Camille I

— Jq vuus disque je veqds tout. Bonâoif.

D,mi,=.db,Gooylc

l'Jfl AD COI» PD rvo.

Et Je pris la chandelle & dame Félicité, qui sortit en levant les mains an cieL

— Et que veut-elle qoe Je hsse de ces toiles barlwuillées? Ah 1 ooi, je tous Tendrai, grotesques images, na fût-ce que par haine des temps qne vous représentez I Ce triste intérieur est le vôtre, ces habitudes d'inélégance et de parcimonie sont celles que vous avez léguées; cette vie dépouilléb de tous les charmes de notre civilisation moderne est votre vie perpétuée par la tradition 1 Ho»

d'ici, barbares 1 Nous ne sommes point de la même race, et il n'y a rien de commun entre nous.

Tout en me parlant ainsi à moi-même, je m'étais mis au lit; mais la fatigue et la mauvaise humeur éloignèrent le sommeil. Je pris le volume d'histoire que j'avais apporté pour me distraire pendant la route, puis l'inventaire de la succession que le notaire m'avait remis.

Ici m'attendait une surprise plus agréable que les autres. Le chiffre total s'élevait à une somme que j'avais été loin de supposer, et qui me faisait presque riche. Cette découverte inattendue amoindrit singulièrement mon dépit et commençait à rendre plus facile la digestion de mon mauvais souper. Je me mis à examiner l'inventaire en détail jusqu'à ce que les chiffres commencent à flotter devant mes paupières & demi fermées; enfin je perdis conscience de ce qui m'entourait.

Bientôt il me sembla qu'un bruit de pas se faisait entendre à mon chevet; je rouvris les yeux et j'aperçus une douzaine de personnages groupés près de mon lit. Tous portaient des costumes anciens et différents, dans lesquels je reconnus, avec surprise, ceux des vieux por-

UtB TIEtrX TOnTRAITS. 197 -

Irarts qui garnissaient la diambie à coucher. Je les cherchai aussitôt à l'amn raillepoaT faire la comparaison. Leurs cadres seuls y restaient suspendus ! c'étaient bien les antiques images de la famille auxquelles un miracle veuait de donner la vie t

A leur tête paraissait un vieillard que je n'avais point remarqué dans la collection. Mon regard s'arrêta sur lui avec une curio-

sité particulière qu'il parut comprendre.

— Tu cheTCberaia en jain mon image parmi ces por^ traits, me dit-il ; âe mon temps aucun pinceau n'aurait pris la peine de reproduire les traits d'un serf comme moi 1 mais j'avais compris les misères de ma conditionj et, à force de travail, je réussisà acheter mon affranchissement. Cest grftce à lui qu'on de mes descendants, que tu vois ici, a pu s'instruire et devenir prêtre.

Celui qu'il avait désigné s'avança alors. ' — Les pauvres et les opprimés avaient besoin d'appui, dit-il doucement; soutenu ^r le nom du Christ, j'ai tiché de lenr en servir ; j'ai aidé à instruire le peuple, A lui faire aimet le bien, k le fortifier par la probité, l'es- ' poir, la patience, tandis que notre famille s'élevait lentement à mon ombre et prenait place parmi les honnêtes marchands de la province.

Un troisième interlocuteur éleva alors la voix.

— Cette place transmise par nos pères, moi je l'ai agrandie, dit-il avec une certaine importance ; nommé syndic de ma corporation, j'ai obtenu pour elle de noavelles immunités ; nous nous sommes réunis pour défendre le fruit dn travail contre la violence, et j'ai été

D,mi,.,=db,Gooylc

109 AU ooiet DU nu.

QQ des fondateuTB de cette booigeoisie qui a associé les
intérêts généraux bous le nom de commanes,

— Et moi, reprit sou voisin, qa'i sa toge et à sa mino austère on pouvait reconnaître pour m^strat, j'ai contribué à faire prévaloir

la loi et le caprice, et l'équité sur le crédit. Les plus puissants ont dû se soumettre à la décision de Juges désarmés ; la force a plié devant la droit.

— Sans compter qu'elle s'est déclarée son auxiliaire ! Tout un officier au teint cuivré par le soleil; les descendants du serf d'autrefois ont fini par ceindre l'épée et par devenir les défenseurs de la patrie et de la loi. Dès que l'une et l'autre ont appartenu à la nation entière, la nation entière a versé son sang pour les défendre ; en devenant tous soldats, nous sommes tous passés gentilshommes !

— Oui, reprit un dernier interlocuteur, dans lequel je reconnus le portrait du cousin; mes aïeux avaient conquis pour nos descendants la justice et la liberté ; restait à leur procurer des ressources. J'ai accepté ce rôle de fourmi. Grâce à mes labeurs et à mes économies, j'ai lentement amélioré le petit bien légué par nos pères, j'ai grossi tes épargnes, j'ai agrandi le domaine; je laisserai après moi six fois plus que je n'avais reçu, et grâce à la probité défective de dame Félicité, tout arrivera intact à mon héritier. Je lui aurai ainsi assuré du loisir pour cultiver son intelligence, de la liberté pour faire le bien; enfin le bonheur de ne point s'occuper de lui seul, mais de pouvoir dévouer sa vie aux autres. S'il est digne d'une pareille faveur, il saura en profiter ; il gardera au fond

tes VIRIIL PODTRAITS. 490

de son éma on peu de TeoiUiftiMftiiM posi l'iMiiune qui lui a préparé cette belle tâche; loin de dérailler, il s'occupera, et il saura sanctifier ce que le vieux cousin a économisé sur lui-même en le prodiguant généreusement pour les autres.

Ces âmiert mois aTaient été pionoiuéa d'au accent siviif et si bien senti, que jetressaillls malgré moi, et... je me réveillai 1

La lumière allait s'éteindre, les yienx portraits étaient à leur place, l'invealaire et le livre d'histoire avaient routé aux pieds du lit : ma vision n'était qu'un rêve I

Un lève, ou plutôt la voix du bon sens et de la conscience. Ces vieux portraits étaient bien véritablement les symboles dupasse; chacun d'eux me rappelait les services rendus par un siècle et par une classe. Ils marquaient, pour ainsi dire, les pas du temps sur la route du progrès. Pour qui savait les comprendre, il y avait là une glorification de l'œavre accomplie par les ancêtres.

Frappé d'une subite lumière, je tendis la main vers les toiles à demi effacées, comme ni elles eussent pu me voir et m'enten^.

— Ah 1 pardon ! m'écriai-je; pardon, vieux soldats des âges ; je comprends maintenant le respect qui vous est dû 1 Toutes les moissons récoltées aujourd'hui et dont je tirais vanité, ont été semées par vos mains; le présent n'est que la conséqu^ce du passé, et la tradition l'iostrument du progrès. Pardon, b vous qui n'avez connu l'arbre de la science que tout petit, mais qui l'avez arrosé de vos sueurs et de votre sang; je comprends

Vm AV COIH nV PEI).

mainteBHit que mon oi^eil était de l'ingratitude, et je TOUS réserverai désormais une place pieuse dans mes souyenirs.

Et TOUS aussi, vestiges d'un temps que nous ne corn-' pre-nons plus, rusticité de nos pères, vieux usages oubliés, vous n'excitez désormais ni mes rires ni ma cotère, car je saurai que

vous Mesles niines encore visibles d'une civilisation qui a rempli sa tâche.

D,mi,.=db,Gooylc

ONZIEME REGIT

LES CHOSBS INUIILn

— La diligence de Paris I cria un garçon d'auberge, ca onvrant la pwte de la saUe à manger du Grand-Pétiean, à Golmar.

Un voyageur de moyen ige, qui achevait de déjeuaeise leva précipitamment à cett« annonce et courut à l'en trée de l'hôtel, où la lonrde voiture venait de s'arrêter.

DanBlem&inemstaiit>unjeuiiehommemettait latéU'

D,mi,.=db,Gooylc

à la portière du coupé. Tous deui se leconourent et poussèrent une exclamation de joie.

— Mon père 1

-'Camillel

A ces deux cris Jetés en même temps, la portière fut rapidement oaverte ; le nouvel arrivant ;fraQcliit d'un bond le marche-piedj et vint tomber dans les bras du plus vieux voyageur qui le tint loi^mps pressé contre sa poitrine.

Le père et le fils se revoyaient pour U première fois, après une séparation de huit années que ce dernier avait dû passer à Londres chez un oncle de sa mère. La mort de ce parent, dont il se trouvait héritier, lui permettait enfin de rejoindre la maison paternelle qu'il avait quittée presque enfant et où il revenait majeur.

Après le premier attendrissement et les premières questions, U. Isidor Berton proposa à Camille de repartir sur-le-champ pour la campagne qu'il habitait près de Ribeaupillé; celui-ci, pressé de revoir le logis où il était né, accepta; le cabriolet fut attelé, et tous deux se remirent en route.

Il y a dans ces premières entrevues, à la suite d'une • longue absence, un certain embarras curieux qui entrecoupe l'entretien de silences involontaires. Désaccoutumés l'un de l'autre, on s'étudie, on s'observe, on s'efforce de découvrir les changements que le temps & dû apporter aux idées comme aux personnes; on recherche le passé (sans le présent avec une sorte d'incertitude inquiète. M. Berton surtout était anxieux de connaître le jeune homme qui lui revenait à la place de l'enfant

D,mi,.,=db,Goog[e

LES CHOUB HtUTOES. 903

qu'il avait vu partir. Pareil au médecin qui examine un malade, il l'interrogeait lentement, observait chacune . de 868 impressions, et analysait ses moindres paroles.

En continuant son étude, il finit poissant par se laisser emporter au courant de la conversation, et se mit à lui parler de ses propres goûts et de ses occupations depuis son départ

Le propriétaire de Ribeauvillé n'était ni un savant ni un artiste; mais, impuissant à produire, il aimait ce qu'avaient produit les autres; c'était un miroir qui, sans rien créer, reflétait la création. L'émulsi élan de l'intelligence ne lui était indifférent, aucune émotion étrangère. Il s'intéressait à toutes les découvertes, s'associait à toutes les tentatives, encourageait tous les efforts. Pour lui, vivre n'était point seulement entretenir l'étincelle que Dieu a mise en chacun de nous, mais l'ae* croître et l'enflammer aux autres étincelles. Grâce aux loisirs que lui faisait un riche patrimoine, son activité avait pu se développer librement, en dehors des préoccupations du besoin. N'étant enchaîné sur aucune route, - il les avait parcourues toutes & la suite des travailleurs, soutenant leur courage par ses récompenses ou ses sympathies. L'Alsace l'avait vu à la tête de chaque entreprise formée au profit des lettres, des sciences ou des arts, et les musées de Strasboui^ avaient été enrichis

Dans ce moment encore, il faisait exécuter des fouilles pendieuses aux flancs d'une colline, où quelques vestiges de poteries antiques avaient été découverts. Il montra, ne passant, à son fils, la bulle romaine; et lui

204 kv COIN DO nn.

■ /aconta commeot, pour l'acquérir de son possesseur, U (.^ait doigné en échange, un arpent de ses meilleures ylréa.

Camille parut surpris.

— Tu trouves que je suis bien fou, n'est-ce pas? demanda M. Berton qui l'observait.

— Pardon, mon père, dit le jeune homme, je m'étonne seulement du marché.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il me semble qu'en toute chose on doit avoir égard à l'utilité, et qu'» cette colline aride ne peut valoir un arpent de prés.

— Je vois que tu n'es pas archéologue.

— n est 'nai; je n'ai jamais bien compris ce qoo prouvent de vieilles poteries, et quel intérêt on peut prendre à des générations éteintes.

M. Berton regarda son âls, mais ne répondit rien. Jaloux de le connaître à lond, il ne voulait pas effaroucher sa confiance par un débat, n j eut quelques instants d' uu silence qui fat tout à coup interrompu par le cri de Camille, n venait d'apercevoir au loin, parmi les arbres le manoir dont il avait reconnu la grande tourelle.

— Ah 1 oui, c'est mon observatoire, dit son père en souriant; car je ne suis pas seulement antiquaire, mon pauvre ami, je me suis fait, de plus, astronome.

— Vous, mon père!

— J'ai transformé notre tourelle en cahinet de tra ail, »t j'y ai braqué un télescope avec lequel j'examine ca qui se passe dans les astres.

— Et vous tiouvez plaisir & vous occuper d& choses

LES WOSXS INUTILES. 903

qui sont hors de Totie portée, auxquelles tous ne pouvez rien changer, et qui ne vous rapportent rien

— Cela emploie le temps, dit M. Berton, qui continuait à éviter une discussion sérieuse. Du reste, tu en verras bien d'autres. L'ancienne basse-cour & été transformée en volière, et le verger en jardin botanique.

—"Tous ces changements ont dû vous coûter fort chers — Et ne me rapportent rien.

— C'est à dire alors que vous les condamnez vous-même.

— Je ne dis pas non; mais nous voici arrivés : descendons.

Le palefrenier accourut pour prendre les rênes, et nos deux voyageurs le laissèrent conduire le cabriolet aux remises, tandis qu'ils entraient au manoir. ■ Camille trouva le vestibule encombré de vieilles armures, d'échantillons géologiques et d'herbiers relatifs à la flore alsacienne.

— Tu cherches une parure pour ton manteau? dit H. Berton, qui le voyait regarder autour de lui avec une sorte de désappointement; cela serait, en effet, plus utile que mes curiosités ; mais passons au salon.

Le salon était orné, depuis les plafonds jusqu'aux corniches, de peintures, de dessins rares ou de médailliers. Le propriétaire voulut faire admirer quelques cadres à son aise ; celui-ci s'excusa sur son ignorance.

— Au fait, tout cela n'a pas grande importance, dit M. Berton avec bonhomie ; nous sommes de grands enfants que les curiosi-

tés amusent ; mais je vois avec plaisir* sir que tu as pris la vie par les
côtés pratiques.

Coût Attribuer COIN D'Or tas.

— Je le dois & mon oncle Barker, fit observer Camille avec une puer
modestie très peu théâtrale ; il se plaignait souvent du temps et
des trésors dépensés pour les frivoles merveilles de l'art, et cher-
chait en vain quel profil l'humanité pouvait tirer d'un papier quel-
conque ou d'une toile peinte.

Ils furent interrompus par l'arrivée d'un domestique qui an-
nonçait le dîner et qui remit à H^{on} Berton un livre nouveau arrivé
par la poste : c'était l'œuvre impatientement attendue d'un poète
favori. Il se mit d'abord à la parcourir ; mais s'arrêtant tout à coup
et relisant le livre :

— Allons, dit-il, ne vais-je pas retarder ton dîner pour des vers
! L'oncle Barker ne me l'aurait point pardonné.

— J'en ai peur ! répondit Camille en souriant ; car il avait cou-
tume de demander à quoi servent les poèmes.

Le père et le fils se mirent à table, où la conversation continua
sur le même sujet. Camille développa librement les opinions qu'il
devait à l'oncle Barker ; car ce dernier lui avait appris à être sin-
cère ; seulement cette sincérité provenait moins, chez le vieil éco-
nomiste, de l'adoration du vrai, que de l'amour de l'utile, n res-
pectait la ligne droite, non parce qu'elle était droite, mais parce
qu'il la savait courte. Pour lui, le mensonge était un faux calcul, le
vice un mauvais placement, la passion une dépense exagérée. En
toutes choses l'utilité restait la suprême loi. De là je ne sais quelle

aridité même dans les bonnes actions du vieillard; ses vertus ne paraissaient plus que des problèmes bien résolus.

LIS cHoffls nojrns, 407

Camille avait adopté la doctrine de son oncle avec l'ardeur que met la jeunesse à accepter l'absolu. Ramenant peu à peu toute chose à cette définitive question : A-t-elle sa raison ? son raisonnement (qu'il prenait pour sa raison) avait réduit les devoirs sociaux à de simples propositions mathématiques. Guéri, comme il le disait, de l'aliénation mentale appelée poétisme, il avait traité la vie à la manière d'un juif qui gratta un tableau de Titien, afin d'avoir une toile nette et qui fut bonne à quelque chose.

M. Berton l'écouta développer ses opinions sans montrer ni mécontentement ni impatience. Il opposa quelques objections que le jeune homme réfuta victorieusement, parut frappé de ses raisons, et ne se sépara de lui qu'après avoir déclaré qu'ils en reparleraient.

Le lendemain et les jours suivants, M. Berton ramena, en effet, l'entretien sur le même sujet, cédant de plus en plus comme un homme que gagne la persuasion. Camille, devenu professeur de son père, s'exaltait dans ce rôle singulier, et redoublait d'éloquence en se sentant triompher. Enfin, obligé de s'absenter pour visiter quelques parents établis dans le voisinage, il laissa H. Berton complètement converti.!

Son absence dura huit jours : ce temps avait suffi pour faire épanouir les bourgeons et fleurir la campagne. Lorsqu'il revint, le printemps éclatait partout dans sa jeune splendeur. On voyait les hirondelles nager dans le bleu du ciel avec des cris joyeux, les chants des paysannes s'élevant des lavoirs répondaient à ceux des

pâtres égarés dans les friches, et la brise attiédie, qui faisait ondoyer les blés verts, secouait sur tous les che-

mins les senteurs de Vaul>épiie> des piimerères et de la violette.

Malgré son insensibilitésystématigae pour toatepoésie, Camille ne put édiapper complètement à celle de ce réveil de la création. Sans j prendre garde, il se laissa aller aux charmes de la lumière, du chant, des par- ' fums ; uue émotion ùiTolontaire le gagna, et il arriva au manoir dans une sorte d'enivrement.

n rencontra son père au milieu du parterre qui servait de cour d'entrée. M. Berton était entouré d'ouvriers auxqtiels il faisait arracher les fleurs et couper les arbustes. Denxlilas, qui ombrageaient les fenêtres du re^ de-chaussée de leurs touffes embaumées, venaient d'être abattus pour faire des bigots.

Le jeune homme ne put retenir un cri de surprise.

— Ah I te voilà, dit M. Bertoà en l'apercevant; parbléul tu arrives à propos ; viens jouir de ton triomphe.

— Mon triomphe I répéu Camille qui ne compreiiait point.

— Ne vois-tu pas que je suis devenu ton disciple) reprit le propriétaire de Ribeauvillé; j'ai beaucoup réfléchi à ce que ta m'as dit, mon cher, et j'ai compris que l'oncle Barker et toi vous aviez raison. Il faut retrancher de la vie les choses inutiles. Or, les fleurs et les arbustes sont dans on jardin ce que sont les poèmes dans une bibliothèque; et, comme ta le disais très-bien, à quoi peut servir un poëmel... à moins que ce ne soit à allumer du' feu comme mes lilas. Mais viens, -viens, tu verras bien d'antres chan-

gements; j'ai mis à profit ton absence, et j'espère que tu seras content de moi.

.,GoCgl(

ISS CHOSSB immtKS. 909

En parlant ainsi, M. Berton passa familièrement un de ses bras sous celui de Camille, et le Qt entrer an manoir.

Le vestibule avait été débarrassé des curiosités qni le remplissaient aatrefois, et on leni avait substitué des garde-cannes, des crachoirs et des porte^manteanz. An salon, tous les dessins et toutes les peintures étaient également enlerés; et la muraille complètement nue avait été blanchie à la ch&ox. Des meubles unis et rectangulaires remplaçaient les sièges 'à la Louis XIU, les bahuts gothiques et les dressoirs renaissance qu'on y voyait auparavant.

M. Berton jeta à son flsmn regard rayonnant.

— Eh bien 1 dit-il, tu ne m'accuseras pas cette t: /.s da sacrifier aux merveilles frivoles de l'art; notre salon n'a plus que ses quatre mars dont personne ne peut coc^ster l'utilité. Nous aurons là maintenant une place toute trouvée pour suspendre nos graines potagères, accrocher nos fusils ou déposer nos sabots.

Camille voulut hasarder quelques objections, mais son père loi ferma la boui ue en lui rappelant l'anathème prononcé contre « le papelei- aoiKi et lod toiles peintes » qui n'avaient jamais été d'aucun profi- ');)Our l'hunia- » nité. »

Les changements, du restn, --.ie s'étaient point arrfttéa an salon ; la maison entière ^vait subi lu même transformatioD. Ce

qui n'avait pour but que de plaire avait été impitoyablement sacrifié. Tout avait d'ailleurs pris un usage journalier, positif; l'agréable s'était partout effacé devant le nécessaire!

IfO AU corn DU vstr.

M. Berton, qui montrait cette nouvelle organisation avec un certain orgueil, avertit Camille qu'il n'en resterait point là. Son parterre détruit allait être transformé en basse-cour, son jardin botanique en parc à fumiers. La nouvelle destination qu'il devait donner à son observatoire n'était point encore arrêtée; il balançait entre un moulin & vent et un colombier.

Camille fut stupéfait de l'agitation de la réforme, mais arrêté par les principes qu'il avait professés lui-même, s'abstenait d'applaudir, ne pouvant blâmer.

Voulant enfin sortir d'embarras en parlant d'autre chose, il demanda s'il ne lui était point arrivé de lettres d'Angleterre.

— Je crois bien qu'on en a présenté, dit son père, mais comme tu n'as li-bas aucune affaire, j'ai donné ordre de les refuser.

— Que dites-vous? s'écria Camille; j'attendais des nouvelles d'un de mes meilleurs amis qui avait promis de me tenir au courant de la question d'Irlande!

— Mais reprit M. Berton avec indifférence; quel plaisir peux-tu trouver à te occuper de choses qui sont hors de ta portée? L'Irlande n'est-elle point pour toi ce qu'étaient pour moi les affaires? « Ses révolutions ne te rapportent rien et tu n'y peux rien changer, »

— Mais j'ai l'intérêt de mes sympathies l'objecta le jeune homme.

— Peuvent-elles te servir ou servir à l'Irlande d'un grand tranquillité M. Berton; pens[^]s-ta que tes prévisions lui valent sur sa destination, que tes vœux lui soient de quelque secours!

IB9 CHOSBS INDTILIG. Ut

— Jo ne dis pas cela!

— La dépense de ports de lettres n'est donc inutile à personne! Le reconnaître, c'est la condamner toi-même.

Camille se mordit les lèvres, il était battu par ses propres armes et se trouvait d'autant plus irrité de l'être. Cette rigoureuse application de ses doctrines avait l'air d'un châtimeut. Il prit de lui-même et sans attaquer les principes, il se mit à critiquer en détail les «hangs» projets ou accomplis; mais M. Berton avait tout prévu et trouvait réponse à tout; enfin Camille, à bout d'objections, prétendit que le parterre ne pouvait convenir à sa nouvelle destination, et qu'une basse-cour devait être pavée. Son père se frappa le front. . — Parbleu tu as raison, s'écria-t-il, j'ai justement pour cela ce qu'il me faut, des dalles de six pieds.

— Où cela demanda le jeune homme.

— Dans le petit cimetière de la chapelle, il y a les pierres tombales de notre famille qui ne servent à rien...

— Et vous voulez en faire des pavés! s'écria Camille.

— Pourquoi pas! Tiendrais-tu par hasard à de vieilles pierres, et ferais-tu à des générations éteintes?

— Ah I c'en est trop ! s'écria Camille, vous ne parlez pas sérieusement, mon père! vous ne pouvez croire que les instincts, les goûts, les sentiments doivent être soumis à l'arithmétique grossière de l'intérêt; vous ne pouvez vouloir que l'âme humaine devienne un livre en partie double où les chiffres seuls décident. Je comprends tout maintenant: ceci est une loiⁿ.

— Ou plutôt un exemple, dit M. Berton en prenant la

fit Av com Dv mr.

main de son fils. J'ai voulu te montrer où conduisent les doctrines de l'oncle Barker, et dans quel déclin laissait l'abondance des seules choses utiles. N'oublie jamais la sainte parole que tu as entendu répéter dans ton enfance : L'homme ne vit point seulement de pain, c'est-à-dire de ce qui est nécessaire à sa vie matérielle. Il lui faut aussi tout ce qui nourrit l'âme; il a besoin de la science, des arts, de la poésie. Ce que vous appelez les choses inutiles sont précisément celles qui donnent du prix aux choses utiles ; celles-ci entretiennent la vie, les autres la font aimer. Sans elles le monde moral deviendrait semblable à une campagne sans verdure, sans fleurs et sans oiseaux. Une des sérieuses différences qui distinguent l'homme de la brute est précisément ce besoin d'un superflu immatériel. Il prouve nos aspirations plus élevées, notre penchant vers l'infini, et l'existence de cette portion de nous-mêmes qui cherche sa satisfaction au delà du monde réel, dans les suprêmes joies de l'idéal.

DOUZIÈME RÉCIT

Antoine Lireux, fermier des Jonchères, était debout devant sa maison, dont il examinait la toiture de chanvre avec un air soucieux.

— V'ia déjà la mousse qni a regarni le faite, murrUDrait^ -il ; la verdure va gagner partout, et les greniers redeviendront humides comme des caves ; mais ceux de la ville trouvent que c'est bien toujours asses boa poar du paysans.

D,<iz=<i,,Goonlc "

su *n COIN DO ren.

— Qu'appelet-vous ceux de la ville, mon cïierT demanda une voix derrière M.

Le fermier retourna brusquement la tête, et se troUTt^ en face du propriétaire, M. Favrol, qui arrivait et avait entendu sa réSe-zion chagrine. Q salua d'un air un peu déconcerté.

— Je ne savais pas nof maître là, dit-il, sans répondre i la question de son interloonteur.

— Uais vous pensiez à lui, n'est-il pas vrai T répliqua M. Favrolen sonnante. Je vois que vous serez toujours le même, mon pauvre Antoine, ne voyant dans les rosiers que les épines et dans la vie que les ennuis.

Lîrenx hocha la tête.

— Notre maître parle à son aise, dit-il sourdement, lui qui est assez riche pour faire tout ce qui lui plaît.

— Parce qu'il me plaît de ne faîre que ce que je puis. fit observer le propriétaire ; mais limiter ses souhaits se» Ion ses forces est une règle de conduite qu'on a peut-être oublié de mettre dans votre catéchisme.

— Aurait mieux valu ne pas ouhliit de mettre dans ma poche un bon contrat de rente , répUqoa le paysan. Faut pas non plus repiocher trop fort aul pauvres gêna leurs désirs, parce qu'ils n'ont pas moyei\ de les contenli;r. n me semble qu'on peut bien, sans trop fatiguer le non Dieu, demander un toit qui laisse couler l'eau et D'at* tire pas la vermine, comme ce chaume maudit.

— C'est-à-dire que vous revenez toujours à votre idée d'avoir une couverture en tuiles T

— Si bien que si j'étais moins gueux je la ferais faire

LES DÉsna. llB

& mes dépens, et j'y gagnerais encore, vq qae l'habit atioD ie-rait plus saine et mes blés mieux gardés.

— Mais TOUS, iaon cher, seriez-vons plus content

— Je ne âemaadentis rien autre chose att bon Dieu, ni i notre maître.

— Parbleu, j'en auralle cœur net, dit H. Parrol. Bien que je regarde la dépense comme peu profitable pour tous et comme inutile pour moi, je veux m'assurer s'il y a moyen de tous aatiafairô. Vous aurez la couverture de tulles^ maître Antoine, et, dès le re-tonr du beau temps. J'envoie les ouvriers.

Lireux, surpris de cette concession inattendue, remercia son maître avec effusion, et, dès qu'il l'eut quitté, il rentra pour annoncer & sa famille cette bonne nouvelle.

Une partie du jour fat employée par lui à examiner les conséquences de cette transformation de toiture. Outre le nouvel aspect qu'elle donnait & la ferme, il devait en résulter, dans l'amé-

nagement des greniers, de sérieux avantages; mais Antoine s'aperçut bientôt qu'on pouvait les doubler en exhaussant un peu les murs sur lesquels reposait la charpente. Cette découverte changea complètement le cours de ses idées. Il ne songea plus qu'à cet agrandissement et qu'au profit qu'il en devait tirer. Sans cette modification, la nouvelle toiture n'était qu'un changement-dépourvu d'importance; autant valait laisser les choses comme par le passé !

Voilà donc notre paysan retombé dans ses humeurs noires, et déplorant avec amertume le manque d'argent qui l'arrêtait sans cesse dans l'exécution de tous ses

D,mi,.,=db,Goo>Jc

2lfl Ao coiit DD nn.

pla^. Conune il fut obligé de se rendre, pour le paiement de son fermage, chez M. Favrol, celui-ci remarqua son air soucieux et lui en demanda la raison. Après avoir hésité quelque temps, Li-reuz avoua sa nouvelle préoccupation. ~

— C'est pas une demande, au moins, que je fais à notre maître, continua-t-il ; c'est bien assez qu'il m'ait promis d'enlever la diaume; il n'y était pas obligé, «t les pauvres gens n'ont droit qu'à ce qui leur est dû.

— Vous pouvez ajouter qu'ils ont cela de commun avec les gens riches, reprit le Pavrol; mais je vois que vous êtes difficile à guérir de votre mécontentement ; un désir accompli, il en naît un second. Je veux pourtant essayer la cure ; nous exhauserons les murs du grenier.

Pour cette fois, le fermier déclara qu'une pareille promesse comblait tous ses vœux, et regagna gaiement les Jonchères.

Quelques jours après, un entrepreneur envoyé par H. Favrol vint examiner les travaux à exécuter. Antoine lui demanda, dans la conversation, ce que l'on ferait de la vieille charpente.

— Rien, je suppose, dit l'entrepreneur ; ce «ont des bois pour construire des km» rustiques, et qui ne sont capables de soutenir que du charbon ; on pourrait, tout au plus, l'employer à une siége.

— Précisément la charpente est trop petite, dit le fermier.

— Et vous avez un emplacement pour une plus grande ?

— Juste à la porte des écuries ; il suffirait de prendre sur le jardinet. Je vais vous montrer (alors, venez).

Le lendemain.

Les deux allèrent visiter le tenaie, que l'entrepreneur ne peut manquer de trouver admirablement approprié & une nouvelle bâtisse. Il indiqua à Lireux tous les avantages qu'il y aurait à établir là de vastes écuries, en agrandissant un peu les étables et en creusant une fosse pour les fumiers. Antoine adopta le projet avec enthousiasme. C'était le moyen de compléter les améliorations entreprises, de donner à la ferme une supériorité visible sur toutes celles du voisinage, et d'utiliser la vieille charpente que l'on voulait remplacer. Sans ce complément de dépense, les changements entrepris ne donneraient point des résultats proportionnés aux frais, et M. Favrol devait s'en résoudre dans son propre intérêt.

Lireuz ajouta seulement qu'il u'osait ùire lui-même . la demande.

— On me reprocherait encore de n'en avoir Jamais assez, di-tril, et on ne comprendrait pas que ce que j'en dis c'est pour la femme autant que pour moi. Si j'avais de quoi, j'aurais bientôt bâti sans demander à personne ; mais les pauvres gens sont obligés de rester sur leurs

— Ne vous inquiétez de rien, dit l'entrepreneur, qui De comprenait pas qu'on pût employer de l'argent à autre chose qu'à bâtir; j'en parlerai au bourgeois, et ■ &udra bien qu'Sl se décide.

Antoine l'encouragea vivement, et le pria de lui faire conndtre, le plus tfit possible, la réponse du propriétaire.

Resté seul, il se mit i ruminer les idées dR Budtre

tiS Ao (XttH SU nv.

masaii> qtli étaient déJAdéVetulëa les SietUieSj et âcalcdler tout M îtt« eeè eoUBtractloss M Etttportentient fle pfoSf j Giftce ail Ituig^r, il tH)iltYait aobdttttaer le bàttagd â^hiVM au battage d'été ; l'accfoisâcment dès étable^ lui p&haettralt d'augmenter le nombra des bftteB â l'eu^iâ^ fit la fosM ft fuMier utiliserait réeoneleiiiieBf ded rnéba^eries. ÈvideiBitient> Des ttavauXi auXq-Uëld il n'avait pditlt â^k' hbTi peaa; étaiest des additiens iUdispeSHft⩽ tTli ne les aT&if î^diÂt réelaidëes jusqji'alots j ifétâit par suite de sa répngnanoe i se ^Ittindre; mais H; F&Yrol ne ^ôutttât les KfnSet Sans dtlteté et sans injustlËe.

Ge;|>enE!aat plusieurs jours Se passèreut, et il Q'entenàlt pélnl p^ler de l'entrepreneur. Soil luiptieflïë était devenue de l'angoisse, n se rendit diez le maître maQtiU, qui ikfiiiait nH

yillagft assee éloigné, m&ia il Se put le rencontrer. Il revint plus inquiet. Belou toute â:Pparettce,- Mi Fàtrol irait i«fusé ; il ne devait plus titiltlptélr surcet acctolSsement de déi^tiâftnces j il fallait continuer A K- «ôbHr atix e^ipédleûts, et raadque^ de tfeti-Weliif &titè d'un peu d'&i^iri elieï lui oti d'un peu de bonne .Vt-Jltnité chez les aulréSj

Lireux était tout entier au dépit de ces reflétions, lots^ qu'il s'euietiâlt ftp^léf par boq nom. (Tétait l'entrepreûeui qui venait ds l'ftperceVoir du haut d'un écbafaud^ oâ il surveillhit ses ouvriers.

— Eb bien l l'affaire est faite, pët6 Antoine I s'écria- . Hl.

-^ Quelltt aSldibl demàtida le fermiet, qill n'odi h de^ Tiner.

•»> Pafbleut celle de là gt^ufie et dé Véeufiê.

loes bjàiM. m

•^ Nette biftltn eoûseat i

— Nous commenceions tout le mois proebain;

^ Veset doue fflâ raeotitei ^a étl bdVant ud petit j&iu I â'Seria Antolnâ jiiieux j ÂUt qile toQs me disiez ecmmetit tout s'est passé.

Le m^trfe idttçoiï qiiitiâl'ècliafSidak^ rt tint irejoiUdrè litetut & l'atilMtiééi Antoine apprit I&queld ^ro^i^étaife des JotlchèreB â'était Cdtitetité de rire, sans faifé aucune otyellioû, et qu'il difàit aetnàiidé i rtoteètFrËUed^ uû âevis â^taillé de tous lés chadgëiilËntS ft eS^ctner.

Antoine reprit lil roilte Ûè la ferme cotbplètëi&étit Hfi- ■ lité. Dès son arritée, il alla tiser cfilfcort l'etoplacement destiné aux nouveaux b&timents, distribtlàtit tout S'avance pour la plus grande commodité dn service. L'ancienne entrée dëiVédant impossible dans le ùouVeili plan^ il fallait éablit tin passage k travers lé jardin : - (fêtait tiiiè baie â coii^ef et tin'fdssé à Comblef i il décida ttu'il le fefait à tes frdiË et sans en parler à M. t^aVrol. Mais cette disposition enlevait à la tdïtUrè iïûe fiartie du petit jEtMitlj déji téSut ^târ Id bonsttuictiob dd hangar; c'était pouï Itii Une jtettct ddnt ië ptdptiélÂifè des Jodcbëies ne pouvait lui refuser le dédommageUienf. bn fËhttin sans destination 6e ti!ouvait jlistëfiïetit de l'autre eflté deia toute; le pété Idfetix Jugea qu'il pouvait le réeladlei à. titre dd comtlenâd.tion. H se rendit, en coisè'^ence, chezM. Favrol, sons ptétette de savoir l'époque âeâ Hfia-raiitib^ andoncées.

^ Eb bien i boiibomme Lireux, dit le propriétaire en l'apelÉerant, J'eSpète qtie vous êtes Satis^l f •^ Les patiTi«d getis â'ont pas âtoit dé se plaindre

t2o AV COM DD FEtr.

quand le paia ne leur manque pas, répondit Antoine sveo réserve.

— Cest un précepte d'une résignation toute cbrétieone, reprit M. Favrol; mais il me semblait, maître Antoine, que vous aviez quelques autres sujets de sati»faction.Né vous ai-je pas accordé tontce que vous m'avez demandé, y compris de nouveaux b&timents de service T

— Je suis bien obligé i notre maître, dit le fermier assez froide-ment ; mais notre maître sait que les laboureurs vivent de la

terre, et leur ôter quelques sillons, c'est comme si on leur prenait un morceau de leur pain.

— Et qui prétend donc vous en ôter ? demanda M. Favrol.

— Faites excuse, dit Antoine un peu embarrassé, c'est la grange de notre maître et le passage pour y arriver qui mangent une partie du jardin. Je ne suis pas fait pour m'en plaindre ; mais si notre maître voulait me permettre de cultiver le petit bria de terre qui est vis-à-vis la ferme, ça nous ferait un dédommagement

— Ah ! fort bien ! reprit M. Favrol en regardant le fermier ; il me semble que ce petit brin de terre a environ un arpent !

— Je ne pourrais pas dire, répliqua Lireux d'un air d'innocence, je ne l'ai jamais mesuré ; mais c'est quelque chose pour de pauvres gens comme nous, tandis que ça n'est rien pour notre maître.

— Un moment, dit le propriétaire ; il faut compter, mon cher. Voici le devis de ce que vous m'avez successivement demandé : il monte à deux mille quatre cent trente francs. Ajoutons l'arpent de terre, ce sera envi-

LES DÉSIRS. II

ron trois mille cinq cents francs de désirs satisfaits en moins d'un mois ! À ce calcul, il faudrait, pour contenir un pauvre homme » comme vous, maître Antoine, quarante mille livres de rente, c'est-à-dire moitié plus que je ne possède. Encore ne seriez-vous point heureux ; car, depuis la promesse faite pour la toiture de votre ferme, vous avez passé d'un souhait à un autre, toujours aussi inquiet et aussi plaintif. Vous le voyez donc, la richesse ne peut rien pour celui qui ne sait pas borner sa joie à ce

qu'il a. Les anciens parlaient, dans leur fable, des filles d'un roi qui étaient condamnées, aux enfers, à remplir un tonneau sans fond ; voilà précisément ce que vous voulez faire, vieil Antoine. Le bonheur après lequel vous courez vainement depuis votre jeunesse ne se rencontre point où vous croyez ; il n'est ni dans la richesse, ni dans la puissance, ni dans rien de ce qui se meut autour de notre vie ; Dieu l'a mis plus à notre portée ; U l'amise nous-mêmes i

TREIZI^VE RÉCIT

UN OKCLE Sfal iLEV£

^î> C'est İBÎ! c'est Tîit'ert! s'îcriii (iijjame FûlifCfird, en ape-peevailt daïfs U ma un voyageqv suivi du comoïis- ^ipupifire qii) portait ses malles.

Et, courant à l* BPile, elle l'ouvrait vivemeift & J'ipstapt inême 9^ le papitaina ^tĖUdait H main ver» la cb^ioe [}(i la sonaetle.

224 AD COIN Dt) FED.

Madame Fourcard serra dans ses bras le vieux marin, avec des exclamations et des larmes de joie.

Depuis dix années qu'elle ne l'avait revu, elle cherchia avec une sorte d'inquiétude les cliangements opérés dans toute sa personne. Son front s'était un peu plissé, ses cheveux avaient légèrement blanchi ; mais, à tout prendre, le capitaine n'avait pas, comme il le dit lui-même, subi trop d'mariti dans ses teuvre» vives, n'avait toujours l'œil clair, la bouche souriante, les traits épanouis. Wen qu'aie voir, on se sentait pris pour lui d'une amitié Involontaire. C'était une de ces physî onomies que l'on accueille,

comme le soleil d'hiver, avec un sentiment de bien-être et de bonne volonté[^]

Quant à madame Fourcard, ces dix années lui avaient été plus pesantes. Les tristesses du veuvage et les inquiétudes de la maternité avaient flétri cette seconde fleur qui embellit l'automne de certaines femmes. On aurait cherché vainement sur son visage les traces fugitives d'une beauté qui avait eu son éclat et ses triomphes. Éprouvée par la vie, elle était devenue bientôt vieille, et elle avait cessé d'être femme pour être plus complètement mère.

Après les premières émotions d'un retour si longtemps différé et si longtemps attendu, madame Fourcard, qui avait conduit son frère dans la chambre préparée pour lui, voulut le quitter afin qu'il pût prendre quelque repos; mais le mari lui parla de son fils, et la mère, arrêtée malgré elle, s'assit pour lui répondre.

Ceci demande une explication qui nous oblige à suspendre un instant notre récit pour retourner en arrière.

r., i»<i.,Gooylc

un ONCLB MAL ÉLEVÉ, 225

Privée de son mari qui lui fut subitement enlevé, et restée seule avec un enfant en bas âge, la sœur de Trébert avait reporté toutes ses espérances sur cet enfant. Trouvant dans l'accomplissement de ses devoirs de mère l'unique consolation permise à ses regrets d'épouse, elle résolut de ne jamais séparer de son fils et de lui donner sa vie entière. Il y a dans le cœur des femmes une sève naturelle qui se communique à toutes les aspirations et les pousse aisément à l'extrême. Jeunes filles, elles rêvent dans ce-

lui qui doit un jour leur donner son nom des mérites impossibles; jeunes mères, elles dotent d'avance leurs enfants de toutes les perfections que les vieux contes accordent aux filleuls des fées. Madame Fourcard ne fut point plus sage que les autres : elle décida que son fils Auguste prendrait rang parmi les hommes d'élite qui parsèment de loin en loin la foule, comme les étoiles constellent les cieux; et, pour arriver plus sûrement à ce résultat, elle fit de l'enfant prédestiné le but de toutes ses actions et de toutes ses pensées. Devenu pour elle le centre du monde, Auguste s'habitua à voir chaque chose s'arranger à son profit ou à son plaisir. Tout ce qui entourait la veuve était mis à contribution pour lui ; l'estime et l'amitié que l'on accordait à la mère retournaient en complaisances ou en tendresses au fils. Bien venu de tous par droit d'héritage, il s'accoutuma à recevoir les plus précieux bienfaits de la vie comme de vulgaires faveurs. Dans son aveuglement, madame Fourcard courait devant lui*, écartait toutes les pierres qui auraient pu le faire trébucher, brisait de sa main les épiques auxquelles il eût laissé quelques lamelles.

36 AU dont Bn nu.

beaux, lui faisant de son copain un peat sur les précipices; et le jease hçfflime, qui ne remarquait point tant àévouement passé en habitude, continuait sa route sans songer à ce qu'il avait été fait pour la loi rendre facile.

Sa mère avait voulu Jouer le rôle de la Providence, et était payée, comme die, par l'inattention et l'oubli. Elle commentait à le sentir douloureusement, mais sans oser l'avouer aux autres. L'honneur de l'enfant est encore plus celui de la mère elle-même. On n'ose accuser Auguste de torts de caractère que l'on peut prendre pour de l'infatigable. Nul ne savait comme elle ce qu'il y

avait sous ces débuts; les trahir, c'était exposer la jeune homme à un Injuste arrêt.

Aussi, lorsque son père l'interrogea, n'appuya-t-elle que sur les qualités réelles et sérieuses de son fils. Heureuse de prolonger en sa faveur un plaidoyer qui la persuadait elle-même, elle avait oublié la fatigue du voyageur, lorsqu'un Millement involontaire de ce dernier la lui rappela.

— Allons, je suis folle de vous retenir là après deux nuits de fatigue et d'insomnie, dit-elle en se levant; nous aurons le temps de parler d'Auguste, puisque vous ne nous quittez plus; et, en tout cas, vous le jugerez vous-même. Dormez, mon père; à votre réveil, j'espère que notre écolier sexi de retour.

Elle embrassa de nouveau le marin, qui se jeta tout habillé sur un divan et ne tarda pas à s'y endormir.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, le jour était déjà & son M' clin, et les rayons du soleil couchant empourpraient les

ri4ea« ^ o6 r^ji^ve, Raft-ftldji p^r Ip soipipeil, m^îs en- CQve
plçRgé d^ çe(to espèce ô'engmwdisçment Tûlnpr tueiWE qpj euïi
\\p (^veilj Tribert ^e ipit ^ regarder antAiip 4e lui et i pieAdw
wpnMssMice 4e]^ i^m^r^ (pi Ijjj

^tfiit destinée,

Tout 7 révélait la tendresse attentive de m^^f^ie FO^T*
gard- iPps mçubleg étfiept fiauj Q^i fti^iepl gami la djaçfibre 4?
îPW r pÈrpj et ^eiflblaJeat rg.ppelef aii vîpux marin son enfance.
Unebiblloitièc[ue rPAfprpi^itlp petit nombre de livres qu'il
f^^^it a^lr^foi^ cassemtiléj) ; des cartes de géographie qpi ta-
piesaient Ips Qtu^aiUes lui itiûiltiïiient les mers païcourHBs par

lui ; un petit pavire, couvre de son adplegceqpQ et tÉn^oignagp
élpqiie^it de sa vopat)oa mar)t)?aQi était suspendu au plafond;
enfin, au-dessus même du oanapé, était dressée une panoplie
d'aF^iep (luriguses recueillies dans se^ VPf ^f}^ et 4utiefûi^BA-
voyôps i JH. FûMcard-

n examinait l'un après l'autre tous les d^tld^S ^^ l^^t ami-
nagpHïeBt, qm tém^lspai wt »i ftaiîdd l'^îpljigente affectlQïi dp
sa sœuî, Ip^qua la vois de ceîle-pi gp fit PRr taiidre dans h pltee
vqi^iflej plia était eiitiapoppép par iiae ftutra vqii plus jeune et
plqs haute dans Uqvielle TribBît teçonnpt gans peine la ^oii de
çop ne^pii,

Itft mise semblait f«re i pp dernier quelque remontrance à la-
quelle il répondait avec la brusquerie d'une pereoana acpou-
tumèe i trouvep dans son interlocuteur teute spstp de douceur pt
d'ipd«lgence.

■m Je nUcai pa« l pépét»i^il d'u» t«n d -fenmpBr (ihitt^ nie
trpp flidinaire aux enfanta qu'a ^tés la patienço dt) leur mère.

S28 AO coin oD ren.

— Vous n'y songez point, Angnete, reprit madame Fourcard
A'jm ton d'insistance affectueuse; mademoiselle Lorin compte
sur tous pour la conduire à cette soirée. Sans l'arrivée de votre
oi]cle,ie tous aurais épa^né un pareil ennui ; mais je ne puis le
quitter ainsi dès la premier Jour.

— Eb bienl moi aussi j'ai envie de le voir, dit An* guste brus-
queinent; que mademoiselle Lorin se fosse conduire par son
cousin.

— Vous savez bien qu'il est absent.

— Alors^ qu'elle reste chez elle.

— Ce que vous dites là est dur, Auguste. Ignorezvous que cette excellente fille n'a d'autre plaisir que sa partie de boston, et qu'à son &ge une habitude est un besoin?

— Que m'importe! dit le jeune garçon, toujours pins maussade; ai-je donc quelque obligation envers mademoiselle t.orinT

— Mais j'en ai, moi, reprit madame Fourcard vivement ; elle m'a enseigné le peu que je sais ; elle m'a aidée, dans toutes les circonstances diMciles, de ses conseils et de ses encour^:enients ; c'est pour moi comme une sœur aînée, presque commie une mère. Vous le savez, Auguste, et vous devez m'aidera payer ma dette de reconnaissance.

— Dites que vous prenez plaisir à vous créer des devoirs, ré|di-qua le jeune garijon; c'est la manie des femmes de se passer an cou des colliers de itervitode et ia se souder an pied des dialnes qu'il tant les aider à ^rter.

UN ONCLE UAL t|BYÈ. 239

— Vous oubliet, mon fils, que les pins lourdes ne m'ont point été imposées par mademoiselle Lorin t dit la mère blessée.

— G'est'à-dite alors que c'est par moi 1 s'écria Aoguste aigrement.

— Vous m'obligez & tous rappeler qu'aucun devoir ne m'a semblé pénible quand il s'est agi de vos intérêts.

— Et afin de le mieux prouver, vous me reprochez ce que vous avez fait.

— Augustel interrompit madame Fonrcard avec impatience, il n'y a ni justice ni bon sens dans ce que vous dites là.

— Alors, n'en parlons plus! lépliqua-t-il en faisant un mouvement pour sortir.

— Vous irez chercher mademoiselle Lorin!

— Non.

— Rappelez-vous que je l'adage, que je le veui I

— Je n'irai pas! cria l'écolier avec une obstination emportée.

Et, repoussant violemment la porte du salon, il s'élança dans l'escalier, qu'il monta en chantant à pleine voix, comme pour braver le mécontentement de madame Fourcard.

Celle-ci s'était assise toute tremblante ; et l'oncle Tri- Iwrt, en approchant son œil du trou de la semure, vit qu'elle pleurait

La scène dont il venait d'être l'indivisible témoin lui en avait plus appris sur le fils et la mère que toutes les lettres écrites par cette dernière depuis dix années. « O sa-

330 AX\ CQITf pu fEp.

vaH mMTtteeiqQt qt)e) av^t éld Ift résultat de ce aveuement s^p tipi^B de ^n^WiQ Fp^rpEinl po^r ^Pi^ a|ii<iu@ enfant Prévenu dans ses moindres désirs, Ali6"sle s'était accoutumé à les injo^ri l'^sçIaTa^e yplontai» de la mère avait amené la,tyraiiiie irrespectueuse du fils.

Lp piemiQf naouvesient dy (;APît^iQP %^ Tss^ntit de ses liaii («defi qayalea ; i) fij^ pur le pDÏRt 4p sortir pour aller prendre son neveu par les oreilles et le ramener faire 4m excuse*

41» p[^]BîTe jnère; heprausaient la réflexion l'arrêta. Embarqué à quinze [^]ns, l'onçlp Jnbert avait bbii d'étudps ; mais 1[^] prati-qwp de Ist Tjfi et les méditations des beures de quapt lui fLva|efit donné l'e[^]r périence de l'âme humaine. Il savait que les mau-vaise[^] habitudes sont des iëntB epptraires qu'on ne peutyaincre qu'en louvoyant. U. réprima 4pdc sa première)pipar tience, réfléchit sur Iji nteilleure manœuvre à faire| et ne sortit de sa chambre qu'après s'être décidé et avoir orienté m voiles pour WïWgi[^]er sflTeipent-

B trouva niadaise fourcard à peu près teinise de l'émotion cau-sée par la révolte de son fils, d'où il conclut que ce n'était point pour elle une chose neiiiveUe. Virritation d'Auguste se îuontra pi"» persistât*. Mépontept da luirinÈme, il traduisait, pqmine tous les paractères mal faits, son repentir en mauvaise humeur. Lorsqu'il descendit pour embrasser sop onple, ce fut [^]veo \[^] certain embarras mauMaiJe fit plein de rôdeur. Aprps l'écbaage obligé de questions et de réponse[^] qu'ept[^]aiiits une premiôf[^] e[^]tseriie, il a)la se jeter sur nue c[^]u[^]nse oà il sfliQilibQea 4 se ipQger les ws\[^][^] en s)[^]pe,

Wadanw Feure[^], Cî[^]îgiWît l'ipipression 4'mie I«[^]-

UN ONCIB VAL tUMt. ,)3l

reille fiqqflHil[^] pour l'oncl» Tn[^][^][^] e[^]qffoTS* d'adoucir re-muent bpuTinw dsiPUn[^] gftfçflpp[^]repiaiqliiir.iTOimcB eojo-Hépg; pjais, oofipne il ajiriYB or4inaiTPra'jftt en pt? rpU ii?iS, S[^] lçmga{)jfaité pe fit que l'aigrir, iJp pardo» qpp BQufi p'avpns point ffiéri[^] pap le Pppentiï 9S% prea-. qu[^]ppeipfplte, ij 4jou|e4K s[^]timent 4a nos to[^]ti celui d'up g[^]aéc[^]eit[^] qu'il pquB faut BPïiiii. AlUii Aui gll[^]t[^] ii'sp(;pei[^]itrii l'iadulgepc» de sa

whia que pv un re^opileiRiînt de ^épit, Ap lipa ^'y çôpia4»ç, il m^ aa jopioial np'il se mit ^ P*?S^flPii: «B blJH^t.

Madame FûUEcaid, àlipiit de p^tieHç^, Ipi fit A^gerve; sè-chemeat que son salon n'était pas un cabinet dQ lefe tgre.

—J'avais cru qpp ce^t^ SUM'^ é{ai^ li pow qs'P» s'ep servît, répli^^ I9 je^A^I &?>^!?!^ ^^P "P^ hcièvelé rogue.

rrr Bf^s İJPIS y pqijffl^ égaluipent, japcit la ^èWj P* j'aiipe ^ pçriire gpe potfp pmpagnie vaut «Ue 4a journal.

Auguste s'inclina ironiquement.

-r-J'igqqFaiPau'iH9WftUtW>swlBPfli(*»iM?*esfliB- (raktif-jns, SiVil-

— Yû^ Wnquef {^ïotre ijiiRle, monsiBWt ^éfiriaïttr daipe FpurçiiTd pmpqrtée malgré elle.

î^ j^imp gfITCnp tressaillit et p?tr«t i^p ipst^pt dÉffla: ccrté; mais, t^gfant fle s^ ppmettrp ;

rr: Mqp fipple flp yeiit ppiiit, ganfi doi)te, que bqû "Vivions ici, comme à la cour, esclaves ^e l'éiiq^iettg, dit-il, et, en pa giial-jt^ 4p ii)i(rin, « fl^jt tmp tenj* (■ son indépendance pour gênei celle (fes atj^F^;

— Pardieu, tn m'as compris, mon petit I s'écria Tribert, qui avait jusqu'alors écouté le débat avec un sourire insouciant. Que cbacun vive à sa fantaisie et que les mécontents aillent au diable I voilà ma doctrine liociale. Lis, chantej danse, parle ou tais-toi : c'est ton affaire, et je m'en soucie comme du grand lama. Pais ce qui te plaît, pourvu que tu me laisses la même liberté.

— Ob 1 quant à cela, ne crânez rien, dit Auguste en jetant un regard de triomphe à sa mère ; je ne suis pas de ceux qui veulent fiiire marcher le monde eutierà leur pas, et je laisse, comme on dit, chacun manger avec sa aâtler.

— Alors, allons dîner ! interrompit le capitaine ; la voiture m'a donné une faim de requin.

D prit son neveu par les épaules, et le fit passer avec lui dans la salle à manger.

Madame Pourcard les suivit, aussi surprise que mortifiée. Le ton et les principes de son frère étaient pour elle une nouveauté qui bouleversait tous ses souvenirs.

Mais ce fat bien autre chose quand elle le vit è. table, se servant les meilleurs morceaux sans s'occuper de ses voisins, interrompant ou ne répondant pas, donnant des ordres à la servante, critiquant le service, en un mot, s'abandonnant sans réserve à ses moindres caprices. De retour au salon, il choisit le fauteuil le }us commode, étendit ses pieds crottés sur one chauffeuse de velours, et alluma sa pipe.

Madame Pourcard, que l'odeur du tabac incommodait, fut obligée de s'enfuir.

D,mi,.,=db,Googi'c -

nu OMCLE MAL tlSTi 233

Auguste s'était d'abord diverti dn sans-gëoe de l'oncle Tribert et avait ri de ses boutades ; cepeDduit la nûveté de cet égoïsme, amusante un instant, ne tarda pas à lui causer un malaise qui dégénéra en impatience, nvonlut bire sentir aa Tieox marin que ses

manières, de mise peut-être dans la cabine d'un vaisseau, ne convenaient point également aux habitudes d'une maison mieux ordonnée et plus élégante. H espérait avoir été compris du capitaine, dont la pipa, s'était éteinte, et qni, renversé dans son fauteuil, semblait écouter, lorsqu'un ronflement égal et sonore lui fit conn^trele résultat de sonéloquence.

Le jeune garçon se leva et reg^na sa chambre, singulièrement désenchanté de l'oncle TribeTt.

Le lendemain, an moment où il se levait, lebruitd'un débat furieux &appa son oreille, n se hâta de descendre, et trouva lé marin anx prises avec la vieille Rose qui avait oubUé de cirer ses chaussures.

Le capitaine exaspéré repassait tout le répertoire de malédictions dont Vert-Vert scandalisa autrefois les nonnes qui l'avaient élevé, et la servante ahurie levait les mains au ciel en poussant des exclamations de détresse.

Madame Fourcard, attirée comme son fls par le fracas de la querellej tftchait en vain de s'entremettre et d'apaiser Tribert; celui-continuait sa litanie nautique, avec des grondements de voix et des accompagnements de gestes qui svprirent d'abord Auguste, puis l'irritèrent, n prit par le bras la vieille Rose qui s'obstinait dans ses explications, l'obligea doucement à rentrer dans sa cuisine, puis revint au salon.

Il y tronva sa mèn qui cherchait à justifier sa servante

33* *n coi|i,pD ntïi.

en f^ÎR^nt yalQJr eioii ^èl^, s^ probité et les \m^ BoTT>6e> qu'elle avait leijdu\$ à 1^ faiQ}l]§.

1- Eh bieq] aprèa^ çnaït Triberti f 3t-ce icpi qii'^Uq les^ tendus, QâsseïTiçesl Qufs m'important les guii]it^ qu'elle a eues T l>e plps fip Tpilipr dç la flotte p^ ft^mpU quand il deyie^t trpp yieifix, On ^ des doineptiques poor êtfe servi, et flo» pas pour fai-tû 4» la iëpooi^iaiance,

— îgnp opcle ne youfirait point, ponrtaqt, qu'on i»!* Bujr l£i p^vé une brave fille qui % vu ma pi^repre^giie BPfant, et qui m'a élevé \ pl^ect^ 1& ieu^f) bçQUQfl V^n quelque vivitité.

— Si vous ne youlea point Ip, mettre sur le payé, placez-la i l'bâpital 1 répliqua Tribert brusquement,

La mère et le fils se récrièrent.

— Chez le diable alors I continua le capitape eu cplèf» ; mais pas ici, où il faut uiifi lëte pt des bras> Je vçflf que ma sœur n'a pas perdu la manif) 4P 9^ CFéer des devoirs quanil elle ps devrait ay^i? que ^ ^»its ; njiM U fendra <)ue {^l^cl)angBjQpbien,tounçrrQ|Je^]iE4ippuç-

<im,

Auguste et jn^d^meFQurp^râ sp regapiÈraçt, I^'ipip^tieuçg du premier toi}rnait ^ l'aigreur; il répondît \$ demi-ypiz par nng réfl^ jon ^uç la Uliefté qu'pait cl^a- CHU d^ régler sa maison selon ^a fantaisie. Jjlais l'QUclg Tribert parut prendre la maiipifi PPUF UïW approb^tipu ; il Y applaudit, répéta qu'il t^ui^iit bien %fi faire servir, et finit p^f demander le d^euçT;

Peud^Ut qu'on avertissait Rose de ^e ^i>T, il ilUPffiz> sa pipe et se mit à faire les cent p^s dans le s^loiii en crachant à çbaqu^ topr, ^lon rfi^tiitudA 4^^ fuifieurs.

DR (HraiB «Ai. él.fiiff.: 3SB

UaibnnB FourpsnJ suivait d'un I*g»fd ^eup^rè celle désastreux promenade, qui substituait à l'élégante pv^-r prêté dont fille avait fait une de ^es ims, la désordM «1 les souillures de la tabagie. Auguste, qui devinait la contrariété de aa m^re, en ressentait le eoDtnrCOUp et avait peine à cacffir son iirit^tjoi). Lo silenvs go pi^>lQHi geait depuis quelques miniitee, lorsque h marin »*anétik devant un tableau qui ocfiupait dans le saloR la placs la plus apparente.

— C'est le portrait de FouEcavdt demanda^tril en lançant vers la peinture un tourbillon de fumée.

Sa sœur répondit affirmativement.

Tribert regarda encore la toile.

— Ce brave beau-frère, il était bien laid I reprit-il tranquillement-

La veuve et A.uguste tressailliraot. Aecoutumis & entourer la mémoire du mort d'up respect passionné, ils furent en même temps frappés au cœivpar la remarque grossière du marin.

— C'est la première fois que j'entends jifger ftiasi les traits de mon père, dit vivement la jeune gareon, et je m'étonne surtout que ce soit par voai, qui l'avei asseï connu pour retrouver soit &Qie sur son visage.

— Oui, oui, reprit le capitaine aree indifférence; c'était, après tout, un bon diable , et il ne faut pas lui

en vouloir si Dieu l'avait placé dans la catégorie des innocents.

— MoQBÎeuFl s'écria Auguste, qui s'était levé p61e dq ool&re,
Uadame Fqurcard lui saisit la main.

. — Venez, mca fils, dit-«lle avec une dignité danlonreuse ;
puisqu'on ne comprend point ce qu'on doit aux morts, sachons
au moins ce que nous devons à nousmSmes.

Et, sans permettre au capitaine d'en dire davanti^, elle fijibal-
na Auguste et sortit avec lui.

Tribert déjeuna seul; mais, en rentrant dans sa cbambre, il
trouva son neveu qui l'y attendait.

Bien que troublé, le jeune garçon avait l'air résolu.

— AllLtabl c'est toi, dit l'onde en riant; nous nesommes donc
plus fâchés T

— Plus bas, je vous en prie I interrompit Auguste d'une voix
émue ; je ne voudrais pas que ma mère nous entendit

— n ("a^t, alors, d'un secretî demanda le marin.

— n s'agit d'un devoir, répondit sérieusement Auguste ; votre
titre et mon âge en rendent l'accomplissement difficile, mais le
repos de mamère doit passer avant tout.

— Estce qu'elle agirait à se plaindre de quelqu'un, par hasard)
dit Tribert

— Elle a à se plaindre... de vous I répliqua le jeune garçon,
dont la voix tremblait; de vous, qui avez îroissé successivement
tous ses goûts et toutes ses affections.

— Moi I s'écria le capitaine, et comment celât

— En vous conduisant chez elle comme à bord d'un corsaire I reprit plus vivement Auguste ; en vous emportant contre une vieille femme que nous aimons ; en insultant à la mémoire de mon père I Depuis hier, vous

Tllf ONCLB H&L iUT^. 337

avez montré sous uq tel jour votre esprit, votre caractère et votre cœur, qu'il est impossible i ma mère de ■ubii pluB longtemps votre présence.

L'onde Tribert, qui se promenait, s'arrêta eonrt et regarda le jeune garçon en face.

— Alors, vous venez me déclarer que je dois chercher nn gîte ailleurs t dit-iL

Auguste garda nn silence qni équivalait i une réponse affirmative.

— A la bonne henre I continua THbert sérieusement; mais puisque nous en sommes & nous dire la vérité, j'au- Ai nn petit compte à régler avec vous. — Et d'abord, tn quoi mes manières ont-elles pu vous choquer, vous qni m'avez accueilli hier, ici, en lisant le journal, et qui avez applaudi à la maxime que chacun devait agir, à sa ftntaiaie, sans s'inquiéter des autres?

Auguste fit un mouvement et essaya de balbutier une excuse.

— Vous TOUS plaignez de ma conduite envers votre vieille servante, ajouta le marin dont la voix s'élevait; mais quelle a été la vôtre envers l'institutrice de votre mèrel Ne loi avez-vous point refusé hier un simple témoignage de complaisance? Ne vous êtes-vous point réérié contre l'obligation d'acquitter les dettes de gra-

titude Eontractées parles autres? Pourquoi me regarderais-je
Eomme plus obligé envers Rose que vous ne pensez l'être envers
mademoiselle Lorinl

Le jeune homme voulutencore interrompre.

— Écoutez-moi jusqu'au bout, continna Tribert, toujours plus
sérieux : vous m'accuseï de n'avoir point res-

...Goqulc

438 ' Atr K^ii nd peu.

pecté TOffe pèite ftiort} àvei-TBiiâ dlieilt M^êtM votre mèft
Wtâùfef Or, lequel dé iidtis deui, fliteS^ttioi, était . tenu à plus de
réserve, de i«t)dresS6 et dé VétlérailDilt Defilis qtie je suis ici,
mes àctCs et mée paroles Vous indignent; que penser alors des
TÔtresî j'ai été ttailssade âved des égaux, votia Vous files montré
grossier avec des supérieurs ; je' me suis mis en coiffe Contre Uile
Servante qttl avait Hê^ligé sotl devoif. Vous, contftl tUic Sière
qui TOUS rappelait le vAtre ; j'ai manqué de respebt fttl maH de
nia âcbil^, et Vous à celle qui Voits a dotiiié la Vie I Lequel de
nous deux vou* semble avoir donûê U Jlui mativaise idée de son
esprit, fle son caractÈrti et de son cceiirl

A iuesui^ qtie le capitaine parlait, lé inéôodtériteracnt d'Au-
guste faisait placé à l'emfcarrâs et à la contositin. La leçin qu'il
avait vOûld donnet tournait cOltre lui d'une
roanièteslimpi^Vue, qii'ilèn demeura étourdi. Les liluimures de
sa propre conscience appuyaient d'ailleilfs les paroles de l'oncle
l'til>ett. Il coinprit tout à coup quelle avait él^ l'intention de ce
dernier, il baissa la tête, vaincu par le intiment de son tort.

Le vieiix marin comprit té qui se passait dans cette âme mal instruite, mais loyale; il fit un paâ vers son neveu et lui prit la main.

— Tù vois que nous avons i'êciproquement besoin d'indu^ence, dit^il avec bonhomie; oublions donc le passé, et tâchons d'en profiter pout l'aVenir. En tout eeci, la véritable victime a été ta mère, et c'est à elle que nous devons aller nous excuser.

— Nôil^ non 1 s'écria Auguste attendri, moi seul j'ai

nfl oncLS IUL iLsvJ. S39

besoin de pardon; car Je comprends tout maintenant : TOUS avez voulu me corriger par l'exemple. Ma mère et mol, nous n'avons qu'à vous remercier.

. — Remerciez plutAt Lyncrgue, dit l'oncle Tribert en riant; car la décoouverte du moyen lui appartient. Pour dégôûter les jeunes Spartiates des excès du vin, il leur montrait des esclaves dans la dégradation de l'ivresse : je l'ai imité en le disant voir dans on autre les débuts que je voulais te renâre odieux.

quàtokWëmë régît

Au temps de la première race des rois francs, alors que la plupart des peuplades qui leur étaient soumises ignoraient encore la parole da Clirist^ vivait m> vieillard nommé Novaire, qui avait reçu la borme nouveUt, •t s'était appliqué à la comprendre. Al-tandonnant las esupablas plaisirs dn monde, il .s'était letîiê sur une

colline solitaire, près du lieu où l'oiseau voit aujourd'hui Lillebonne, et y avait construit une cabane de gazon où il demeurerait seul, sans autre occupation que d'agrandir et d'élever son* esprit.

Or, il arriva qu'à force de méditations et de prières, le voile charnel qui cache aux hommes le monde invisible, s'entr'ouvrit pour Novaire et lui laissa apercevoir les avenues du ciel ; mais il ne perdit point pour cela la vue de la terre. 11 distinguait en même temps les merveilles de la création apparente et les merveilles de la création cachée. Son regard s'avançait sur les bois, les prairies, les eaux; puis, en s'élevant plus haut, il rencontrait la région parcourue par les messagers de Dieu; puis, en montant encore, l'entrée de la demeure céleste que gardaient les archanges, il entendait à la fois le gazouillement des sources, la voix des chérubins, et l'Hosanna des bienheureux au pied du trône éternel. Des anges lui apportaient la nourriture et l'entretenaient longuement de tout ce qui est inconnu aux hommes : aussi les journées s'écoulaient-elles dans un perpétuel enchantement. Associé à la vie des purs esprits, il avait senti peu à peu toutes les ambitions terrestres s'éteindre en lui, comme des étoiles que le soleil fait disparaître ; et, fier de ce que son intelligence se fût élevée au-dessus de la compréhension vulgaire, il eût voulu pénétrer par lui-même les secrets de Dieu. En écoutant ces rumeurs de la vie qui forment l'hymne éternel de la création à la gloire du Créateur, il répétait sans cesse :

— Seigneur, ([je ne puis-je savoir ce que disent les anges et les saints dans le ciel ?])

les isBeetes dans leun boordonnementi , les vagnes dans leuis
souples, les anges daos leurs hymnes célestes 1 Là doit se IrouveT
la grande lot qni' régit le mooâel

Hais tons les efforts de son esprit ponr pénétrer on pareil mys-
tère avaient été inutiles ; il q'y avait rien gagné que l'endurcisse-
ment et l'orgueil, car l'intelligence qui grandit seule ressemble
aux arbres des forêts qui ne peuvent étendre leurs racines sans
tout dessécher autour d'eux; pour qu'elle reste bienfaisante et fé-
conde^ il faut qu'elle soit vivifiée par les rosées du cœur.

Up ^our qu'il était descendu de I4 cplUne toujfln^ verdoyante
pour traverser la yalléft ^Jpr^ flétrie pv l'hiyf r, il vit venir de son
cdté qne tFQupe nomljr^i^ae de soldats qui cpnduisaient \m
crinDJnel ^u j^bef : le^ paysans s^pi»)uraient pour le voir pas-
ser, et pacont^eiit tout Jiaut ses primes; mais le condamné sou-
riE^it en le^ écoutant, et loin de témoigner du fgpeptir, gpipbl^it
se glorifier du mal qu'il avait pominis. Pp^q, popi(He \l arrivait
pf^s du solitaire, ^1 s'^rrÈlft tout à ^^h ^* s'Écria d'pn ^ir
railleur ;

r-r Approcbe ici, saint hammaj et donna le baiser de pi^ix à
celui qui va mourir.

Mais Movaire indigné se recula.

— Marche à la mort, misérable ; des lèvres pures no doivent
point toucher un maudit I

Le criminel se remit en marche sans rien dire, et le solitaire,
encore tout ému, reprit le chemin dé* son ermita^. Mais en y ar-
rivant, il s'arrêta stupéfait; tout y

su Ao dont -DO nu.

avait changé d'aspect. Les arbres, que la présence des anges entretenait dans une verdure éternelle, se trouvaient dépouillés comme ceux de la vallée; là où, quelques heures auparavant, s'épanouissaient les églantiers, brillait maintenant le givre, et la neuve desséchée laissait voir partout les rocs stériles.

Novaire attendit le messager céleste qui lui apportait tous les jours sa nourriture, afin d'apprendre la cause de ce changement, mais le messager ne reparut pas; le monde invisible s'était fermé pour lui, et il était retombé dans les misères et l'ignorance de l'humanité. Il comprit que Dieu le punissait, sans deviner la faute qu'il avait commise. Cependant il se soumit sans révolte, et s'agenouillant sur la colline: « Puisque je vous ai offensé, ô mon Créateur, dit-il, je dois, en expiation, m'infliger à moi-même un châtiment. Dès aujourd'hui je quitte ma solitude, et je jure de marcher devant moi, sans autre repos que celui de la nuit, jusqu'à ce que vous m'ayez témoigné par un signe visible que j'ai mérité votre miséricorde, »

A ces mots, Novaire prit sa clochette d'ermite, son bréviaire à fermoir de fer, son bâton de houx; il ceignit ses reins d'une corde de cuir, raffermi ses sandales, et jetant un regard d'adieu à la colline, il se dirigea vers la péninsule sauvage qui reçut plus tard le nom de Jesnéti.

Or, dans ce pays, aujourd'hui couvert de villages, de fermes, de moissons, nulle route n'était alors tracée, si ce n'est celles que suivraient les bêtes fauves. Il fallait passer à gué les rivières, franchir des marais,

traverser des brousses, trouvant à peine, de loin en loin, quelques pauvres habitations dont souvent les maîtres tous re-

poussaient. Mais Novaire souffrit avec • sérénité toutes les fatigues et toutes les privations. Sans autre but que sa réhabilitation devant Dieu, il opposait aux douleurs la résignation, aux obstacles la patience. 11 arriva ainsi jusqu'à l'extrémité de la péninsule, non loin du lieu où devait s'élever bientôt la célèbre abbaye de Jumièges.

Là s'étendait alors une forêt dans laquelle se cachaient des pirates qui, sur leurs légères nacelles d'osier recouvertes de peau, attaquaient les barques qui descendaient ou remontaient le fleuve, chargées de marchandises précieuses. Un soir que le solitaire doublait le pas pour atteindre la rive, il arriva à une clairière où quatre de ces pirates étaient assis autour d'un feu de roseaux. À sa vue, ils se levèrent, coururent à lui et l'entraînèrent près de leur foyer pour le dépouiller. Us prirent sa clochette, son UvTe, sa ceinture, sa robe; et voyant qu'il n'avait rien d'autre, ils délibérèrent s'ils devaient le laisser aller. Mais le plus vieux, nommé Toderick, s'écria qu'il fallait le garder pour le faire ramer à la barque, et les autres y consentirent,

Novaire fut donc lié de trois chaînes, l'une pour les pieds, l'autre pour les bras, la dernière pour le corps, et il devint l'esclave des quatre pirates. C'était lui qui devait leur préparer leur nourriture, aiguïser leurs armes, entretenir la barque et la conduire, sans jamais recevoir d'autre récompense que des coups et des malédictions. Toderick, surtout, se montrait sans pitié, joignant la raillerie à la 1*.

S4a An wnr BQ no.

cniauti, et den)aaquit bus law i l'wrait 1 qnoi lui aetr.

nit la paisaonefi de «oa Dira.

Oependant un jour les quatre pirates attaquèrent une barque qui descendait la Seine, et dans laquelle ils espéraient trouver de riches marchandises; mais il arriva qu'elle transportait une troupe d'archers qui les accablèrent avec une pluie de traits, si bien que trois des bandits furent tués, et que le quatrième, qui était Toderick, reçut une flèche, dont il eut la poitrine traversée.

Novaire tourna alors sa nacelle vers la rive, qu'il réussit à atteindre : il se trouvait libre désormais et pouvait facilement prendre la fuite ; mais il se sentit saisi d'une sainte pitié pour ceux qui l'avaient fait souffrir si longtemps, et donna la sépulture aux trois morts, puis s'avança vers Toderick. Celui-ci, qui jugeait le solitaire d'après sa nature sauvage, pensa qu'il venait pour se venger, et lui dit : • '

— Tu n'as rien dit, n'est-ce pas ?

— Isidore Noyard a répondu :

— « Je n'ai rien dit, mais j'ai vu que tu n'as rien dit non plus. »

— Tu n'as rien dit, n'est-ce pas ?

— Cela n'est pas étonnant que tu n'as rien dit, car je sens déjà le froid de la mort qui s'avance sur moi. »

— Novaire courut vers la source la plus voisine et apporta

de l'eau. Celui-ci eut baillé, et regarda l'ermite.

— Tu n'as rien dit, n'est-ce pas ?

— Je le Yeux, dit Nevaire, «t poisse-t-ll âevenir povi toi une bénédiction I

A c«3 mots, il se pencha sur le pirate qui reçut le bais^ de paix et mourut.

Au même instant, une voix qui retentit dans les airs fit entendre ces mots :

— Ton épreuve est achevée, Novaire ; Dieu t'avait puni pour avoir refusé la pitié au coupable, il te récompense pour avoir pardonné à un méchant ; tous les trésors que tu avais perdus par dureté de cœur, tu les as reconquis par la charité. I^ve donc les yeux maintenant et prête l'oreille, car tu entendras ce que disent les bruits de la terre et du ciel.

Le solitaire, qui avait écouté la voix dans un saisissement muet, releva alors la tête. Les arbres effeuillés par l'hiver avaient reverdi; les ruisseaux glacés avaient repris leur cours; les oiseaux chantaient dans les aubépines en fleurs, tandis que plus haut dans le ciel on voyait les anges monter et descendre l'échelle de Jacob, les chérubins passer sur les nuées, les archanges choquer leurs épées flamboyantes, les saints chanter les hymnes célestes I

Et tous ces bruits formaient un bruit qui faisait entendre ces seuls mots :

Ain-us-vovi Us uns ks ama l

S48 AIT wm sn no.

Alors NfiTaire frappa l'herbe de son front, et cria:

— Merci, mon Dieu ! et soyez béni ! c'est aujourd'hui seulement que j'ai compris u. «kajidb uni

CAibr. — tirn. H. Iriiicnan, Faut Dopant M C», ^m da BH-
1'AMiiim. I

COLVEOTIQN MIOHÇL (.ËVY

SUR LA VIE D'EMILE SOUVESTRE

Nul n'arriTC îi occuper une place marquée «a littêra Sure, à se concilier dans ia masse mosivante du public un cercle fidèle d'approbateurs, quelque restreint qu'il soit, sans posséder un caractère distinct, sans avoir une personnalité. On peut , en se faisant l'imitateur d'un talent original, attirer un momentàsoi quelques admirateurs en retard, mais ceux-ci s'éloignent bientôt et l'on reste seul, oublié, tandis que d'autres, pour n'avoir cherché leur modèle qu'eu eux-mêmes , pour avoir frayé leur sentier au lieu de fouler les routes royales, se sont acquis des ijmpathics durables. M. Emile Souvestre est du nombre

n ITOTICE

(le ces derniers. Il est facile de voir qu'il ne s'est enrôlé dans les rangs d'aucune école, sous la bannière d'aucune gloire, m^ que, fermant les jeux aux exemples, parfois attrayants, du dehors , il ne s'est engagé dans la carrière des lettres que pour obéir à un mouvement propre et se tracer lui-même sa voie. Il suffit d'un coup-d'œil, rapi- / dément jeté sur ses écrits, pour y apercevoir une préoccupation particulière, une tendance spéciale, qui, de nos jours, ne se trouverait nulle part aussi saillante: celle de faire de sa parole une salulure prédication, d'élever, en dehors du temple, une sorte de chaire laïque, en un mot d'enseigner les

consciences, de réformer les mœurs. Romancier, il renonce à ce qui fait le plus puissant attrait du roman, il s'interdit sévèrement la peinture séduisante des passions qu'il réprouve; les faits des personnages dont il dispose, il ne les laisse pas s'égarer, au gré de leur fantaisie, à la poursuite d'une poésie désintéressée, il veut les utiliser, les mettre au service de ses convierons. D'abord, ému jusqu'à la stupéfaction, jusqu'à la colère, des iniquités et des vices qu'il découvre autour de lui, il se donne pour tâche de les dénoncer, de les traîner au grand jour, de les accuser publiquement; il entreprend de réveiller la société assoupie dans sa souffrance et de lui montrer ses plaies, pour qu'elle prenne l'alarme et se hâte de se guérir. Plus tard il s'apaise, sans cesser de poursuivre le même but; il y substitue d'un pas moins impétueux, mais qui n'en est que plus sûr et plus direct : sur les blessures qu'il a mises à nu, il verse le baume de sa pitié et de la résignation; il nous montre le bonheur, cache dans le modeste de nos désirs; il relève une à une les compensations semées en foule à nos pieds et qui n'attendent que notre bonne volonté pour fleurir et nous consoler ;

SDR LA VIE D'Emile socivestre. th

«renouveau, dans sa compassion pour nos maux, celle pure et douce philosophie, cultivée par les sages de tous les temps et que nous laissons se perdre, rallumant à la chaleur de sa philanthropie presque chrétienne ce bienfaisant jargon où ne peuvent s'embraser les cœurs ardents, mais qui suffit à conduire en paix les âmes modérées.' Et même quand il n'est plus que simple conteur, quand, philosophe en vacances, il parcourt les champs, les grèves, les forêts, s'arrêtant dans la chaumière du laboureur, assistant à la veillée du pêcheur ou du bûcheron, regardant uni-

quement poir r^arde et décrivant ce qu'il voit dans le seul but de nous distraire et de nous charmer, non-seulement il ne nous présente jamais aucun tableau quLglisse dans notre plaisir un trouble et un remords, mais encore de la nature qu'il nous dépeint et des héros dont il l'anime, il s'exhale une si saine poésie, quelque chose de si pur et de si fortifiant, qu'il réussit mieux que jamais peut-être à exercer sur nous une salut^re InQuence. Nul ne peut le méconnaître, la moralité, tel est le caractère distinctif de M. Souvestre.

Toute les ouvrages sortis de sa plume ont, avant tout, ce mérite d'avoir eu pour inspiratrice la plus respectable et, trop souvent de nos jours, la plus négligée des muses : nne bonne intention. Mais parmi ses œuvres il en est •ne à laquelle il s'est particulièrement appliqué, qu'il a l-availlée, soignée avec une scrupuleuse vigilance, et qui, plus encore que les autres peut-^tre, porte ce cachet de conscience, de moralité que nous signalions : cette œuvre, c'est sa vie. Nous avons à cœur et d'ailleurs il nous paraît utile de la fmre connaître. Quand un écrivain, sor^-

D,<iz=<irGoOglc

na NOTICE

tant du domaine idéal de la fiction, descend avec Dons sur le terrain de la réalité et au nom de ses croyances entreprend de nous convaincre, de nous corriger, nous éprouvons le cesoin de l'examiner de plus près, de pénétrer jusqu'à rhomme & travers l'auteur. Le rôle de conseiller, d'éducateur qu'il ose prendre à notre égard nous inquiète en quelque sorte, nous rend ombrageux, et, s'il n'excite pas notre défiance, éveille du moins notre curiosité. Avant de prêter l'oreille à ses leçons, nous voulons nous

enquérir de ses titres à nous les proposer, et sa biographie est la préface ainsi que le commentaire indispensables de ses écrits.

H. Emile Souvestre était né en 1806, à Morlaix, et ceux qui l'ont connu retrouvaient en lui les principaux traits de la nature bretonne : au physique, la haute taille du Léonais, la démarche lente, grave, presque solennelle; le visage basané aux traits larges, tranquilles, sévères, et encadré d'épais cheveux tombants ; le regard , et le sourire empreints d'une tristesse résignée; au moral, la persévérance allant jusqu'à la ténacité, une Volonté si forte que les autres facultés ne tentaient même pas de discuter avec elle, une mélancolie tournant parfois en amertume, mais plus souvent se fondant en douceur par l'attendrissement; une profondeur de sentiments ne se trahissant que par de rares explosions; de fortes affections et de fortes haines, cachées sous des dehors calmes et cédant la place, dans les moments de trêve, à une bonhomie naïve, à une touchante simplicité d'enfant.

ftCn Ln MF. D'ÉUILB SONYESTRK. n

n appartenait à une famille bourgeoise , que ses modestes ressources maintenaient dans une grande sévérité de mœurs ; pour l'honneur et la fierté, il ne pouvait être & meilleure école. Un jour son père, qui avait un emploi dans l'administration des ponts et chaussées, menacé de la ' perte » de sa place , à cause de ses opinions politiques, par un personnage influent, introduisit celui-ci, non pas au salon, mais dans la modeste chambre où la famille prenait le repas du soir: < Voyez, monsieur, lui dit-il en lui montrant l'unique plat dont se composait le dîner, quand on se contente d'une pareille table, on ne craint pas une défection. > — Quelques faits de l'enfance de M. Souvestre révélaient les germes qui plus tard, en se développant, devaient le constituer

tout entier. Amoureux de la solitude, il s'était réservé dans le jardin paternel une retraite écartée, et il y restait des journées entières, se croyant dans un désert inaccessible ; mais il ne venait pas s'y repaître de contemplation et de mysticisme , comme Bem^lin de Saint-Pierre enfant qui s'était fait ermite pour obtenir la faveur d'un miracle et se voir servi par les anges ou les oiseaux du ciel ; il était au contraire Hobinson Crusoé; il avait construit de ses propres mains la cabane qui l'abritait ; il semait les plantes qui devaient le nourrir; on le voyait assis dwant de longues heures h cAté de son arc et de ses flèches, immobile, l'imaginatioQ pleine de rêves, fier et content du sentiment de sa force: déjfl il voulait se devoir tout k lui-même.- ne rien attendre que de son industrie et de son courage. L'esprit moderne était eu lui, l'esprit moderne ne comptant que sur soi, ne se donnant carrière que dans le domaine du visible et du réel, sans consolation quand il échoue, mais tirant sou~ rent d'immenses résultats de ses immenses efforts. Un autre trfût mérite d'être rapporté : c'est la prédilection

X KOTICE

passionnée que montrait i'enfanl pour les plaisirs de l'esprit. La lecture d'un livre était un érénement qui marquait dans sa vie, et ses propres aventures ne lui étaient pas en que)^:[ue sorte aussi personnelles que celles des héros qui s'emparaient de sa sympathie. Il aimait surtout les légendes de son pays, qu'il allait recueillir auprès dea lavandières Msemblées aux (ontaines ou des pêcheurs préparant les rs barques sur la grève. Et il ne se conleiw tait pas de celles qu'il entendait répéter , il se plaisait & en inventer lui-même. Au lieu de se mêler aux jeux bruyants des autres jeunes garçtuis, il-s'entcurait à l'écart d'un paisible auditoire de

petite» filles du voisinage, et il les retenait attractives durant plusieurs heures de suite, en leur racontant de merveilleuses histoires, dont il reavoyait la suite au lendemain, quand il était embarrassé de ânir. Tous les personnages du monde surnaturel, les fées et les nains, les trépassés sortis du tombeau, les esprits vendeurs des crimes, jouaient un grand rôle dans ses récits, et les jeunes filles qui l'ont jadis entendu et qui maintenant ont dépassé le milieu de leur carrière, se rappellent encore qu'elles tremblaient de peur, qu'elles en perdaient le sommeil, tant le conteur était habile et savait donner de réalité aux fictions qu'il imaginait. Mais ce qui plus que toute autre chose le caractérisait, c'était l'aversion profonde que lui inspirait l'injustice ; il ne pouvait la supporter ; de quelque force qu'elle s'armât, de quelque autorité qu'elle se revêtît, il s'élevait contre elle ; ce sentiment allait si loin, que plus d'une fois son père, dont l'humeur impétueuse ne savait pas toujours se contenir, dut s'arrêter devant l'énergique protestation de l'enfant, et, au lieu de pouvoir s'en irriter, n'en ressentait pour son fils qu'une affection plus forte et mêlée d'une sorte de respect. Un peu plus tard, comme il venait d'entrer w

BDR LA VIE D'UN ENFANT SOUVENIR. U

collège, farouche encore et sans aucune expérience de la vie, il fut un jour victime d'une méprise et dut subir un châtement sévère qu'il n'avait pas mérité : l'impression qu'il en ressentit fut d'une violence extraordinaire ; son âme fut toute bouleversée et ne put de longtemps s'apaiser ; durant toute cette année-là, il vécut à l'écart, fuyant ses camarades qui ne s'étaient pas levés pour proclamer la vérité et qu'il accusait de lâcheté, ne prenant part à aucun plaisir et gardant un silence obstiné ; le professeur

avait pris l'habitude d'écrire sur ch[^]quç buUe[^]a trimestriel, h
l'article du caractère : Sifmbrç. C\$Ulive of tombé dans
hmélancoHe.

Les esprits podOb fument à se moquer des aspir[^]tîQM atn-
biiiieuses de la première jeunesse, de sa sensibilité ex[^]. gérée, de
l'attention passionnée qu'elle se doni[^]e à ell[^]. mime, de ses tour-
ments dont elle se pare comme d'ui[^] signe de noblesse et qu'elle
n'échangerait pas contre mi tranquille bonheur, do ce besoin de
sç plaindre et i'sipr prendre au monde ses souffrances, qui se tra-
duit tnvariit:! blement en élégies : rien n'est pourtant plus sin-
cère, rieH n'est plus digne de compassion. L'adolescence \$era
toujours pour les âmes vives une crise douloiireusç, ^^ évetf çgi-
té où toutea les puissances de l'être se déploient d'ufl commun
élan, souvent tumultueux sans doute, 0131\$ qoj[^] dépourvu de
grandeur. Ces émotions tout iAtéri[^]urçs, préludes d'une vie
forte, assaillirent de bonne heure V- Souvestre. Au collège de
Pontivy , où il fit ses études et où il souffrit d'ailleurs ce que
souffrent au collège les cœurs délicats que le }eu de barres, ne
parvieql pas [^] étourdir et qui se souviennent de k ipaison mate-
rielle, il commença à les reseentir. Ce sont elles qui, ses classes

m NOTICE

achevées, le détournèrent de l'Ecole polyLechnique, à laquelle
sa famille l'avait destiné, et où il lui semblait qu'il ne ferait que
languir dans cette sècfae atmosphère d'axio mes et de formules ;
ce sont elles encore, de plus en pluf impérieuses, qui, ea même
temps qu'il comnraçait son droit & Rennes, le poussèrent vers la
carrière" des lettres. Là, en effet, il n'aurait point à sacrifier ce
qu'il sentait en lui de plus précieux, ses espérances, ses vœux ar-
dents de bonheur, ses tristesses mêmes, toutes ces richesses du

cœur auprès desquelles les richesses les plus enviées de la terre n'étaient h ses yeux que néant : loin de réprimer, d'étouffer son âme, il pourrait la suivre et lui laisser tout : PD essor, et comme si ce n'était pas assez de cette heureuse liberté, peut-être aurait-il encore la gloire pour récompense 1 . . . Dans cette effervescence de la dix-huitième année, ce qui appartenait en propre à M. Souvesbre, c'était la pureté non moins que l'ardeur de toutes les aspirations. Quelque chose d'impersonnel, de désintéressé se mêlait à ses désirs, et, sans les refroidir, les ennoblissait. Dans la gloire qu'il ambitionnait, il voyait surtout le témoignage incontestable de la sympathie des hommes, et ce n'était pas seulement par la grandeur , mais par une grandeur généreuse et hienfmsante qu'il souhaitait de l'acquérir. Sa préoccupation dominante, celle qui absorbait toutes les autres et remplissait sa vie, était de s'attirer l'affection : la crainte de n'être jamais aimé le poursuivait comme un spectre effrayant, et il passait des nuits d'insomnie à appeler avec supplications, avec larmes un cœur qui se donnâ^en échange du sien. D'abord, au début de l'adolescence, c'est dans l'amitié qu'il concentra toute J'pxaltation de son âme ; il y transporta les joies et aussi les tourments d'une passion véritable ; peut-être n'éprouvat^ n jamais de plus poignantes angoisses qu'aux heures

SCR LA VIE D'BHILB SOITTESTRE. un

OÙ il soupçonnait d'indifférence ou de tiédeur l'ami dont il avait fait choix. Bientôt, sous l'inspiration plus distincte de la jeunesse, il devina l'amour, et toutes les forces de son être se précipitèrent au-devant de lui comme au-da* Tant du seul bonheur, mais l'amour qu'il voulait n'avait rien de vulgaire; c'était celui que Platon concevait, complètement détaché des avantages sociaux et

même des avantages physiques; c'était l'amour idéal, fondé sur la beauté mutuellement sentie de deux limes. Il est constant que le jeune poète ne ât guère d'élégies oft n'appardt quelque part la figure de sa mère, comme celle d'un ange gardien qu'il n'eût jamais exposé à rougir.

Au sortir du collège, Emile Sonvstre avait perdu son père et s'était trouvé maître de ses actions. Il quitta Rennes au bout d'un an et vint se fixer à Paris. Il se

proposait d'y terminer son droit; maisnearrière-pensée, plus chère, plus pressante, l'avait entraîné : il voulait voir de près le monde littéraire et tenter de s'y faire une place. Il était pauvre, sa part de l'héritage paternel pouvait!) peine suffire au pain de chaque jour, mais il s'en inquiétait peu ; la nourriture qu'il venait chercher était celle de l'esprit ; aucun sacrifiçe, fait en faveur de sa vie morale, ne lui coûtait. Bien des séductions l'environnaient, et aucune surveillance, aucun frein n'était là pour le retenir : néanmoins il ne succomba pas; en dépit de son indépendance, de l'exemple, peut-être des suggestions de ses vingt ans, il demeura inflexible dans son austère honnêteté; il appartenait bien, comme il l'a dit d'un de ses héros, à la rancedure et chaste de la vieille Armorique. Poussant k bout* ses principes, il s'imposa même de dédaigner les plaisirs admis de la jeunesse, de

m NOTICE

fDir les Uenx puUiM et jusqu'aux anfoni mondains où, disait-il, les oisifs vmt parquer leur ennui; dans son •piritualisme absolu, il regardait t ces cavernes de tueun de temps comme tes coupe-gorge de l'intelligence. > Kais en mfime temps il nourrissait des illusions que Vexpè> rience ne devait pas ménager. Cette

vie Uttéfaire, qui de loin lui apparaissait si libre, si radieuse, il en
 connut bien les difficultés et les amertumes. L'inspiration ne
 lui faisait pas défaut; rempli des généreuses émotions qu'excitait
 alors l'affranchissement de la Grèce, il avait composé une tragé-
 die, intitulée de *Uitsolongki*; mais comment soulever ce poids
 d'indifférence ou de préventions qui opprime tout inconnu? Iso-
 lé, sans appui, timide au milieu de ce monde parisien, susceptible
 parce qu'il était fier, incapable de souplesse, même dans la forme,
 parce qu'à ses jeux plié: ressemblait trop à s'abaisser, nul n'était
 mieux fait que lui pour se blesser aux épines qui environnent le
 début. Chaque démarche, chaque sollicitation lui coûtait un dou-
 loureux effort ; un échec lui était une torture. Un jour enfin, la
 fortune sembla vouloir le favoriser. Lue au Théâtre-Français,
 grâce à la protection d'Alexandre Duval, qui se montra bien-
 veillant pour un compatriote, sa tragédie fut reçue avec enthou-
 siasme, obtint la promesse d'être jouée sans retard, et de
 magnifiques perspectives s'ouvrirent aux yeux ravis du jeune
 écrivain. Mais sa joie ne fut pas de longue durée ; des obstacles
 de toute sorte se présentèrent en foule, les délais, les froideurs,
 les résistances, les inimitiés- Il fallut se mesurer avec cette hydre
 formidable aux têtes sans cesse renaissantes qui défend les
 abords de la scène dramatique, et plus impétueuse qu'une bile,
 l'auteur novice n'eut pas le dessus. Plusieurs autres tentatives
 qu'il voulut faire finirent encore de dilapider ses forces, et

SUB LA VIR D'EMILE SODVESTRE. M

forent pas plus heureuses. Alors, se voyant repoussé, proscrit
 après avoir reçu en quelque sorte son droit de cité, il tomba dans

un profond découragement. L'esprit de l'époque contribuait encore à Vabatlre. C'était le moioeil où ces types de désenchantement et d'orgueil, les Oberman, les René et les héros de Byron exerçaient leur fascinante et pernicieuse royauté dans le monde intellectuel, n'y avait dans l'air un soufDe subtil qui se glissait dans les fmes, les enflait d'ambitieuse\$ et fagues a^irations, les rendait incapables de s'apfdiquer à rien de réel, et les poussait, en proie au désespoir, tws l'abîme du Qéant. Il n'est personne peut-être qui ^ait senti parfois s'infiltrer e(L soi cette maligne influence de noise siècle. Emile Souvestre n'y échappa point; UA dégoût universel s'était emparé de son coeur ; bien qu'il eOt r^oncé à la littérature, toute autre profession lui paraissait inacceptable ; il se sentit«it déplacé dans le monde, impropre k U vie. JUais &t M. Souvestre devait subir cette crise de l'âme, il n'y devait pas succomber. Ce ne fut pas le bonheur qui l'eut tira : peuHtre n'y eût-il pas réussi- ia Providence lui envoya un malheur véél, un grand malheur qui arracha son coeur à ses préoccupa^ions trop personnelles, et en même temps un grand devoir qui stimula sa conscience, le ressort le plus puissant qui fût en lui. Il apprit un jour, au milieu même de son abattement, que son frère alQë, ç^ui étût capitaine nv lODg cours, venait de périr en mer avec tout ce qu'il possédait, laissant sa femme et son enfant sans ressources. Sous ce coup terrible, il se releva. f.es Qbres viriles qui faisaient le fond de sa nature tressaillirent et se r^nirirent; l'orgueil ne tint pas devant l'honneur, et il pria(.uissitOt son parti : il pria s.es amis de lui trouver n'imliylç où, à paris, en province, au bvwl di(BiÇttde, m

NOTICE

emploi quel qu'il fût, un métier quelconque, même le plus humble, pourvu qu'il lui fournit le moyen de venir en aide à sa famille. On lui proposa une place de commis chez un libraire de Nantes : il partit sans hésiter et alla résolument s'établir derrière un comptoir de marchand.

Il n'y avait loin des rêves d'indépendance et de gloire dont s'était bercé M. Souvestre aux soins tout matériels que sa nouvelle position lui imposait; mais le demi-jour de son humble boutique lui fut salutaire et le guérit peu à peu des éblouissements d'autrefois. Les fumées de la jeunesse se dissipèrent, et l'idée du devoir, se dégageant de ses yeux, devint le mobile constant, la règle inflexible qui disposa, dès lors, de plus en plus souverainement du cours de sa vie. Il sentit que se rendre utile, se dévouer, dans sa situation et selon ses forces, était la seule dignité incontestable, et il brisa dans son esprit cette fausse hiérarchie de professions que la vanité construit à son profit. Désormais il ne consulta pas la condition ni le degré de culture d'un homme pour lui accorder son respect, et nul ne se dépouilla davantage de cette aristocratie d'intelligence, qu'il déclarait non moins injuste, non moins cruelle que celle de la fortune. Toutefois il ne permit pas à sa résignation de dégénérer en assoupissement. L'honneur passif ne lui suffisait pas; l'honneur militant, comme il disait, le poussait en avant. Tout en s'acquittant avec exactitude des modestes fonctions qui lui étaient confiées, il souhaitait de se signaler à ses propres yeux par des efforts plus efficaces, par des services plus étendus, et dans son exil volontaire, il aspirait toujours au monde intérieur.

son LA tIB D'EMILE SOOVESTRE, ITO

tuel, sa vraie patrie. Plusieurs essais de poésie et de prose, composés dans le silence et la liherlé de ses nuit» et publiés dans les revues de Nantes et de Rennes, attirèrent sur lui l'attention et lui acquirent d'utiles sympathies. Ce fut avec joie qu'il accepta l'offre qui lui fui faite de se joindre k un autre jeune homme, également distingué, et de se mettre à la tête d'une maison d'éducation. Former les esprits, les aider, en dirigeant leurs efforts, à sortir des langes où ils naissent enveloppés et h déployer leur stature et leur beauté, lui parut la plus noble tâche qu'il ptti se proposer. Il rentrait dans sa vocation.

Meus la satisfaction de ses aspirations intellectuelles et celle même de ses besoins de conscience ne suffisait pas à l'accomplissement de son bonheur : il y avait encore dans sa vie un grand vide que ressentait avec une inquiétude croissante son cœur aimant et impatient d'être aimé. Aussi dès que son labeur opiniâtre eut amené te succès et le succès de la sécurité, s'empressa-t-il de se marier. Il n'avait encore que vingt-quatre ans, mais il était sûr de lui ; l'irréprochable pureté du passé lui garantissait celle de l'avenir. Doué d'une grande beauté de traits, d'un charme puissant qui s'imposait de lui-même, il semblait ne s'être jamais aperçu de ces périlleux avantages et ne pas se douter qu'il eût pu taire de sa vie un roman. Le prestige des mystérieuses aventures, des émotions passaF gères s'évanouissait devant son regard chaste et perçant; il en découvrait sans peine le vide et l'indignité; il trouvait une plus vraie et plus féconde poésie dans le» solides sentiments de la famille; le rôle d'époux et de père, ennobliant le bonheur par le dévouement, la joie

mm NOTICE

par le BacriSce, poarait seul teolfr nioniAteté «t h générosité de son cœur. Mais une Iwrible épreuve lui était réservée : au bout d'un an de mariage, la mort frappa sa jeunp femme, €i, quelques semaines après, l'enfant à. qui elle avait donné le jour. L'énergie de sa nature ne fit d'abord que prêter des forces à sa douleur ; la violence de son désespoir fut telle que l'on cramait de l'y voir succomber. Mais convùncu qu'il fallait vivre, que s'ensevelir dans un irréparable pa^ était une faute, il dompta les convulsions de son cœur, comprima m blessure, pour ne plus regarder en arrière s'enfoncit dans un travail acharné, et s'engagea ainsi tête baissé» dans l'avenir. L'areoir ne le repoussa pas ; peu à peu il releva les yeux, put regarder autour de lui, et un jour, l'occasion de refaire sa vie détruite se présentant d'ellemême, il l'accueillit. Son second mariage se fit avec 141^ sentiment plus, sérieux, plus profond encore que le premier; il trouvait dans la jeune fille qu'il s'aasQcta, le^ qualités qui l'attiraient le plus, une intelligence vive et ouverte h toutes les idées, une vaillance à la bauteur de toutes les t&cbes, un dévouement proportionné d'avance. & toutes les fortunes. Confiants l'un dans l'autre, n'ayant pour toute ressource que leur courage, ils se mirent ea marche, pareils à ces pionniers américains, allait à, travers les savanes chercher un abri pour eux et leur future famille, le mari muni de la bêche et des outiU ' de défrichement, la femme chargée des provisions de voyage, tous deux résolus, intrépides, prêts à lutter contre tous les obstacles.

Le chemin fut long et difQcile ; U. \$ouvestre re^ta tii années en roqte saps trouver o^ s^ fixer. Le sçrt le iinh

SDB LA VIE D'ËHILB SOUVESTRB. us

lotta de proteaÛDD en proï^siou, de lieu en lieu, comme pour éprouver sa ooDstaote. ÀTocat k Horlaix , directeur de jouroid, puis professeur & Brest, professeur de rhétorique à Mulhouse, nous le voyons se transformer au gré de U nécessité avec une persévérance infatigable, côtoyant et abordanttoujours la littérature, mais negentant pas encore le terrain assez solide pour y prendre pied sans le secours d'un autre appui. Enfin, en 1836, ses études sur la Bretagne [qui ont formé le beau livre des Derniers Bre-taans) avaient obtenu un brillant succès dapsla Revue des Deux-Mondes; la Revue de Pans le comptait au nosibre de se& rédacteurs ; son premier roman [l'Eckelle de femmes) avait trouvé un éditeur ; Riche et Pauvre s'achevait , et bieu d'ftutres sujets se disputaient son imagination : M. Souvestre prit le parti d'aller droîi ii Paris et de s's établir, de concentrer tous ses efforts dans un seul travail, d'oser tout demander aux lettres, et le pain de l'esprit et le pùQ du corps. L'entreprise était hardie, car le poids de sa responsabilité s'était encore accru ; trois jeunes têtes bouclées se pressaient maintenant wus le regard caressant mais inquiet du père de famlUfa ; et puis, la scène littéraire était plus que remplie ; comment s'y f^re une place et détourner sur soi l'attention, déjà si bien occupée ailleurs 7 Ajoutons que le chemin se trouvait resserré pour lui, bordé qu'il était par d'ombrageux scrupules, par d'ioébranlalîle* convictions : non que la conscience détruise l'art, mais il est certain qu'elle en émonde un grand nombre de branches, et précisément les poussees les plus faciles , les jets les plus touffus et dont les fruits tentcn'. le plus la foule... Mais ce qui surmonta les appréhensionî de M. Souvestre, ce qui trancba décidément ses hésitations, ce fut encore cette idée qui avait sur lui une irréeislible puissance, celle du devoir. Ia littérature n'éuil

u ROTICE

plus pour lui, comme aux jours de sa première jeunesse, une source de bonheur et de gloire personnelle ; il y voyait surtout l'idéologie la plus efficace du progrès, un moyen d'instruire l'ignorance, de combattre les erreurs et les vices, d'avertir la force qui s'égare, de consoler la faiblesse qui souffre, |enfin d'avancer parmi les hommes le règne de la justice et de la vérité; et, au fond d'une province, il craignait que sa voix sans écho ne se perdît dans le vide. « C'est b. Paris, écrivait-il à un ami quelques jours avant de partir de Mulhouse, c'est à Paris qu'est ma place. Si mon espérance est trompée et que je doive m'y engouffrer, eh bien ! que l'omnipotence de Dieu s'accomplisse ; je ne me serai perdu que parce que je ne méritais pas d'être sauvé. Il ne faut pas s'exempter de combattre au plus fort de la mêlée, parce que le danger y est plus grand. Je puis être tué là, mais j'y puis aussi vivre, et aider à la victoire de la bonne cause. Voilà ce à quoi il faut seulement songer. >

Cette généreuse hardiesse n'entraîne pas; M. Souvestre

ne se perdît pas à Paris. Riche et puissant et bientôt après V. Bonnaud et T. Argenteau, le l'ont de Cognac, en lui attirant les critiques des uns, qui, sans nier un incontestable talent, voyaient avec effroi ce réquisitoire ému, lancé contre les vices sociaux, et les vives sympathies des autres, qui applaudissaient non-seulement à l'œuvre littéraire, mais encore à l'œuvre morale et politique, fixèrent sur lui l'attention. Les lecteurs de la Revue des Deux-Mondes, déjà charmés par les Derniers Bretons, aimèrent encore ces peintures des mœurs rustiques, ces scènes de la vie champêtre ou maritime, qui, réunies depuis en volumes, ont formé les Derniers Paysans, En Quarantaine, Sont les

SUR LA VIE D'ÉHILE SOUVESTRE. uu

Filets. En même temps, tous ceux qui ne veulent pas séparer la littérature de la morale et demandent que la fiction

enseigne, corrige en intéressant, accueillirent avec reconnaissance cette longue série de nouvelles ingénieuses, de récits contenant toujours une leçon, publiés dans le Magasin Pittoresque et destinés à être lus le soir au coin du feu ou sous la tonnelle, douces et intimes prédications d'un Philosophe sous les toits, touchantes Confessions d'un Ouvrier, de très modestes et excellents, qui sont restés le modèle ainsi que le fondement d'une bibliothèque de famille.

Le bon accablé que reçut M. Souvestre à Paris l'encouragea, mais ne l'enivra pas. Il resta inaccessible aux séductions de la vie littéraire. Au risque d'encourir l'hostilité ou du moins l'oubli, il fuit les dangers d'une camaraderie dont il dédaignait les avantages, et s'enferma dans la solitude, ne souhaitait le succès, mais il ne voulait le devoir qu'à lui-même. Aussi se dévoua-t-il sans réserve au travail ; tout dans sa vie y fut subordonné. Aucune journée n'était exemptée d'une tâche rigoureusement prescrite, et il ne demeurait pas moins de huit ou neuf heures de suite la plume à la main. Sans doute les fruits de son assiduité n'étaient pas tous les jours aussi abondants ni aussi heureux, mais il recommençait le lendemain car qu'il n'avait pas réussi la veille. Ce qu'il s'interdisait absolument, c'était de s'arrêter, c'était de lâcher les rênes à son esprit, de lui permettre les répugnances, les écarts, les fantaisies. Il voulait le maîtriser et d'un tyran capricieux en faire un serviteur docile. Sous cette discipline, en effet, son intelligence acquit une souplesse remarquable ; elle se pliait à tout, passait d'un ordre d'idées à

HU NOTICB

an autre, fussent-ils les plus apposes, avec une promptitude et une bouae grâce surpreuauales. Cepeudaul il adiueltait des exceptions à la réclusion qu'il s'imposail : loin de se montrer économe de ses heures, il les offrait sans les compter h ceux qui avaiem besoin de lui. Le* jeunes gens qui , essayant leur vocation , réclamaient ses conseils, trouvaient toujours sa porte ouverte. Il les ac:^ cueillait avec empressement , il entraît dans leurs idées, discutait avec eus leurs plans , mettait même la main i leurs ouvrages, quelquefois les dissuadait d'une persévérance faussement dirigée, et si ses services étaient mal reconnus ou sa rranctiise punie par la rancune d'un amour-propre irrité, il s'en consolait en pensant qu'il avait fait son devoir, et ne se corrigeait ni de sa complaisance ni de sa sincérité.

Un monde brillant, épris des plaisirs de l'esprit, ouvrit ses rangs pour lui faire place, et ne l'attendait que pour se grouper autour de lui : il était de ceux qui partout, mémelnvolontairement, dominant, etkui revient, comme, de droit, une suprématie unanimemeutcoitsentie. Une fut même pas tenté. Tout le loisir de ses soirées appartenait exclusivement au foyer domestique. Il ne croyait pas avoir trop de toute sa gaieté, de tout son esprit, de toute sou éloquence pourcbarmer et intéresser sa famille, à laquelle venaient parfois se joindre quelques intimes. Aux éloge» des indifférents, aux murmures Hatteurs d'un salw. amusé, il préférait le franc éclat de rire ou le regard ému âe ses jeunes filles, la poignée de main d'un vieil ami. Si ou lui objectait que, renfermé imi un cercle si limité, il rétrécirait trop le champ de soji observatiou, qu'il ^u-: draît à son UoagiuaUou plus d'espace çt du jt lus ba^i^

SDR LA VIE D'KHILE SOOVESTRE, uui

sommets, il répondait que partout oit bat le cteur de l'homme il y a des sources inépuisables de poésie, que Im simples fleurs des champs, pour abonder h nos pieds, n'ei ont pas moins leurs parfums et leurs beautés trop ignorées, que < le temple des muses n'est pas seulement sur une montagne, comme l'avaient cru les aDcieos, mais qu'il est aussi bien sur la pierre de notre foyer , entre le grand fauteuil où est mort notre père et le berceau où dort notre enfant. >

On admirait autrefois chez les écrivains, cbei les hommes dont la vie spirituelle était éclatante, la simplicité des habitudes, l'austérité de la vie matérielle. Cette qualité, rare de nos jours, M. Souveslre l'a possédée k un degré peu commun en tout temps. H resta fidèle, par goût, à cette sage médiocrité que la pautreté lui avait enseignée au début. Ce Qot d'ambitieux désirs, de vaines recherches, de besoins insatiables qui dans nos mœurs va toujours montant, ne pénétra pas chez lui. C'était un sujet de surprise pour ceux, qui venaient le visiter que de le trouver, au dernier étage de la maison oit il demeurait, dans une mansarde, qui lui servait de cabinet de travail. Une petite table de sapin, un vieux fauteuil en taisaient tout l'ameublement; des livres tapissaient les murailles. Là il se trouvait bien ; quelque chose de sain, de ferme, de viril émanait pour lui de cette âpre nudité El puis, il savait sans doute qu'il n'est pas bon pour la Tie morale de s'entourer d'objets trop précieux, que l'âcTic, en s'y attachant, s.e divise, se disperse, tandis qu'elle doit, jalouse d'elle-même, ae réserver tout entière pour la pensée et le sentiment, ses vrais trésors. Cependant il y avait un luxe que H. Souvestre était incapable

de se rtfascer : c'était celui de la campagne. Aussitôt qu'H
poyait de sa fenêtre verdier les jardins d'alentour, il n'a- Tait plus
de repos.- 'jou imagination s'élançait toujours vers les champs- il
n'y avait pas pour lui de lecture plue captivante que celle d'une
affiche annonçant une maison ie campagne à louer. Èn&n il fal-
lait partir. On s'installait aux environs de Paris, à Meudon, à
Sceaux, à Montmolency; le plus modeste abri comblait tous les
vœux de l'heureux campagnard ; pourvu qu'il eût devant les yeux
un peu de feuillage et qu'il entendit les oiseaux chanter, il n'y
pouvait trouver aucun défaut; tous les inconvénients dont un
autre se fût plîùnt, vus à travers sa joie, devenaient d'inappré-
ciables avantages; si l'espace manquait, il déclarait que dans les
vastes appartements il se ■entait perdu,-que ses idées s'y épar-
pillaient, tandis que ces petites pièc«s concentraient sa pensée et
son bonheur, « Nous voici revenus au milieu des fauvettes et des
rossignols, écrivait-il familièrement k un ami dans un de ses sé-
jours champêtres. Pour meubler notre maisonnette, grande au
plus comme celle de Socrate, nous y avons Importé tout ce que
nous avons de chaises boiteuses, de tobles éclopées, d'armoires
penchantes, et le tout fait un hôpital de meubles assez plaisant.
J'ai pour cabinet d'étude un perchoirauquel on arrive par un es-
caUer branlant qui soupire chaque fois que je m'avise de le mon-
ter, mm de là je n'aperçois que des arbres et du ciel. Quand je
lève les yeux, je vois les hirondelles qui décrivent leurj ara-
besques dans le bleu du firmament; un petit chevreau hèle sous
mes fenêtres ; les abeilles bourdonnent dans le rayon de soleil
sous lequel j'écris; c'est charmant de calme champêtre 1 » Écou-
tons-le encore une fois se réjouir de son bonheur : < Voici
l'époque où la chaleur tombe et où je pourrai m'enfoDcer dans les
bois ea

SDR LA VIE D'ÉMILIE SOUVESIRE IM

famille, mes SUEs occupées à fouiller les buissons et leur mère sur une tranquille monture, échangeant de loin en loin avec moi une réflexion, no sentiment ou un sourira. Ce sont 1& les fastes de ma vie ; je les inscris dans mon livre d'or, comme Alexandre les noms de ses villes coq-

Dix années s'écoulèrent ainsi pour H. Souvesire dans un calme laborieux qu'aucun événement ne vint interrompre ; mais cette paix apparente était au fond fréquemment troublée. S'il avait restreint ses goûts, assujetti ses habitudes, il n'avait pas assigné de limites k son &me ; il lui avait au contraire ouvert le monde entier. Nul n'avait reçu plus largement que lui ce noble don d'entrer en sympathie, en communion avec les hommes, de prendre part k leurs intérêts, à leurs impressions, surtout à leurs souffnmces.n aurait eu besoin, pourêtre heureux, dubonheurdu genre humain. Non-seulement les malheurs de ses amis se communiquaient il lui et devenaientles siens, mais n'eût-il dans le cercle de ceux qu'il chérissait aucun sujet de chagrin, le repos de son coeur n'en trouvait pas moins k chaque pas des écueils. Le riëcit, entendu par hasard, d'une infortune dont la victime lui était inconnue, la vue d'une de ces misères qui frappent tous les jours nos yeux et par cela même passent inaperçues, l'atteignaient profondément. Avait-il rencontré dans la rue quelque vieille femme en baillons, courbée sous un fardeau trop lourd, quelque enfant demi-nu, mendiant son pain : il rentrait consterné, les traits altérés, renfermant son trouble dans un morne silence, au milieu de sa famille inquiète. C'est aue sa pitié prenait l'intensité d'une affliction personnelle; par horreur de l'indifférence,

par an besoia iesaliaMe etiiivoloalaire de responsabité, s'abandonnaat à s4a imagination it se précipitait luinème dans la délresse qu'il déplorait : sous l'accablant fai-deau de la pauvr« femme il se représeatait sa mère réduite au sort le plus misérable; dans la voix plaintire de l'enfaot il recoQuaissait l'accent de l'une de ses filles. Engagé sur celte pente sinistre, il ne pouvait s'arrêter, il descendait toujours plus profondément dans un abtme d'angoisse où il devenait le jouet des plus terribles problèmes. Déloumaitril l«s yeux des iofortuoës privées, c'était pour les axer sur tes calamités publiques. Les orages de la vie politique n'agitaient personne autant que lui. Aucuneatteinte ne pouvaitêtre portée par les posions aveugles des partis k la justice, à la bonne volonté que les hommes se doivent entre eux, sans retomber sur sa conscience et la remplir de douleur ou d'indignation. La vue de l'indigence matérielle et morale du plus grand nombre, de la civilisation tournant, diez les classes supérieures, au raffioement des appétits plus qu'il la culture des faculté, à l'amour des jouissances et h l'ouM des principes, au triomphe de l'écrit plus estimé que le caractère, en un mot au dépérissement de l'^e, Il la dissolution des mœurs, le jetait dans les prévisions les plus désolées, dans le plus sombre découragement. € Je suif pris de profonds désespoirs, dit-il daas une lettre, et voyant ce qui se passe autour de moi. Je ne sais poup quoi la vanité des partis, l'égoïsme des iadividus et l'injustice des masses me frappentsi vivement depuis quelque temps... Et ce n'est point chez moi une convulsion passagère; c'est la confiance au contraire qui est momentanée et fugitive; le plus souvent je suis, comme Jésus, triste, biste jusqu'à la mort.» Mais il ajoute aussitôt: «Ne crwgD<iz pourtant pas pour moi. Je suis de la race de cet

SUR LA VIE D'fIMILE 8oUVESTRE. isñ

Geiwains qui tombaient ea cachant lenrs blessures et comme s'ils se 'couchaient pour iiaourir. Je a'étiderai point le scandale de mes plaies, et je ferai mon devoir jusqu'au bout. » Une seasibilité toute féminine unie à une fermeté toute sloïcieufiet une souffrance ne se séparant paâ, dans son accès même, de l'acceptation, une tristesse quelquefois désespérée et pourtant n'altérant jamais l'idée sereine ni l'exacte pratique du devoir t Ut SeuveBtre est Ik tout entier.

La. révolution de i SiS fut poarlui une violenle sconssse et le jeta d^s nne voie nouvelie. Elle excita ses sentiments de citoyen an pmnt de les faire sortir de l'ombre et se prodnre sur la scène publique. Sa position était difficile Ht douioiareuse. îl ne regret-tait pas le gouvernement tombé, dont il bl&mait les tendances et dont il avait obstinément refusé les famin (une place de substitut au début de sa carrière et plus tard une cbaire de littérature} ; mais d'un autre côté, la république qu'il eût souhaitée, il n'espérait pas la voir s'établir. La nation ne lui semblait pas prête ; il craignit qu'on ne l'eût appelée trop brusquement k une vie politique dont elle n'était pas encore capable. Plusieui^ de ses amis, parvenus au pouvoir, le pressèrent de se porter candidat à l'assemblée nationale, d'aller se présenter aux électeurs du Finistère. Devant cette idée, son premier mouvement fut de l'effroi. Il faudrait renoncer à son indépendance, àsonobscurité, qui étaient d'un Bi grand prix pour lui. En outre, sa confiance allait toujours diminuant. Il ne voyait chez les uns qu'incrédulité et malveillance , chez les autres que turbulence incorrigible et mécontentement normal : entre cette résistance et cet empoilement ou-trés, il ne pressentait que malaise

et douleur pour les hommes ie bonne volonté. Néanmoins, comme il s'agissait de se sacrifier, il ne recula pas. < Mes amis m'en ont fait un devoir, écrivait-il. J'accepte cette violence faite & tous mes goûts , parce que je crois le pays dans une de ces crises suprêmes où tout le monde doit faire l'abandon de soi-même. > Il s'arracha à ses travaux commencés, k sa famille, dont il ne se séparait jamais sans décliirement, et il partit pour la Bretagne, En traversant ces tranijuilles villages, tout pleins de ses souvenirs de jeunesse, il lui arrivait d'oublier sa grave mission ; il ne pouvait s'empêcher « de recommencer cette chimère d'une vie en sabots, disait-il , dans un de ces boui^s gardés par des aubépines et éclairés par des vers luisants; > 11 était pris d'une invincible envie < de se réfugier là avec quelque saint amour et d'y vivre sous le ciel de Dieu sans autre souci que celui des siens et de soimême. > Hais il secoua ces rêves d'un bonheur personnel que sa conscience réprouvât , et il ne sentit plus battre an lui que le cœur d'un patriote, quand il aborda les populations du Finistère. U leur parla en homme qui , détaché de tout intérêt propre, n'a en vue que le triompha de la justice et dé la vérité. On l'entendit déplorer la misère de l'âme bien plus que celle du corps, et proclamer, non pas le droit au bien-être, mais le devoir de l'éducation fiiorale. L'élévation , l'austérité même de son langage excita un enthousiasme extraordinaire et lui conquit un grand nombre de sympathies ; quelques voix seulement, iiétournées par des calomnies dont ses doctrines furent l'objet, manquèrent k son élection. L'appui de quarantesix mille suSrages se trouva insuffisant. Mais cet échec ne le découragea nullement du désir d'être utile. Il était de ces soldats dévoués qui n'ont pas besoin d'être généraux pour aimer leur patrie et qui se trouvent bien

SDR LA VIE D'ÊUILE SOUVESTRB. UK

k tous les rangs , même aux derniers , pour la servir. « Mon iautUité, disait-Il, me pèse et me déshonore li mes propres yeux, t Inquiet de sa situation personnelle, découragé par la marche des événements politiques, par l'avortement de ses espérances , par le scandale d'un désordre toujours croissant, en proie tour à tour h. la tristesse et à l'indignation, il domina ces sentiments et n'y voulut pas voir un motif d'égoïsme ou d'abstention. Comme l'ignorance lui paraissait le plus grand mal, la source des autres, il dirigea contre elle tous ses efforts. On fonda une école d'administration, destinée à préparer la jeunesse aux emplois publics et à substituer l'instruction et l'aptitude au hasard ou à la protection : U en fut un des plus zélés professeurs. On institua dans plusieurs quartiers de Paris des lectures du soir pour les ouvriers : il se fit lecteur du peuple et voulut joindre encore h cet enseignement non rétribué un cours populaire et gratuit d'histoire générale. Quelques sacrifices qu'il dût s'imposer pour remplir ces diverses fonctions qui avaient interrompu tous ses travaux personnels, M. Souvestre ne se fût jamais cru quitte de ses obligations de citoyen , si les circonstances ne l'eussent elles-mêmes délié. L'école d'administration fut fermée, les lectures du soir interdites, la république échoua : il dut revenir à son rCle privé et restituer son dévouement à sa famille. En voyant se dissoudre la forme de gouvernement dont il eût airflé le succès, nul ne pourrait peindre ce qu'il souffrit, mais il n'abjura pas pour cela ses croyances ; il en remit le triomphe à un avenir plus heureux, que, dans la mesure de ses forces , il résolut de préparer. U esi toujours opportun d'entendre les sages et nobles conseils qu'il uépan dit autour de lui à cette époque : « Pomt de violence, point de ruse, écrivait-il en 1852. Laissons l'expérience

IIX ROTICE

se faire, l'enseignement venir. Le jour où la vérité sera mûre, la France la cueillera ; jusque-là, attendons. Tous les partis ont successivement échoué et légitimement échoué, parce qu'ils avaient imposé leur drapeau au pays... Le seul gouvernement solide, parce qu'il sera légitime, ce sera celui que la majorité aura sérieusement et librement adopté. Éclairons donc cette majorité par tous les moyens et préparons-la à mieux comprendre ce que nous croyons le juste et le vrai. C'est ajourner sans doute l'avènement de nos idées, mais qu'importe ! Le devoir n'est-il pas le plus souvent dans ces semences dont nous ne devons pas voir la moisson ? »

L'année 1853 fut pour M. Souvestre une année de soulagement, de consolation. Il y avait un pays que de Mulhouse il avait autrefois entrevu, vers lequel, depuis, il avait souvent tourné les yeux, d'où un des hommes les plus éminents du XIX^e siècle, M. Alexandre Vinet, lui avait envoyé de bien précieux encouragements, et qui, par sa dignité nationale et individuelle, exerçait sur lui une puissante attraction ; avec quel contentement, en 1853, il partit pour la Suisse, accompagné de sa famille, pour y faire, sur l'invitation de quelques amis, un cours d'histoire littéraire, pour y parler d'honneur, de vertu, de poésie devant un peuple avide et capable de ces grandes choses. Il fut plus heureux encore qu'il ne l'avait espéré. À Genève, à Lausanne, à Neuchâtel, à la Confédération, non-seulement la foule accourut à ses leçons, mais encore les témoignages de sympathie affluèrent autour de lui ; il s'éleva partout sur son passage comme une rivalité de bienveillance, un concours de bon offices, d'offres hospitalières qui lui improvisa une patrie. C'est qu'en effet

n n'était pas un étranger pour la Suisse; ses livres l'y avaient depuis longtemps précédé et fait connaître ; il le» trouva, avec une surprise attendrie, dans i^resgue toutes les mains ; piosieurs d'entre eux , admis dans les écoles publiques, servaient & l'éducation de l'^^ce. Cette appFobaUoQ, cette estime d'un peo^de éclairé le remplit de joie ; ce fut comme «ne sanction de aa vie entière , et il retint fortiâé, raffermi, renouvelé, avec des désirs de braheur qae pour la première lois il n'étouïia paa.

Il sembkût que sa eotiatieaee coinineiiçât à se sentir satisfaite et comme assouvie. Après tant de lourds fardeaux vaitlamment soulevés et menés à. boa port, il songeait à se reposer enân. Il aimait Jt parler de hûsir et d« paix, de retraite dans quelque belle campagne, de travaux choisis et médités lentement, d'afTections librement safvonrées, e Je me mets, nous écrivait-il, à m'attacher à la vie avec une énergie qui m'était inconnue. Je n'ai pas fini certaines parties de ma tâche et je n'ai pas r^ certaines portions de joie dont il faut qoe j'aie le cœur net. Je veux donc vivre, s'il est possible ; je sens que l'heure du calme approche. Je voudrais jouir de la sérénité du soir avant de me coucher. > La vieillesse, en effet, loin de l'effrayero lui apparaissait comme un bienfait, comme une récom~ pense ; elle lui apportait le droit de se Uvrer avec plus d'abandon à son bonheur domestique. Toutes les bar~rières que la jalousie ûa travail avait mises entre lui ei les siens, altaient enfin s'^iajsser. * Que je serai donc heureux , disait-il dans une lettre à l'ainée de tes filles et à son gendre, de voir votre boftheur de ptus près, de te toucher, de l'enleadre rtre I Vous me promettez bien ta moins de n'y point mettre de discrétioa^ de v<Kt& moalief

lun NOTICE

k moi dans tout le luxe et tout le bniit de votre joie. » Bt par-dessus loat il se réjouissait de pouvoir vivre plus intimemeat encore avec celle qui avait partagé toutes les luttes de sa carrière et dont l'âme, après une union si longue, si étroite, s'était confondue avec la sienne. U se disait que , bientAt affranchie de ses obligations do mère, elle poumut reprendre avec lui < les longues causeries des premières années, les promenades à pas lents faites pour eux seuls , les lectures k deux , toutes ces douces habitudes de l'entrée en ménage, bientAt interrompues par les devoirs de la famille et qu'ils allaient retrouver dans un printemps de l'arrière-saison... » II ne lui fut pas donné de voir se réaliser ces pures espérances. n mourut subitement au mois de juillet de l'année 1 S54, à r&ge de quarante-huit ans. Son coeur av^t donné toutes ses forces au devoir et n'en avait pas gardé pour le bonheur. Peut-être aussi la mort, en le frappant, savaitelle que pour lui tout le bonheur était contenu dans l'espoir, qu'avec une &me telle que la sienne, il ne se fût jamais guéri de cette soif insatiable de sacrifice qui faisait sa noblesse, que l'histoire de sa vie était achevée, puisque sa conscience lui rendait an bon témoignage.

La mort de H. Souvestre produisit une vive impression dans le monde littéraire. Une telle vie ne peut disparaître sans laisser un vide profond. Elle a beau vouloir rester obscure et ne pas faire de bruit, elle n'en est pas moios^ en dépit et à l'insu d'elle-même, placée au premier rang, où elle se montre comme un exemple et commande à tous la considération et le respect. Ceux même des confrères de M. Souvestre qui, de son vivant, avaient semblé ne pas se souvenir de lui, sen-

SUR LA VIE D'EMILE SOnVESTRE. mm

tireRt tout à, coup à sa mort qu'ils venaient de faire BRe grande perte et trouvèrent, pour la déplorer, des paroles émues que le regret d'un talent disparu n'eût pas suffi à leur inspirer. La littérature contemporaine s'aperçut qu'avec lui, une vertu était sortie de sor seiR. L'Académie française, qui avait déjà couronné son Philosophe sous les toits, à titre d'ouvrage utile aux moeurs, voulut hoRorer sa mémoire en décernant k madame Souvestre le prix Lambert, destiné aux familles des écrivaiHs qui, par la probité de leurs efforts, ont bien mérité de)a république des lettres.

Ne pas mourir tout entiers , Itûsser daRS le monde ur6 trace brillante de leur passage, projeter non-seulement dans le présent, mais encore dans l'avenir un sillon lumineux où leur nom s'éclaire et devienRe visible aux yeux des hommes, s'illustrer en un mot, tel est l'espoir qui soutient les artistes dans leur pénible carrière. Légitime confiance chez les uns, illusion chez les autres, c'est chez tous le secret mobile qui les pousse à surmoRler les dii-Dcultes du travail, à résister aux tentations du dehors, & se dévouer à leur œuvre. M. Souvestre, dans sa vie ei laborieuse, n'avait pas ce stimulant. Il n'espérait pas la célébrité. La louange était souvent venue au-devimt de lui : elle n'avait pu l'engager à sortir de sa réserve. Voici, k ce sujet, le jugement qu'il a porté sur lui-même: < Je sais mieux que personne ce qui manque à ce que j'écris. La persistance des idées et la droiture des sentiments ne suffit point dans l'art; il faut quelque cboſi d'ondoyant et divers que j'ai toujours vainement cherché. J'appartiens, malgré moi, quoi que je fasse, û. cette tecre celtique oti les moDuments sont des pierres non

naïf RUTILK

taillées... Il iw snffit pas d'un styte de honati volaaté pour tha^rtr un livre à ce eacbet qui fait vivre. Au reste, mes amlttt-tons & cet ég»â sont depuis longtemps évaporées; f ai la convict-toEJ qœ dans Tordre intellecluel et moral, tt faaiaas^ des ^rieuiS d'esa quifonmisseat aax l>esoiii»du)ofir, sanaprétentioB devoir teurmarchandise mise M IxMiteilte et eaeliée pour les ioiAtains eomw lat\$. t JùDé 8o& aniqtfé ambitioa ébût de se sentir utile, n sfltroDvsit récOmpe&sé de tous ses eSorlg, rafraîchi d« toutes ses fatigues, s'il obleBait, avec Va|>prc^atioii de sa propre conscience, celle des gens de btee, s'il rencoabait, daas le sentier solitaire qu'il suivait, de loin en loin des voix bienveillantes pour l'encourager. Il n'avait plus rien ^ Mshaiter, son œear Maik rempli de l'ivresse du triomplH), ^ s'était concilié de sincères affections, s'il recevait le témoignage de quelque préciease sympathie, s'O 8'âtait foit aimer. « Je ne saorais tous dire, éar>> vait-il à Hi Ttnet, oKBBieo wtre approbatioa m'a fah de bieû. Je as parle pas de l'approtûtution Uttér^re, je veux dire FtpprobatkiD donnée i la tendance, Vencote ragemeût dieval... I^a staiD sur le ccenr; pas an éloge ne m'a donné le quart du bonlMiT que nt'a procuré votte lettrev C'est qu'il ; s quelque ebose dA bien sspériear à ta louange : ta Èousdeoe que l'ob s été compris et que ïoa estaimé pour son ceDv^e. Aimé povt ton eeuvrel Voili» la gloire qui lait pleurer douwaunt, qoi eprasse âélicteosemmit le cieir. »

TdfatM. Souvestre, telle fntsavie, adiré sans égarements, animée sans tes exùtaots de Vorgueit ou de la vanité et par les plus pure» affections, dévouée sans réserve au biea. R«as aoioos atteint notre bat, s'il est

SDR LA VIE D'EMILE SotJVESTRE. iwt»

maintenant prouvé pour le lecteur qu'Emile Souvestro avait le droit de tenir d'une main ferme l'étendard du devoir, que le mot de vertu, montant de son cœur, se trouvait légitimement sur ses lèvres, et que cet Aristide de la littérature, ainsi qu'un spirituel critique l'a nommé, mais en souriant, pouvait porter, sans fléchir et sans éveiller l'ironie de personne, le glorieux fardeau d'un tel surnom,

Eugène LEscAZpaLss.

fRÉFACB.

Ce soir, je revenais de ma promenade accoutumée aux bords du canal ; je regardais vaguement la longue ligne d'eau qui miroirait au soleil, entrecoupée de hautes écluses et tachetée gâ et là de lourdes barques glissant entre les peupliers. Mes pieds allaient machinalement, je laissais mon esprit flotter & travers mille images fugitives et inachevées J'étais dans cet état de somnolence éveillée où l'on vit sans s'en apercevoir.

Tout à coup, mon nom prononcé m'a fait retourner la tête. Un soldat, assis au revers de la berge gazonnée, s'est relevé en portant la main à son képi; il avait l'épaule chargée du sac militaire, et l'étui de fer-Blauc destiné à la feuille de route pendait à son côté. J'ai reconnu le fils de l'ancien maître d'école, parti voilà cinq ans pour l'armée, n'est venu à moi le visage rayonnant d'une joie miUeet franche:

« Se peut-il que ce soit BaptisteT

— Lui-même, monsieur.

Jt SOUVENIRS D'ON VIEILLARa

— Et vOHS revenez au pays?

•« ^Afec un songé-déflaitif.»

" Jo l'ai félicité du fond du cœur; j'ai Ttrala luidoftner" des nouvelles de ses sœurs, de sa mère, m^ il les savait toutes bien, portantes et haureasu.' c Elles vous attendent?

— Depuis ce matin ; mais je suis venu lentement , — Far fatigue, sans doute? •

Le jeune soldat a secoué la tête.

* Faites excuse, monsieur, mais, près d'arriver, on reconnaît tout, on regarde malgré soi, on est bien aise de se rappeler. Depuis trois lieues, savez-vous, il n'y a pas un arbre, pas un toit penchant sur le chemin qui ne me dise quelque chose.

— Je comprends ; on veut saluer au passage ces vieux amis.

— San» compter que c'est nn grand cbangemwit- Je rentre à mon foyer rtspeetif, comme dit le colontl ; ane' nouvelle vie va commencer, et pour lors, vouscoraprenez qu'il est bon de se reconnaître un peu. Qnand'on arrive à la dernière étape, c'est le moment de réflftii*** et de regarder autour de soi.

Aces mots, il m'a salué et il a repris' sa route du pas ferme et régulier du soldat.

Ce qu'il vient de dire m'a frappé: Il 'est cerldiies^ieuret' -où certains mots réveillent en nonsunesorte-devibi»tion sonore, où notre conscience-a de l'écho. La mienne'a' -longuement résonné à cette phrase de Bîcptiste : « Quan* «n arrive à la dernière étape, c'est le moment d6"réflé^' cliir et de regarder autour de soi. » Mais, moi-même, n'y snis-je donc point arrivé?... Nesuis-je

pas aitssr un congédié du régiment socialT... Le terme n'est-il point là, k quelques pas, le terme suprême, celui qui sépare le monde

LA DBRNIEAE ETAPE. 9 .

Tinblfrila monde inconnuT... Que suis-je autre choM qu'un soldat désarmé qui achève son dornior jour de marche avantd'arriver nu.lleu du repos? Et cependant je ne songe point k examiner ce qui se passe au dehors ou auedaBs démon être; j'achève le voyage comme j'achevais, tout k l'heurei ma promenade, sans y penser, à l'aventure; je ne choisis pas mon chemin, c'est lui qui meconduit. — Étrange imprévoyance! ainsi placé entre deux mondes, dont l'un renferme tous les souvenirs da mon passé, l'autre toutes les espérances de mon avenir, je ne songe même point & m'arrêter pour me recueillir; je ne jctie powtun.deEntecr^;ard vers la tente fiumaine que je vais bientAl quitlef ; je ne m'interroge ni sur ce que j'ai été, ni eur ce que je «uis. — Quant à ca que je : serai, c'est le secret de Dieu; je m'abandenne avec confiance à sa justice éternelle : ce qui se passe entre lui et moi n'a pas besoin de sortir iûde mon km»; car, dans ces entretiens intimes, chaque homme parle pour lui.-^ même à son céleste interlocuteur.

Mais ce qu'il me reste & parcourir de vie terrestiv n'a- 1-il pas droit & une attention particulière? Au- moment des adieux, le voyageur arrête ses regards sur ce qu'il va. quitter; il fnt la revue des témoins de son bonheur ou de son aEDiclion ; il prend successivement congé de chaque . être, de chaque objet associé k lui par; l'habitude; il rassemble, pour ainsi dire, dans cette dernière entrevue, tons ses compagnons d'eustenee; il écoale mieux leur vois, il eiautine plus soigneosem^t leur appaveoe, il ea prend une

dernière fois possession par tous les sens, afin d'en emporter une image plus complète. Et ce redoublement d'attention, 11 ne l'a point seulement pour ce qui l'environne, mais pour lui-même : il s'observe plus sérieusement, et ne laisse et de n'emporter que le meilleur.

LES SOUVENIRS D'UN VIEILLARD.

Bouvenlra; il s'étudie à ce qui pourrait altérer la douceur et l'attendrissement de ces derniers instants, — impatiences, abattements, plaintes, larmes ou volontés tyranniques; — il parle avec une affection plus caressante & ceux dont il va se séparer, il leur ouvre les points les plus obscurs de son cœur ; il cherche des joies là où il ne trouvait qu'indifférence et mécontentement : il recueille enfin, avec une patience résignée, les dernières miettes de ce festin presque desservi dont la nappe va être bientôt enlevée.

Eh bien ! pourquoi ne ferais-je point comme lui ? Ne suis-je pas aussi un voyageur près de quitter tout ce qu'il connaît ? N'ai-je pas entendu au loin le roulement du sombre équipage qui doit m'emporter aux contrées invisibles ? — Vieillesse et jeunesse, terme des choses d'ici-bas, heure de suprême attente, qui m'empêche de chercher ce qu'il y a encore en toi de ressources ? La plupart des hommes te baissent ou te redoutent ; lui leur apparaît avec le sombre cortège de l'égoïsme, de l'inutilité, de la tristesse et des défaillances. A leurs yeux, vieillir, c'est désapprendre la vie. Ah ! laisse-moi leur prouver que c'est, au contraire, la compléter ; que tu es la couronne de l'Age mûr, couronne verte ou épineuse, selon que tu nous arrives comme une récompense ou comme une punition.

D'autres ont écrit le journal de leurs années fleuries, de leurs luttes viriles ; moi, je veux transcrire les impressions des dernières journées, recueillir, à cette heure de déclin et d'adieux, ce qui réjouit, ce qui soulage ou ce qui tourmente.

J'inscrirai, jour par jour, pour mon propre enseignement et pour renseignement de ceux qui viendront après moi :

Les occupations. d'un travailleur dont la vie est Unie ;

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

Les plaisirs d'une vieillesse sans forces et sans opulence ;

Les consolations d'un foyer dont le veuvage a fait une solitude.

Comme le soldat que Je Tiens de rencontrer, je veux désormais < faire ma dernière étape en réfléchissant et en regardant autour de moi. »

LE RECENSEUR.

On frappe à ma porte, je crie d'entrer ; Félicité Ven- Ir'ouvre et avance entre le chambranle et le battant jaunâtres son gros visage jovial qui ressemble à un coq dans les blés.

« Monsieur... c'est un monsieur... qui demande Monsieur. »

Félicité est la meilleure servante de France et de Navarre, active, économe, fidèle, mais dont le vocabulaire renferme moins de mots que le plus petit dictionnaire de poche. Toute sa rhétorique se résume dans le rire ou les larmes dont elle accompagne ses phrases incomplètes ; c'est comme la clef marquée à la première portée d'une mélodie et qui en donne le ton.

Celte fois, elle sourît, preuve que la visite n'a rien de redoutable pour moi. Je lui dis de fEùre entrer, et elle introduit un jeune homme qui marche sans se presser, salue oQicietlement, dépose dans un coin son chapeau qu'il perche sur son parapluie, et me dit gravement :

« Monsieur, je suis le recenseur communal. >

Rien qu'à l'aspect j'aurais deviné le fonctionnaire. Je m'incline poliment.

e SOUVENIRS D'DK VIEILLARD.

c Ah I fort bien -, alors monsieur vient pour prendre les noms T.. .

— Ages, professions et autres cireonstanees, sdiève pédantesquement l'employé municipal qui s'estapprodié de la table sar laquelle il a étalé un gros registre. >

Je veux lui cberdierune plume et. une écritoire; mais il retire l'une et l'autre de la pocbede son paletot, avec , on grattoir, nne règle, de la sandaraque, une petite bouteille d'encre rouge et un livret de renseignements.

Je regardais cette poche-merveilleuse comme le héros de Chamisso regardmt celte du diable, quand le recenseur, qui avait trouvé ma colonne et mon numér^ d'ordre, a co'ainencé son intem^toire :

c Votrenom, maBsoear?

— 'OflorgesAajnuDd.

— Néen...T — -1782.»

L'employé ferme les yeux derrière ses lunettes, âûtun calcul imental, et mnrature : -^ Soixante-huit ans.

< C'est cela, monsieur, ai-je repris pensivement, soîxuille-huitans... Et que-de choses j'ai vues.dans ce conrt espacedetempsl... Comlàende rétolutions, qui semblent s'ansoieF sons-eesseet se recommencer 1. Le genre humana Vain dettmimerilans. un cercle immuable; mais, quand on regarde'deiloin, on s'aperçoili-quexe cercle va toujours ^élargiBsent..

-^Célibataire! DU mariéi ^'interrompu le rec^âenr, évid^noeent étranger à la philosophie de llhistoire.

— Veuf, monsieur, ai>je'répondueB senbint mon cœur se ser-
rer, veuf, hélas I depuiacinq années.

— Ancien professeur de droit?

— Qui ne songe phisà enseigner que lui^tnéne.

— Et propriétaire T.. .

LA DEnM^r.E lilTAPE. 7

— De la pension de deux mille francs que lui onl aff^ quise
quarante ans de services. >

Après aToiràcrit,ronpleyé a pris sa règle, a tiré deux traits h
l'encre ronge et a demandé si j'habitais seul.

C'a été le tour.de félicité. Sur sou invilation, la pauvre fille a dû
s'approcher ; mais, à chaque question, elle s'est trout^, m'a-re-
gardé en riant d'akird, puis, comme le recenseur fronçait le sour-
cil, elle a. changé de visage, et jeraiTueprëBâeplaurer:ilafaUu me
mettre à sa place et répondre- pour elle.

«Félicité' Noirot... Agée de trente-treis ans... célibataire... servante... et sans biens.»

A cette Aentière' déclaration, la brave fille a éclûté de rire, comme s'il lui eût semblé ridtaule de l'enregistrer- Qai songerait à ccoire, en effet; qu'elle possédât quelque obèse f N'était«lte point vkiUemeDt de ceux qni travaillent seulem^t paurv)vre'8U-jourâ'bui,-isaDs pou-^ voir se garantir le lendemain? Ne aaxai-tonpas bien que -la richesse avec tmites les. jouissances qu'elle achète était 'destifiée à. d^autres? qu'elle ne pouvait cempter que sur labonté des bommes et eur celle de>Dieu t Et à cette pensée, (i|ui eùtienvenimé tant d'autres coeurs, la 'douce créature a ri nûvament, satiaf^te de son lot, par cela seul que c^est son lot.

Le recenseur a tiré >sa seconde ligne rouge ; il a méthodiquement remis eu 'poche encre, plume, règle et livret ; il a repris le parapluie coiffé diicha^eau, et» après un salut plus breftque celui d'arrivée, il est parti. ' Hélas Iconune loiit dégénère; voi^ pourtant le sucwsseur du fameux Caton le Ceaseurl •

Dès qu'il n'a plus été là, Félicité a voulu savoir poup-

' quoi < ce monsieur se montrait si curieux. > J'ai Iftchè de

lui faire comprendre la nécessité des grands recense-

a SOUVENIRS D'CN VIBILtARD.

ments ; mais, au premier tiers de mon espltcation, l'excellente nile est devenue inattentive, sa main est allée chercher instinctivement le coin de son tablier; elleavaîl apci'çu une rayée de pous-sière oubliée par le plumeau sur un de mes cartons. Il a fallu couper court et la laisser à son attraction passionnelle.

Autrefois je me serais indigné de cette vulgarité d'inclinations; j'aurais demandé si cet être, uniquement adonné aux trivialités de la vie, était bien une créature de mon espèce; mais l'expérience m'a rendu moins fier: aujourd'hui, j'entends toujours ce dialogue de la couronne et de la sandale :

< Souviens-toi que nous sommes sœurs et au service du même maître, disait la sandale k sa compagne.

— Moi, tasœur! répliquait la couronne indignée, et que fais-tu donc alors Ik-bas, dans la fange on la poussièref

— Ne le vois-tu pas? reprit la sandale ; je t'aide h. rester en haut dans l'air pur et le soleil 1 >

Ne pourriez-vous nous faire la même réponse, humbles travailleurs qui prenez k votre charge le labeur grossier, aSnde nous ménageries loisirs nécessaires aux œuvres délicates et choisies? N'êtes-vous pas aussi les pieds de cette société dont les têtes vous méprisent? Ah! maudit soit l'ovgueil humain qui a proportionné son estime à l'espèce de l'œuvre, et non à la v^lance de l'ouvrier; qui a refusé l'égalité du respect & l'égal accomplissement du devoir; qui a mis le modeste ou l'utile sous les pieds du brillant ou du superflu, dédaignant le ' travailleur auquel on devait les moissons pour j^loriser l'artiste g'ji savait les peindre.

LA DERNIEBE ETAPE.

LE PLtIS BEAU MAUSOLEE.

Au bout d'un des faubourgs se dresse, à droite, un portique soutenu par deux colonnes, et fermé par une porte de fer; on lit sur le fronton un verset des livres saints; c'est le champ des morts.

Chaque fois que mon cœur plie sous quelque tristesse, je vais là, vers une pierre grise qu'ombrage un jeune saule, et je le décharge dans des larmes.

La pierre est éUoite, car. une place a été réservée à côté (la place que je dois occuper uu jour] ; l'épilapbe tient tout entière dans deux lignes ; elle ne renferme que le nom de la femme qui m'a précédé là, avec trois dates: celle de sa naissance, celle de notre mariage, celle de - notre séparation. Autrefois j'avais voulu élever un monument plus somptueux; pendant bien des mois j'ai rêvé le bronze et le marbre sous ces rameaux flottants ; ne pouvant plus donner à celle qui repose là d'autre témoignage âe ma tendresse, je tenais à constater au moins ainsi mon persistant souvenir. Que de calculs faits et recommencés dans ce but! quels soins apportés pour grossir les épargnes de chaque mois I comme je me complaisais dans mes babils plus grossiers et ma table appauvrie! Enfin la somme nécessaire se trouva proie; j'allais chaque jour au cimetière mesurant notre Ut funéraire, élevant en idée la tombe espérée. Un jour que j'y étais, lui rêvant une forme, deux jeunes filles passèrent; elles portaient la arrosoir à demi rempli ; la sueur coulait de leurs fronts enflammés, et toutes deux haletaient.

< Où allez-vous ainsi, pauvres enfants? demaodai-je.

— Là-bas, répondirent-elles, à la tombe de no^ bon père que nous avous garnie de fleurs.

,..., ...«loylc

10 SOCTENIRSD'OK VFEILL&RD.

— Et VOUS apportez cette eau pour les arroser?

•~ De bien loin, monsieur; il a fallu la prendre au puits du petit sentier; encore sera-lr-il desséché sous peu, et aters les fleurs mourront. >

Elles avaient dit cela si tristement que je voulus les rassurer en leur montraot les parterres qui émaiUaisnt autour de mol les tombes.

« Oh I pour ceux.-là, répondirentrelles, on paye le fossoyeur qui fait venir de l'eau it jraods Irùs : ce sont les tombes des riches, monsieur ; nuis voyez lesaulr^sl >

Elles indiquaient,, dans un coin du cimetière que je n'avais jfunais- visité, de longues rangâes de termes 4éjû brûlés par le «oleil, etdoatles ûeursD'étai^t.plust^e 'des herties jaunies.

« Voilà comme sera la tombe denotre pëiB dan» quel* '.quu jours, iijoutéreat les deux jeunes fiUeftavec émotion.

— Aiasi,i^uted'eaii,vaiis.devriÊz renoncer à L'sntretonir?

— 'Hiélaslioui, monsieur; les pauvres gens sont-bien nnalfae-Breuxde ne pouvoir Beurirleurs.mortsl»

L'aînée, qui avait prononcé ces mois, «oupiraiptûs, -tfaisant un signe à> sa-ueur,- toutes deux re|»'ireut L'am)- ■ oir et ptirent.

ge les snivi» d'un Itœg -r^^d. — Chères et ipieuses flUes, qui ne demandent qu'à pouvoir. orner de quelques guirlandes la tombe de celui qu'elles regrettent 1 Et «om* bien d'autre&ambitionnent«anS'dout« le même bonheur I landis'queje priipareun riche monument pour macompagne perdue, combien d'autres seraient satisfaits dHia arbuste, de quelques roses au pied delà

«roixde'boi&qui protège leurs morts pleures I Avec le prix de ce cuivre, de QB fer et de- ce marbre, je pourrais faire jaillir de. terre assez d'eau pour.ievardir tauies «esitombes flétries. *Le

LA OBBillERE ETAPE. It

Sftcriûcede mon orgueilleux caprice seraiLlaJoie de tous. Adieu donc, îDulile mausdléeï je n'avais espéré qu'un raonoment de métal et de pierre pour ma cbère absente; j'O'lui en élèverai un d'aba^ation etde dévouement. Ce que demendeirt ces paitvres Laoïbes, je le leur doDuerai au QomdeOBllfrquiftété la laeU-Jeure.partde moi-même; l'eau que tou& déâreot soitira.deB pùds de son cercueil ; morte, elle ura ce qu'elle était vivante, la richesse de eux qui manquent et ta coneolatioD de ceux qui pleurent. Dieu eoit bôai-de m'avoir fouvni- ce moyen d'booonr sa mémoire d'une mani^ digne d'elle I Atyourd'Jiui la. aiurce a été trouvée, l'«au murmure doucement i. travers les grandes herbes du cimetière, et les pauvjes tombe» AeurUsent & l'égotltes plu3,opid«ides.

LANKIVEHSAME.

Cematin, en entrant dans la petite pièce qui me sert ds parloir et de cabinet de repos (car je o'ose plus dire de

.travail), j'ai.aperçu un bouquet d'immortelles, placé sur le bureau, au-dessous du portrait que voile un crêpe noir. Vélioité, qui venait de le déposer là, s'est esquivée à mon approche. Ah ! elle aussi a la mémoire fidèle : elle n'a

. point oublié que c'était aujourd'hui l'anniversaire de co jour terrible où Dieu m'ûta ce qu'il m'avait donné de plus précieux et

de plus doux, la femme qui s'était mise avec moi sous- le fardeau de la vie, et qui, pendant trente an-

' nées, n'avait eu d^aulres soins que de tirer bielle le poids le plusi lourd.

. « VaaueitmoidansloutrépanouissementdesajeuDesse. .tflea- mit tout partagé: illaûoos, déseocbanteuents, lut-

tes, travaux obstinés. Je lui avais da mes plus douces

"^joies dans les meilleurs jours , mes plus sûrs reconrrols dans les pires épreuves ; elleavait été la lampe delà mai-

^8on dont je m'efforçais d'être le pilier. Nos deux âmes , si longtemps associées, avaient fini par n'en Taire qu'une; elle disait le plus souvent ce que je venais de penser, el'e proposait ce que j'allais vouloir. Quand l'un de nous se sentait défaillir, l'autre était là pour lui servir d'appui ; chacun avait ainsi deux courages et deux consciences. Son économie laborieuse avait fait sortir l'aisance de la pauvreté ; comme le Janus antique, elle semblait avoir deux regards : l'un qui sondait l'avenir, tandis que l'autre continuait à voir le passé.

Grâce k elle, les enfants avaient pu grandir, se marier, et nous nous étions retrouvés seuls tous deux au moment où le front commence à se courber ; mais sa tendresse avait comblé' tous les vides du foyer. Affranchie de ses austères obligations de mère, elle avait laissé se réveiller en elle comme des ressouvenirs de jeunesse. Ses loisirs nouveaux avaient ramené les longues cause-ries des premières années, les promenades à petits pas faites pour BOUS seuls, les lectures à deux j toutes ces douces habi-tudes de l'entrée en ménage bientôt interrompues parles devoirs

de la famille, et que nous retrouvions dans un printemps de l'arrière-saison.

Oserai-je le dire? ces jours avaient été les plus doux de ma vie. Je respirais ce reste des parfums de la jeunesse avec la sécurité que donne une tâche complètement achevée. Nous connaissions enfin ce contentement des cœurs qui ont fait la part de l'idéal et celle de la réalité, cette sérénité vainement poursuivie pendant la fièvre de l'action, ce désintéressement de la vie qui permet d'en jouir en ne lui demandant que ce qu'elle peut donner. — Bonheur

LA DEUXIÈME ÉTAPE. »

trop court I — celle qui avait partagé tous mes combats avait toujours aussi caché ses blessures. J'avais vu ses forces décliner graduellement presque sans m'en apercevoir ; à chaque affaiblissement son courage grandissait, sa pâleur se déguisait sous les sourires. Plus soigneuse de sa personne à mesure que le temps et la souffrance redoublaient leurs coups, elle entretenait mon illusion ; elle roulait m'épargner l'attente poignante d'une douleur inévitable.

Je n'en avais aucun vague soupçon qu'en la voyant chaque jour plus occupée de Dieu et de moi. Dans sa tendresse toujours croissante je pressentais comme l'approche d'une séparation. Enfin le danger se trahit. Épuisée d'efforts, la malade ne quitta plus son alvéole où le jour arrivait à peine. Ses derniers jours furent employés à me préparer au coup qui me menaçait; mais je ne voulais point comprendre, je ne pouvais y croire ; elle s'occupait de me le faire accepter et de me l'adoucir. ■

Le temps avait insensiblement fait le vide autour de nous. Les enfants étaient partis et trop enchaînés ailleurs pour revenir, les

vieux amis dispersés. Un seul vivait & quelques pas, le plus cher de tous, celui qui, pendant trente années, avait assisté h. nos chagrins sans les aigrir, à nos joies sans y fûre ombre. Mais un jour (jour de triste mémoire) un nuage s'était tout ii coup formé dans notre del et avait éclaté en orage : cette longue chaîne d'habitudes s'était brusquement rompue, et une honte orgueilleuse avait empêché, des deux cOtés, d'en i-approcher les anneaux. Quand la mourante sentit que le terme était proche, elle écrivit, d'une main déjà glacée , ces seuls mois : « Venez consoler le veuvage d'un ami ! >

Roger comprit et accourut. Doux et cruel retour 1 elle . réunit nos mains, die nous confia l'un & l'autre, puis,

■ U SUUVGNinS D'UN VIEILLAIU.

atlironl oetre ami par ua signe, elle lui-jiarla tongteaips tout bas d'une voix eDlreuoupée ; <san3 doute olle-me'lôguait à son dévouement, car Roger répétait sons' oease : > Je IS'TH'ûniets I je le promets L «'tandis que ses Ivmes tombaient sur l'oreiller; lesmiennée coulaient aussi aux pieds de ce lit où je m'étais efflufl-sé, les mains idiotes, n'ayant mémephis la force d'espérer.

Deux 'journées s'^ulèrent/ puis deux nuits, puis le -Boteil se leva encore; ce futia dernière fois pour elle: Ses paupières ({ui tremblaient «ous le rayon matinal se refermèrent, elle murmura mon nom, frt'entsndreots: mois de la prière des simi^es: «Notre yère, qui êtes aux cieux... »<pBïïellea'«ndennitat]r!moiibras'qui:iasouteuait...

Désormais j'étais seul ; plus ^de cocUr; battant à toutes les pulsations de mon cœup, plusd'espril pour-répondre ii.toutes les quesUrais .de inou'^piti'Slle' était perducia compagne dévouée

da-tDuleBinesiépîiueve3,!cello cfuîiaavait m'épargner la'phiie
elime niéôa|:er'le.sDteil. Autre- ' feJB j'étais à sa charge, elleàla-
mianBeiicliaonAdeDorus n'avait à s'occuper que de l'anlre ;
œtinttnant j'allais «ubir la triste nécessité d'être mon but
à.m&i'rmAme.

'Ohl qui pourrait dire' CQ<inDTQe:8hQa^^raa)tulufe7er &
t'hanre du veuvage l'C^t'3BrQtuti!:pmDd"ls 'premier iéaespoir
s'apaise, lersque.ientré eopessatsiDn de saimémeon peut regar-
der et' eamprandre ; o'estquand ws pas relentsientien lugubres
échos donsi ees cbambfcs ' vides, que vos yeux rencontrent & du-
queùnsiantiqiMlque souveniri de celle qui a disparu :
ici<sa.cort]eLlle-:peafermant un trsrai) interrompu, là<6on
Ikre'faToriieaotffe ouvertii tapage préCérée;>plus loin
levéttnuat^aigffide son empreinte et' rappelle, son attitude ; par-
toatce qu'elle a vu^raqu'^te aitoiulië. Soa
uuveoiji^ilflttautMK'île

TOuisuT tous les meubles et sur tous les murs ; il semble
qu'elle n'est soEtie que pourquelques heures , qu'elle va revenir;
& cbaque Ih'uU de pas vous prâlez l'oreilte^ h chaque porte ou-
verte vous vous retournez. comme si elle allait paraître ; vous ne
pouvez croire b. réternité de celte absence qui a laissa tout k^a
place comme pour un prochain retour. Il faut longtemps pour
que cette conviction pénètre dans votre esprit, pour «jue vous
compreniez. ce ;.qu'il y a d'irrévocable dans cet abaudod. C'est
alors ^ua voire reste de courage fléchit, que vous vuus accroupis-
tez dans votre dauIsur.-sftDs.autTe occupation qu'eUe-même.
Oli I que :de doux ressouvsnirs ^qui se transforment en tortures
I Avec quelle persiittance acharnée on recompte, pièceàpiëcc, le
trésor disparu I Comme on regretteles Journées ^rdues,' les fugi-

tives, querelles I Combien de remords d'avoir quelquefois, affligé.
celle qu'on Jie petit plus réjouir 1 Ah l pourquoi l'idée de cette sé-
paration ne nous revient-elle pas aux heures moroses, quand
notre patience se lasse, quand notre indulgence est en défaut ?
Pourquoi,. au moment<âe faire couler une larme, ne pas nous
dire : — Je dérobe au honneur.un moment qui Jie renaîtra plus;
je frappe un coadamné à mort.

Cette idée m'est revenue' plus vivement aujourd'hui devant le
bouquet d'immortelles et le portrait voilé.

C&crépaquile recouvre, je l'ai «uependul^ moi-même de peur
qu'à force de Rencontrer, à chaque instant du jour, l'im^e de l'ab-
sente, mon regard ne se désaccoutumât de la regarder. Je n'ai pas
voulu que cette chère image pût se confondre avec ce qui l'envi-
ronne, devenir tin trivial ornement du foyer domestique, perdre,
dans l'habitude, son charme émouvant. Je l'ai gE^rdée pour les
heures oii mon cœur se retourne vers elle et demande à la voir.
Sa vue alors m'aide à rebrousser chemin eous la

M SOOTEniRS D'DIT VIEILLAH D.

douce expression de son regard ; mes souvenirs prennent des
ailes ; ils remontent du veuvage et de la vieillesse, bien haut et
bien loin, vers les sphères radieuses du passé.

Aujourd'hui ma main a écarté le voile sombre. La voilà cette
apparence d'une Ame que moi seul ai sondée I La voilà telle que
je l'ai connue aux fortes années de l'fge mûr, quand toutes les
fleurs de la jeunesse étaient devenues des moissons I Elle vi-
vante, j'étais moins attentif aux détails de celte forme aimée ;
possesseur de l'être lui-même, je ne cherchais point & examiner
aussi attentivement l'image ; mais maintenant j'en étndie les

moindres traits ; je voudrais les imprimer assez profondément dans ma mémoire pour que le doux fanlAme ne me quillAt plus et marchât partout à mes côtés.

J'fù contemplé longtemps ce portrait qui me regarde avec un sourire, et, laissant couler mes larmes, je lui ai dit:

c Sois bénie, chère créature, pour toutle bonheur que » je te dois, et pour tous les torts que tu m'as pardones.

> Vivante , tu as été la providence de notre demeure ; » morte, tu en es encore l'ange gardien. Tout ce que j'y » trouve de paix , de consolations , d'abondance, c'est à » toi surtout que je le dois. Ta prévoyance survit dans le

> bon ordre établi , dans le dévouement des serviteurs, » dans toutes ces habitudes qui font une atmosphère au y foyer domes-
tique. Tu es partie comme le soleil qui

> laisse les semences, échauffées par ses doux layons,

> germer dans les ténèbres humides de la nuit ; ce que » tu avais couvé sous ton cœur a continué d'éclore quand » tu n'as plus été Ik. Je te retrouve dans tout ce qui » adoucit mon veu-
vage. La simplicité gracieuse du logis, » la sainte frugalité de ma table, la bienveillance recon- » naissante des voisins, le respect de tous et le retour do

LE DBRNIÈBE ÉTAPE. 17

' > notre ami, rien qui ne soit à toi, qui ne vienne de toi. 9 Sois donc encore bénie une fois et toujours, 6 ma douce s protectrice I et pnîssé-je te prouver ma reconnaissance » en payant aux autres toQt ce que tu as fait pour moi I r-

LE VIEIL AHI

BoE^ est arrivé aujourd'hui plus tôt que de coutume, lui aussi se rappelait le douloureux anniversaire. Il venait me chercher pour une promenade ; il voulait, disait-il, me distraire, je n'ai pu lui faire comprendre que le souvenir de Louise était ma meilleure consolation, et que la pleurer me soulageait. -

Le veuvage de Roger ne ressemble en rien à mon veuvage. Marié à une femme qui a compromis son nom, contrarié tous ses goûts, il n'a commencé à vivre qu'en se retrouvant seul : au lieu s'est-il efforcé de ne retourner jamais les yeux en arrière ; il a mis son bonheur et sa générosité à oublier.

Mais cette longue épreuve n'a amorti ni son zèle, ni sa bonne volonté ; tout ce qui peut servir les hommes l'intéresse. Arts, lettres, sciences, rien ne le trouve indifférent, rien ne lui est étranger. Partout où l'esprit humain fait un effort il accourt, il encourage, il aide selon ses forces.

Tout à l'heure il m'est arrivé chargé de vingt fioles pour une nouvelle expérience de photographie, et grondant son domestique de porter avec trop peu de soin la caisse qu'il venait de prendre aux messageries. René a déposé son fardeau à la porte de la cuisine, avec l'aide de Félicité

Le SotivbninS D'तिक Vieillard.

qui est accourue, et il s'est excusé en disant qu'elle était

si Bête lourde.

La Lourde I a répété Roger presque en colère ; tu la trouves lourde parce que tu ne prends aucun intérêt à ses progrès hu-

main. Songe, malheureux, que ce sont les analyses des échantillons de nos deux nouveaux gisements d'étain et de cuivre ; il y a là de quoi transformer l'industrie du canlon, l'enrichir à jamais. Si j'avais ton Age, je voudrais porter cette caisse sur mon cœur, et sans secousse, comme un nouveau-né. Qui sait si ce n'en est pas uni

- — Vaos'roUà.danc'maiiitffuuit nÛBétaJagiite? a»*je ' I dMiandé ea sounaat.

— Ponrquoi'ODn ? fr-tiL répondu ; iie.CiHiDti6S&^iiuis .'iplos votre iénacet

■ Homo iDin, nlbU Iiiinui(««ne iIiimim jjiir*^ i

' Et comme il a vu que je souriais ; < Je sais, je sais, a-t-il continué en faisant clec[ner]ses doigts par-dessus sa tête, ce qui est son geste toutes les fois qu'il veut exprimer un parti pris ; on dit que je suis - un brouillon, une commère qui va découvrir tous les plats préparés par d'autres et pour d'autres ; mais peu m'importe t Si je n'aide pas au charqui avance, je cours du moins après en criant bravo à l'attelage et aux cochers. Tout le monde n'est pas fait pour avoir du génie, cher ami ; il faut que les grands hommes et les grandes idées Ment leur public qui comprend s'il peut, et qui applaudit toujours. Je suis du public. Croyez-vous qu'il vaille mieux regarder impassiblement le mouvement social comme un spectacle pour lequel on a loué une fenêtreT

■ J«iiiiibliUDme, etrie*'dec«<]uipeutinÉdreMer;IM hoauMOiM

— Non vraiment, oi-je. répandu ; et loin de vous railler, je TOUS admire.

— Enviez-moi plutôt, s'est-il écrié, car j'y trouve l'occupation et ma joie. Tandis que d'autres donnent leur démission de la vie et se reUreot dans la flanelle et tes

.bonnets de cotait comme des momies dans leurs bandelettes, moi je me mêle à tout ce ipû remue ; je me rajeu- : Bis au contact de tout ce qui germe et pousse au soleil. Le monde est.un immense LalionUoire occupé à me préparer chaque jour quelque surprise ; l'humanité tout «itière semble travailler & me distnûre, à m'occuper. C'est bien le moins qu'en retour je me réjouisse de ce qui doit lui profiter, et que j'allume un-lampion à. chacune de ses vlcloires... A propos, savez-vous qu'on a découvert un nouveau moteur plus puissant et plus économique .que la vapeur? J'ai écrit pour avoir des renseigoemeals. — Uais pardon, je suis lou; je ne -m'occupe que.de moi quand je ne devrais m'occuper que de vous. »

Et il m'a pris les nains ; il s'est mis & m'inlerri^er avec une tendre sollicitude ; en voyant mes yeux humides il m'a embrassé avec attendrissement et m'a proposé de sertir ; j'ai accepté.

Nous avons gagné les collines qui dominent la ville, et nous nous sommes asàs sous.an.weUérabloojilesiKiU' . vreuls chantaient.

Là Roger, selon son habitude, s'est ingénié & mejlis' traire. Il m'a parlé de science, d'art, d'économie politique, de philosophie ; il m'a fait la description des auroies qu'il voy it poindre à tous les horizons .du.mo&de ; car Roger est un utopiste : l'imaginalioo qu'ils n'a point dépensée pour son propre compte, il la dépense-pour le-comple de l'humanité ; il comnwiice.auJQurd'Juui,ipoureUe, son roman ds jeunesse.

Je l'ai insensiblement suivi dans les splendides perspectives que son enthousiasme ouvre à l'avenir, et, lui prenant la main :

< Conservez cette ardeur et ces espérances , lui ai-je dit ; rajeunissez-vous dans les éternels renouvellements du genre humain ; c'est le plus sûr moyen d'échapper aux ennuis de la vieillesse.

— Des ennuis ! s'est-il écrié ; en êtes-vous donc aussi bachelier notre âge ? Sachez que je le regarde comme le plus heureux temps de ma vie. >

Et comme j'ai secoué la tête:

< Oui, le plus heureux, a-t-il répété en frappant la terre de sa canne, le plus heureux au physique et au moral.

— Vous oubliez les infirmités qui viennent.

— Et voilà, cher ami, vous ne pensez pas aux passions qui s'en vont ! Quelle plus cruelle ennemie que l'ambition

^ qui nous tient nuit et jour haletants autour de ce mât de cocagne du succès ! que l'amour qui nous rend esclaves ou la haine qui nous rend tyrans ! que la paresse qui nous dit à l'oreille : Reste et dors ! — tandis que la nécessité crie à l'autre : — Réveille-toi, et debout !

— Cependant l'affaiblissement des forces...

— Se proportionne à l'augmentation des obligations.

— Ainsi vous vous réjouissez d'avoir vu tomber vos cheveux ^

— J'ai une perruque qui me tient plus chaud.

— De sentir vos yeux s'affaiblir?

— Avec mes lunettes, je vois comme à quinze ans.

— Et d'avoir perdu toutes vos deuls?

— Parbleu ! elles m'ont assez fait souffrir; j'en ai - nainteDant de postiches qui m'épargnent les fluxions. >

Je n'ai pu m'empêcher de sourire.

« Vous croyez que je plaisante, a repris Roger avec im-

LA DERNtEBE ETAPE. Si

patience; mais DOD,surl'honneurlOnest injuste envers la vieillesse ; on lui demande les ressources d'un autre âge, BU lieu d'user de celles qui lui appartiennent. Le regret est le fond de l'^e humaine : pour qu'une chose plaise, — ilfaut l'avolrperdue. On pleure l'enfance dans la jeunesse, la jeunesse dans l'Elge mûr, l'âge mûr dans la vieillesse, et, comme celle-ci termine tout, on n'a pas le loisir de la regretter.

— De sorte que vous regardez l'espèce de malédiction qui pèse sur elle comme une injustice T

— Comme un lieu commun. Prenez garde, clierami, que le lieu commun gouverne le monde ; il suffit qu'une sottise soit répétée de père en fils pour qu'on ne l'examine plus 1 elle passe k l'état de vérité. Il semble que l'erreur soit comme le vin, et qu'une fois en bouteille dans un axiome, elle doive s'améliorer avec le temps ; les plu» vieilles sont les plus estimées. On a attaché à cert^ùos mots des épithèles fatales qui les marquent au front d'un stigmate indélébile: triste vieillesse... heureuse enfance... beaux jours du coUége... Autant de sottises et de mensonges I

— Quoi I n'aimez-Tous donc point ii vous reporter, par le souvenir, vers vos premières années î

— Eh I sans doute ; comme j'aime k me reporter vers l'orage qui m'a ballotté trois jours lors de mon voyage d'Angleterre ; comme je pense & ma jambe cassée et h mon grand procès. On se plalt au souvenir des douloureuses épreuves, ne fût-ce que pour se rappeler qu'on y a échappé; mais que Dieu me punisse si je regrette jamaih notre prison classique des Verrières 1... — ^A propos, cher ami, vous savez que c'est lundi prochain la Saint- Nicolas. Les anciens camarades se réunissent pour dtDer ensemble... Hélas 1 les rangs s'éclaircissent... chaque aa-

3) SODVET^ïUS D'DWVrEfLtARD.

née, la mort 6le un couvert... Noua Be swona quecintr; cette fob...

— Mais heureux de nous retrouver et de parler iJu'collège.

— Parbleu I le moyen que de vieux compagnons' de' chaîne ne causent pas de leur commune captivité?

— Votre vie d'écolier vous a donc hissa de bien mauvais souvenirs T

— Vousappelezçaunevicl s'eStécriéRoger; moi je l'appelle un apprentissage, c'est-à-dire ce qu'il y a déplus difficile, de plus déplaisant, de plus fastidieux.

— Et de plus indispensable.

— Qui vous dit le contraire? Pemez-TOus que je veuille mettre le feu aux collèges, commeie boargeoie d'Aristo* phane & l'école de SocrateT Non, sur mon âme ! je les estime, je les vénère; mais

il m'est bien permis penfrêtre' •de remercier Dieu d'en être sorti.
 Lif Grammaire deXe^ tellierest un livre fort utile, le Dittionnaire-
 de BONDet un répwtoire des plus respectiAlcs ; je ne refuse pa-
 sune certaine considération za Gradiis ad-Pamassumi et leS' Ra-
 cines grecques de Lancelot ont droit à toute ma reeoO" naissance
 ; je louerai même; si vous voulez, leS -longs pensums de notre
 vieux professeur de cinquième, les w ténues aux-beaux congés
 d'avril, les promemides en rang le long des prairies diaprées de
 fleurs et de 'papillons. Tout cela était juste, nécessairei Seulen-
 test, vous ne vonsoffenseri'i point si je préfère m» liberté
 d'aujo«rd'hui; D'autres adorent ce qu'ils n'ont plus^ moi je piié-
 fère-c& que j'ai La vieillesse me rit, parce qu'elle m'a «pperté;
 avec l'indépendance qui récompense le travail, l'expérience qui
 nous apprend à en jouir; la modération qui nous économise les
 joies, le loisir qui nous les fAÎtsavoucher... Que le monde chante en
 chœur^ sur un ton méloQ*

LA DERNIÈRE ETAPE: 33-

colique, ses regrets des jexmm années, moi je continuai ■ S
 chanter les plaisirs du dernier kge I »

DIS7n&£TioNe D£ VimiXARD.

L'ami' Roger se plaint depuis qudiia© temps de son doines-
 tique René : il n'a plus la tête ii ce qu'il fait; son ' mattre le trouve'
 toujours la plume à la main, griffonnant des pages qu'il cache
 ou^déctiiredès qu'on le voit. :

« Dieu me sauve I médissait ce matin Roger, je crois que le
 malheureux devient homme de lettres<, il n'est plus bon à rien. Il
 a sans cesse les yeux «u< plafontl^ comme s'il 7 cherchait une
 idée, et il ne voit plus les araignées qui y filent tranquillemeot

leur toile. QnaDd je lui demande ma tasse de chocolat, il m'apporte un tire-bottes; nous avons l'air de gens qui parlent deux langues différentes impossible d'entendre. »

Ces plaintes ont reporté ma pensée sur le service de Félicité, toujours si régulier et si attentif. Grâce à elle, les soins auxquels m'avait accoutumé celle qui était la providence du logis n'ont point cessé un seul instant de m'entourer. Dépositaire d'une tradition d'ordre et de dévouement, elle l'a scrupuleusement maintenue; l'esprit de la morte semble encore présider ici à toute chose et murmurer à l'oreille de la fidèle servante ses ordres mystérieux.

Pensant que René, qui vient souvent ici, ne pouvait avoir un meilleur exemple et une meilleure conseil, j'ai parlé à l'excellente fille du changement qui s'était opéré chez lui, je l'ai engagée à s'en servir, s'il se pouvait la cause et à le ramener par quelques conseils. Mats, J

u SOUVENIRS van vieillard.

Ea grande surprise, Félicité n'a point voulu croire aux torts de René. Contre son vœu, elle a trouvé des paroles pour le défendre.

* < M . Roger était trop vif... il donnait trois ordres à la fois sans laisser le temps d'y obéir... Rien n'était réglé au logis et c'était tous les jours un nouveau service... Autrefois, René passait la meilleure partie du jour à piquer des mouches sur des bouillons; maintenant, on ne s'occupait qu'à broser de petites pierres pour la collection de son maître. > Elle a continué ainsi, s'animant toujours davantage. Jamais je ne l'ai entendue faire tant de phrases et si longues. Il a fallu l'interrompre en renou-

lant ma prière d'avertir Hcné. Elle me l'a promis enQn, mais avec répugnance.

« Les maîtres, a-t-elle dit en terminant, ne sont pas justes pour les domestiques. >

Je l'ai regardée avec surprise, et elle a ajouté très-doucement :
< Je ne dis point ça pour Monsieur, au moins. >

Mais elle le pense pour d'autres. Ainsi, cette simple créature, qui ne savait que rire ou pleurer, commença aussi à juger. L'air du siècle a pénétré jusque dans la cuisine de Félicité.

J'ai bientôt oublié cet incident à ma fenêtre, où je me suis assis pour regarder les passants.

C'est tme de mes plus charmantes distractions de vieillard. Cette .toute qui glisse sous mes yeux réveille en moi mille sou-vedxrs, crée mille rêves, me fournit mille rapprochements.-Tan-tôt c'est une ressemblance qui me reporte en arrière et me fait re-passer par tout un poème de jeunesse; lantât des contrastes qui entraînent ma pensée vers les profondeurs sombres ; tantôt une expression aperçue, un mot saisi, une attitude interprétée, qui permettent de supposer un rapide roman dont les person-

LA DBRNIBRE ETAPE. »

nages disparaissent presque aussitôt en laissant Timagination chercher un déDoûmeot.

Penché à mon balcon, je ressemble au spectateur qui assiste, de loin, à une pantomime dont on ne lui a point dit le sujet. Mon théâtre est le monde, mes acteurs sont les bonimes, ma pièce est la vie elle-même. Il n'est point un de ces passants qui n'ait sa

douleur ou sa joie dont quelque reflet brille au fond de son regard, sa passion secrète sur laquelle il s'efforce de croiser son habit. La théâtre n'est que la révélation conventionnelle et exagérée des caractères et des sentiments qui se trahissent chaque jour sous DOS jeux sans que sous daignons y prendra garde. Tout homme et toute existence se résume dans la célèbre entrevue de Napoléon et de Pie VII. L'empereur, qui veut se faire sacrer par le pontife romain, joue d'abord le respect et la pitié.

I Comediente ! (comédien) murmure le pape. »

Alors le héros s'emporte, il crie, il menace.

« Tragedientel (tragédien), reprend le vieillard. »

Hélas I les deux mots peuvent s'appUquer à tous les • vivants : la jeunesse et l'ftge mûr flottent perpétuellement entre la tragédie et la comédie ; le calme arrive à peine vers les derniers jours, au moment ofi le rideau va se baisser.

Le vent du midi pousse devant lui de lourdes nuées; la pluie commence; les promeneurs se h&tent de rentrer... C'est un entr'acte dans la représentation que je suivais avec tant d'intérêt. J'ai refermé la fenêtre pour m'approcher de mon bureau.

Un atlas y était ouvert; je me suis assis et j'ai commencé k feuilleter ses cartes.

Ici la distraction change de nature. Tout k l'heure j'étais au spectacle, maintenant je voyage.

Four savoir tout ce que renferme un atlas, il fau t avoir -

SS SOCVENIttS D'tJW VIEILtABD.

parconni quelque belle contrée sans autre sooci qatrcdol: de voir et de sentir. Les impressions vous restenti' maù : SUIS ordre, comme les feuilles d'un livre mal paginé, Prenefl aion une de ces cartes qiii vous tracent les oca»tours du pays visité, qui marquent la place de chaque lien, indiquent les orientations et les didaoes, ce tàm>> de souvenirs va secoordonner; tous allez lire âaira>TO-tra mtoioîre sans coirfnBion, saas eneuig, sans oubli. Seurlement, où d'autres n'aperç(Hvent quedeà lignée- ccAftf riées, vous Terrez réapparaître les marveiUee qui ontautrefois frappé vos regards. Ici, h. la place daces^ruto confus, se dressent des Alpes-couronnée» d'une chevelure n«geuse; là, c^le tache sombre densnt un lac, miroir magique de toutes les r^olatios'du. ciel ^ plus loin, ces méandre sittuant se iransfonnont. en fleuve qui gronde, en forêts mystérieuses, en loDfue»valléeft perdues aux fentes-dee^mentagnes; plus loin encore^ces contours estompés au delà deegoelâ toBte3t<Tidey.c'est la mer aveeses vagues aux-crètès écumeu3efii,£eftborizont sans fin et sa respiration enteaéuedee deiucmeadea. Il n'est'pasumdeces points; un "de-cesn-MBB, quliie:'Ve)U^ rappelle qudtfue imprusion temble on diarmaetei^i

Et l'oa^ee -qui a gravé ces traits fmlrriacéet tondus, . s'a pas soupçonné un seul instant le don iéeriopie»que possédait son-oeuvre!' Hot-fiiteurj'ailongtei^ir^taidé ces hiéroglyphes aveo&ulant. d'indifférence! que âettii des sbélisqaes égyptiens; les cartes me semblaientJe réaultttf , de la promenade d'un han- neton taché d'encre' sur quelque maftUEcrit de nomendature géographique. Le temps seul a donné un sens à l'énigme £t levé le voila qui ms cachait ces mille spectacles.

Pour un écolier, un atlas n'est qu'un livre de classe; pour un vieillard, c'est une lanterne»

.XAI DERNIÈRE ÉTAPE.

REITE ET FÉLICITÉ.

Le jour baisse, l'air se refroidit; j'ai songé à allumer mon feu et j'ai sonné Félicité, mais inutilement. Il a fallu me décider à aller défiler devant le Boin même. Je l'ai trouvée ■ mais le tsuile avec Bécé. J'ai nru d'arrêter qu'elle le conseillait; mais, en m'approchant, je me «uis aperçu que c'était Kea qui avait la parole; Félicité écoutait d'un air embarrassé. Les rôles auraient-ils été changés subitement, et prêcherait-on la prêcheuse?

Je n'ai pu m'en empêcher, car au bruit de mes pas René s'est brusquement interrompu, Félicité est venue à moi, et je l'ai envoyée Plumer mon feu.

L'attitude du valet de Roger m'a paru singulière; il était très-rouge et tenait à la main son chapeau dont il s'ardait à le fond. OMBtes'il y eût cherché quelque bonne idée tombée dans le cerveau et pour le moment égarée. Qu'idi je lui ai demandé des nouvelles de son maître, il m'a répondu en balbutiant et a bientôt rompu l'entretien, sous prétexte d'aller reprendre un panier oublié à l'office.

Je suis retourné au salon ; mais, en passant, j'ai jeté un coup d'oeil à travers le vitrage de cette office. René s'était arrêté devant la petite corbeille qui renfermait le tricot de Félicité; il a regardé derrière lui; je l'ai vu

insérer une lettre dans la chaussette commencée; puis il est échappé comme un écolier en maraude.

Quand le i>niit de la porte d'entrée m'a averti qu'il

■ toit parti, je sms entré à l'office, j'ai saisi le mystérieux
billet et j'ai repris le chemin du salon. Félicité achevait
d'allumer le feu. Je lui ai gravement présenté la missive.

■ M SOTvEMIM D'DS VIKILLASD.

€ Une lettre pour tous, Félicité. » \

Elle m'a regardé d'un mf effaré.

«Une lettre, monsieur... d'où ça donc?

— De votre corbeille à tricot. »

Elle a ouvert les yeux encore plus grands. < Bonté du ciel! et
qu'est-ce âODc que ce peut être, monsieur?

— Vous me le direz quand vous aurez lu.

— Si Monsieur voulait lire lui-même... Je n'ai de bons yeux
que pour la moulée. >

Je ne me le suis pas fait répéter et j'ai rompu le cachet.

La lettre était écrite sur uie feuille de papier embellie de vi-
gnettes coloriées : les roses, les pensées et les immortelles enca-
draient la page d'une guirlande symbolique ; l'écriture était à
l'encre rose et ornée, au commencement de chaque ligne, d'une
de ces majuscules à l'air théâtral, qui font l'effet d'un tambour
major en tête de son régiment.

Félicité a penché la tête par-dessus mon bras pour voir l'épltre
illustrée, et n'a pu retenir un cri d'admiration. *

c Oh I monsieur, est-ce possible que ce soit pour moi ce qui est écrit sur ce beau papierf... Voyez, que de bouquets!... Ça a l'air de la lettre d'un prince... ou d'un député.

— Les princes reçoivent des bouquets, ma chère, mais ils n'en donnent pas, et les députés gardent les fleuri pour leurs discours.

' — Mais qui donc peut m'écrire si poliment?

— Écoutez. »

Et j'ai commencé à lire haut, sans prendre garde aux endroits où l'écrivain, comme la servante des Femmes lavantes, avait mangue à parler Yaugelas.

LA DERNIÈRE ÉTAPE. IV

€ Mademoiselle Félicité,

> La présente est pour vous informer des sentiments Sont auxquels je m'honore d'être plein !t votre égard, et que, n'osant vous le dire de ma propre bouche, j'ai celui de vous l'icrire de plume, avec l'espérance que le papier ne pourra vous offenser.

> D'autres particuliers vous auront dit, je suppose, qu'ils vous trouvaient mieux que Vénus ou telle autre dame du grand ton; je me suffirai de vous avouer franchement que je vous aime comme vous êtes, et que si j'avais l'agrément de vous avoir pour épouse, je D'aurais plus rien à demander au ciel, et que je pourrais mourir.

> C'est pourquoi je viens vous demander franchement si vous voulez me faire ce plaisir. J'ai trente-huit ans, quatre cent cinquante-six francs placés à la caisse d'épargne, et tous mes papiers qui sont en règle, même le certificat du médecin qui m'a vacciné.

On me propose un petit fonds de commerce que j'achèterai «i c'est un effet de votre part.

» Ayez donc la bonté de me répandre le plus tAt possible, car je ne puis plus attendre. Chaque fois que je TOUS vois dans votre cuisine, je suis sur le gril, rapport à. mon amitié pour vous. Tel est mon caractère. Nonobstant, je viendrai chercher la réponse demain si monsieur m'envoie en commission, et j'espère encore, mademoiselle Félicité, que vous ne refuserez pas de faire la mienne.

> Avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

» Votre respectueux et dévoué amoureux, 9 René Lebvioux. >

<<e SOUVENIRS D'UN VIKILLAIID.

Pendant toute la lecture de cetlD singulière lettre, Félicité n'a fait entendre que des iQtej'jeetiong, Ses cris d'admiration ou des éclals de rire; mais, au nom du sigpitaire, elle s'est tue subitement. k'ù relevé la U!te; elle était rouge et ses yeux briltaieùl L'iOinifie des étoiles.

« Seigneur I c'est de lui 1 -a-t-elle dit d'un teoeni irtiui blé; monsieur est sûr d'avoir bien lu... c'est bien de RenéT

— Voyez vous-mêmft »

Je lui ai montré la lettre; elle a eu l'air d'éfelcrle oom, comme peur être plus sûre, et de» humes lui sont venues aa\ yeux.

< Êtes-Tous fichée de la demandef ai-je repris.

— Oh! non, monsieur... bien au contrairel

— Cest-à-dire alors que René et vous étiez d'aoeord?

— Possible, monsieur, mais c'était sang le savoir. Faurreeher homme... il me disait seulement qu'il s'ennuyait seul...»

A ce souvenir, son attenânssement aTedoublé; elle a teint de ranger les fauteuils à l'autre bout du-salon, mais je l'ai vue s'es-suyer- les yeux. C'était 'an"aveu trop clair pour qu'on pût s'y tromper.

La malheureuse s'est laissée prendre à l'amour de ce nigaud. Nul doute qu'elle n'accepte sa demand»et qu'elle ne m'abandonne pour se mettre en ménage.

A cette pensée, je n'ai pu maîtriser un senlim^it de ■désap-pointement et d'impatience. J'ai brusquement rejeté à l'un des croissants du fuyei les pincettes qae je tenais.

< Voyons, me suis-je écrié, il faut pourtant que je sache ce qu'il en est; si rous êtes satisfaite, pourquoi pleurer t

LA D£Bni£JtE ÉTAPE. 3t

— Cert vrai, monaieur... c'est bieu vraila-t«lle repris entachent de rattraper une dernière, laraie... o'est Uiut plein bête... mais voilà qui est âni. >

Elle s'essuyait les yeux^avecson tablier et me regardait en li-rat. SoD sourira m'a a^acé eneoretplus que ses larmes.

€ Alors c'estictffiTeau, c'est terminé, a»»je ditien me levant, vous meiquitterez.pouriépoHser René.»

filie a fait un sursaut en rrinant la tAte.

« Ah I Jésus I s'estrelle éoriéei je a'avaiS' point ^eo&é &ça!

— Mais ii le faudra Wen I ai-je continué arec une ceptaineaig^reur. Vous ne me orayez pas assez riobe pour AToir chez moi une^strvante et on valet âei cbambrs; Âoié ne vous di-fril point, d'ailleurs, qu'il ■•mii 'eatKs^àana. le «ommerœT

— C'est jaite; j'ymge àeettehanre.

— Et songez^vous aossr aux résulta du c«nnier«e, à l'insuffi-sance de vos reesonrees pour le faire prospérer, par quelles an-goisses et par quelles privations voua arriverez peu à peu à la misèreT

— Dieudebontél qui a dit ça & monsieur

-~ L'expérience I Voyezouèn sont toutesles pauvres filles qui ont voulu renoncer à l'aisasce et à la eécmité dont elles jouis-saient chez un maître pour .braver /les chances du mariage. Rap-pete-vaua d'abord la voiaina Marguerite, ^widonnée par son mari...»

Elle m'a interrompu vivement.

< Ahl mais René est un brave homme, luit

— Soit. Voyez alors lapc^le mercière du coin, quin'a pas & se plaindre de son mari, mais qui' ne peut Bourrir ses six enfants...

— Et de si touix eofHDts 1 a dit f aiàli: dooties-yeux

. C.oo-;lc

' sont devenus humides ; si bons à aimer que, comme elle le disait encore hier, elle ne donnerait pas tant seulemect le moins chéri pour la couronne de France.

— Mais, un jour ou l'autre, elle les donnera pour riim & l'hAplal ! ai-je répliqué durement, car c'est la destinés ordinaire de ces pauvres êtres mis au monde pour souffrir. L'hôpital ou la prison, c'est-à-dire la misère ou le vice... à moins que ce ne soit tous deuxl >

Et pour mieux contraincre, j'ai appelé à mon secours la statistique ; j'û montré cette plaie du prolélariat s'étendant et s' envenimant par elle-même; je me suis eCforcé de mettre k la portée de celle qui m'écoutait les principaux arguments de Malthus; je l'ai montrée devenue l'Eve d'une race maudite qui n'avait point sa place dans le banquet humain I

La pauvre lille n'a rien compris à mes paroles, si ce n'est que je désapprouvais son mariage avec René, et elle fi'est mise à sangloter. Son chagrin m'a ému. Je l'ai consolée de mon mieux, eu lui disant que nous en reparlerions demùn.

Ce matin, j'ai fait venir Féhcité pour reprendre l'entretien d'hier. Elle avait le sang au visage, les paupières gonflées et les joues marhrées de larmes ; mais ses traits exprimaient une sorte de résolution fébrile. Je lui .ai' demandé si elle avait réfléchi.Ellea répondu précipitamment qu'il n'y avait plus h. revenir, qu'elle épouserait René. Et comme j'ai voulu reprendre mes objections de la veille, elle m'a interrompu.

« C'est sdr que monsieur doit avoir raison, a-t-elle dit;

mais pas moins j'ai confiance en la bonté de Dieu. Il ne

peut pas avoir détendu aux pauvres gens d'être heureux,

et pour ça faut bien qu'ils aient le droit de s'aimer.

.—Et qui vous garantit l'avenirT ai-je demandé; d'aa-

LA DERIÈRE ÉTAPE. 33

très ont une famille, uDe position, des épargnes suffisantes: mais vous?

— Eh bien I nous aurons la Providence, a-t-clte dit en joignant les mains avec ferveur. »

En tout autre cas, j'aurais été touché de cette pieuse confiance ; mais je n'y ai vu, celte fois, que le subterfuge d'une passion qui cherchait à s'excuser en mettant sou imprudence sous la sauvegarde de Dieu. II y avait dans le ton, dans l'air, dans l'altitude de Félicité, quelque chose de têtue que je ne lui connaissais point encore; évidemment elle avait repoussé d'avance toutes les objections; elle D'en écouterait aucune, son désir était sa loi.

Habitué k sa soumission, j'ai été blessé de cette révolte subite; j'ai trouvé de l'ingratitude dans cette facilité à rompre l'espèce d'association qui nous unissait depuis quinze années; je me suis dit avec amertume que les serviteurs les plus dévoués et les plus fidèles n'aimaient, chez nous, que le pain assuré et le toit qui les protégeait. A force de bons traitements, de confiance, nous croyons leur faire prendre racine dans nob'e vie, les lier à nos destinées comme d'humbles amis. Chimère! à la première occasion l'esclave déguisé rompt sa chaîne. Rien ne le mêle à nous, rien oe l'attache; nous espérions en faire une feuille du grand arbre de la famille, ce n'est . qu'un oiseau caché dans ses branches et qui s'envole au premier rayon de soleil.

Ceci m'a aigri. J'ai congédié froidement Félicité en lui déclarant qu'elle était libre et que j'allais m'occuper de pourvoir h. son

remplacement. La pauvre fille, très-émue, aurait voulu répondre, s'excuser ; mais les paroles lui ont manqué ; elle m'a regardé d'un air suppliant, comme si elle m'eût demandé de la deviner, de dire pour elle ce

.3t SOOVENIRS D'UN VIEILLARD.

.qu'elle pensfttt. J'ai gardé mon sentiment hautain et elle a été fûv^ de partir sans s'expliquer.

Resté Hsul, je me suis mis h, me promener dans ma chambre en coutinuant mon réquisitoire contre les dotnestiques.

Et, à co propos, je ferai ^server que le monologue, si • souvent ori^uéâns les. pièees de théâtre, est, de toutes les formes de couTersalioa, la- plus. ordinaire et la plus naturella. Ot trouver, eu effet,, un interlffouteur aussi intime, aussi discret, aussi eonûliant et de meilleure compagDJeque-Mi^néineT Quel autre saurait faire cepondre aussi faciiciaaBt la pensée h la pensée en supprimant les mots, parler sans obscurité, répliquer <sftn3:huaieur? La<inwu>logue.estun perpétoel triomphe ora(oire,'Un festin^qti^on £».sert de ses propres maiD3,.stoù ' tout agréé; busullus soupe chez LucuUus.

Je poursuivais donc toutbas mes récriminattoos avec Dne . approbation croissante de mon &udi(t»re intérieur. Les argiunents occouraientàmoitappelcommeles soldats qui forment leurs rangs el prennent l'ordrede bataille.

En tdte morebaient les;gros6eE raisonsi commandées - par la prodesce, et destinées i. oomballm tout mariage «ans munitions de réserve; puis VMait l'artiHerie des . tuppositicms, t^esque ehémages, aceroisneman' de- famille, maladies Ripais les

Iroupes légères portantteurs drapeaux sur lesquels on lisait 'tous-
jours le-même mot : € Misère I misère ! misère I »

Bt quand j'avais Uni, eomoie' Homère, 'le «lénombrement de
cette redoutable armée, j'en venais, belon l'expression du palais,.
aux questions préjudicielles. Je me deâiandois comment l'idéede-
mariageéiaitnéesi-Md aucœur de Félicité, et y avait fait* r^curi-
P'subiteHient cetété de. la Saint-Martin. Je eben^aioqvel'cbarme
avtiit

LA liUnK-IKRB BTAPE. «S (-

pn l'attirerwrs cetsmouFOusd^jeU, jaun»et flageotantt que
Roger comparaità .uo pcôs da Soissem desiMké dans sa gousEe.

Étrange ^aremeDt<qui lui faisait: sacrifier -à des espA»
rances iaceriaines-un honbeur suret coonu 1 II étaildùoc trop vrai
que la pluput des enfants d'Adam n'avaient pas mémeeude sa-
gesse lea cinq soi» du Juîf.eirant, etqu'iU ne pouvaient Taira face
aus besoins de chaque beure^ Aveceux lepassé-n'aseuvait jant-
tiiaravenû'; de longue»' années de raisoD ne les préparaient:qu'k
la folie. Ils mar<. gusient lear route, comma le petit Poucet, avec
dea mietUs qu'emportaient tous ira oiseaux du, ciel, et fioiS"
saient toujours par se Uouvne- égarés^ comme lui^ saaa. direc-
tion et san» lumière.

Que pOHvai&'je ; furet J'avais crié klaifollecréalura que ie lo-
gis de)'ogn!.était.precbe; mais elle avait conti— noé, certaine que
Diea accomplirmt pour elle un. mi-~ • rad«, et lui ferait ironrer
les bMles de-aeptlieuas^ J'avais ddsormaia cessA'^âbV'respo-
niaUfl,. puisque rien ne pou-, - T»t-lui fdrerregardet'à BOB.piidB.
Je rentrai» chez mù avec ma lanterne, laissant Félieité^lt tontes

les foodrièFeai du chemin. AlmndOBi&^ar:db, je l'abaiulDBi-miaÀ mao tour.

TOI

DIT PLAISIR DK TOTs' LES AGES.

TOMb£h£Bni tr«s mnaidens Ambulants se-Bonl.arrétâs. sons mes' fetèbes : c'étaient trois Allemands qui. jonaicDt dei fra^nan-la-de ayapboBia avec un enseinbleh merveiUem. '

J'ù tonjfwS Tesvdé la .iaini]u& cooniM un CMOpIi^

M SODTEninS D'UN VIEILLARD.

ment da langage ; elle réveille certîùnes sensations qae la parole laisserait endormies, et traduit des nuances de sentiments pour lesquels les dictionnaires n'ont point de mots. Ce n'est pas, comme le dit Beaumarchais en raillant, < ce qui ne vaut point la peine d'être écrit qui se chante, > mais bien ce qui ne peut être dit ni écrit. Aussi quel charme dans cette signîacation indécise I II en est de la musique comme des nuages d'un ciel d'automne dans lesquels le regard trouve successivement toutes les images qui flattent notre fantaisie. Chacun écrit son poème sous ces mélodies flottantes; les sons semblent insensiblement se transfigurer, prendreune forme visible, glisser devant nous comme des visions.

Pwfois, c'est un féérique paysage qui sort lentement de ces limbes harmonieuses. On voit sMtendre les horizons fuyants, se dresser les colonnades de marbre, jaillir les eaux cristallines ; on

entend le vent bruire dans les ombrages embaumés; le soleil brille, les oiseaux gazouillent, mille fantômes gracieux se laissent entrevoir à travers les feuillées. Ce sont les jardins d'Armide ou les palais des Mille et une nuits.

Puis tout s'écroule subitement, et la scène change. Voici les monts sauvages qui montent vers les nuées, les grands lacs qui dorment à leurs pieds, le cor des Alpes dont les sons se prolongent dans les ravines ; la nuit descend, le vent murmure sourdement à travers les sapins ; trois hommes se dirigent sur trois points différents vers le Gcuttli, où ils vont jurer la délivrance de leur patrie.

L'héroïque vision s'évanouit encore ; cette fois, c'est le haut-bois qui se fait entendre; des cris joyeux se répondent; la danse des villageois commence; on voit les pas cadencés, on entend les éclats de rire, toujours plus bruyants, jusqu'à ce que l'air s'allourdisse, que le ciel se

LA DERNIÈRE ÉTAPE. 37

plombe, car le tonnerre gronde au loin. Il s'approche, il éclate, il disperse les danseurs frayés. J'ai reconnu ta symphonie de Beethoven.

Uéves charmants et toujours nouveaux, que l'âge 1:9 peut enlever! car, si d'autres joies échappent, celle-ci, du moins, reste tout entière.

C'est, en effet, aux heures du déclin que le choix de nos plaisirs de jeunesse devient une ressource ou un châtiment. Tandis que les jouissances grossières s'usent elles-mêmes, les délicates semblent se féconder par l'usage et devenir plus complètes.

Je viens encore de l'éprouver tout à l'heure en entendant ceUe symphonie exécutée sous mes fenêtres. Kenversé dans mon fauteuil et les yeux fermés, j'écoutais avec un paisible ravissement. Le violon, l'alto et le violoncelle sont d'abord partis d'un mouvement modéré en faisantentendredes accords harmonieusemen-tentrelacés. On eût dit trois amis qui se mettaient en route d'un pas égal pour quelque promenade matinale.

Bientat le violon a pressé le pas et élevé la voix ; il s'exaltait sans doute k la grandeur du spectacle ; il montraitle soleil incendiant b l'horizon des brouillards qui se déchiraient comme un voile, et la création, surprise dans son sommeil, se montrant aux regards dans toute la grâce de son immortelle beauté.

L'alto appuyait, de loin en loin, par une exclamation admirative, et le violoncelle ajoutait quelques mots avec la gravité d'un vieillard.

""Tous trois ont atteint le sommet de la colline. Là le Tioloncelle a fait entendre un hymne religieux soutenu par la voix de ses deux compagnons.

Pendant ce temps, le soleil, qui avait grandi, inondait la campagne de ses vagues d'or. On entendait bourdon-

^uer l'abolie et te ruisseau bruire daoft les glaicnls. tes trois promeoeurs se sont assis pour une iotime causerie.

Le violon a d'abord raconté ses chimères de j^oe homme : — nom glorieux, amour pEVtagé, éprenres victorieuses *— il s'est montré tesant la réalité à la men» de safantaisie, comme l'archange deRaptaaël tient le démoD.

Puis l'alto a parlé h son tour : il a dit ses durs travaux, «a forte patience, ses iHits déjà attelBls, «t ceax qu'U voit plus rapprochés ; pour lui, la vie est obo moBSOH mûre, -et sa raucille est aux pieds des épts.

EnQn le violoncelle a élevé sa vois oà vibre une metioB attendrie. IL a redit les confidenoes dasas detn compagnons en y joignaot les leçons de l'expérirace. Répété par lui, le chant d'espoir de la jemesse est devenu plus cakue, l'hymoe de triomphe de l'&ge mûr est devenu plus doux, et, ramMés par cette voix d'une eagvsse émue, l'alto et le violon ont fini parBâooBfoadfBavecçHedafts un mélodieux accord.

Je ne suis sorti do mon espAce dialhicrtaitien qu'en ^ entendant retentir daas la sM)Ue de fer de& AHomaads les gros sous qoe leur jetaient las audileors de la me ; j'ai voulu m'assoeierà le-vrgéBéroBilé, et les trois rai^ideiis ont paru eachant^ de la reeette : aussi soflt-Us repartis ^n jouant use hoi^frois&qui m'a fcôt tressùSir.

Cet air, je le reconnais : c'est it» que r^tùt l'sniMelie du bal, la prenière fois que je vis celle qui devait aasirer mon boohBHr. Je Bfl liai jmais. ealesdti depiù saas ne reporter, par la pensée,^^ celte soifée qui décida d» ma j vie; en l'éeontanl, il nt) semble que je r^woiMse^e arrière jusqu'il l'âge oii la vie était eBeorepourmo»OMMDe un livre dont les feuillets n'avaient poKl été rnupés, «t que je possédais sans le connalUfe.

J'ai refermé ma fenêtre; ie me suis rassis, te frwta^

LA DBBNieitE tTAPB. U

pu jé CMLre le marbre de m& cheminée, et j'ai laissé mon «prit remoyal»' lentemoit ce fleuve de trente années qui a emporté dans son cours tant de débris de moi-même. iBseasiUemeof toutes les images du passé se sont ravivées ; je me suis retrouvé jeune, pauvre et amoureux comme au jour où Louise et moi nous n'avions pour prendre courage que cette invincible eonfiaoce de ceux qui creient et espèrent. Ces souvenirs ont pasié sur mon cœur comme un ventde printemps sur UK (erre glacée ; }£ l'ai senti se nuûu^ , s'aUMtdrir. Je me anis levé, j'ai ouvert mon se-crélaire, H, dans ua tiroir dont je connais seul le secret, j'ai pris use pe^ cassette d'écaUle d'oi - 6'est ex^halé un parfum de véty-vâ*. — n m'a semblé res- pii-er un souSle qui avait psesé sur ma jeunesse. — At- Ions, du cwiragel ouss regarder en face es soe-vern heureux, ddu« proineaer sans faiblesse au milieu de ces palais de fées dont ie temps a &it des ruines ! — Mail surtout {ffcm-sns la porteà double tour, afla que perstniM se puisse mai surpi-ceodre dans cette rcnoe.

REVUE d'un vieux SEGKÉTAIRB.

Lft revae d'un seerAtaire depuis longtemps à notre iHOge n'est pas ua acte sons importance; qui pest être ràr de fouiller impunément dans ces archives du passé T d'y retrouver safls erabams tes vestiges dejsesseutiments et de ses habitudesT

Qaeâ'aecusatMQS souvent dans les témoins muets de notre vie I II semble que chaque objet dont nos ^eux «mt frap^ Méve succssivemeat la. voix ponrnous raconter iB) cbapitre de nos mémoires ; et sile récit déplaît, nont

D,mi,.,=db,Gooylc

to SODTENIRS ITDN VIEILLARD.

avons beau renfermer le narrateur importun et partir, sa
voix continue & vibrer; nous l'emportoos au dedans de
Dous-même.

En définitive, l'examen de notre secrétaire n'est qu'un examen
de conscience auquel on procède par tiroirs.

Le temps est venu de faire le notre ; laissons la petits cassette,
et voyons le reste.

Premier tiroir. Il ne renferme que des quittances. D'abord leur
aspect me réjouit. Toutes sont rangées en ordre, par année; elles
semblent proclamer ma prudence et ma régularité; mais une ré-
flexion arrête court mon orgueil... Si je les relisais, combien
d'entre elles consta-teraient ma négligence ou mes caprices I Que
de dépenses mal faites ! que d'achats infructueux I que de folles
expériences I De tout l'argent porté sur ces mémoires, qu'il en est
peu qui ait sérieusement tourné à mon utilité ou à mon plaisir t
Combien de ressources gaspillées par irréflexion ! Je crois lire au
dos de chacune de ces quittances un mot accusateur tracé par la
main qui écriTMt sur les murs de la salle du festin de Balthasar:
Vanité! sottise! sensualité!... Je n'en veux pas lire davantage, et je
renferme brusquement ces impertinentes.

Deuxième tiroir. Ici sont les ordonnances du médecin et les
remèdes employés. Encore des quittances soldées à la plus dure
de toutes les créancières I Les comptes de tout à l'heure rappel-
laient la rançon payée aux besoins de la vie; ceux-ci rappellent la
rançon payée aux infirmités. Ils sont fila fois un souvenir et un
avertissement; comme le prêtre, le lendemain des fêtes folles, ils
semblent me dire : « Tu es poussière et tu retourneras en

Troisième tiroir. Son aspect est moins sérieux et ses enseignements moins sévères. Il ne contient que des

LA DENNÏËBE ÈTAPE. 41

échantillons de miDéraux,' des coquillages, quelques fragments d'antiquités. Ce sont les préliminaires de vingt collections toajonrs commencées et toujours interrompues; une nouvelle preuve de notre inconstance et de nos variations. Madame de Staël a dit que tout ici-bas n'était < que des commencements. > Hon tiroir le pronveralt au besoin.

Quatrième tiroir. Des notes historiques et littéraires, des manuscrits arrêtés au titre, beaucoup de pensées illisibles et incomplètes, hiérpglypfces qui n'auront jamais de ChampoUion I Ha vie s'est passée, comme celle de tant d'autres, à rêver la préface d'un livre qui ne devait jamais exister. Il en est de certains esprits comme de certains arbres ; au printemps ils se couvrent de fleurs dont pas une ne peut se nouer en fruit pour l'automne.

Cinquième tiroir. Celui-ci mérite d'occuper plus longtemps mon regard. Voilà les correspondances d'amis per* dus. Les uns, qui ont succombé en chemin, n'ont plus de nom que sur une tombe ; les autres ont changé de route et adorent de nouveaux dieux. Ah I ceux-là, du moins, ne sont que des morts, tandis que ceux-ci sont des transfuges ! Le souvenir des premiers ne réveille qu'un regret ; celui des seconds réveille la douleur et la colère. Quoi I partir ensemble, avec la même foi, le même drapeau, les mêmes espérances, et, au premier carrefour, voir son compagnon le plus cher s'échapper furtivement pour rejoindre le camp ennemi I l'entendre blasphémer les noms qu'il révérait, rire des enthousiasmes qu'il a partagés, répondre par un coup de feu au cri

qu'il répétait avec vousi^Quel plus amer désappointement!
comme il décourage des hommes et fait douter de l'avenir I Ne
nous arrêtons pas à ces pensées ; je ne veux point lire ces témoi-
gnages de promesses oubliées, de croyances trahies...

U SOUTEKIRS D'Un VIELLARA

Celui qnî les « écrits et que j'ûmaisa'est plus scroetle lene;
oneautnâmeaflimeûfonneiui porte aonoin.

Sûaime tiroir. Ici se trouve la casseUe;c'e&t elle qu'il fout our-
rir. Je m'arrête; mon cœur bat plus fort, mauMiD tremUe; oafia
le coQ?erclle est soulevél Les wOà, les trésors de mon puirre
foyer, les diamants de loa oimronne domestique ; tous les doux
souvenirs d'autrefois y sont repKÉsentés; je pais relire b le poë-
rae de ma jeunesse et de mon û^ mûr, écrit, comme les annales
des iDcas, pariks symlx^ parlants. Cliaqae objet que mon œil re-
trouve redit un épisode de ce poème. Ici, une branche de laurier
flétri me i^wrte aux triomphes de mon fils Williams, quittant le
collège chargé de couronnes ; là, une fleur d'onnger arrachée au
bouquet de ma flUe Auna me rappelle œ jour de joie douloureuse
oà «a mère et moi l'avow remise à l'amour d'un autre prolecteur.
Hélas 1 tous deux âevaieot être btentM enlevés à notre foyer par
les eslgenoa du devoir ; tous deux, à peine entienue depuis, Ottt
désonnais l»ir vie ailleurs 1 Je tous presse sur mes lèvres, pUe
fleuret pauvre feiùUe fanée, qui seules mainlennaat me restez
d'eUe et de tuil

Haie que d'aabies souvenirs près de vousl Cet anneau
d'a^iaoce retiré du doigt de leur mère avant de la cacher sous le
linceul, ce collier de conûl, ce bracelet d'argent qui la parait aux

jours de sa jeunesse et de sa beauté! Oh 1 comme & leur vue tout le passé se redresse dans ma mémoire t

< Je me uiii assis; j'ù repris l'un après l'autre, d'une main tremblante, ces gages des brillantes années ; j'ai rouvert nos lettres JEumies par le temps. L^ voilà bien telles que notre ûèvre d'abord les avait failes^^voc leur écriture Que et leurs lignes croisées, avec leur papier longtemps froissé dans la poche ou près du corsd, avec

LA DENNIERE ETAPE. 43

les doubles, les triples post-scriptum. Age heureux où l'on D'à jamus tout dit. Je les relis, partagé entre l'allendrissement ^ le sourire. Que do points d'exclamation I on dirait le défilé d'un régiment i\ e petits lanciers. Mais aussi quî d'abondance de cœur! q'aelflotd'espérancesl comme on croit de txHine foi à ces exagérations I comme l'impossible paraît facile I Eh 1 pourquoi serait-on Jeune, si ce n'était pour attendre des miracles? Du haut de son enthousiasme, on promène les yeux sur les quatre coins de l'horizon, cherchant le corbeau merveilleux qui nourrissait les stylites; c'est seulement quand la faim et la nuit sont venues que les regards se baissent et qu'on songe k dettundef le pain du jour à la terre, au lieu de l'attendre da ciei.

D'une de ces lettres qui racontent le roman de notre jeunesse tombent tout, à coup quelques fleurettes en détacia. Ah I le temps leur a vainement enlevé la forme et la couleur ; je les reconnais ; c'est le premiCT don de Louise, leiragile uineauqui oommeQ<;a & unirnos deux destinées.

Je me rappelle encore tous les dë4Ails. C'était un des derniers jours de juin ; nous revenions d'une longue promenade. Son

oncle me parlait de bálisset de plantations, tandis qu'elle s'écarterait pour cueillir, à la lisière des prairies, les centaurées et les myosoUs. Distrain malgré moi, je suivais la niéco du regard, n'écoutant l'oncle qu'à demi, quand je la vis tout à coup s'arrêter. Un enfont se tenaitdebout lui milieu du sentier ; sa tête blonde atteignait à peine le sommet des herbes fleuries ; il regardait autour de lui avec épouvante et il pleurait. Elle s'approcha pour l'interroger; nous-mêmes venions de le r^oiodre.* L'enfant, interdit, n'osa d'abord répondre; miis die s'était agenouillée sur l'herbe pour être à soa niveau ; elle l'attira daos ses bras, une joue sur sa joue

D,mi,.,=db,Gooylc

U SODTEMnS D'en VIEILLARD.

I)umiâc,c[elle se mit k le rassurer par des baisers. H put alors faire comprendre qu'il avait quitté la maison pour rejoindre sa mère aux faucheries, et qu'occupé des fleura et des oiseaux, il avait perdu sa route. Louise s'écria aus< sitôt qu'il fallait le ramener ; mais l'enfant venait de loin et était trop las pour marcher. L'oncle commençait h élever des objections; il parlait de le laissera la première ferme ; Louise, qui pensait aux inquiétudes de la mère, ïvait des larmes dans les yeux. J'enlevai l'enfant entre mes bras en demandant gaiement qu'on me montrât le chemin. Elle poussa un cri de joie, et son regard me remercia. L'oncle voulut élever encore des objections; mais je m'étais mis en marche; il suivit en grommelant.

Nous traversions des prés dont les vagues fleuries ondulaient autour de nous sous le vent du soir; le parfum du foin coupé nous

arrivait des coteaux, et l'on entendait au loin, dans les bois, les grelots des attelages qui regagnaient les fermes isolées.

Louise marchait à mes côtés, jouant avec l'enfant toujours plus rassuré. Sa main agitait devant lui le bouquet de centaurées et de myosotis que pendant longtemps il s'efforça en vain de saisir ; mais, profitant d'une distraction de sa part, il se pencha sur mon épaule, avança le bras avec une rapidité imprévue, et arracha les fleurs en poussant un de ces éclats de rire frais et vainqueurs qui sont comme le chant de l'enfance. Louise ne put réussir à les reprendre jusqu'au moment où nous atteignîmes la ferme.

Tout y était déjà dans le trouble à propos de l'enfant disparu. En l'apercevant, la mère accourut avec un cri de joie et les bras ouverts. Elle voulait nous dire sa reconnaissance, elle ne put que balbutier quelques paroles en*tre coupées ; mais ses pleurs nous remerciaient.

Cependant la nuit allait venir, et la ville était encore éloignée ; l'oncle nous pressait de prendre congé. Comme je m'approchais de l'enfant pour l'embrasser, il jeta ses deux petits bras autour de mon cou, et, appuyant sa tête blonde sur mon front humide de sueur avec une grâce caressante, il me présenta le bouquet dérobé à Louise.

Je la regardai ; elle sourit et rougit en même temps.

« Dois-je accepter ? » demandai-je.

— Ne voyez-vous point gagné ? » dit-elle à demi-voix,

je l'embrassai tendrement l'enfant et j'emportai les fleurs. Depuis je les ai conservées, et les voici, mais devenues, hélas ! ce que

tout devient ici-bas, des débris I

En continuant à fouiller, je trouve mes correspondances intimes : lettres échangées avec Louise pendant nos courtes séparations, longues épîtres de fiancés ; et, en remontant plus loin, tout ce qui se rapporte à la difficile négociation de notre mariage. Voici les brouillons de mes plaidoyers à l'oncle, où les points d'exclamation reparaissent aussi pressés que les bâtonnettes d'une colonne d'attaque ; puis les réponses de l'oncle, brèves, sèches, fortifiées de murailles infranchissables ; difficile débat qui peut se résumer dans ce vulgaire dialogue.

L'oncle. Monsieur, ma nièce n'a point de dot.

Moi. Je le sais, monsieur ; mais je l'aime.

L'oncle. Vous êtes également sans fortune, monsieur.

Moi. Monsieur, j'en avoue ; mais je travaille, et je l'aime tant je l'urne!... .

L'oncle. Songez, monsieur, & toutes les épreuves que peut vous infliger l'avenir. ^

Moi. Ah I monsieur. Dieu nous aidera, et j'aurai du courage; je l'aime! je l'aime! je l'aimel... »

SOUVENIRS D'un VIEILLARD.

n) (Ht ne prend pas un caprice pour an choit^ it pour une affection? Aimer, c'est coonat» tre loul ce qm fait qu'un autre nous ressembte parl'&me ; c'est estimer avec toidresse, »e confier avec sécurité; c'est trouver à la foia un confident, un conseiller, un soutien ; c'est aspirer enfin & devenir meâlteur en se complétant. L'égoïsne à deax, dont parlent les rotoEDders, n'est que

l'amour d'un jour, d'une seBuiioe; odui qui doit n«es suivre des années fleuries aux annéei blsnchUsaaies, à tiarers les souffrances et les ruirnit comme à travers» les snecés et les joies, oelni-ia ne ferme point le cœur, il l'élargit. On sent le besoin de foire partager son Iwnlieur & touB ; les bras, loin de se refermer sur ce qu'on aime, s'ouvrent devant te monde avec un sympathique attendrissement; on voudrait, comme le pontife de la vie élem^le, envek^pw dans une même Mnédiction le tojtr et l'univera, uriii «t orbil

Loué soit à jamais le jour où je l'ai compris, où j'ai choisi pour compagne de mes étapes terrestre, non celle qui passait en carrow, aieis l'humble et vaïllaDte voyageuse qui savait sspportra dmceuait la poussière de la route ou la pluie du cid t

Je suis précisément arrêté sur cette réOexion par trois coups frappés ji ma porte. C'est Félicité qui m'avertit qu'il j a là qud-qu'un avec on bûkl pour moi.

< Qui oelaT

— René. »

La voix delà pauvre fille a fléchian proiunçaot ce nom.

Elle aussi a choisi René sans cidcul, sans caprice, parce qu'elle l'a trouvé selon son cœur. A toutes mes objections, elle eûtqn répondre comme moi jadis & l'onde de Louise : Je l'aime I et cette rûson qui, dans ma bouche, me semblait victorieuse, dans la sienne je l'ai

Là DERNIËBEËTAPK ĨT

déglarée misérable. Pourquoi donc deux poids et deux mesures?

Ah ! c'est que l'Age est venu glacer ma logique ; c'est qu'elle a perdu ses deux ailes, l'espérance et la foi ; c'est que maintenant les longues routes m' épouvantent et que les grands horizons me font peur.

Puis, qui s'eût si ce que j'ai cru son intérêt n'était pas le mien déguisé ? si je ne me suis pas surtout effrayé de ce mariage parce qu'il me laissait sans serviteur et me livrait à tous les ennuis d'une recherche nouvelle? Hélas ! notre propre cœur est un théâtre dont les acteurs ressemblent à tous les autres; que de vauriens y jouent des rôles de héros !

Cette fois du moins je ne serai pas leur dupe. Vous ne m'aurez pas vainement reporté en arrière, souvenirs de jeunesse; je comprends votre avilissement, et je saurai m'obéir.

Je suis allé ouvrir la porte, j'ai fait entrer René, puis Félicité ; je les ai interrogés avec une familiarité amicale. Leur attitude est réciproque, sur leurs projets : tous deux sont forts de bonne volonté et d'espoir, mais sans folles illusions ; ils s'attachent aux obstacles, ils acceptent d'avance la pauvreté et la fatigue ; toute leur ambition se borne à les suffler ensemble. Ces cœurs naïfs ont un arrière de jeunesse qui ne demande qu'à se dépenser.

Qu'ils en jouissent donc selon leur désir ! Après tout. Dieu n'a pas fait le bonheur seulement pour les beaux, les forts et les triomphants. Toutes les moissons ont leurs glaneurs. Je reprends avec Félicité le ton que je n'aurais jamais dû quitter ; je promets à René de paier pour lui à son maître qui ne sait rien encore ; et,

comme je dc^i me panir de ma dureté d'hier, je leur déclare que
je m^ i-^rgedclanoce.

D,mi,.=db,Gooylc

IB BOCTEIfIR:{ D'UK VIEILLARD.

Cette fois, Félicilé perd tout h. fait la tâche ; elle vent parler et ne peut arriver qu'à des éclats de rire qui se terminent en sanglots. René tord sa taille drcouOexe jusqu'à se donner l'apparence d'un poiot d'interrogation, et répète : < Ahl Honsieurl > en loamant son chapeau. Jeles congédie avec uo sourire ; ils partent contents d'eux et mo laissent également content de moi-méoie.

LES LETTRES

Cest aujourd'lmi que je reçois les lettres de mes enfants; elles sont là toutes deux sur mon bureaa. Je reconnais chacune d'elles à la forme de l'enveloppe, à la couleur du papier l — Chers visiteurs que j'attends chaque semaine, et qui m'apportent comme un accent affaibli des absents I

Une lettre a toujours en pour moi je ne sais quel invisible charme. Je ne puis regarder cette feuille pliée que referme un cachet fragile, sans penser qu'il y a là quelque chose d'une âme humaine, un fugitif rayonnement de vie qui a traversé l'espace pour arriver jusqu'à moi. Que de fois, accoudé le soir sur mon balcon, quand le courrier passait au galop de son attelage, j'fù été saisi à la pensée de ce qu'il emportait de mystères douloureux, de haines déguisées, de confidences charmantes, d'élans sublimes peut-être
1 Tout ce monde intérieur, dont nous ne voyons que le masque,

avait là son secret écho : c'étaient les confessions intimes du genre humain qui passaient, confiées à des mains grossières et indifférentes.

Celles du facteur ne le sont guère moins : je le vois

LA DERMÈRE ÉTAPE. «o

chaque matin semant ça et là, avec insouciance, les nouvelles tristes ou joyeuses; chaque lettre n'est pour lui qu'un mandat au porteur; mais celui-là, combien j'ai toujours été heureux de le solder! Si les lettres sont un plaisir pour tous les âges, elles sont plus particulièrement la ressource des vieillards condamnés au repos ; ils n'ont que ce moyen de visiter les absents; ils peuvent écouter sans fatigue les confidences silencieuses ; la tyrannie des devoirs journaliers ne leur ôte pas le loisir d'y répondre ; ce qui n'était autrefois qu'une obligation passagère peut devenir une de leurs distractions sérieuses.

Nulle autre ne me semble plus douce. Ces lettres de mes enfants que j'ai lues une première fois, je vais les relire pour y répondre ; je vais repasser par tous ces détails qui me font assister à leur vie. Ici demander un éclaircissement, là, donner un conseil, puis raconter à mon tour mes actions et mes pensées, sans autre souci que de laisser toutes les portes ouvertes entre nous et eux.

La lettre d'Anna renferme une grande espérance et elle parle de leur faire embrasser, aux vacances prochaines, ses enfants que je n'ai vus qu'au berceau. En quittant leurs pensions, ils pourront faire le détour qui les conduit jusqu'à moi : il faudrait seulement pour cela leur trouver un conducteur. Fuisse Dieu m'aimer assez pour le leur faire rencontrer !

LE DIKER DE LA SAINTHVICOLAS.

■ Roger est venu me chercher pour le dîner de la Saint Nicolas, où se réunissent les anciens camarades de classe. Depuis bien des années, j'avais cessé d'y assister. J'i-

H SOQTNIRS D'OR VIEILLARa

gnote si nous sommes encore nombreux, et je dansade à mon compagna quels collègues seront présents.

« Ils sont trois seulement, me dit-il, mais que vous va pouvoir retrouver. C'est d'abord Beaulieu te conseiller, un descendant d'Alcibiade qui croit que sa perruque cache ses soixante-sept ans, porte un jabot et continue à se faire parer des mollets qu'il a « is ; puis Lefort, un excellent homme, persuadé qu'il était né pour la littérature parce qu'il s'est traité impropre à toute autre profession, et qui imitait d'Horace comme de son contemporain, bien qu'il n'ait que soixante ans » ; et Hériot, moins vieux d'une année, mais plus grave de dix, et qui se croit profond parce qu'il prend du tabac. »

Je me suis étonné de voir que Roger connaît si exactement l'âge de chacun de nos anciens camarades.

< Vous ne savez donc pas, me dit-il, que je m'occupe maintenant de statistique ? J'ai voulu de connaître le passé de la vie individuelle dans notre département ; depuis trois jours je fouille les actes de l'état civil. Quand nos dames seront que je verrai des âges, j'aurai peut-être cher de pair avec les grandes puissances ; on me demandera des nouvelles de mon perroquet. >

Nous arrivâmes enfin ; les trois collègues étaient déjà réunis, et leur accueil fut ce qu'il devait être. Beaulieu me parla en fre-

donnant des parties de vers et des cavertines de notre jeunesse; Lefort me cita un vers de Virgile, et Hériot loussa trois fois très-gravement en prenant du tabac ; Roger me dit que c'était sa manière habituelle de prouver qu'il pensait. ..

On vint bientôt nous annoncer que le dîner était servi, n'ayant été commandé par le conseiller, qui, de tous les livres publiés par ses confrères les magistrats, ne connaissait, je crois, à fond que celui de Brillât-Savarin, n

Lk DEAHJÈRE ETAPE. u

commença une dissertation de gastronomie transcendante, entrecoupée de citations de Bercoux et de Désaugères, qu'il termina par une lamentation élégiaque sur les changements qu'avait subis la cuisine française

< On se nourrit encore, mais on ne sait plus manger, dit-il en imitant tes paroles du maître; les dîners sont devenus simplement des exhibitions de luxe ou des prétextes de réunion; OQ-Q'en fait plus un but, nuisant au moyen: aussi Toyez quelle décadence ! On vous sert des fleurs, OQ vous fait manger sans vous permettre les réflexions. Plus de ces savants débats qui exerçaient le goût et faisaient l'éducation du palais. Commandez-moi encore un honneur qui, comme le commandeur de Souvray, pourrait reconnaître soixante-quatre vins rien qu'au bouquet, et distiller les jKtils pois de Qamart de ceux d'Épinaux.

^ Parbleu j'espère bien qu'il n'y en a plus, interrompt Roger.

. — Il n'y en a plus, répéta Hériot, qui fouillait dans sa tabatière avec l'air que pouvait avoir Newton cherchant le système du monde.

— Et savez-vous pourquoi, cher ami? reprit le conseiller de son ton léger, c'est qu'on a abandonné les traditions nationales pour introduire des usages et des mets barbares. Le cosmopolitisme gastronomique nous a perdus; c'est lui qui a déshonoré nos tables de tant de pillules italiennes et de tant de brouets britanniques.

— Virgile l'a dit. Ht observer Lefort qui charcbait d» puis longtemps h. placer une citation : Timto D*,naos et dona ferenUt *.

— Etfets du volcan révolutionnaire, ajouta mélancoli* quement Uériot.

* Je crftim tes Grwi mtmadwwteim pitiiMfc

M SOUVENIRS D'en VIEILLARD.

— Un moment, interrompit Roger ; et quel désastre social, je vous prie, a donc produit chez nous la naturalisation du plum-pudding ou du macaroni? Dieu me pardonne I & en croire Beau-lieu, l'histoire de l'humanité «était une question de cuisine.

— Rappelez-vous l'aphorisme du docteur, dit le conseiller avec son rire marquise : Dit-moi ce que tu mange*, je te dirai ce que tu es.

. — Et moi aussi, parbleu reprit vivement Roger. Ameaez-moi, sans me les nommer, les hommes connus de tous les temps et de tous les lieux, et, sur ce renseignement, je gage les reconnaître. A ceux qui me diront : Je vis de ce que je trouve et sans y prendre garde, je répondrai : Tu es EpamiDondas, Caton, saint Vincent deFaul, Turenne ; & ceux qui me vanteront leurs festins : Tu t'appelles Sardanapale, LucuUus, ou Turcaret.

— Bravo I bravo I s'écria ironiquement Beaulieu, notre cher Roger n'a pas changé; c'est toujours l'avocat général du présent.

— C'est-^Hlire du chaos, objecta Hériot gravement.

— Hais, quoi qu'il en soit, reprit le conseiller en se renversant sur sa chaise et jetant une jambe sur l'autre, je mîùntiens, cher ami, que tout s'en va dans notre paavre monde; que les dtners sont moins délicats, les femmes moins belles, les hommes moins aimables...

— Comment en serait-il autrement? interrompit L&fort; on apprend les mathématiques, les langues étrangères, et on oublie le latin I... ce qui fait qu'on ignore le français. Nos auteurs contemporains neconnaisratplus le grand précepte du législateur du Parnasse :

Sans la langue, en an mol, l'aDieur le plus diTin Eat tonjoan, quoi qu'il ruse, un mécLtuait toiTain.

LA DERNIERE ETAFB. S9

— Comme, sans la reconstitution de l'ancieDQe société il ne sera jamais qu'un sujet rebelle, acheva Hériol. >

Et, se réunissant tous trois dans une sorte de chœur plaintif à la gloire du passé, ils cotAmencèrent h regretter ses joyeux soupers, ses gavottes, ses tragédies, ses bouquets à Chloris, ses corporations, ses parlemeols et ses fermiers généraux.

Roger essaya en vain de répondre; le Champagne ûdant, l'enthousiasme des convives semblait grandir et devenait toujours plus bruyant. Enfin, Lefort se leva, et, prenant la parole, il proposa un loast & tout ce qui avait été et qui n'ét^t plus.

« Jamais I s'écria Roger à bout de patience... Au dia]]le les élégies rétrospectives! Faites votre gîte des ruines, si le cœur vous en dit; moi, je préfère les toits neufs.

— Le malheureux a oublié ses beaux jours I s'écria Lefort pathétiquement Contemptor temporis acti!

— Dites que Raymond et moi nous sommes seuls ici à nous les rappeler, reprit Roi^{cr}, ce qui fait que seuls nous pouvons les juger. Voos autres, vieux étourdis, ce que ' vous prenez pour ces jours, c'est vous-mêmes : vous croyez que le monde a perdu tout ce que l'&ge vous a enlevé... Si les dîners d'aujourd'hui te semblent inférieurs aux soupers de ton temps, Beaulieu, n'accuse que ton appétit, et ne t'étonne pas de préférer la gavotte que ta

dansais h. la polka que tu ne danses plus Toi, Hériot,

parce que tu étais maire de ton village et qu'un plus jeune t'a remplacé, tu voudrais rebrousser chemin jusqu'aux croisades ; et quant à Lefort, il ne peut so consoler de voir le moindre écolier qui sort de rhétorique imprimé comme lui dans l'Almanach des Huses. Hélas t chers amis, votre erreur est celle de tous les hommes. Chacun de nous regarde le temps comme son laquais et

H SODVBRIRS IPOÏT VIEILLARD.

Tsat fl'ca faire suivre ; mais le temps n'est qa'ti Dieu, n marche, il marche d'un pas toujours égal, et, parce que lenftré-senileatit, nous anns qu'il va trop vite, qu'il est devenu fou, qu'il ooart aas a^{rtmes}... Le ciel me ^{irde} de le croire, amis ; si je ne pois le suivre que de loio, du moins je lui eavernii mes souhaits d'heureux voyage... Buvez, comme vous le propose Lefort, h tout-ceqoi aé^e et à (ont œ qui n'est plus; Raymond et moi, ooos boi-

rons & ce qui est et & ce qui sera.* . Acesmots, nosdnixverresge-
sontcherfcfaés,tanâisqDe aoos enlendioDS secoqnu' ceux de nos
compagnons, car aucun n'avait été persuadé, et tous trois ont
bientôt refais leur plKiiite outre le préseat. Ils ont parié d'^MTd
des ^ûsirs po-dus, des iaflnnilés croissimles, du vide qui se faisait
autoar d'«uz. Rogeret moi nous avMis écouté en eUeota ; mats
quand, passant de la plainte ii l'accnsation, ils ont veuluisDotrer
lemsnde, vide désonnm de Joiea«t de v^Ds, desoEBdant rapide-
ment dans un gouffre, quand kats voix, réanies pour une funèbre
prédiction, ont r6~ pété es chœur que le glas funèbre sonnait
pour le geon tnunain, Roger s'est levé impétueusement et s'est
écrié :

« 11 sonne, en effet, mais pour nous-mêmes 1 La nuit ipu se
fait n'est pas dans le monde, elle est dans nt» ïeax. Ne sentez-
vous pas vos tMes qui pendieot, vos pieds qui chanoellem, votre
sai^ qui se refroidit T IVhis, ici, nous sommes le passé, c'est-è-
dire ce qui doit tomber pour laisser ta place libre au soc qui la-
boure au profit de l'avenir. L'éternelle fuicbeuse le sait ; elle est
ih, derrière cette porte ; elleitltend qoe la vois du maître lut crie :
La moisson est muret... Encore un instant, et vous la verrez en-
trer, sa faux à la nudn. »

La porte s'est ouverte, en effet, mais c'élaU t'hdt^ier ipA ap-
portait son mémoire.

LA ItERNIÈRE ÉTAPE. U.

Après avoir soldé, nous avoss pris cengé l'un de l'attire 6t nous
nous sommes séparés.

Roger les a regardés partir, puis, secouuit la tête :

< Allez, a-t-il murmuré, adorateurs des idées loortes, sénat des royaumes détruits I accroupissra-vous près des tombes, au Ueu d'aller soi'u'ire aux berceaux ; et surtout ne TOUS plaignez pas que les deroières années soient froides et désendianlées, TOUS qui ne voulez peint croire quo la ieuBesse ait encore un solâl et des eDckuiteoients. Hais nous, ami, restons jusqu'au bout sur le peut du navipe, mêlés aux crtûntes, aux espérances des matelots, et n'allons pas netit coucher sous le pont en aaonçaBt le naufrage. Qumid la vie décroît en nous, empruntons à la vie deaautnas ; sojous fortsdeleur force et jofeoxda leur joie. >

Nous aTionsgagoé le chemin du cuial ; le ac^l, d^à presque disparu dcrnërerboiizoft, ne i^panâajt plut autour de nous que des lueurs mouraates. Les collines em- . bnimées disp3nûssueci-tauleia,etlesdétaiisdel& vallée, moins distincts, s'effaçaient Iwle-seat. M(m cen^tagaon a étendu la main vers le couchant :

< Voyez, a-t-il dit, le jour va finir, et crax qui ne regardent point au delà d'eux-mêmes pourraient dire, comme nos convives de totit It l'heure, que le soleil s'éteint à jamais. Hais l'homme qui pense sait qa'ao moment où la nuit enivre ses jeux, d'autres jaux ont 4éj,k aperçu l'aurore. >

HONSIEDIt BAPTISTE.

J'ai parlé & Roger du projet de mariage de nos servitours ; il a mis beaufioup de gr&ce fi eo iaciliter l'exécu-

et BOOTENIRS D'UN TIEILLABO.

tion. Il gardera René qui est accoutumé, dit-il, & ses gronde-ries, et Félicité surveillera seule le petit commerce qu'ils veulent entrepreDClre.

Reste à chercher quelqu'un qui puisse la remplacer chez moi. Roger m'a proposé un domestique devenu libre par la mort du comte de Farel. Le comte était un philosophe de l'école du Contrat social, un peu bizarre, mais adonné à toutes les grandes vertus. Ceux qui riaient de ses idées ne le rencontraient jamais sans se découvrir. Son valet a été formé par lui ; c'est aussi, dit-on, un philosophe, grand lecteur à ses moments de loisir, et qui parle comme un avocat. Roger, qui le connaît et en fait cas, a proposé de me l'envoyer dès aujourd'hui. J'ai accepté, et, à l'heure dite, notre homme est arrivé.

C'est un petit vieillard maigre, propre, mais formaliste. Il a essuyé ses pieds trois fois avant de dépasser le seuil de mon cabinet, il a salué et s'est nommé :

f Monsieur Baptiste.»

Je l'ai regardé avec un peu d'hésitation.

c C'est vous que m'envoie mon ami Roger T

— Moi-même, monsieur. •

— Vous avez servi le comte de Farel T

— Pendant seize ans, '

— Vous cherchez une place?

Et l'on m'a dit que monsieur en avait une.

— Alors causons... monsieur Baptiste.

— Je viens pour cela, monsieur. >

Et comme il s'est aperçu que j'oubliais de lui offrir un siège, il en a pris un (le plus modeste) et il a attendu mes questions.

Je l'ai interrogé sur ce qu'il savait faire ; il a répondu nettement, sans vanterie, de manière à me convaincre qu'il pouvait suffire à tout. La modestie de mon ménage M

LA DERIVÉE ÉTAPE. SI

le rebuta pas ; il s'accommode de la médiocrité des gages. J'ai cru inutile de pousser plus loin mes investigations, et je lui ai dit:

« Voilà assez, tout est convenu ; je vous arrête, Baptiste.

— Monsieur Baptiste, > a-t-il repris gravement. Je l'ai regardé.

« Ab t TOUS tenez à ce que je n'oublie point ce mot?

— Pat la raison que je ne l'oublierai jamais en parlant à monsieur. »

Je n'ai pu m'empêcher de sourire.

< Cela peut paraître singulier à monsieur, ajouta avec calme ; mais j'ai mes raisons...

— Et puis-je vous les demander sans indiscrétion, monsieur Baptiste ?

— Certainement, dans le cas où cela intéresserait monsieur.

— Beaucoup.

— Eh bien ! je crois que le langage influe sur les habitudes, et que la trop grande familiarité de termes finit par se traduire en manque d'égards.

— La remarque est de vous, monsieur Baptiste T

— Non, monsieur, elle est de monsieur le comte... qui était, comme monsieur le sait peut-être, un véritable sage... mais j'ai cru reconnaître sa justesse dans ma petite expérience.

— Je suis de votre avis, monsieur Baptiste.

— C'est un honneur et un plaisir pour moi, monsieur.

— Je vois que vous avez des principes.

— C'est-à-dire que monsieur le comte m'a fait réfléchir à la position respective des maîtres et des domestiques.

— Et vous avez trouvé T...

o8 «OOrElfmS D*OK VIEILLABD,

— Qu'en avilissant le plus souvent les uns, c'est-à-dire rompt les autres.

— Oh ! oh ! voilà de bien gros mots, monseigneur Baptiste!

— Pas plus gros que les choses, monsieur. Dans la domesticité ordinaire, il semble que le maître ait seulement des droits, et seigneurise seulement des devoirs ; d'où il résulte que le premier tend toujours à l'abus, et à jamais à la révolte.

— But quel remède tout cela vous suggère-t-il, monsieur Baptiste T

— Monsieur le comte m'a fait comprendre qu'il n'y eût pas à avoir qu'un seul, maître : le respect réciproque. Quand le commandement est poli, l'obéissance ne fait pas lien qui puisse révolter. Je ne m'en étais pas rendu compte au moment ; je trouvais seulement dur de me soumettre. A mon âge, la domesticité me paraissait humili-

liante pour un vieUlai[^]. Monsieur le comte m'a enseigné le mojra de la velerer.

— Comment cela î

~ En exigeant plus d'égards que de gag«B[^], monsieur, et en rendant mes serviceiS assez nUterpour qu'on craigne de les perdre. On a beau n'être qu'un domotique, qaand les cheveux commencent à btaadiir, il faut smiepiâflr sa dignité.

— Vous avez raison I me soisi« écrié ; ■ que Dieu-me pardonne, monsieur Baptiste, d'avoir (DutàVheoresanril TOUS me faites voir, pour la première fois, la vieillcme noble sous la livrée. Je crains seulemeol que vous ne trouviez pas beaucoup de matres paraUE au comte.

— Je le sais, monsieur; on le traiUat d'stigioal.

— Dites de cerveau timbré.

— Peut-être ; mais comnw on m'a Ht qae moMieur lui ressemblait un peu...

— Moi ! me suis-je écrié en riant ; sur moa ime, on m'a fait trop d'honneur. Je tùcberai cependant de

th DERNIBBE BTAPK. M

ne pas dâchtÀr dans votre opioion ; mais si, i&rolo»tairement, je tous blessais en qudqua cbose» ;

— J'avertirais monsieur.

— Soit... Au reroif, monsieuF Baptiste.

— J'ai l'honneur 4« saluer monsieur. »

n s'est incliné gr&vemaBl comme an ataJMssadeir m iHdic-
Dce de congé, et il a disparu.

Décidément je veux essayer montnmr Baptùle; w sera un
moyeu de m'am^Herer. Nos domestiques ne sont hiibûtellement
que les coiB[4aisaBts ou les victimes de Des travers, je suis cu-
rieux d'en avoir un qui s^en fera fraBchement le juge. S'il ne me
sert point, tii bien! il m'tièvera : l'éducatioD >e doit s'achever
qu'à la tombe.

Ait}o)ird%Tri je ne sut» lAvtilK de borne hnre; h eelNl mati-
nid se gUssait mm les riâeeus de ma fei^ttt et beurrant la ctorabre
d'im luyoo étioceiant dans tequd ee jcHi^eot d'ianoHtbnbles
atWMS. Je me suis onÛifi qwêttque temps à voir toitrbinwMr ees
iieades des iaft- Biment petite qui ne «ont qu'un degré de rira-
mease échelle de la créatioD. Devaat eux il m'a senbté que j'étais
plus grand, ph» fort; j'ai été plus content de mt condition
d'heninM.

Kous voilà aux pramen jo«n de tantoMM, Fair du malin est d^
fr(>â ; je vois de dm» aieâve Ua toiis reeouv»ts d'uae légère den-
teUe de gelée bLaaehe ; U chaleardu ht m'eu paraît plus dwioe;
j'm joub avec une volupté confuse. Au dehors, tout est w mouve-
meot. Lu

M SOOVENinS D'UN VIEILLARD.

ehariols pesants font trembler les pavés, les cris des mar-
chands retentissent, des pas se croisent dans la cour, des Toû se
répondent ; j'entends le palefrenier qui siffle son air habiluei en
faisant crier la poulie du puits banal; les oiseaux eux-mêmes ga-
zouillent et picorent dans le jardin ou sur le» toitures ; le monde
a repris sa rude . journée, et avec elle recommencent les préoccu-

pations, les débats, les sueurs. Tout s'a^to et s'inquiète, tandis que moi je prolonge les douce» sensations du réveil.

C'est la vieillesse qui me fait ces loisirs sans remoi'ds. Vétéran de la vie, j'ai le droit de regarder l'activité joui^ salière sans y prendre part : ma tâche est achevée ; assis au pied de mon œuvre, je puis croiser les bras ; les dei^ nières heures du soir sont h moi.

Je n'avais encore jamùs réfléchi à ce privilège. La jeunesse est un noviciat forcé où temps, volonté, intelligence, tout est la propriété du maître. Nos pieds nous portent, mais ne se meuvent qu'au commandement. — La virilité nous impose des devoirs de chaque instant ; — l'âge mûr alourdit le fardeau des responsabilités ; — la vieillesse seule est véritablement libre. Le monde, dont nous étions esclaves, signe alors enfin notre affranchissement. A nous les longs sommeils, les promenades sans but, les causeries ininterrompues, les lectures capricieuses, les heures perdues à l'aise ; nous n'avons plus là, k notre porte, les six jours de la semaine, criant comme ie Barbe-Bleue du conte populaire : — Descendras-tu de li-haut î

J'enregistre cette nouvelle joie de la vieillesse. Désorxam je ^herai d'en jouir plus pleinement en me rappe* lant les mille chaînes dont l'âge m'a délivré.

Déjk ce matin j'ai prolongé, avec une sensualité réfléchie , cette douceur du lever tardif. Chaudement couché et regardant le soleil qui semblait tout égayer autour de

LA DERITIÈRE ËTAPB. M

moi, j'û longtemps écouté les bruits de l'agitation et du traTail qui bourdonnaient au dehors avec l'espèce de frissonnement vo-

luptueux qu'éprouve celui qui se sent abrité lorsqu'il entend

TlnteFinrU vitre lODora Le grâul léger qui bondit.

Je me suis enfin levé ; au premier coup de sonnette, Félicité m'a apporté mon chocolat.

< Quel temps, Félicité ! *

'— Ah I oui, monsieur, bien mauvais.

— Commentl, mauvais 1 ne voyez-vous pas que le soleil brille?

— Eh I monsieur ne voit-il pas la gelée blanche t

— Sans doute ; mais l'air n'en sera que plus ferme et plus sùn.

— Pas pour les jeunes laitues, monsieur.

— Vous songez aux jeunes laitues, Félicité t

— Rapport que René en a semé. »

Je souris, mais je comprends. Brave fille I elle n'a déjï plus que les préoccupations de René ; elle s'intéresse à tout ce qui l'inlérresse! Qu'importe l'objet de cet intérêt? Ce qu'on aime est toujours assez grand pour unir quand on l'aime en commun.

Cependant, commej'aiun autre barométte que Félicité, je persiste h trouver la matinée belle, et je sors pour une promenade.

J'hésite d'abord sur la direction Îl prendre ; rien ne m'appelle d'un cfi\é plutôt que d'un autre ; mon temps m'appartient et toutes les routes sont à moi. Enfin je me décide pour les grands coteaux. J'irai jusqu'à la maisonnette du père Bouvier ; voilà longtemps que je n'ai vu ni lui ni son filleul Armand.

U SOUVENIRS D'DR VIBILbARD.

Je monte les petits seDliere qui serpentent u yi de la colline. Les baies, presque GomplâteEBeiit ddpwi^ lées de leurs feuilles, sont diaprtes-da baies rouges, broBCf et jaun&tres, autour des-quelles tournoient des volâes d'oi seaux. Je traverse les friches dont les hautes herbes font trembler, à leurs sommets , de grosses perles de rosée ; quelques fâches qui pjlturent se re-tournent k mon passage en m« jelant tin regard lagM <* puilUe. J'aUeins le sommet et je m'arrête.

La vallée est k mes pieds, encore h wioUiémkiBie i&na la brume qui s'élève leateHunt comEoe use fumée ; autour de moi, riera que das bruyères d'où s'CMolent des vanneaux avec leur cri plaintif. Plus bas sont disptvés des feroiesetdes viUages. Je-vûsfâetliides^arrDes-qai lecommencent les sjUobs k tnnrft les chauwes téaeate.

En reprenant ma route, j'en rencontre une traînée puun fort attelage et que aaaduit as j'^iMe i^eaa ; le soc fend la glèbe avec aulanl de faeîMléque la prooedru» navire fendrait les eaux. Assis sur ie fossé , oo psysaB me regarde, il me salue ; je Le zefieaAais.

« £h! c'estle vieiu 3ol» I

— Je vois que monsieur ne m'a pu oahliâ, bien qo^ ne m'ait paa leva depui» longteHips.

— C'est la vérité, père Job; mais qat ftitefr-vons d(mc)k1

— Je vois les juitnoe cealiiHer œ qti£ j'ai ammeacé, monsieur.

— Au fait, je me rappelle: eeebamp éteU un taillis; c'est vous qui l'avez défriché f

— Lui et tous ceux qui descendeat le verautt. Quand je suis arrivé aux Momièrè», il n'y avait qu't des landes et des fourrés ; à cette heure, le blé du boa Diai poaam partout,

— -Et WttB iïex i^uMT k regarder votre «eorre ?

— Je l'avoue, oMiueur ; cfuaad je vois ks épis couvrir tonte la pMts jascfiï^ nànean, je ne dis : — Dieu peur te rappeler, père Job; tuIaisgerasqiïclquedioie«}}Fèstui.»

te ïim Jeiicîtè et j'ai prit o«Bgé ; mais ses paroles ma •ODt reliées dau û Mémoire ; je les répète comme cei ùrs qm tous iBvien-HOt toujours et qu'on ùedoBae in-< TolootaiimBeiil

UUtserçutlqve chose apr^ssù! a'esl-oe point lii, en effet, le but de la vie, que ekacoD^teiiUaelaa us forces et sa condition T Le plu panne maçon, quand l'j^ l'a flonrtié , peut regarder la maison qu'il a élevée; le vieux cfaarpCDtLer suit de l'œil le navire façonné far sa haçbe et qni reneat des kiataùïes contrées avec les cicatrices de la tempête ; le plus misérable journalier voit l'arbre 4piû a pUÔité, la carrière qu'il a ouverte, le idiemin qu'il a tracé ; et tous peuv«it se dire qu'ils ont attaché lenr aouvanir k une ouvre qui doit longtemps leur survivre. Hais moi, qn'ai-je fait de dnra bla id-bû T où est le monument qui doit marquer mon passage f Puisque le lia> eard de la oaissanoe ne m'avait point destiné à transformer la matière, à dresser de mes maïos un àgae visible, pourquoi n'ai-je point trouvé place dans l'ut, dtms la science, oo, à d^aut de génie, pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas au moins donné l'opulence? Que ne m'a-t-il permis d'attacho* mon nom à quelque iostitutiou bienfaisante? D'où vient qu'il m'ait refusé ce qu'il accorde à d'autres: la gloire du bien ao«>mpli ?

Celte ambition, qui n'avait fait jusqu'ici que traverser mon esprit, s'y s'ltache maintenant et s'y acbarae. Je me sens triste, humilié, d'avoir été condamné k une existence anonyme ; de mourir tout entier pour les hommes le jour où le Unceul se repliera sur moi. Je pense à la joie de

M SOUVENIRS D'DIF VIEILLARD.

laisser un de ces boids qui s'inscriveat & l'entrée des rues de DOS capitales, qui dirent les palais, bonorent les simulacres de bronze ou de marbre, et (ont de toos na parent du genre bumain.

Ah I rnâme sans prétendre à une parrâlle gloire, que n'ai-je pu laisser un souvenir plus modeste ! Être le grand homme d'un village I rattacher mon nom à l'école où s'instruisent les enfants, & la promenade plantée oà se reposent les vieillards ! N'aurais-je survécu que dans la simple inscription de cette fontaine de granit qui borde l&-bas le chemin et qu'orne le nom de «lui qui t'a élevée pour le passant, mon ambition se serait déclarée satisfaite. Ce nom rappellera du moins la mémoire de l'homme qui le portait; pendant longtemps d'autres pourront le lire comme moi...

En me parlant ainsi , j'étais arrivé près de la font^ne et je cherchais l'inscription. Hélas I le marteau gouvernemental avait découronné l'humble monument , transformé maintenant, pour l'uniformité, eaborae-font^e; l'inscription avait ^sparu 1

Je pensai alors à tant de noms plus célèbres qui n'ar vaient pas eu un m^leur sort ; successivement effacés .par la main des partis, ils ne reparaissaient que pour disparaître. Leur surmance dans ta gloire n'était qu'une solidarité dans les révolutions. Ballottés du panthéon & l'égout, ils n'obtenaient pas même ce salut

respectueux que l'on accorde au mort obscur qui passe ; si leur éclat attirait l'applaudissement, il justifiait aussi l'injure.

Ah ! que d'autres ambitionnent alors cette orageuse immortalité ; mieux vaut disparaître de la scène que d'y laisser sa mémoire exposée à de tels retours. Je renonce à mes souhaits ; je demande à Dieu pardon de ma révolte, et je dis comme le poète :

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

Fiib CM {Tiamps de bataille, OA l'idsects pensant S'a^le et ■ « traTaille Autour d'un brio de paDls Qu'icrise le paiMnt.

LE TIEILUID DE VIRGILE

J'ai trouvé le père Bouvier dans sa maison. Bien qu'il Boit mon atné de près de dix années, il continue à l&bou< rer son jardin, à soigner sa chèvre et à élever ses canaris. Il n'est servi que par lui-même, ce qui fait, comme il le répète gaiement, qu'il est toujours content de son serviteur.

Je l'ai surpris occupé à tourner une soupe de citrouille qu'il voulait quitter pour me recevoir ; afin de le forcer à rester, je me suis assis au coin de l'âtre.

< Eh bien, père Bouvier, je suis heureux de voir que vous soyez toujours d'aussi belle humeur, lui ai-je dit en regardant sa figure joviale. »

Il s'est mis à rire.

< Eh 1 père étemel I le moyen d'être mécontent quand rien ne vous manque ! « s'est-il écrié.

J'ai promené rapidement les yeux autour de moi sur ce pauvre intérieur qui n'a que les quatre murs blanchis k la chaux, un lit, une table, on bahut et deux cbùscs dt pnille ; le vieillard n'y a point pris garde.

« Êtes-vous entré par la courî a-l-il repris.

— Oui.

— Eh bien, alors, vous avez vu le changementt . <

— QuelcbangementT j

•i SODVEKIRS D'un VIEILLARD.

— Comment 1 vous n'avez point racoarquéet H n'y a plus de puits ; j'ai une pompe, une pompe à balancier, comme les millionnaires I C'est ArraaBd qui l'a fait élahlirsurses économies. Brave "garçon I il trouvait qu'à mon Age un puits était fatigant et dangereux. Ces jeunes gens se défient toujours des vieux 1 ah l ah I ah!... Pas moins, la pompe est plus commode, je dois l'avouer.

— n me semble avoir remarqué quelque autre chose de nouveau Jt l'eulféa du iardta ?

— Ah ! les ruches. C'est juste , vous ne les aviez pas Tues : Je les ai acheté» au printemps. Je ne suis pas btea sûr qu'il y ait profit ; mais j'aime à entendre bourdonner ces mouches du bon Dieu autour de mes fleurs. Que Tonlez-vousf quand on est vieux, 11 faut bien s'accorder quelque chose. D'ailleun je n'en ai pay6 qu'une ; c'est encore Armand qui m'a donné l'autre.

— Fort bien; Je vois qu'il oonthioe Jt être pour vous ce qu'il doit fitre.

~ Armand I s'est écrié le viwllard en laissant aller la cuiller de bots dans la soupe de ct*«Dm»e; d'est un ehérabio, monsieur! si bon, si tendrb, si attentif \ tout ce qui peut me faire plaisir! aht penonite ne sait conune moi ce qu'il vaut.

— Et personne ne sait comme lui ce qu'il vous doit.

— Bah I bah ! qu'est-ce que j'ai donc (àitT a repris le vieillard en recommençant à tourner sa soupe ; je loi ai donné ici place au feu et b, la chandelle. Fallait-il pts le laisser sur le pavé... comme sa tante?

— Ah l vous m'y faites penser, que devient-elle!

— Madame de Lourière? Eh bien, il paraît qu'elle va mal. Ah ! c'est une terrible femme, monsieur! Elle se plaignait auh-efois qu'Armand l'abandonnait (et notez qu'elle lui avait défendu de se présenter lieez tiie) ; pas

LA DERKiÈRE Etape. «t

moins, qaand le garçon a sa qu'elle menaçsitâe finir soa éche-reau, il a cru qu'il devaH lui rendra visite. n'a-fr«ttc pas refusé de le receroif, en faisant dire par ea domestique qu'il ne venait qae pour son héritage I Hatoreltement , Armand n'y est plus retourné. Vrai , il y a def gens, monsieur, qui aont comme des paniers k qui le bon Dieu a oublié de foire des anse ; on ne sait par où r* les prendre.

— Eu tout cas, si votre neveu n'a rien obtenu de l'égoïsme de madame de Lourière pendit sa vie, il héritera du moios de son ai-

sance après sa num.

— Je n'&a sais rien, je n'en sais rien; la vieille est fantasque connse le passé. J'ai pêar que tout n'échat^ à Armand. Ces espoirs d'héritage sont trompeurs, monsieur; os m^che nn-pieds pendant vingt années en attendant les souliers d'un mort, et quand on acoonrt pour les ^taosser, on les tivuve pturfois anx pieds dii voisin.

— Smtptcomieriez-vois denc à undaflM de Loari^c quelque intention de legst

— Qui sut? maderaoift^le Françoisie, la servante, est une fine commère qui a creusé un fessé autour du logis ; personne n'y arrive plus »ms sa pennission ; et bien sùv qu'elle ne le fait pas K bonne intention, n sufQt de voir sa fîsare de sainte Nitouchel Cette fille-lii, monsieur, c'est le mensonge en bonnet. Vous vctmî qu'elle vcrtera la succession d'Armand.

— J'espère qu'il saura s'en passer.

— Ohl c'est aûr qu'il n'y pense pas, luii mais moi j'y pense. Le cher enlantvit â grand'pnne de ses leçons, voyez-vous; puis il a des projets que cette petite fortune assurerait. Si sa tante le savait, j'ai lonjour* idée qu'die n'aurait point le cœur de le déshériter. J'aaius veolu

pouvoir lai e^ ^liquer la chose ; mais elle a refusé de me

recevoir : elle me déteste ; je tous demande pourquoi ?

•— Parce que vous avez fait en faveur de son neveu ce qu'elle efit dû faire elle-même, père Bouvier. Votre iwnne action lui est un reproche.

— C'est donc bien malgré moi, monsieur ; car, loin de l'accuser, je la plains; elle a perdu l'amitié d'Armand qui était comme qui dirait sa propriété. Ah I si elle savait ce qu'elle vaut, gage qu'elle en voudrait sa part Faudrait seulement quelqu'un qui pût lui faire comprendre la chose . Monsieur ne la connaîtrait point, par hasard T

— Pardon, je l'ai beaucoup vue autrefois, et si je pouvais quelque diose pour votre protégé... »

Le père Bouvier m'a saisi le bras :

« Ah I monsieur Raifmond, faites ça, s'esl-il écrié, et le bon Dieu tous le revaudra! Qu'elle ne déshérite pas son neveu par malice de vieille femme; qu'elle lui permette d'être heureux après elle sans qu'il lui en coûte... Et, tenez, ajoala-t-il en baissant la voîk, j'aime mieux tout vous dire : le garçon voudrait se marier, et celle qu'il a choisie y met, comme lui, toute son espérance; mais lé père ne veut pas d'un gendre sans légitime. C'est donc pour ces deux pauvres enfants le repos, le bonheur, tout leur avenir peut-être 1 Ah I monsieur, vous pouviez expliquer la chose & madame de Louriô

— Je le tenterai.

— VraiT

— Dès demain. »

n m'a serré la main avec attendrissement :

« Que le ciel vous paye pour nous, monsieur Ray-

mondI s'estril écrié. Je ne vous remercie point... parce

que je ne trouve pas les mots... qu'il faudrait... mais,
voyez- vous, si les choses tournent selon la justice et qu«

LA DERNIERE ETAPK. 89

je voie l'enfant content de vivre, tout sera dit pour moi ; - je pourrai fermer les yeux en répétant au roi du ciel, joyeusement et sans effort : « Que Totre volonté soit faite! »

En parlant ainsi, il m'avait reconduit malgré mes objections ; il a fallu traverser son jardin, où les touffes d'aslers et de chrysanthèmes épanouissaient encore, ci et là, leurs couronnes fleuries; lui-même m'en a cueilU on bouquet, auquel il a joint quelques roses du Bengale déjà pâlies par les froides bises d'automne, et nous nous sommes séparés avec des souhaits réciproques de paix et de santé.

Lorsque je me suis retourné, au premier pli de la colline, le bon vieillard n'était plus sur le seuil de son courtil,-' et la maisonnette avait disparu derrière les massifs dei.' coudriers; mais une colonne de fumée inclinée parla*^ raffale en indiquait encore la place.

J'ai béni en mon cœur cet humble foyer dont le maître avait trouvé l'abondance dans la modération, la force dans le dévouement, le contentement dans l'amour, et j'ai longtemps pensé au vieillard de Virgile dont l'heureuse vie est bornée par une haie fleurie sur laquelle butinent les abeilles, et qui, la tête repliée sur son bras, écoute les chants éloignés de l'émondeur qu'accompagne -^ le roucoulement des colombes. Rêve charmant que le poète des Églogues reprend dans les Géorgiques; mais rêve païen où les joies de l'âme sont oubliées. Que ton vieillard dorme dou-

cement, é Virgile I bercé par le murmure des feuilles et par les ru-
meurs de la source voisine; le sommeil de celui-ci est encore plus
doux ; car, au milieu de ces voix berceuses de la création, il en-
tend celles qui chantent en lui-même et qui lui rappellent le bien
qu'il a fait,

soDVBinis vxta tieiijlako.

MES SENSUAUTÉS.

En rmtrant, j'td troavé ira feo clair ^Inné dans te salon et mon
couvert dressé. La prameuadeavaitaigiiiisé mon «prtétit ; je me
s«a établi dans mon grand ftméeui?, ~ les piôls sar les chenets ;
devant mol est la bouqnet du fère Bouvier, dent ta Tralche sen-
lear semUe m'apparter ane brUe de la campagne; la fl&nmie
MHiinre doiK«ment h mes pieds ; le vent, qui a grandi, sifde le
long des corridore, et j'ent«>d8, dans la pièce voiiiDe, les roft-
lades -^ de mon 8«in qui, de la cage, salue le sdeil.

Mon être s'épanouit dans œtle atmoRpèra de crime

liarmoBieax ; je sens mon oerrcau se déleadR, sion easav

s'élargir. Jamais , au temps de ta forée a, de l'aelivité, je

B'arais liprouii cette pMne qnétode, cet afeafidva da

soi-même, an doux Ktulis des habitoâes éamaHitpm,

) Naguère encore mes loisirs mêmes étaient ioquttet'.

/ 4^est seulement depuis que la vieittesse n'a iait les

I IKuresd(te(x«|iée* queJejouispteinementdela-pEHxdQ

) IoJ«r et que j'en tavoure les douceur» dans toute* leura

I miaveStqae la visjoumaliirem'enparte enfin saasqne

vje la conduise.

I U 5 a dam le bonheur des jenses années quelque j chose de violent qui ppfdpita)a sensation, |e ne sais (quoi d'excèsil qui met nne sarenr icns an fond méine ' ;do phùsir. Livré iï la fièvre-nie actinté du snng, onne / s'arrête point aux joies, -on les trave-ree. C'est «eulement ^ fpfasd le temps a amorti c^te fougue entre l'âge mûr eC ^ la caducité, que oons pouvons être heureux à l'aise. Il y ^a un printemps de la vieillesse qui est ta lérilable prise

LA DKSNI£&£ J]TiJ>EL 7t

de posseaima des joubsaaee» paisibles ; jusqu'i elle, on | <i dépensé en prodigue, alors enfià on arrive à connattro la ntsana-
tedu bonheur.

J'en suis là, et j'en veux profiter. Que d'autres se fassent stoïques à la manière de Cratès, qu'ils n'accordent rien à cette guenille dont Dieu a pourtant fait le vêtement d'une essence immorl^le, nous oserons nous écrire avec le Itonhomme Chrysale :

GneaUle est fort bien iHt i»^ gaenille m'ett chère I

Arxat qu'die letuinie & ki terre, nous m lui rfuserens aocsa des inaocmls bien-être iïui peuvent la réjouir et retentir jmqu'à l'&nM en joyeux écbos. Dieu n'a-t-il pasdFeesA luUm£aw âtertst aom la création comme un éternel festmT Ne mm» ft^t-il pae dit : « Sèrae le grain, et je te donnerai fépi; greffe l'aigre, le fruit mûrira pour toi ; tbnille Iw EÛéto m les eaïuc, et l«iit ce qu'aura sur^ pris ton aAresee tTappartimâra. • ioutr est k récompense d'aeqadiir. Vaem% àÔÊA sain reahocdft de ce que nous de- Toos

h Mtn labev. O éttotèm jounÂes I un, je ns TOUS dépouîHcfai pn
de\ce que Oiea vous a iais&é, je m TOUS ferw peiat pins ■oncM
qu'U m vous a faites; mais je rappellerai toutes les joies qui vous
connaisseat encore pour qu'elles danamt en àkatus k b cluté de
votre soleil couchant, et toi» wUMMpiflngBl juequ'aa «oir de
leun dsauï chaawM.

Comme je /fuiMaisla iaiàa pow me-rai^racber du feo, Roger
est anivé; boqs huu fvis saseiable le café. Ja lui ai répété les vers
de Delille sur ce aeclar mêlé

Qm dv MC dM K

Et, a revswebe, il m'a annoncé que les chimistes, i^

L'avalent déclaré impropre & la outritioa, venaient de décou-
vrir le contraire : —ce qui expliquait pourquoi, depuis cinquante
ans, la moitié du monde avait pu a'eu nourrir au grand scandale
de la science.

ONE VIEILLE ioolSTE.

La tante d'Armand habite, h une des extrémités de la - ville,
une petite maison entre cour et jardin. L'écriteau cloué à la porte
avertit d'essuyer ses pieds et de sonner doucement. Je reconnais
les précautions habituelles à madame de Lourière, toujours soi-
gneuse de ses aises, et qui a eu pour loi suprême la maxime : c
Qu'on n'a pas trop de soi pour s'occuper de soi-même. >

Je me conforme toutefois h la recommandation. Bientdt un
petit guichet s'ouvre, et une servante paraît.

Je reconnais François k son large visage bl^ard, k ses lourdes
paupières demi-baissées qui semblent n'avoir d'autre emploi que

de voiler le regard, à son sourire inamovible et à son accent qui traîne pour se donner un air de douceur.

< Que demande monsieur

— Madame de Lourière.

— Ah! mon Dieu! On n'a donc pas dit à monsieur T...

Madame est très-malade depuis dix mois.

— Je le sais ; mais ne peut-elle recevoir la visite d'une ancienne connaissance? ^

— Ab! monsieur est une ancienne connaissance T — Et le regard de Françoise plonge sur moi, en dessous, comme s'il voulait me descendre jusqu'au fond du cœur. Certainement, ce serait un grand plaisir pour madame.»

mais Irmedecin a défendu tout ce qui peut la fatiguer.

— Je serai peu de temps.

— Oh! je suis bien sûre que Monsieur n'abuserait pas... malheureusement madame dort en ce moment.

— Alors, i. quelle heure devrais-je revenir?

— Mon Dieu! je n'oserais pas indiquer h Monsieur... Monsieur fera toujours bien de l'honneur à Madame...

. — Vous lui direz que je suis venu 7

— Monsieur peut être certain que je n'y manquerai pas.»

Et elle salue en voulant refermer le guichet; je l'arrête de la main.

— Mademoiselle Françoise me connaît donc?

— Moi, monsieur? dit-elle, surprise de s'entendre appeler par son nom ; c'est-à-dire... pas précisément.

— Dans ce cas, comment annoncera-t-elle à madame de Lourière ma visite?

— C'est juste, pardon. Si monsieur veut me donner sa carte?

— Je crois que la chose serait inutile.

— Pourquoi cela, monsieur?

— Parce que mademoiselle Françoise oublierait probablement de la remettre, comme elle oubliait de me demander qui je suis.

— Je vous assure, monsieur...

— Au revoir, mademoiselle. »

El je repars en tiûssant la servante intriguée me suivre d'un regard inquiet

Évidemment je ne puis espérer d'être introduit par elle; le plus court est de m'adresser au médecin de sa maîtresse qui la voit tous les jours.

Monsieur Dulac, chez qui je me rends dans cette intention, se charge volontiers de la commission ; et, dès'

?| SOtVENIItS D'DR VIELLaRa

te soir, il m'avertit que madame de Lourière a paru nme <le mon souvenir; elle-même songeait h me faire demander ; elle veut me consulter sur une atfoire qui relève du droit et pour la-

quelle mes conseils lui senûent nécessaires. Je puis me présenter quand je voudrai, et le plus tAt sera le mieux.

Seulenient monsieur Dulac, qui sait combien il est diOlcilc de franchir le cordon sanitaire établi par Frau- <;oisc, m'engage à venir à l'henre de sa première visite; il veillera lui-même à me faire ouvrir.

Je le remercie, et je suis & la porte de madame deLourière à l'heure convenue. Je sonne; Françoise qui se présente me reconnaît ; elle change de visage, mais s'efforce de cacher son trouble sous le sourire mécanique dont elle a l'habitude.

« Oli I c'est encore monsieur 1 H vient savoir des nouvelles de madame? Mon Dieu! monsieur est bien bon ; ça va toujours doucement... »

Je l'interromps pour lui dire :

« Votre maîtresse m'alfend, ouvrez ! »

Et comme elle feint de nepas comprendre, je sonne de nouveau, et plus fort, jusqu'à ce que monsieur Dulac arrive et m'introduise lui-même, au grand désappointementde Françoise, n ordonne à c^e-«i de m'aononcer à sa maîtresse qui est avertie de ma visite, et il m'introduit dans un petit salon ouvrant sur l'antichambre.

t Maintenant , je demande la permission de vous 'lisser, dit-il; j'ai ici près l'n malade que je veux voir; ;ij reviendrai en le quit-tant. Tilchez de finir sans retard avec madamede Lourière ; il n'y apas de temps à perdre. »

A ers mots, il me salue de la main, et le voilà parti...

Resté seul, je me suis mis à regarder autour de moi. Le meuble de lapièce date de Louis XV, et les injures du

LA. DERNIÈRE ÉTAPE. ÎS

temps ont forcé de le recouvrir. A voir ces vieux fauteuils Pompadour laissant pa,sser, sous les housses blanches, ' des pieds maigres et fuselés, on dirait de vieilles mar — quiscs en peignoir qui se donnent des airs de jeunesse. i ^es dessus de portes-Veprésentent des scènes champêtres ' |ù des bergères enrobes de salin écoutent, un oiseau sur le doigt, des bergers en habits de velours qui jouent «lu galoubet. La pendule de la cheminée a pour ornement nne jeune nymphe en bronze doré qui vend une panerée d'amours. Des gravures coloriées suspendues çà et là reprothiisent des scènes mythologiques; et une petite bibliotlièque renferme les romans tlu dernier siècle. / Je cherche en vain quelque trace d'habitude sérieuse de travail jj tout a la même apparence d'oisiveté futile, de galanterie surannée. C'est bien lis. l'intérieur tristement coquet de la femme égoïste et frivole que j'ai connue " autrefois.

Ënân Françoise revient; son sourire est plus faux et son parler plus mielleux que jamais. Elle me prie de la . suivre en m'averlisant que sa maltresse est très-fatiguée, qu'elle n'a point dormi depuis plusieurs nuits, que les longues conversations lui sont mauvaises. Je me laisse conduire sans répondre, et nous arrivons ensemble devant une porte qu'elle ouvre.

Une odeur d'éther et de fleur d'oranger m'arrive romme une raffale. Je franchis le seuil, et j'aperçois enfin ' 'madame de Lourière sous ses rideaux.

Ld temps pendant lequel on m'avait fait attendre avait l'té utilisé par elle. Relevée sur son séant, elle avait revêtu une camisole garnie de dentelles, et s'était coiffée d'un bonnet à petits plis retenu sur son front par un ruban ponceau. Des mèches de cheveux blancs, oubliées dans la .précipitation de cette toilette improvisée, pen-

7a EOOVENIRS D'UN TIBILLATta

daient sar ses joues plombées; et les yeux avaient qnL4-
qae chose de hagard dans leur oévreiise mobihté.

A ma vue elle tendit les deux mains avec un sourire apprêté que je reconnus.

< Ah I tout le monde ne m'a donc pas oubliée, dit-elle; vous avez voulu me voir encore une fols, cher monsieur Raymond?...
Françoise, faites asseoir monsieur.

Après avoir obéi en rechignant, Françoise alia s'aecouder aux pieds du lit ; je la regardai, mais sans qu'elle - voulAt comprendre mon regard. Je me tournai alors ven madame de Lourière:

« Les services de mademoiselleFrançoisevODssont-ila nécessaires, chère dameT

— Nullement.

— Alors je serais désolé qu'elle se dérange&t en mon intention ; elle peut retourner h ses occupations.

— Et si madame a besoin de moiT objecta la servante.

— l'avertirai, répondis-je en montrant la sonnette posée près du lit sur un guéridon. >

Elle me lança un regard de vipère, et sortit lentement en laissant la porte entr'ouverte.

Madame de Lourière se pencha hors du lit.

< Est-elle partie ? » demanda-t-elle à demi-voix. Je répondis affirmativement.

« Ah ! combien je vous remercie, reprit-elle avec un soupir d'allégerance; j'avais peur qu'elle ne restât ici et ne m'empêchât de vous parler... Mais, de grâce, refermez la porte; je tremble toujours qu'elle ne soit aux écoutes,

— Êtes-vous donc dans une telle dépendance ? demandai-je après avoir fait ce qu'elle désirait.

— Moi ! s'écria-t-elle ; ah ! si vous saviez ! On la croit ^ ma servante, elle n'est que ma geôlière ! Tout ici dépend

d'elle : le jour, l'air, la nourriture; il faut lui obéir en

LA DERNIÈRE ÉTAPE. TT

tout ! n ne m'arrive de dehors que ce qu'elle veut bico laisser passer. Aucun moyen de résistance ! Je suis comme une vivante sur laquelle on a refermé sa bière ; chaque fois que je demi-inde à sortir, la malheureuse ajoute un clou !

— Vous ne pouvez-vous la calmer ?

— Et qui me veillera ? qui me soignera ? répliqua-t-elle avec amertume. Où trouver maintenant une autre servante ? Non, non, il faut que je la subisse, cher monsieur, que je la retienne par des promesses ! Ah ! vous ne savez pas ce que c'est que la vieillesse ! »

Et, attendrie à cette pensée, elle essuya deux petites larmes qui coulaient sur ses pommettes ridées. Dans son exclusive préoccupation d'elle-même, elle n'avait songé ' ni b. mon ftge, ni t. mes cheveux blancs.

Je voulus la consoler; mais elle reprit en secouant la tête:

c Maintenant pcisonne n'a besoin de moi ; faible et, iaQrme, je ne suis qu'un embarras ou un ennui : aussi tout le monde m'abandonne 1 Le chevalier lui-même, le croiriez-vous î le chevalier a cessé de venir, parce que je Depuis plus faire sa partie dewbist. Depuis trente années, je croyais avoir un ami, je n'avais qu'un partner. >

Je ne pouvais lui répondre qu'à la place du chevalier (Aie eût fait comme lui, et que tel devait être le dénoûment de tout contrat qui avait eu l'égoïsme pour notaire: aussi gardai-je un silence embarrassé ; elle poussa un Mupir, et, levant les yeux au ciel, elle reprit :

« Du reste, je devais m'y attendre ; c'est le sort ordinairement réservé aux imes trop sensibles. ■ - Jamais je «'ai été véritablement aimée, cher monsieur; ma vie entière s'est passée à faire des ingrats I — Mais après ma mort, du moins, j'espère être comprise ; on me rendra justice. .. J'aurai pour défendre ma mémoire ceux qui me devront leur bonheur. »

Elle a foit une pause; je l'ai regardée d'uo air inlarmateur; enBp elleacootiDaé:

c Oui, cher monsieur Raymund... j'ai écrit mes àer- Dières volontés. .. voilà déjà leux mois. Depuis longtemps je sais qu'il n'y a plus d'espoir... Malgré les assurances' du docteur... vous avez pu

le reconnaître vous-même en me voyant... car avonez qne vous m'avez trouvée tàm! changée... que vous ne me croyiez point si mal. >

Elle me regardait d'un œil fixe et ardent, comme pour ine demander de la contredire. J'ai prolesté, mais plus faiblement que je ne l'aurais voulu. La vérité m'étouffait; elle l'a compris et s'est écriée :

« Non, non, ne cherchez point h me tromper... Je nevous croirai pas... Je sens trop bien que mes forces s'éteignent... Mais qu'importe?... j'ai assez vécu... ponr ne pas craindre... la... morti >

Ce dernier mot s'était arrêté presque étouffé snr ses lèvres; une lividité hideuse aYÛt remplacé sa p&laurr, j'entendais ses dents claquer, et ses mains serrûmt'CoiH - Yulsivement les couvertures, tandis que, la lête rejeté»^ en arrière, et les yeux agrandis d'éponvanlo, elle semblait fascinée devant quelque abtme invisible. . Je me suis efforcé de la rassurer en répélantquft lesv précautions prises par sa prudence, loin de lui nwDÉrer' le terme comme prochain, devaient rasséréner soa esprits et la laisser désormais uniquranent oecupée de sa guérii~ son. Elle a saisi avec empreâsemnit ce vague espoir; elle s'est mise à énumérer avec une minutieuse compliû'sance tous les symptômes favorables qui pouvaient aoinoncer son rétablissement; elle a fait un mouvra-nenti pour se redresser, afm de me prouver qu'elle était pluS'. forte qu'on ne semblait le croire.

Cependant quelque chose proCeelait en elle ; je rai.nUE

tout k coup changer de visage et frissonner. Ses jeux se sont fermés un instant comme pour échapper à une funèbre vision ;

enfin elle a repris très-bas :

« N'importe... quoi qu'il arrive... j'ai voulu vous voir pour vous consulter sur ce testament... pour savoir si rien n'y manquait... pour le déposer entre vos mains, »

J'ai dit que j'étais touché de cette marque de confiance, mais que d'autres y avaient sans doute plus de droits, et. j'ai nommé des parents, d'anciens amis !

9 Ne m'en parlez pas, a-t-elle repris en m'interrompant ; tous m'ont délaissée, parce qu'ils n'attendent rien de moi... A mon tour, je ne veux rien d'eux... c'est à. vous que je me confie. »

Je me suis incliné; elle a fouillé sous son oreiller et m'a remis une clef en me désignant le meuble que je devais ouvrir. Dans le compartiment indiqué, j'ai trouvé le testament; elle l'a déplié elle-même, et me l'a présenté d'une main qui tremblait.

« Lisez ! » a-t-elle dit avec une espèce de solennité

J'ai pris le papier et j'ai lu tout bas : < Celle qui a signé son nom au bas de cette page, déclare que ce qui va suivre est l'expression de ses dernières volontés.

« » 1° Voulant laisser un souvenir qui témoigne de sa* sympathie pour les orphelins, elle demande que le premier tiers de ce qu'elle possède soit consacré à l'éducation de l'enfant-trouvé qui naîtra le plus près du moment de sa mort, et que cet enfant reçoive un des noms de la donatrice; S" afin d'encourager les choix du cœur, elle veut que le second tiers de sa fortune soit employé à doter une jeune fille pauvre qui voudra faire un mariage d'inclination ; 3° dans l'espoir de ranimer des sentiments

se socvEVins d'dk vieilladd.

trop atlaqués de nos jours, elle ordonne de placer le dernier tiers de ses biens en rentes sur l'Etat, et de consacrer les revenus à la fondation d'un prix annuel qui devra être accordé à l'auteur de la meilleure pièce de vers sur les devoirs dé la famille.

> L'existence de ces prix, désignés sous le nom àeprix lourière, sera annoncée par toutes les voies de la publi cité, de manière que les concurrents puissent se trouver avertis.

> Écrit le ii octobre, librem^t et de ma propre main, par moi,

> Marie-Ânalole-Halvina de Lourière. >

Jusqu'à la dernière ligne, j'avais espéré que le neveu ne pourrait être complètement oublié : arrivé à la signar ture, je laissai échapper une exclamation, et je retournai le testament.

■ Qu'est-ceT demanda la malade qui m'observait d'un oeil inquiet. Hanquerait-il quelque chose & la validité de l'acte.

— A la validité, je ne le pense pas, ai-je répondu ; mais b sa justice.

— Comment?

— Je cherche un codicille qui réserve les droits du QIs de votre sœur. »

Elle a tressailli.

c D'Armand I a-t-elle repris l'œil enflammé : c'est Armand que vous voulez dire 7 ne m'en parlez pas ! il n'y a rien de commun entre nous, je ne le connais plus.

— Qu'avez-vous donc à lui reprocher?» ai-je demandé doucement.

Sa tôte cadavéreuse s'est redressée ; un nuage de bile a passi! sur ses yeux viti-eux.

LA DERNIEHE ETAPE. 81

€ Ce que j'ai à lui peppoher! s'est-elle écriée d'une voix nuque; vous me le demandez? D'abord sa naissance I »

El comme je relevais la tête d'un air étonné :

€ Oui, sa naissance, a-t-elle continué avec une dureté empor-tée, Avez-vous oublié la mésalliance de sa mère? une Dumont épouser un épicier de village, un homme de rien, on manant I > ^

J'ai voulu objecter que c'était un mariage d'inclination.

« Dites une honte dans la famille, a repris madame de Lou-rière : aussi Dieu l'en a punie; elle est morte comme é&G le méritait, seule, misérable, laissant un Sis sans ressources!

— Hais ce Sis, ù-je cooâmené... >

Elle ne m'a point permis de poursuivre.

€ Ce fils I s'est-elle écriée, il a suivi l'exemple de sa inère. Au lieu de partir pour l'honneur de notre nom, de s'embarquer comme mousse sur quelque navire, et/de - De plus reparaître, ne s'est-il pas laissé adopter par un parent de son père! un rustre sans éducation 1... m'cx- posant ainsi à entendre répéter par tout le monde que je l'abandonnais... que j'étais une mauvaise parentel car on Va dit, monsieur ; on m'a accusée de n'avoir rien fait pour lui!... quand j'avais proposé de payer son voyage jusqu'à

Brest, et de l'envoyer aux colonies I — Mais non, il a préféré nts-ter ici... suivre les écoles gratuites avec des enfants de rien... Je ne pouvais sortir sans le rencontrer en vieille blouse raccommodée aux coudes, et en bonnet de laine , comme un fils de paysan I Encore avait-il l'impertinence de me reconnaître! Oui, monsieur, croiriez-vous que le petit malotru ne passait ja- ~ mais près de moi sans me saluer d'un : — Bonjour, ma tante 1 >

Et, comme si elle ne pouvait supporter ce souvenir,

81 SOCVBNinS D'UN VIEILLIID.

elle a étendu la maîa vers un Oacon d'éther qu'elle s'est mise à respirer. J'ai t&cbé de contenir mon iadigoationa et mon dégoût.

< Soit, madame, ai-je repris; mais depuis, le tranet de laine et la blouse ont disparu ; votre neveu ne paid phiL< faire honte à personne.

— Ohl c'est justel a-t-die répliqué ironiquement;- . D'ai-je point enleodu dire que monsieur Armand était devenu un pf-flionnagetIlappreiïd, je crois, le grecetie latin à des marmots.

— Lui-même aurait pu vous le dire, si tous Y&iivu. permis; car il s'est présenté plusieurs fois pourvousvnr.

— Dites pour calculer combiaa de temps mcare:il4evrût attendre mon héritage.

— Madame...

— J'en suis sûre! a-t-elle continné amèrtnwnt, efa Tous-même, monsieur... Voyons, vous dont on cît6 la*! franchise, ose-riez-vous soutenir qu'il veoùt parrsympa»r> Ibie pour moi, qu'il m'aime sincèrement, que majnorti le jettera dans le désespoir? »

Il y avait dans l'accent de madame de LQuriéreje mi 81ÛS
quoi d'ironique et de provoquant qui m'a échausdu

< Mon Dieu I madame, me suis-je écrié, je n'ai poiali l'habitu-
de des exagérations; unnevoi qui a toujours été: tenu éloigné
ne peut vous témoigner les sentiments qu'iV^ aurait pour uie pa-
rente dans ^laquelle il eût trouvé uno; seconde mère.

— Cest-à-dire que vous m'accnsezde n'avoir poiat: jonécérâleT
«.<

— Je n'accuse point, madame, je défends, etjedisqiw si, en ve-
nant à vous, votre neveu n'apportait pas l'amouii passionné d'un
fils, il n'obéissait pas davantage, j'en suiii certain, k un booleux
calcul d'héikien .

LA. DERNIERE.ÉTAPB. U

— Alors, tout est pour le mieux, » a-t-elle fait, observer d'uQ
acceot railleur.

Ma patience était à bout.

< NoD, tout n'est pas pour le mieux,. madame, ai-je répondu
en élevant la voix ; car veut punissez ce jeun» homme de torts
oontestablesj et qui, en tout cas, ne sont point les siens. Ce tes-
tament prétend témoigner de voire Jilié pour les enfante aban-
donnés. Votre neveu n'est-il Jone pas orphelin t Vous proposei:
un prixpour ceni qui

. chanteront les devoirs de la famille; faites mieux, madame,
donnez un bon exemple en les remplissant; vou» vouiez eoflo fa-
voriser le choix de cœur d'une jeune fille, eh bien .' il y en a une
qui aime Amaad, et dont vous pouvez assurer le bonheur:

-- Qui vous l'a ditT a intarrompu madame deLouriéreh

—Son parrain lui-même.

— Ainsi vous l'avez vu f —•Avant-hier. »

Ellea frappé l'une contre l'autre ses mains de squeletts^ € Ah I je comprends alors, s'est-elle écriée avec un rire d'agonie ; ce sont eux qui vous envoient ; vous ôtes leur homme d'affaires? Folle que je suis! j'ai, cru que votre carte de visite était une marque de souvenir, de pitié I ce n'était qu'uu piège I — Rendez-moi cet acte, monsieur, rendez-le-moi. — Malheureusel malheureuse! n'avoir p^rsoune h qui me confier, personne qui, m'aime 1 > -■

Elle m'avait arraché le testament; je n'ai pu me contenir plus longtemps.

< Et qui donc avez-vous aimé vous-même? ù-je répondu en me levant; je ne suis point envoyé par votre neveu ; mais quand un autre le serait, pourquoi vous en ni<indreT A-t-U' quelque ru-soa de s'intéresser à vous!

■I SODVEMnS D'UN VIEILLARD.

L'amour des enfants est une rente ; pour qu'ils la payent, il faut avoir placé dans leurs cœurs un capital de tendresse. Subissez la loi que vous avez faite, en n'étant aujourd'hui pour lui qu'une étrangère. — Maltieur, madame, aux vieillards qui n'ont su se rattactier personne par le dévouement, aux parents dont la vie est moins protectrice que la mortl...

— Et je suis de ceux-là, n'eslril pas vraîT s'est-elts écriée. Alors que me parlez-vous de sœur, de neveu, de âlte à doterT Personne ne m'aime, je le sais, je le sais. — Eh bien, moi aussi je ne veux ai-

mer personne I Ce testament est en bonne forme ; vous-même l'avez dit fout i l'heure. Je veux le remettre au notaire... Qu'on le fasse venir aujourd'hui, tout de suite. »

Elle avaitsaisi sur le guéridon ia sonnette qu'elteagitait.

c Ah I ah ! ah I ceci est ma vengeance : amis, parents, serviteurs, tous ont compté sur mon héritage : tous seront trompés. Bien pour le chevalier, — rien pour le neveu, — rien pour Françoise... »

Un cri de la servante, qui venait d'entrer par la petite porte, l'interrompit. Madame de Lourière saisie cacha vivement sous ses draps le papier qu'elle m'avait repris; Françoise écarta brusquement le riileau et laissa voir ses traits. Le masque de douceur qu'elle portait d'habitude semblait avoir subitement fondu ; ses yeux lançaient des flammes, et tous les muscles de son visage frissonnaient.

* Ne me cachez rien, j'ai vu... s'écria-t-elle : c'est le testament de madame, et malgré ce qu'elle me répète tous les jours, je n'y suis pas I

— Que voulez-vous direT balbutia la mourante.

— Ali ! madame n'a pas besoin de chercher encore \ me tromper, s'écria la fille avec violence ; j'ai bien entendu tout à l'heure : Rien pour Francise! et à chai|ue

LA DEBMËnE ËTAP& M

Duit que je passais, madame me faisait de nouvelles promesses ; elle me retenait ici quand j'aurais pu trouver ailleurs de meilleurs gages; eUe me volait mon temps, ma sanlél

— Écoutez-moi I

— C'est inutile. Rico pour Françoise ! vous l'avez dit. Eh bien, alors aussi, rien pour madame I qu'elle cherche quelque autre qui la soigne et la garde.

— Mais je vous répète...

— Rien, interrompit ki servante dont le désappointement se tournait en nige; que madame reprenne ce qui lui appartient. : — Voilà, — voilà, — voilà ! >

Et elle jetait sur le lit de la mourante son tabUer, ses clefs, le petit livre de ménage, la dernière ordonnance du médecin.

J'essayai eu vain de m'entremettre ; l'emportement de Françoise grandissait à mesure qu'elle rappelait les promesses solennelles faites par sa maîtresse, en indiquant les jours, les lieux, les circonstances. La mourante ne put supporter ce débat; je la vis retomber en arrière, les bras roidis et les yeux fermés. Je crus qu'elle expirait; mais après un spasme assez court, cUe reprit ses sens; ses paupières s'entr'ouvrirent ; elle regarda autour d'elle. Je voulus sonner la servante qui était sortie comme nu orage ; madame de Lourière me retint du geste.

< Ne l'appellez pas, murmura-t-elle avec un tremblement nerveux... Je ne veux plus la voir.

— Permettez au moins que je sorte pour chercher quelqu'un.

— Non, non, bégaya-telle en s'efforçant de me retenir; par grâce... par pitié 1... au nom de tout ce que vous avez aimé... ne me laissez pas seule... ici... avec elle... J'ai peur, j'ai peur 1»

Il y avait dans le visage et dans l'accent une telle expression d'épouvante que je tus pris de pitié. Je me rassis près du lit de k' mourante en m'eCTorçant de la rassurer; mais son Iroubl" égaré l'empêchait d'entendre, A toutes mes assurances, elle répondait-par les mêmes prières, à cttaque instant plus încoliérentes ; une sorte de râle convulsif entrecoupait sa voix ; des plis lividesS' sillonnaient ses joues, et sa coifTure défaite laissait retomber des mèches hérissées de cheveux gris.

Je me relevai, cherchant en vain lea moyens de la se- * courir. Le guéridon était couvert de fioles étiquetées dont j'ignorais l'emploi. Toutes mes questions & ce sujet n'obtinrent d'autre réponse que des exclama^ons haletantes et incompréhensibles. ■

Cependant je sentais la main de madame de Lourière qui avait saisi une des miennes se mouiller d'une sueur glacée ; ses lèvres demeuraient entr'ouvertes par le ressort d'un dentier de métal qu'elle n'avait plus la force dorefermer, et ses paupières tremblo-taient dans une àernière lutte contre l'étern^ sommeil.

Saisi d'une sérieuse -inquiétude, je regardai aulourile moi en poussant un ai d'appel. La porte s'ouvrit presque au même instant, et le médecin parut. - € Ah l docteur, m'écriai-je, on a besoin de vous. » '

Il s'approcha du lit, examina la malade, consulta le poulx, puis, me prenant h part :

«Il y a donc eu unecrise! » demanda-t-H à demi-voix.

Je lui racontai brièvement ce qui s'était passé, en exprimant la crainte que cette secousse n'eût aggravé le mal.

« Impossible, >dit-il en secouant la tête; les heures étaient comptées ; l'agonie devait commencer aujourd'hui ou demain.

— Mms ne peut-on rien au moins pour radoucir?

LA DBRnlËRE.ËTAPE.. ST<

— Peu de chose ; j'essayerai pourtant. » n alla au guéridoa et écrivit uoe OFdonaaaEei. € Ced est peun 1& pharmaoMD.

—Je m'en charge.

— Madame de JUmiière estireiledoocT^itableinraL seule?

— Vous voyra;

— Alors il faudrait avertir une gardfrmadbe.

— Sur-le^hampt »

Il me donna une adresse, et je partis.

Un quart d'heure après, la garde et la poUon étaient chez la mourante.

J'y revins moi-même le soir : contre toute attente, elle avait repris quelque force et venait de demander le prêtre. J'espérais que les derniers conseils de la religion amolliraiiflit enÛQ ce cœur endurci.

Le jour suivant, l'agonie continua. Le médecin, qui se sentait inutile, n'était plus revenn. Ala tombée du jour, j'y retournai : cette fois, la garde-malade avait quitté la mourante, qui« disait-elle, n'avait pins besoin de per~ sonne pour Bnir; elle causait tranquillement sur le seuil avec les voisines. Enfin, lorsque je me présentai de nouveau le lendemain, je trouvai la porte grande ou-

verte. Sladame de Lourière était morte dans 4a nuit, et te juge de paix appelé se préparait à mettre les scellés.

Je rencontraï dans la premièrepièce les gens de justice qui instrumentaient; dans la seconde, les employés des. pompes funèbres qui prenaient la mesure du cercueil. On marchait à grand bruit, ou parlait haut et l'on riait . comme dans une maison vide.

Je pénétrai jusqu'à la chambre mortuaire; la garde, préparai t son café près de l'alcôve dont les rideaux avaient été rabattue —

H SOUVENIRS D'ON VIEILLADD.

Je les icartai doucement, et j'aperçus la morte recou- Terle du suiùre. Elle était là indilTérente k tous et dtijà oubliée avant d'avoir disparu I Son cœur avait cessé de battre sans qu'aucun cœur se troubl&t ; elle s'en allait sans laisser de vide dans aucune autre existence; peu importait pour ceux qui avaient survécu de la savoir sous le ciel ou sous la terre ! Sa vie même avait été une tombe sur laquelle l'égoïsme avait gravé l'építaphe de tous les dévouements et de toutes les aHectious I

GRAND- PÈltB.

René et Félicité sont mariés ; je suis allé voir la nouvelle épousée dans la pelile boutique où elle s'est établie; je l'ai trouvée ravie, atTairée, riant à tout venant. Je commence à croire que l'esprit d'ordre et la bonne bumeur suffiront pour assurer ea réussite. Les acheteurs du faubourg semblent très-satisfaits de trouver tout en place sur tes étagères, etau comptoir cette bonne Qgure joviale, n se pourrait bien, après tout, que mes craintes fussent trompées et que l'humble ménage, au lieu de courir vers la misère, entrât, à petits pas, dans l'aisance.

En général, nous autres hommes d'étude, nous ne comprenons pas grand'chose aux gens purement prali[^] ques ; quand il faut les classer, nous parlons toujours de nous-mêmes, nous supposons que tout doit nous ressembler; nous préjugeons l'iDlelligence de notre cuisinière «ur son orthographe.

Il est très-rare qu'on sache sortir de ses préoccupations personnelles pour se placer au milieu des réalitt^{^^} du

LA DERIFLÈRE ÉTAPE. 8t

monde et apprécier les gens d'après leur aptitude à y s» tisaire. Nous faisons tous, plus ou moins, comme Vestris qui s'étonnait qu'un de ses anciens élèves, à qui h n'avait jamais pu apprendre la gavotte, fût devenu un -grand homme d'État. Il semble que chacun ait dans ses habitudes et dans ses occupations l'unité de mesure do la capacité humaine.

Aussi, voyez quelles indignations quand une de cesi, activités vulgaires arrive à la fortune ou à l'influencel I Avec quelle ironie superbe nous montrons au doigt ces! parvenus du fait! Que de récriminations contre une so-i ciété où l'épicier du coin de rue s'enrichit plus sûrement î et plus vite que l'artiste, le savant, l'écrivain I — Comme' si celte sociéLé vivait seulement de livres, de problèmes* ou de statues, etn'avaitpassurtoutbesoin des journaliers ' de la viel Comme si les plus favorisés par le hasard de- i valent encore être les plus favorisés par les hommes et se trouver ici-bas heureux comme les rois sont puissants, \ par la grâce de Dieu 1

Ne pouvonsnous donc comprendre que ce monde est une vaste machine sortant d'une main surhumaine qui a donné à chaque partie une fonction et non un privilègeT Pourquoi les roues orgueilleuses qui conduisent le mourement reproche-

raient-elles aux mille branches d'acier destinées à le recevoir le cuivre qui les orne et l'huile qui adoucit leurs efforts ?

Je suis sorti de la petite boutique de Félicité rassuré sur son avenir et sur celui de René, entrevoyant déjà pour eux une prospérité lointaine. Qui sait si de cet humble couple ne sortira point une race qui, quelque jour, protégera la mienne ? Dans le prodigieux mouvement de va-et-vient des sociétés modernes, ces retours n'ont rien que d'ordinaire, et j'ose ajouter, rien que de juste, car

M. SOULENIN D'un VIEILLARD.

Ils transportent dans l'organisation générale la mobilité introduite par le créateur dans l'organisation individuelle des êtres. En appliquant les hiérarchiques classements, la société substitue une règle arbitraire & la loi divine; au contraire, en se servant du plus capable et du plus actif, elle obéit à cette loi; elle recourt d'après l'indication de Dieu lui-même. — Grandissez donc, fils du valet et de la Quatrième sorcière; soyez les maîtres de ceux qui descendront de moi, et si vous êtes véritablement les plus dignes, j'en remercie d'avance le ciel et les hommes.

Ma fille m'avait écrit qu'une occasion s'offrait; elle attendrait point les vacances pour me faire conduire Blanche et Henri; mais elle dépendait de la famille qui devait s'en charger, et ne pouvait, d'avance, m'indiquer le jour de leur arrivée. Ce matin j'ai entendu tout à coup, dans l'antichambre, deux fraîches voix d'enfants; la porte a été ouverte, une petite fille s'est avancée souriante avec un petit garçon qui se cachait derrière elle; je l'ai devinée; mon cœur battait, mais j'ai attendu.

La petite fille est venue vers moi un peu timide, et a dit.

< C'est nous, grand-pa^al >

J'ai ouvert tes bras, et tous deux s'y sont jetés.

Leur conducteur était dans l'antidunbre d'où il joni»-sait de nos embrassements. n s'est enfin décidé àentrer; il m'a rendu le meilleur témoignage des deux iaifanls, et, après bien des grâces rendues, il est parti.

là les voyais donc enfin, ces chers rejets d'uno' souche près de se dessécher. Ils se tenaient là, devant moi, dans toute la verdure de leur pousse printanière. J'ai attiré Blanche à ma droite, Henri b. ma.gauche,.et je les al gardés serrés ainsi contre ma poitrine, leurs doux visages tournés vers moi et leur halàue sur ma joue.

Ll OBRMËnE ĖTAPB. 91

Je cherche dans leurs traits cet air de famille qui est comme l'éteroelie renaissance des vieux qui meurent dans les jeunes qui survivent. Tous deux ont bien vite compris sans doute combien ils m'étaient chers, car ils se sont aussitôt familiarisés. Bl&oche a appuyé sa tC-te bouclée sur mon épaule, tandis que Henri jouait avec les breloques de ma montre; ils se sont mis à causer libre- ' — ment. En une heure j'avais lu.au fosâ de ces âmes où rien ne se cache.

Blanche, qui est l'ainée, se montre déjà protoetrice et conseillère. Elle redresse Henri, elle l'aide, elle rexcuse;rla sœur s'exerce de loin à être mère. Heori, plus ardent, s'élance h. l'aventure dans tous les sentiers, mais revient au cri de Blanche, lui dit : « Ne crains rien, je suis làl » et repart. L'enfant s'essaye à être homme.

Cette première connaissance faite, je les ai présentés tous deux à monsieur Baptiste, qui les a salués de son salut grave -, je leur ai dit qu'il serait pour eux ce qu'eux-mêmes seraient pour lui, et monsieur Baptiste a confirmé mes paroles. Les deux enfants regardent cette figure grave avec un peu de surprise, et ne savent trop s'ils doivent avoir crainte ou confiance; mais l'habitude arrangera tout : les oiseaux s'enhardissent bien vite à nicher dans les arbres les plus sombres

...■... J'en étais sûr. Blanche, Henri et monsieur Baptiste vivent fort bien ensemble, quoiqu'un peu céciliaanissement.

Le père Labat raconte que, de son temps, les États espagnols, lorsqu'ils se relevaient à la faction, se saluaient avant d'échanger la consigne, et se demandaient réciproquement des nouvelles de leurs seigneuries. Je vois tous les matins le même spectacle au moment où les enfants et monsieur Baptiste se rencontrent

H souvenez-vous, vieillards.

Après tout, j'aime ces égards, même dans leur excès ; faut-il habitude de respecter les autres et à rester maître de soi-même. On dit que la politesse est le semblant de la bienveillance, mais alors la grossièreté est le semblant de l'aversion, et, grimace pour grimace, je préfère celle qui aime rire à celle qui m'offense. Il y a d'ailleurs dans la politesse plus qu'une apparence; c'est, comme son nom l'indique, un certain poli dans les habitudes, dans les manières, grâce auquel les ressorts de la vie se rencontrent sans brisements.

Aussi tout va à merveille; jamais de querelles ni de plaintes. Le logis a repris son mouvement d'autrefois. Voici sur le guéridon une broderie commencée; le piano se réveille; des éclats de rire

d'enf;iolont interrompu le grave silence de la vieillesse et du veuvage ; j'entends de petits pas courir dans le vide des chambres désertes, et je répète à demi-voix les beaux vers d'un poète que j'ai le bonheur de comprendre, bien qu'il ne soit pas de mon temps.

Seigneur, préserrei-mol, prétenet ceux que J'aime, FrÈKS, parents, amis, et mes ennemis mSme

Dans le mal triomphants, De jamais voir. Seigneur, l'étâ sans fleurs vermeiJlea, La cage sans oiseaux, la rucha mus abeiUes,

La maiBOQ sans enTanisl

Vingt fois par jour Blanche ou Henri entr'ouvrent la porte du petit salon où je me tiens; ils avancent la tête •n disant doucement :

€ Êtes-vous occupé, grand-papaT »

Je me retourne avec un sourire et je leur fais signe d'entrer. Un des bénéfices de mon 9ge, je l'ai déjà dit, est de me laisser toujours libre de donner audience à la joie. Blanche, qui m'embrasse, reste le plus souvent appuyée

à mon épaule sans parler; on voit qu'elle est venue seulement pour venir, pour ne pas être seule, pour se sentir aimée, tandis que Henri, debontdevant moi, m'interroge; lui, il regarde et veut connaître. Je m'elTorce de répondre h ses questions, je rends à sa sœur ses caresses, je suis tout à tous deux sans objections et sans réserve. Ma tendresse n'est contrainte par aucun scrupule, car je n'ai point ici, comme pour mon fils et ma fille, la charge d'une éducation. Retiré de l'action, le grand-père n'a plus le temps d'entreprendre une pareille tlche, il est en vacances de la vie. lia

le droit de ne demander aux enfants que leurs rires et leurs baisers. D'autres surveillent à leur tour la classe d'un œil sévère, lui n'a désormais qu'à jouer le rôle du vieil arbre qui ombrage les récréations.

Cher et doux privilège ! Ainsi l'âge nous donne le poids de la responsabilité. Tandis que d'autres, la balance de la justice en main, pèsent les actions et redressent les torts, réfugiés dans la zone sereine qui sépare les deux mondes, nous montons au rang de ces princes auxquels la fiction constitutionnelle n'a laissé que le droit de faire grâce; nous régnons, nous ne gouvernons pas !

Henri n'a pas voulu suspendre complètement ses études de collège; il travaille chaque jour quelques heures, et, l'un de ces matins, il m'a apporté les *Églogues* de Virgile en me demandant de lui traduire deux vers qu'il ne pouvait comprendre.

Mes explications l'ont satisfait sans doute, car il est bientôt revenu avec l'histoire de Justin, puis avec un des traités de Cicéron. Insensiblement la consulation s'est transformée en un véritable enseignement, et, depuis trois jours, me voilà répétiteur improvisé, reteuilletant mes auteurs de classe.

Je ne puis dire l'effet qu'ils m'ont produit. Mon esprit

•4 SODVENIRS D'UN VIEILLARD.

Il se promène à travers leurs images et leurs pensées comme un absent [qui reverrait son hameau après un demi-siècle. Je me retrouve peu à peu ; mille souvenirs me reviennent; je reconnais des accents autrefois familiers. L'histoire de mon enfance se recompose vers par vers dans les entre-lignes de ces vieux livres. Je me revois au fond de la sombre saie garnie de bancs boiteux et

de tables mar' brées d'encre ; j'entends la voix monotone du maître en -^ soutane qui bourdonne dans l'ombre de la chaire; deux longues lignes d'écoliers sont là rangées contre le mur; je reconnais successivement leurs visages, et mon esprit s'échappe malgré moi pour les rechercher dans la vie; il repasse rapidement leurs histoires, maintenant, hélas I closes pour la plupart.

Mais il en est une surtout qui ne revient sans cessée! que ce volume d'Égiogues m'a rappelée. En retournant la dernière feuille, "j'ai aperçu, sur le carton frangé, un nom presque disparu. C'est celui du premier ami de col-

- lége, de ce copain avec lequel on partage tout, espérances,

- coups de poing, rancunes et raisiné. Gardé en souvenir de lui et passé successivement de mon fils à mon petitfils, ce livre semble reporté sous mes yeux pour me reprocher l'oubli de son premier maître.

Ah ! je crois encore le voir traverser pour la première fois notre cour de récréation, conduit par sa mère, pauvre femme au visage pâle et aux épaules courbées, qui portait le deuil des veuves. Mais quand il fût déjà grand, il lui donnait la main par un reste d'habitude enfantine, et nous, qui avions interrompu nos jeux pour regarder le nouveau, nous échangeâmes un sourire ironique. A la vue des soins apportés aux moindres détails du costume de l'écolier, de l'élégance de ses manières, de la sollicitude empreinte dans tous les mouvements de celle

Uk DERNIÈRE ETAPE. fin

(pour sembler garder comme un trésor, le Triboulet de notre division s'écria :

<s C'est la Dauphin ! »

El on ne l'appela plus autrement.

Mais la raillerie qui l'avait méchamment baptisé, h la manière des fées ennemies des vieux contes, devait échouer comme elles : le bon naturel de l'enfant vainquit la mauvaise marraine; le surnom destiné à le rendre ri- -■ dicule lui resta innocemment, et sa douceur finit par enlever à l'épigramme son aiguillon.

Pauvre Dauphin 1 comme il savait bien faire pardonner Bon respect pour les maîtres par sa complaisance pour les camarades 1 Quand le souvenir de sa mère lui revenait trop vif, et qu'il allait se promener seul à l'ombre d'un des grands murs du préau, comme au premier appel il essuyait sa joue humide ! comme il accourait souriant et prêt à tous les jeux'proposésl

Mais aussi quelle attention k la elasse quand le maître parlait ! que d'application à l'étude ! Jamais un oubli, jamais une négligence, jamais un mensonge ! A chaque fin d'année, tous les prix étaient pour lui, et nul ne songeait les luienvier, tant ils lui paraissaient acquis; on disait: -«C'est au Dauphin; »

Comme on eût dit :

« Les fleuves sont à l'Océan. ■>

H n'y mettait lui-même ni ambition, ni orgueil, mais seulement l'espoir de contenter sa mère ; c'était elle seule qu'on couronnait surson front. Tous les ans on la voyail reparaître à cette distribution, vêtue des mêmes babils de deuil. Elle et son (Ils en étaient devMius l'intérêt et la gloire; le collège les ivait tous deux adoptés. La solennité achevée, le Dauphinparlait chargé de livres et do couronnes, tenant sur un de ses bras le bras do la veuve

H SOCVENinS D'UN VIEILLARD.

qui tremblât de bonheur; et tous les regards les sairaient; on les aimait de tant s'aimer.

Six années s'écoulèrent ainsi ; le terme des études approchait, et en même temps celui de la séparation. Mon copain n'en parlait jamais, mais il redoublait d'efforts ; il voulait que son retour fût pour sa mère la preuve de toutes les épreuves. Il fallut, pour cela, finir avec assez d'éclat une carrière qui lui fût immédiatement ouverte; on lui en avait donné l'assurance, et afin de la mériter il ne descendait plus aux heures de récréation ; il prolongeait son travail jusqu'au milieu de la nuit, il le reprenait aux premiers rayons de l'aube.

Un jour pourtant il ne se leva point. On le chercha, on n'avait pu quitter son lit où la fièvre le faisait grelotter. Le médecin avait déjà fait sa visite quotidienne, on ne l'envoya point chercher; on attendit, dans l'espoir qu'un peu de repos suffirait au malade; mais le soir même avait les joues empourprées, la fièvre ardente, les yeux étincelants ; le lendemain il ne nous reconnaissait plus !

Les secours furent alors prodigués, mais inutilement. Le délire du Dauphin ne cessa que grandir; il se croyait devant ses maîtres, il répétait à haute voix les leçons apprises: Par instant, la mémoire lui faisait fauter, et alors on voyait tous ses traits se crispier; sa main tourmentait convulsivement son front, ses yeux prenaient une expression d'égaré fixe et douloureux ; puis, par un effort de la volonté qui semblait survivre en lui, il reconquerrait le souvenir et reprenait sa récitation interrompue.

D'autres fois il se croyait soumis à quelque interrogatoire solennel qui allait décider de son sort ; il répondait à des questions

imaginaires, il expliquait tout haut les passages demandés, il les commentait avec une hésitation inquiète. Les camarades de classe venaient l'un après

LA SERNIËRTI ÉTAPE. «T

raatre è son chevet et s'ea retournaient le cœur serré en secouant la télé; tout espoir était visiblement perdu.

Moi, j'avais obtenu de ne le point quitter et je suivais les rapides progrès de cette agonie délirante. Bientôt les forces s'affaiblirent; le malade ne s'agitait plus ; sa voix alanguie répétait confusément quelques vers de Virgile qu'il avait particulièrement aimé. On eût dit que fous les autres, poètes, orateurs, historiens, avaient abandonné le mourant, et que le berger de Mantoue était seul resté, murmurant & son oreille quelques fragments de mélodie, comme une mère qui endort son enfant. Dans le flux et le reflux des vagues pensées qui traversaient cette agonie, chaque vers balbutié semblait une rapide allusion ou un fugitif souvenir. Tantôt quelque gracieux tableau de son enfance surgissait dans ce dernier rêve, et il répétait tout bas:

J'ellab entrer d'uis nu do DiiÈme tnDée; Je pouvaïi Dé^k atteindre de mes maïos les tragUeB rameaux*.

Puis un plus tendre souvenir succédait. une douce figure passait confusément devant ses paupières à demi closes, sa voix bégayante laissait tomber le passage si connu :

Commence, jeime entant, & rewitiiBltre ta mère en lui Bouriacl**.

Et comme je me penchais sur lui pour m'efforcer de lui imposer doucement silence, il reprenait d'un accent plus élevé :

Continuons ea chantant! les chants abrégât la route**".

Mais presque aussitôt, pris d'une subite défaillance, il

* Alter ab undecimo tam me jam ceperat aimna

lam Trogiles poteram a terra contingere ramos. ** Indpe,
parve puer, risti Mgnoscere matrem. *** Cantaotes Ucei usque
(minui Tia Itedat} eamtu.

D,mi,.,=db,Gooylc

' flS SODTBNinS D'UN VIEILLARD.

refermait ses paupières appesanties, et sa viiix Buarait en bé-
gayant l'adieu du poêla :

Auetirombnmt htalet ceux qui eliuitent*.

Ce furent les derniers mots que l'on put distioguer, Le malade
tomba biuildt dans cette somnolence convulsivequi précède la sé-
paration suprême; une nuit eacore

- se passa, mais le lendemain le râle s'éteignit insensiblement,
et quand le médecin arriva, tout était Uni.

Le collègue entier alla conduire le mort k sa dernière demeure.
C'était la première fois que je voyais descendre dans la terre quel-
qu'un dont j'avais touché la main, qne j'avais senti vivre comme
moi. Tous les détails me sont encore présents. Le jour était clair
et froid -, les campai gués, récemment labourées et tachées de
neige, avaient

' l'apparence d'un immense suaire noir semé de larmes
blanches ; les prêtres, qui marchaient en tête, chantaient les
hymnes funèbres; entre traque verset il y avait une pause, et l'on

n'entendait que le bruit de nos pas sur la route gelée. Enfin nous arrivâmes au cimetière. Le cercueil fut déposé à côté de la fosse, et, tandis que les fossoyeurs se consultaient à voix basse, il y eut un assez long silence. Je regardais le trou sombre où le compagnon de mes études et de mes jeux allait disparaître; un petit oiseau saisi par le froid chantait plointivement, à quelques pas, sur la branche dépouillée d'un saule pleureur. Aussi loin que mon regard pouvait s'étendre, il n'apercevait que des tombes à demi enfouies sous la neige ou

->des croix penchées auxquelles les glaçons pendaient comme des larmes. Jusqu'alors je m'étais tenu ferme; mais cet ensemble froid, triste et mort me donna le frisson*.

LA DERNIÈRE ÉTAPE. M

son ; je sentis mon cœur se gonfler ; je m'éloignai brusquement pour me mêler aux derniers rangs.

Le bruit du cercueil qui roulait la fosse me fit retourner - malgré moi ; j'entendis la terre s'écrouler, je vis les porteurs retirer avec effort les cordes qui grinçaient sous la lourde bière ; puis la voix des prêtres se fit entendre de nouveau, le dernier adieu fut adressé au mort, et les fossoyeurs commencèrent à rejeter sur lui la terre tandis que nous passions l'un après l'autre.

Au moment où j'arrivai, on n'apercevait plus qu'un des bouts du cercueil ; il se dressait du fond de la fosse, comme si le trépassé eût fait un effort, dans l'enveloppe de chêne, pour sortir de son Ut funèbre. Je tressaillis, et dans mon trouble mon pied trébucha; j'aurais glissé dans la tombe encore entr'ouverte sans un bras qui me retint. C'était celui de notre excellent professeur.

4 Prenez garde dit-il avec une douce tristesse; c'est assez d'un, c'est trop ! »

Puis il se retourna vers le cercueil qui allait disparaître : il découvrit lentement sa chevelure blanchie, et adressa à celui que nous ne devions plus revoir, dans la langue qu'il savait si bien, le salut des combattants du cirque à César :

« Ceux qui doivent mourir te saluent*. »

Les jours suivants furent tristes. Quand le Dauphin était là, bien peu y pensaient; mais depuis qu'il avait disparu, tous les yeux semblaient le chercher. Sa seule place vide occupait plus que toutes les places remplies.

Moi surtout, je ne pouvais m'accoutumer à ce départ, n'eût fallu pour cela bien des jours ; enfin le temps fit son office. Près d'un mois s'était écoulé : un nouveau venu :

* Uxoriturus - te saluait.

100 SOUVENIRS D'un VIEILLARD.

■ avait remplacé l'absent, chacun s'était repris à ses habitudes, lorsqu'un jour, au milieu de la récréation qui suivait le dîner, un mot courut tout à coup de proche en proche, et, bien que prononcé à demi-voix, il nous arrêta comme un cri :

c La mère du Dauphin ! la mère du Dauphin ! >

Tous les jeux furent suspendus ; tous les regards s'étaient tournés du même côté.

La veuve traversait la cour, toujours vêtue de noir, mais plus pâle et plus courbée. Derrière elle marchait le gargon de salle

portant ce qui pouvait lui rappeler son Œls: des livres, un violon, quelques cahiers remplis de son écriture. La pauvre femme se retournait à chaque instant vers ces tristes richesses dans la crainte de les perdre encore. Arrivée près de nous, elle s'arrêta; son œil se promena dans nos rangs, comme si elle eût espéré y découvrir quelque trace plus vivante de son fils ; elle semblait demander ce qui pouvait le lui mieux rappeler, cherdier les endroits oil il avait coutume de se tenir, ceux d'entre nous qu'il préférerait. Un instant je crus qu'elle allait nous parler ; elle avait fait un pas vers le groupe oii je me trouvais, mais l'effort était sans doute trop grand ; elle s'arrêta brusquement, rabattit son voiiie noir, et traversa la cour d'un pas hfité.

Nous la suivîmes .des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu, puis nous nous regardfimes, et on se sépara sans rien dire.

Hôlas ! quelques années auparavant, nous l'avions tous vue passer lit, tenant par la main l'enfant qu'elle n'avait sevré de son lait que pour l'allaiter de tendresse ; nous l'avions vue revenir six fois pour jouir de ses triomphes. Mère trop confiante, elle avait livré au collèe le fruit de ses douleurs et de ses veilles, les sacrifices de son passé,

LA DERMEnE EfAPE. lOt

les récompenses de son avenir, et le collèe ne lui rendait que quelques livres désormais sans maHœ avec l'adresse d'une tombe.

Ce souvenir, qui m'est revenu à propos du volume de Virgile que j'ai dû feuilleter pour mon petit-flls, m'a fait faire un retour sur ma destinée. J'ai pens6 que moi aussi j'aurais pu mourir au moment où finissaient les ennuis de l'apprentissage et où allait

commencer la moisson. Les poètes m'auraient sans doute envié de m'endormir ainsi, dès l'aurore, les mains pleines de fleurs et enseveli dans mes illusions de jeunesse, doux et splendide linceul ! Mais moi, mon Dieu I qui ai toujours regardé K. création avec amour, je le sais gré de m'avoir laissé en jouir. Que d'autres soient amoureux de la mort, je te remercie de m'awDir donné la vie. Sois béni, toi qui m'as fait connaître leï enivres des jeunes années, les tremblements de la tentation et la joie sereine du devoir victorieux. Mourir à l'entrée de l'existence, c'est s'arrêter sur le seuil, le bâton de voyageur h la main. Les autres passent en chantant; ils parlent de grands fleuves, de cités merveilleuses, de riantes contrées, et nous, une main fatale nous tire en arrière ; une voix nous dit ; — Tu ne les verras pas. Moi, du moins, je les ai vus; j'ai lu. tous les chants de l'épopée dont tant d'autres ne connaissent que la préface ; j'ai poursuivi jusqu'au bout ma tâche humaine, en m'efforçant de braver tour à tour la pluie ou le soleil, et de ne pas m'oublier sous les doux abris .-auss je répète parfois tout bas, avec une humble fierté, ccsven d'un poète contemporain, sur la destinée de l'homme :

, Fermier d'un Cliamp qa'à ferais il Filt teolr,

Lissil, mais fort d'un travail sain tatre. Le laboureur rentre au toit lolitaira i s^ Gilma, il s'eadort, voyant la uuît tuuît.

tM SODVERIRS D'UN VIEILLARD.

Et nous, lODgcoa» tut Joar qui v* Quir ; Noiu, laboureurs, i|ufl Dieu milBur la terre Pour féconder cette molsloii auUro Qui croît dans l'Ame, et qu'en doit lui fournir.

. Fondoasda eoc UQB iiigrateuatoni SemoDS, semoDi la riciicia futura; Loin du bon grain Jetons l'herbe qui nuit,

o traTaillicant tandis que le Jour dure, Acquittona^ous d'une
I&clie si dure.

Pour bien dormir dans l'iflemelle nuit*.

Est-il vrai que la lâche soit si dure ? Ce laboureur dont parle le poêle n'y trouve-t-il donc que tourments el sueursT N'a-t-il pas aussi la gaieté de l'aube, le reposdu ^ milieu du jour sous ses po-muûors, le pain bis mangé au bouLdu sillon (levant sa moisson jaunissante ; et, àTheuie du retour, les chants des femmes môles aux rires dea-oi-; fantst Si son toit est aujourd'tiui solitaire comme le mien, Uy reste les souïenirs de la jeunesse, sylphes riantsdoot la troupe invisible cliaute autour de son cœur. — ^Non, non, Dieu n'a pas fait la vie plus lourde que nous q& pouvons la' porter. Il y a semé assez de douceur pour en faciliter les devoirs : aussi, quand nous paraîtrons devant lui, ne croyons pas qu'il suflise de répondre comme- cet homme à qui l'on demandait ce qu'il avait fait peodaat la terreur. — Rien ; j'ai vécu.

LASERNIÈREETAP^

LSB CLASSIQUES.

Lanéecesité de fournira Henri les livres que réclament ses études, m'a fut fouiller, un coin de ma bibliothêquo depuis LoD-glemps mis en oubli. J'y ai retrouvé tousioes vieux auteurs ; je me suis mis k feuilleter debout et^^ bî- tons rompos.j D'abord je paas^ dix pages, puis deux, puis le revers sealement, puia.riiei, et ia lecture se pro< longeant, il fallut m'asseoir.

Les heures ont succédé-aux lieures,,la ouit est venue; j'ai allumé ma lampe et j'ai.prolongé la veille.

Lelendemain, j'étais levé plus tôt que de coutume pour, recommencer; enfin une grande résolution a été prise : je me suis décidé à relire toute cette vieille littérature né- ^gée pendant cinquante ans au profit d'arides recherches^ Voilà mon esprit remis en nourrice.-chez les Grecs, et les Romains.

Naguère, quand j'étais tenté par un livre d'art ou de fantaisie, si j'y demeurais pris, c'était comme Renaud à l'entrée du palais d'Armide : j'avais honte de ma faiblesse, je m'en cachais; chaque coup qui sonnait à ma pendule me semblait un appel et un reproche. Aujourd'hui tout est changé : je ne suis plus prisonnier dans le cercle, des heures; le monde de l'intelligence m'ouvre ses mille allées où je puis errer* à loisir. Revoyons donc ces régions fleuries pas à pas, sans nous presser ; le temps et l'espace sont à moi.

Je ne connais plus mes auteurs grecs et latins, même ceux dont je puis réciter encore de longs passages; je les avais retenus, je ne les avais point compris.

LE SOUVENIR D'UN VIEILLARD.

Et le moyen qu'il en soit autrement dans cette étude sans amour des livres antiques, quand l'esprit impatient de l'écoulement de la vie, interroge avec le lexique, écoute avec la grammairie Tandis que ses yeux suivent la lettre moulée, que sa mémoire relie le mot, que sa main écrit l'expression, lui-même est absent : il s'égarer tout bas, sur la route poussiéreuse où galope le cavalier; là-haut dans ces nuées qui prennent la forme de ses rêves ; ici près, dans la cour ombreuse où chante la serrante : aussi ne lui demandez pas de pénétrer le sens des pensées qu'il traduit ; c'est un somnambule qui n'a point conscience de sa propre action.

Lorsque j'étais au collège, un 'de mes camarades de classe, charmant rêveur qui serait peut-être devenu un grand poëEesi la nécessité n'en eût fait un mauvais homme de loi, traduisait près de moi la fabte de l'Homme et la fourmi. Il en étût au passage où l'auteur latin raconte la chute de l'insecte dans une pe^te fontaine, deeidit m foniiculam. L'écolier feuilletait nonchalamment le dictionnaire, tandis que son espritse promenait ailleurs ; il trouva enfin le mot :

FoNTicuLA, diminutif...

n n'en lit pas davantage : le dictionnaire est refermé ; il prend sa plume en bâillant et écrit, sans hésitation, que la fourmi tomba dans un diminutif.— Le soir, à la lecture de la copie, vous devinez les ëcla!s de rire ; le sobriquet de Fonticula fut donné au traducteur d'un commua accord, et lui est resté sans qu'il ait su leglorifier, comme Tullius celui de Cicéron *.

Mais de tous ceux qui le raillaient alors, lequel eùtpit se dire innocent de quelque sottise scsemblable! N'avion»-

"^ • Kom qui rigiifi^t jwf* (Mchi.

LA DERNIÈRE ÉTAPE. 105

nous pas tous traversé cette merveilleuse fiêrie de l'art grec et latin avec l'indiffÉrence distraite de l'enfant qui, porté au milieu des merveilles alpestres, ne s'occupe que d'une fleur ou ne voit qu'un papillon? Triste destinée des chefs-d'œuvre antiques prédite par Horace, lorsque, parlant à ses vers, il leur dit ; < Dès que les mains du vulgaire auront souillé vos marges, vous irez dans quelque quartier perdu moisir aux mains d'un magister qui brc- ' douille la syntaxe aux marmots. »

Mais les marmots ne sont point seuls à méconnaître les pages immortelles. Plus tard, combien de leurs beautés nous échappent encore. Chaque & gelit avec ses préoccupations exclusives. Ce que nous cherchons dans un livre, c'est bien moins l'auteur que nous-mêmes. ^

« Écris-moi chaque jour le vers qui te frappe dans ton \ poète favori, disait un sage, et jeté ferai l'histoire de ton

Mais avec l'expérience le choix s'étend, plus de points arrêtent nos yeux ; le soleil de la vie semble grandir lentement et éclairer d'année en année, dans les œuvres sublimes, quelque coin jusqu'alors obscur pour nous. Voil^ pourquoi le vieillard qui ne s'est pas muré dans la Jombe en voit plus nettement l'ensemble, en dislingue mieux les détails. Ayant tout vu, tout senti, il n'est étranger à aucune perspective ; il résume en lui toutes ces émo- ' tions par le souvenir. Chaque & ge n'écoutait qu'une not< du grand clavier, lui les a toutes successivement entendues.

Je l'éprouve vivement, pour ma part, en reprenant pos session des vieux auteurs. Enfant, je n'y voyais, commi Chrysale dans son grand Plutartjue à mettre des rabais, ^ que des ustensiles intellectuels où l'on avait mis le Dictionnaire de Boudot et le Despau-tère; j'y cherchais la-

IM BODVENiBS D'UN VIEILLARD.

formation dei temps avecles règles du que rttranthé! Aujourd'hui je ne songe qu'à ce qu'il» disent; jeBuis leur pensée, j'éludie leur accent :,ce ne sont plus pour nio? dW' répétiteurs de gramoiaire; c'est un sénat où les plus grands poètes, les plus éloquents- orateurs, les pins graves liistoriras, les plus profonds philosophes, prennmt tour à tour la parole et m'enchantenl.

Voici les Grecs d'abord. Quelle élégance dans leur force et de clarté dans leur fantaisie, de précision dans leur ingéniosité ! Cbez eux, l'art littéraire ressemble à l'architecture, à la statuaire, dont les uns contours se dessinent-^{*} Baient nettement sur le ciel limpide; tout est taillé en marbre, et le jour brille au fond !

Les Latins sont déjà naifs spontanés; leur atmosphère plus trouble laisse entrevoir la forme un peu confusément: l'œuvre d'adulte n'est plus enfant qui vient au monde d'un seul jet et revêtu de ses grâces divines; c'est un labeur souvent redoublé et pour lequel on s'efforce. Mais quel charme encore ! quel flot abondant et toujours renouvelé ! La phrase grecque chantait, la période latine parle; là-bas c'était la jeunesse de l'intelligence avec son lyrisme, ses expansions, sa gaieté folle; mais c'est la virilité avec sa poésie modérée, l'éloquence des affaires et le sourire prudent. «

Mais ce qui me frappe des deux côtés, c'est ce culte de la parole et ce goût du bien dire. Qui donnait donc à ces nations le loisir de sculpter et de polir le langage ? C'était la classe illettrée chez ce peuple dont les marchands d'herbes reconnaissaient Théophraste pour un érudit, parce qu'il parlait trop purement ! Derrière les applaudisseurs de Sophocle ou les auditeurs de Cicéron qui donc labourait, taillait la pierre, forgeait le fer ? — O demandez à Spartacus.

1. A. DERNIER. ÉTAPE.

le bonhomme Bouvier est venu me parler pour son

neveu déshérité par madame Lourière, malgré mes efforts. Le jeune homme a perdu l'espoir de faire agréer maintenant sa recherche par la famille de celle qu'il aime; s'il veut l'obtenir un jour, il faut qu'il songe à s'avancer. La persistance à végéter, du

prix de quelques leçons, dans la petite ville qu'il habite, il ne le conduirait à rien; il s'est décidé à ne pas attendre plus longtemps la fortune qui ne peut venir, et à aller h. sa rencontre.

Il a fallu, pour cela, une longue délibération avec lui-même. Là-bas, il était près de la jeune fille qu'il a choisie; il défait d'espoir de l'obtenir, il avait la joie de la voir et de lui parler; mais il a compris que, s'il s'endormait dans cette douce habitude, il sacrifierait la réalité du bonheur à son ombre : aussi, en apprenant que monsieur le comte de Rovère cherchait un précepteur pour son petit-fils, s'est-il décidé à s'offrir ; mais il fallait un présentateur, un répondant près du comte, et le vieux Bouvier a pensé à moi.

Je ne connais mon «eur de Rotère que très-légèrement; mais mon titre d'ancien professeur et mon âge me donnent certains droits; je puis, sans outrecuidance, supposer que ma recommandation sera de quelque poids. Je décide donc à voir le comte.

Il habite, au centre de la ville, un vieux hôtel bâti dans le fond d'une cour. C'est une de ces architectures sans caractère, qui paraissent vieilles plutôt qu'antiques: grandes fenêtres défendues au rez-de-chaussée par des grilles, 'aux étages supérieurs par des volets ; larges portes garnies de gros bouillottes de fer. cour pavée de petits grès •

M. SODVEMRS D'UN VIEILLARD.

pointus, perron de granit; nul ornement, aucune verdure; tout est rigide et froid, tout vous ennuie d'avance.

Je frappe la porte d'entrée (car on en est toujours un peu sûr chez le comte) ; un vieux domestique vient lui ouvrir il

est maigre, coiffé & l'oiseau royal, et porte une livrée de coupe ancienne.

Je demande monsieur de Rovère en me nommant; le domestique s'incline, ouvre une porte et m'annonce.

J'entre dans un immense salon k panneaux tendus de damas rouge et encadrés de boiseries grisâtres, formant une guirlande de fleurs, de lyres et de lacs d'amour maigrement sculptés ; l'entre-deux des panneaux est occupé par des miroirs d'attache étroits et élevés ; des bergères et des fauteuils à pieds grêles composent l'ameublement ; le plafond est orné de trois petits lustres avec pendeloques de cristal.

A mon nom, monsieurtecomte s'est levé et est venu & ma rencontre. C'est un vieux gentilhomme qui a conservé les vestes h longues poches sous l'habit à la française, et la culotte en Casimir bouclée sur le bas de soie. Il a le grand air des gens accoutumés au commandement, et l'exlrême politesse qui arrête la familiarité.

Après m'être laissé conduire par lui k an foutcuil, je

m'aperçois quêta table de jeu est dressée, et que plusieurs

'<- habitués de monsieur de Rovère font une parUedelarot.

Il y a d'abord la vieille chaoinesse allemande, dont la vie entière gravite enlreunjeu de cartes etson petit chien Zéphyr; puis le chevalier, au'.^ur d'une pièce de versim* primée jadis dans le Mercure, et qui, ayant pris la peine d'avoir de l'esprit une fois dans sa vie, a pensé qu'il pouvait se reposer jusqu'à sa mort. Plus loin iont les deux cousins du comte, dont l'histoire est achevée quand on a dit qu'ils fmsaient partie de l'émigration; la veuve du

LA DERNIERS STAPB. IW

président, qui naguère était bègue seulement, mais que ^ voilà sourde; enfla le docteur, espèce de spectre qu'où serait en deuil de tous les malades qu'il a soignés.

Je m'excuse de déranger cette noMe compagnie, et. prenant le comte à part, je lui expose brièvement l'objet de ma visite.

Son petit-fils réclame, en effet, un précepteur, et ce que je lui dis de mon protégé paraît lui convenir; mais il m'avoue, avec une aristocratique négligence, qu'il est peu versé dans ces questions, et qu'il s'en remet à l'appréciation de monsieur l'abbé de Rio!. Je me lève en répondant que je verrai Vabbé ; mais monsieur de Rovëro me dit qu'il va venir; il m'engage à l'attendre. L'espoir de terminer sur-le-champ me tente, et j'accepte, à condition que le comte reprendra les cartes.

Afin de lui laisser toute liberté, Je demande la permission de me chauffer; je m'approche de la cheminée qui flambe à l'autre bout du salon, et je me mets à feuilleter une brochure pendant que le jeu recommence.

L'histoire fait généralement remonter l'invention des cartes à Charles VI, dont on essaya de distraire ainsi \n démence : je comprends cette origine. La vue d'images grossièrement coloriées, leurs évolutions inattendups, leurs simulacres de balaillô, semblent particulièrement propres à occuper un fou ou des enfants. Je m'explique encore qu'on en ait fait le prétexte d'une réunion régulière, la trêve du travail ; mais comment certaines gens ont-ils pu s'y complaire et s'y oublier comme le fumeur d'opium dans son ivresse somnolenteT

Monsieur le comte et ses partners en étaient là : les cartes reprises, tous semblèrent oublier le monde réel pour vivre seulement des péripéties et des aventures que le jeu leur créait. Engagés dans ce puéril roman, ils ne

110 SOUVEHIBS D'UK VIEILLARD.

voyaient plus rien en dehors. Non que ce fût U passion du joueur qui court après une pioie toujours fuyante-: on eût dit plutôt la tamw d'esiHits paresseux éctiappanl s[^]tématiquemeDti-la fat[^]ue de penser. Dans celteconi' pt[^]nie d'homme» et de femnee qu'avaib dû cultiver le loisir et qui avaient reçu les enseignements d'uneli»tgiu eustenoe, pw un mot'n'êtBàtprerwDcé en dehors des annonces du jen. A veir tons ces' visagos sérieux autour, de celte table parsemée de petit» caitoof ; à enleadre ces roix monotones laissant tomber, de loin enlotn.'un mot ttrange qui n'èveilliliti dans l'espritaucsoe pensée, oneût dit quelque usemblée de néeioinaiiits sertis de la tombe< pour reprendre leaTScaBjuratûnu. Seniemnti la tofreoT' manquait; ce»morto emuyai«it au lieu d'cSraye.

Eux-mêmes 6emplateBt'8'eagaBniir>déphu-eB.';pliis. ijsats yeux étaiest axes, lents ;traits ioiraobiles, les voix confuses, lesn-toatVBiNitaieBtBelaBUnnsliqOBAï"Éviidan» mont toutes cefrftnMadormaieBt..

Soit contagioDi sut intlnenee-de la duleur, je se»Uk& mon tour uneespèce de torpeur ooals daias'nM»veiées ; mes pa»pite£s commeeCsient[^]iis'allourdiTrqiiiaad la porte s'ouvrit douoawent. Lfcdomestiqueparat.psrMit ua[^]hh teau cha[^]â dévore «l'«au Gncrée.-

Lui autsi ptnrtssaît soumis à l'aetiwi gàKftalet il s'a^vança
d'irapw de spaotre^.fitletotir date table espi^^ seataatiB^weieH-
sesieut' le-
plateauâamuqa^atunicevitfa;seteaâtttpuisreprit'mteaB^ueiaaBr-
tiuncheniii voeîà. porl&.Au mofoentofil passaUdftvaMt UQij
j&fifi sDcffEMi pour secouer ce magnëti^ao^l'e^Bi,.et, l'atTât-
Hit, jo pris uBivevra sur.leÇ)iatMui.

Cet.ae(&tuatt^du:d'exi8leBee «enblajrévemerle vatH. fantÔE-
na> II' reeula saisi-, le vwre n^aiiappa> et, ^aibniili;. tous, les
joueurs se retournèrent avecuDeexclaoïaliai^

LA DENÎÊRfE ÊTAPB. m

fttTsîsrampu i'enchaotemeDt du ch&feaa de la Belfe au bois
dormant t

Jéne s&vaistrop comment m'excuser, iorsque l'arrivée de
l'abbé de Riot vint me tirer d'embarras. Le comte me présenta
etrfaissatconnaître le motif de ma visite, et Je conduisis l'abbé
dans Vembrasurrd'une dea croisées pour lui tout «spliquer.

II tn'écouta sans aotre réponse qu'uB hum/ sonrd dont . il ac-
compagnait toutes mes paroles. L'abbé était un habitué du logis
dont te sommeil l'avait gagné. II donnait' seulement, par rfspect
bumain, à son engourdissement' un air ^é méditation. Prenant
sen silence ppur de l'hésitation, je revins dix lois snrmes éloges
do jeune homme, stir sa capacitfi-, stn-ses-bons sentiments; en-
fin, h bout, de patience; je demandai un peu brusquement k
l'abbé '. s'il pensait qu'on dât agréer sta- services. Il fit nn soubre-
saut, et parut sortir de sa sieste intellectuelle.

« Mais... je n'y vois pas... d'inconvénient, dit-il en levant son
mol un œil vague: Vous savez sans doute qu'il s'agit de partir
avec le jeune vicomte pour l'Italie. »

« L'ignorance ; mais je répondis que ce ne serait pas
évidemment un obstacle pour mon protégé.

« Alors, quand vienne me voir, reprit l'abbé à monsieur le
comte voudrait presser le départ de son petit-fils. »

« Je me hasardai à demander si c'était une raison de santé
qui t'oblige à cet exil.

« Sa santé ne peut qu'y gagner, répliqua monsieur de Kiol ;
mais la véritable raison du départ, c'est que le jeune vicomte a le
sang trop vif; il court, il parle haut, il diant...

— Et cela gêne monsieur de Hovère, j'y suis; (ouï. bien, je
comprends. »

En fait, j'avais compris. Comment supporter au milieu

119 Son TBNinS D'DN VIEILtAfid.

de ces ombres raclées joyeusement d'un écran. Ses éclats de rire
troublaient leur somnolence sans rêve. — Hors d'ici ceux qui
vivent ! laissez les morts jouer à Guillaume Datt au tarot sur leur
linéol !

« Je me suis hâté de prendre congé et de sortir : cette atmo-
sphère sépulcrale me pesait; j'avais besoin de retrouver au dehors
la pensée, le bruit et le mouvement.

« Il est donc vrai que la vieillesse se plaît quelquefois à hâter
elle-même la marche du temps ; qu'elle se retire de la vie avant

d'être dans la tombe ; qu'eÙe refuse d'imiter Caton, qui voulait conserver jusqu'au dernier jour sa part d'activité, ne s'éteindre qu'à force de brûler, et arrive à par la satiété de la vie à la maturité pour la mort. >

Dieu me garde de ce suicide! je veux jouir jusqu'au bout de ce que Dieu m'a donné ici-bas, être homme aussi longtemps qu'il n'aura point décidé que je sois autre chose.

L'existence bien remplie est la meilleure préparation à l'éternel repos. Le poète Lucrèce l'a dit dans des vers admirables : < Si ton âme ingrate n'a pas laissé échapper les flots du bonheur comme un vase sans fond, convive rassasié, sois satisfait du festin de la vie. > Oui, satisfait, car jouir des biens du monde n'est pas s'y borner ; moi aussi je regarde au delà, par-dessus les jours, et j'aspire aux horizons inconnus; mais, sûr d'arriver, pourquoi dédaignerais-je les beautés de la route et les douceurs du ■char qui me transporte? Mon attachement à ce monde n'est point le mépris de l'autre ; je répète souvent les paroles issues de la bouche de Cicéron à son héros dans le Dialogue sur la vieillesse : * Le jour de mon départ, il ne serait point facile de me retenir ici-bas, et je ne voudrais pas être re* tenu comme Pélidas, si quelque dieu croyait me faire largesse en me proposant de rebrousser chemin jusqu'à

Là DERRIÈRE ÉTAPES. lis

Tenue, et de vagir une seconde fois dans les langes. - Je le refuserais sans hésitation, et je ne voudrais pas, quand la lice est parcourue, être rappelé de la borne au point de départ.... Non que je prétende déprécier la vie, comme l'ont fait souvent certains philosophes; je ne me fends pas d'avoir vécu, parce que je crois avoir vécu de manière à ne pas être né en vain ; mais je sor-

tirai de l'existence comme d'une hêlellerie, et non comme d'une demeure. La nature a donné à l'homme le monde terrestre pour qu'il s'y arrête ; il ne le condamne pas à y rester. Oh t le beau jour que celui où je m'éloignerai de cette foule et de cette fange pour aller rejoindre l'assemblée céleste, le divin sénat dès &mesl >

Hier, Henri et Blanche sont repartis ; ce moment m'a été douloureux. Depuis six semaines qu'ils habitaient sous mon toit, je m'étais si bien accoutumé à leur présence I Voil^ que tout va redevenir désert et muet autour de moi.

Au moment de la séparation, je les ai conduits au petit salon, où j'avais rangé sur une table ce qui avait paru les tenter pendant leur trop court séjour : la boîte de travail dont se servait ma chère trépassée, des livres, des gravures. J'aurais voulu leur faire tout emporter, comme si j'eusse espéré qu'une partie de mon âme pourrait les suivre avec tant d'objets auxquels elle semblait unie par le souvenir.

Quand il a fallu se quitter, Blanche a versé beaucoup

au soir

À 6 heures ; dte r^ttit sans eesee ^^He vorint'RWaù; à Ae-Mfmi^r^Adit ikniem ouu avec deS'CTbTamatîMiB camiuitei.'&eiri, 9Di teiisit'ina meis, étttrt j^sMencieux ; imais, b l'altérstion deseetrarls, j'ai pu jogerqa'U faissBt afTort pour comprimer son émotion. Enftn il a ftlhi se réparer. Je les ai coodirits jusqu'à la Torlure oit les attendait l'an) i ^o^nel jQ 'devais les eoft-Ser; Là, il y a encore fluides embrassements, des larmes, des promesses ; -eMo ditcan a pm sa ptoce, le postillon -a rassemblé (es rênes, M le ptvé 8^'6branlé-eous la kmMe'tfiligeBce.

Les deux eaf ants soit restés penchés k la portière tant qu'ils ont pu m'a^erceroir, agitant lenrs petites' mains en signe d'adieu ; enQn l'attelage abrnsquement tonméh place , et tout a disparu : un instant encore j'ai enteoda le bruit des roues, le claquement du fouet, puis le silence s'est fait.

Us étaient partis pour ne jamais me revoir peut-être ; car chacun de mes jouta d'euatence est maintenant ua délai de grâce.

A celle pensée, inon cœur a éclaté dans une explosion 'd'heureux souhaits.

«Allez, chères-créatures qui venez d'égayerma solitude, et qui avez trarersé mon déclin comme «n doux rayon d'aurore : puissent toutes les bénédictions descendre sur vous I Ayez la «anté liHi donne une savendr à la vie, la paix qni permet d'en jouir, l'amour du devoirqui loi sert de pôle, l'acceptuionqui brise ses nigurltnns. O mon doux coople d'hironUtlles , qui avez suspendu, pendant quel- ■ques semaines, votre nid sons mon toit et réjoui mon foyer par vos gazouiHptncuts, pùissiez-vous oc traverser tpie des ciels purs et rencontrer partout, sur votre route, le printemps I »

Tout eu leor adressant ces adieux dans ma pensée, j'ai

LA; BSSift&SE ETAPE. no

Mgagsé leMamnitt tiwa logis. LejonrselerHitii'p^Be, . ■ avilie D'étailpaâ encore éveillée, et je n'ai rencontré, . dfiSB.iesraea ai-leacâïues, que le médeciik qui conrait à la kUe vers qucdqua. malade, et le petit chariot de la lu- ' ti^idûQt'ies grelots tinkleirat au loin dans la brame.

■iemn» ai<mé.iimon«tuil leoteiir serré.' Monsieur BEq>tistei-
guMlraitsaudontemADietonr, car, ayant que j'eusEo aonoé, la
pDito ^est ouverte- Je suis entrédans mon ce- J)iBet.delr&v«il
;le-fmi ét^t déjiallnmé. mon fauteuil à sa place, et on avait posé,
eur la petit guéridon , lelrirre dont i'ai commBDCé U'iectnre.

Biealét l'ami fiogera paru; il ' était avMti du départ de mes pe-
tits-enfants, et venait, pour me tenir compagroe, . diijeuner
avec;!!!»!.

J.'ai été touché de cette aFTeotufase soUitâtude du «ervite-
Dretdel'ami; >ûaorapnsqu't^lrès tout, jenedemeD- . jais>p(ùn-
tieul,tet qoeje duais songer, non àce que . j'avais pa;du, JBEÛ &
M.quiiiDB Matait.

.lAfAHatTTRÎPE.

Ajmand est venu me remerder de l'ftvoir recommandé l.mon-
sieur de Rovére ; il avu l'abbé, tout.est convenu ^ et, dans.quel-
quee jours, il part avec le jeune vicomte.

Bien quil ait désiré obtenir cette place de précepteur, l'ab-
sence iui est visiblement pénible ; il laisse derrière lui la jeune fii-
lequ'il aime sans avoir pu obtenir aucune promesse de la famille^
et dans l'ignorance de ce qu'il troovera au retour. J'ai deviné ses
inquiétudes & quelques . mots qui lui sont échappés ; mais je n'ai
point voulu la

lit SOUVENIRS D'CTi VIEILLARD.

laisser voir. Provoquer une plus intime confldeice, c'eût été
l'entretenir dans sa préoccupation, m'obUgereo quelque soile à
{n'entremettre ; j'ai craint d'accepter une responsabilité dont je
ne pouvais apprécier d'avance la gra- Tilé, et de nourrir des espé-

rances impossibles à réaliser. le me suis tenu dans une prudente réserve ; seulement, i'ai promis au jeune homme de revoir monsieur l'abbé de Riol pour les conditions d'argent qu'il n'a point osé détiatJre. Il m'a quitté en me remerciant avec effusion, et répétant qu'il devait k ma démarche d'avoir été agréé ; monsieurde-Rovère leluîadéclarésans détour. Il estdoDC vrai que, vieux, pauvre et obscur, ou peut encore être un appui

Je suis dilé porter à Armand l'acte passé en son nom avec monsieur le comte, et qui règle les détails de son engagement. Il m'avait donné l'adresse de sa marrdne, chez laquelle il est descendu. J'ai monté un escalier tortueux dont les marché sont bos-selées de boue durcie, et qui n'a pour rampe qu'une corde polie parle frottement. la montée était si rude que j'ai dû m'arrêtera chaque palier jusqu'au quatrième ; j'ai enfin trouvé la porte indiquée.

J'ai frappé ; une voix étrange, qui ressemblait à un çlapissement, a murmuré des mots inintelligibles ; j'ai pressé le loquet, poussé la porte, et je me suis trouva 3ans une grande chambre obscure garnie de meubles - disparates par la forme et l'élôgance. Quelques fauteuilt en damas de soie, assez bien conservés, étaient rangés entre deux hts antiques à rideaux déteints ; de grossiers escabeaux de bois rampaient aux pieds d'un secrétaire d'acajou à garniture de cuivre doré ; dans le foyer brûlait on de ces feux méthodiquement chétifs, si énergiquement appelés par le peuple feux de veuve , et devant les

LA DERIFlERB ETAPE. U7

tisons, tpû brûlaient lentemeot sons la cendre, arait été roulée une vaste ganache, où je distinguai enfin une forme humfdne

sans mouvement.

C'était une vieille femme, la marraine de mon jeune ' protégé sans doute ; mais tellement ravagée par l'âge et les iaSrmités que l'œil hésitait un instant à retrouver en ^le une créature vivante. I^ paralysie, qui la clouait sur ton fauteuil, avait depuis peu gagné la télé elle-même, et endialnait à moitié sa parole bégayante.

Au bruit i^ue je fis en m'approchmit , elle tourna vers moi un visage de momie, et demanda de sa voix entrecoupée :

c Quiestlàf »

Je remaïqwi alors la pfUeuF fixe des prunelles, et je compris qu'elle lâlait aveugle.

< Mademoiselle Renaud î demandai-je.

— C'est moi 1 > glapit la paralytique.

Je me nommai ; les muscles de son ybage tressaillirent ; c'était la seule chose qui, chez elle , fût encore douée de mouvement Elle voulut balbutier quelques mots ; mais sa voix sortait en bouffées inégales, comme poussée par un effort intérieur. Je compris pourtant que son filleul était sorti et qu'elle me priait do l'attendre; elle s'excusa, avec une visible affliction, de ne pouvoir m'oSrir un siège. Je coupai court à ses regrets en prenant moi-même un fauteuil que je poussai près du sien.

Mademoiselle Renaud me remercia alors de ce que j'avais fait pour son filleul. Je m'accoutumais insensibl6ment à son étrange accentuation ; je comprenais plus facilement ; j'arrivai à séparer la voix des paroles, et je fus surpris de trouver celles-ci plus choisies que je ne l'aurais supposé. Mademoiselle Renaud arrondis-

sait sa phrase avec une certaine élégance arrangée; elle employait le

■ M8 SOOVrmUS' D'tm TIEIttAItO.

mot dans son acception classique en y joi^anf Té^Ahète obli-
gée ; on soniait enfin, au fond de tout ce qu'ëllu disdt, l'associa-
tion de la grammtire et de la rhétoriïïBe.

J'en fDS moins étonne lorsgnc j'appris , dans le ccnn de l'en-
tretien, qn'^e avait donné Edileors des leçons de français pen-
dant quinze années.

C'était, comme je pus le comprendre,- nne panrre fifle

' éleyée loin du monde,dans les bonnes lettres, par nn père
qui, après avoir posRé sa rie i. négliger ses affaires ponr étndier à
fond les Éléments de Httératvre d^Hv^ontel, et les -Tropes de'
Dtnnareais , Parait laissée sanslamiHe, sans amis et sans res-
sources, à un âge où les chances d'établissement étaient déjà per-
dues pour elle. Benreusement qn'dle possédait' deni trésors sti-
périrars h toutes les dots: le courage et la sérénité. Elle ne songea
ai & se désespérer ni k se plaindre ; le temps hïi manquait pour
cela; il fallait avant tant faire face à laTieen s'assuraot

' ie pain journalier.

Elle accepta d'aîwptdntontesles écîiU6rcs"quïluiftirent offertes;
pnis sa consciencieuse' appBcatkm ht Et ooonaltre, et ses leçons
derinrent plus fnictueîïW ; eftfinjà ■ farce de traTail, elle avait
réussi à amasser ^jaelqnBS

■ éparçnes lorsque la maladie l'avait frappée.

Dans l'espoir que l'eros et l'air de la campagne rendraient possible sa guérison, elle avait accepté l'esprit du père Bonrier, et était venue haïr son pauvre corps ; mais loin de retrouver ses forces, elle les avait vues s'éteindre de jour en jour, -et en était arrivée à cette nuit vivante que j'avais « mes leçons ».

J'ai appris toute cette histoire successivement, et en mots entrecoupés, complétant ce qu'on omettait, devinant ce qu'on ne pouvait dire.

Mademoiselle Renaud acceptait son inimitié comme

« le 8 mars » « leptère » « ie », sans retours, sans mommes.

Malgré sa simplicité, elle s'arrangeait dans l'épreuve,

n'en dominerait comptent personne, elle te hait en

avant, et font s'épuiser toutes ses forces entre les souffrances

de chaque seconde.

La seule privation qui lui parût difficile à opposer

à l'acte de cavaler ; elle m'indiqua de ta main - une - petite armoire et ils « retournaient encore à mi-

gés, mais 'désormais instables' pour elle. « Omar a passé par ici ; » « bidbatia-4- » « He avec une sorte

de gaieté ; je - Bénédictin ORantcoi Bénédictin te gère 'humain . « [wès] 'ite 'brûlis de la bibliothèque d'Alisa » *rie ; il 'fie

ne reste Que les ouverts « onftis- d' » - 'que les grands - 4criv » iAs avaient transmis, à la postérité.

— < u d' hii oepaut à l'vous les relâche

— Mon iilleul'le faitdo^sson'arriv^e; maïïll ta •bieot6t me tf-tiUM:, iet lui. partiale 'flitenee reWandra.

— NoB-pas^ si vcMS le pwmtWez,; reprise; c'oet moi quiroH-senlèreTOtrelecteiirfao^reï quejQ le remplace. »

Un léger [rémissiieKiBt.agita te&troita de la paralytique. > « Vous, EMnsimr I balbertia-t-elie ; samz-vous bien ce :qne-»ou9-propoiMTPerdre»oshenresdfflMcetombe8iu... avoir toujours devant vos yeux une pmwe morte qui ne pourra pas même vous romerciCT..* Ce serait trop accepter de !qui ne ne doit rien,..'^eneveiixpa8.

— Et moi je TSKige, ai"jes^>rig en-'6aieissan(celle de «CB mainsqwi n'avirit point encM^ perdu toute sensfttité ; voolez-¥Ois'donC'm'entever les rares occaeiOBs que je prm avoir d'fitre bon k quelque choïd î'Moi' aussi, mademoiselle, ^e-smx meus, isolé; je me dis souvent que^jene sers fUms h nm ni k personne ; pronvez-raoi le ontraire, et je serai votre obligé. »

J»s«ittE sa oiùn répondre faiblement à mon étreinte ;

les prunelles de l'ayeugle se voilèrent ; il me sembla qu'une larme gonflait ses paupières rougies ; mais elle se glaça dans ces yeux de pierre et ne put couler. Seulement . la voix munnura d'un accent encore plus haletant :

< Que Dieu... vous bénisse... monsieur... J'accepte... j'accepte I... »

Presque an même instant le jeune homme est entré ; je lui ai remis l'acte en lui donnant toutes les explications nécessaires, et je me suis hûté de repartir.

Lorsque je suis retourné chez mademoiselle Renaud son filleul avait pris congé d'elle le matin même ; elle était rentrée dans sa solitude accoutumée. Son seul eompa- - gnoQ est un serin qu'elle tient du père Bouvier, et qui chante dans une petite cage suspendue à la sombre croisée. La femme de ménage, qui vient tout ranger chez la paralytique et lui apporter ses repas, prend également soin de l'oiseau. Lui seul, dans cette triste chambre, semble encore représenter la vie ; quand il chante et qu'il bal des ailes, il empêche la vieille fille d'oublier ce que c'est que le mouvement et la gaieté.

J'ai commencé les lectures promises; mademoiselle Renaud m'indique elle-même les auteurs qu'elle préfère ; ce sont, en général, ceux du dernier siècle. Les prosateurs me ravissent ; mais j'ai peine à accepter les poètes. Elle me fait lire successivement Crébillon, Lefranc de Pompignan, Saint-Lambert, Dorât, Lemierre, Deslouches, Voltaire. L'étrange poésie 1 II me semble que je traverse d'arides bruyères sans une fleur à mes pieds, sans un rayon de soleil dans le ciel gris. Ces vers tombent toujours pareils comme une pluie d'hiver sur les toits ; jamais mais même une rafale qui en entrecoupe la monotonie.

L'ennui qui s'en exhale trouble mon regard et éteint ma voix. Mademoiselle Renaud, au contraire, est dans de

LA DERNIÈRE FÊTE. IM

continue les ravissements. Toute cette rhétorique la ramène à ses années d'étude ou d'activité ; c'est pour elle comme les nœuds de rubans fanés et les Ombres de gaze salie qui l'appellent & la coquette ses plaisirs d'autrefois. Elle me cite , à propos de chaque

passage , les critiques de l'abbé Sabatier, les jugements de la Harpe ou les régies de Lebatteux.

Vingt fois j'ai été sur le point de laisser voir ce que je pensais de cette poésie saas flamme; mais, Dieu soit loué ¹ je me suis toujours contenu. Pourquoi troubler son plaisir, dérouter ses admirationsT Un fabuliste arabe raconte qu'un paysan avait reçu ^{4e} sa mère un habit de laine commune, flié et tissé de ses propres mains. Le jeune homme glorieux se croyait vêtu comme un roi. Un marchand qui passait et qui vit son contentement, se mit à rire.

c Sache, lui dit-il, que l'étoffe que tu portes et que tu admires, est à peine digne d'un gardien de moutons.

— Ah I pourquoi m'en avoir averti î s'écria le paysan chagrin : lu m'as enlevé la joie que me donnait mon costume, sans pouvoir m'en procurer un nouveau. »

Je ne veux point que mademoiselle Renaud puisse me faire le même reproche. Qu'elle continue k savourer cette fade ambrosie, comme eussent dit les poètes qu'elle aime ; je ne lui laissercU voir ni mon étonnement ni mon ennui.

Est-ce pour moi d'ailleurs que je viens lire ici? Ne doisje pas imposer silence h. mes goûts et ne consulter que les siens T — Qu'elle demande, qu'elle ordonne; s'il le faut, je lui lirai les vers de Demoustier.

souremRS vvv viBiLURa

INDIGENCE ET VIEILLESSE

Hier soir, fat eoteadu, 4e mon cabiiitt de~ ftandl, Roger qui criait dans l'antiobanb» :

c Vite, monsieur Baptiste , faites le poFte-mnteaa de Bayi-Dond: deax chemisas, deax paires de bas,>sixrBiou- «iboirs : >iiou3 portoasdemate.

— Où aUDas^noBST-u-jeidemandé en ooTmit^ima porte.

— VoBsl'BpptMdrez^phis.lard.a-t'ilTé^iqBé; pom le moment, il mw rafilt'de savoir ^m nous serons bail jours absents ; anrae-fez-vmis en ooàséqsence. >

Et cotniae il a vu' que non- vieax domestique ne boogeaît pas :

- « Bh Ineiii s'efit-il'dcrtéf n'avuMous potot entenânt >

Baptiste a salué.

« Papfatteffl^t, mo^ienr.

— Alorfi>que fûles^ous liiT

— J'attends le» ordres auK^els jedois (^r. > Etiim'a regawlé de Manière à fair» comprendre qne

<^£tait'itiaoiseaIde les donner. Je me suis Jii^ de répéter cetnc'qa'il avait reços, et il est sorti. Boger a baassé les épaules.

* Dieu me pardonne ! c'est un Chinois que tohs wei là à votre service I s'est-il écrié ; jamais lettré. à boaton de diamant n'a été plus fort surlo cérémonial. Avec an pareil homme, la vie est une

procédure; il faut s'Blvre la marche légale, sous peiae dotoujoBi^ reoommeBocr.

— Ne voyez-vous point que c'est sa seule défense! lu-je dit en souriant. Si dans le contrat entre le maître et le serviteur tout n'est pas réglé d'avance et inamovible, la

^dffUBstfc^ n'est plus tine fonctien, mais une scrvitiidei ■ «tf lieu JeTerapHf des devoirs, on obéit à des fmtaisieç, Lî règle aai-rie détermine éqoitaMemcBt ce qae l%n d*t lawe et ee que l'autre a droit d'exignr. Elle est one saa- TOgai^ pourtens-detiT, cacd-lepf^ient, en mëmctemps, la négligence et le caprice. L'afTaiM-ssement de la digirité 'etfM seos'ivorat bhez les Bsmtensrs vient snrtoutderin- -MtWnde^ leurs deverirs ; en oessmde s'appartenir iU ■86 déeaccoatcnaeBt de la re^onsaliîlité ; ce sont des TO-loBtésen lisière <}Hi,.(aBte-âe:inartAer8eules, Bepeurmt I^s fMre u» pas saoscfente.

— A la'b«aBé Iteore, arétftiqué Rogw; mais parions '4e notre voyage.»

-H m'avait snîvitwstdon.TKHis'iKms sommes assis, -et 'il m'a alors apprisqtiemwBHicMr de Lavatir, dont il dd- ■Bîînistre les biens, le chargeait de l'achat d'une ferme qni âoit oompiéter son domaÎBe'de la Brandate. La reccwnmandation était pressaMe et il fallaiit partir sans retard. Tai promis d'êtrerpTôt à'Fiienne POBV«wte. •Jftfirdtwiaïm. NoHs sontmes' arrivés Irferau manoir

■ de- la Bnindaie ; le régissenr était averti et avait tout pré-■paré pottr noas recevoir.

Rien de plas charmant que notre' voyage. L'air étnJt

■ fraiset fortifiant? noua avons aperçu \es premièreB hiron- .
déliés çui' traversnent le bleu du oiëlen jetant leur cri de

Joyense arrivée ;i les chatons pendaient aux arbres et les -
opines flenries parsemtûent les haies d'one neige parfumée.
Notre calèche allait au petit trot d'an attelage d'^& - Burle tetoo-
ret condirit par un cooher en cheveux gris. On eAt-dit le char
symbolique -de la vieillesse traversant, sans se presser, le-
royanne du printemps.

J'ai reconnu tous les- lieux que nous avons traversiés ; leui se
rattachent h quelque circonsance d'un autre ftffe.

131 soovEnins D'dn tibillark

et ont Tait rebrousser ma mémoire rers le passé. — Les wuve-
nirs soDt comme des lambeaux de nous-mêmes qua BOUS lais-
sons à tous les buissons des routes parcourues ; Ss nous re-
portent aux plus émouvantes heures de notre existence ; on peut
dire que pour la douceur, ce sont des espérances ea arrière.

Tandis que je cherchais à retrouver ce que j'avais tu autrefois,
mon compagnon me faisait remarquer surtout les changements
accomplis. Ici des taillis défrichés, là " des marais transformés en
prûries, plus loin des hameaux semés aux lisières de forêts na-
guère désertes. Ce qui le frappe partout, c'est cette marée hu-
maine qui monte sans discoDtinuatioD , cette vie croissante dont
le flot envahit les solitudes. A chacune de ces conquêtes de
l'homme sur la nature brule, il applaudit avec un enthousiasme
attradri. Combien je lui envie cette noble aptitude & sortir de lui-
même et k vivre dans l'humanité ! Tandis que ma pensée s'agite
autour de moi dans le cercle étroit de mes jours écoulés, la sienne

embrasse l'histoire du monde ; il me laisse fêter dans mon coin mon saint patron, et il fête dans la foule le Dieu universel

Nous nous sommes arrêtés & moitié route pour déjeuner et faire reposer les chevaux. Comme nous sortions de table, j'ai aperçu près du seuil une vieille mendicante. Elle était assise sur la pierre, déjeunant à son tour de quelques restes donnés par l'aubergiste. On voyait à ses pieds le bissac enroulé à son bâton de houx. Ses vêtements pauvres n'avaient ni lambeaux ni souillures. Le peintre eût vainement cherché là un de ces beaux modèles déguenillés immortalisés par Murillo. Le visage lui-même n'avait rien de pittoresque ; il était vulgaire, mais calme.

En nous voyant, la vieille femme nous a salués avec une sorte de gaieté.

LA DIGNITÉ ET LE STAPB. m

< Un beau jour, messieurs ! a-t-elle dit en tournant son visage vers le joyeux soleil dont la lueur s'est mise à jouer dans ses rides.

— Que Dieu vous le fasse trouver U>\, bonne mère t li-je répondu.

— A moi et à tous ses enfants, a-t-elle répondu pieusement : mais c'est déjà fait : la bénédiction est sur [e pays. Monsieur a-t-il vu comme le blé pousse dru, comme les pommiers fleurissent et comme les prés sont verts ?

— Alors les gens d'ici sont satisfaits ? a demandé Roger.

— Autant que peut l'être celui qui vendange et moissonne — sonne, a répondu la mendicante en souriant ; monsieur connaît le pro-

verbe : Qui a fruits a toueis!

^ Sur mOD àme I vous ue parussez point de ceux-ISi, bonne mère.

— C'est la vérité, monsieur, la pauvreté n'a que faire de s'inquiéter; quand on n'a rien, la pourvoyeuse est la Providence.

— Ainsi vous êtes contente de votre sort?

— Pourquoi non, puisque Dieu nous l'a fait?

— Malgré la vieillesse T

— C'est k elle que je dois mon repos, monsieur. Enfant, on me méprisait d'être sans famille , et la plupart mettaient une injure sur le morceau de pain qu'ils me jetaient : aussi je mangeais en maudissant ; j'étiùs jalouse de tous les enfants qui avaient des mères. Plu» tard, devenue grande, j'ai offert mon travail pour vivre; mais on était en déflance. On disait toujours : — D'oïï vient celle-ciT Ne sera-t-elle point, dans notre maison, un dommage ou une honteT Puis, comme j'étais faible, on me croyait de mauvaise volonté. Quand je disais : ~ J'ai mal 1 On répondait : — C'est une paresseuse l

— Et maintenant? ai-je dit, involontairement intéressé.

.-«M SODTEKtRS.Erim VtEf LAAnD.

' — tftwtanBt que l'Agt e»t venu, a rppnt laiBCadiaDle, «a a'auand plus fien^de mtti ; ondit :- — £llces4 vieille I «ton me donne sans injure et sans reproche. »

J'ai BMft. daaaiajaùs de.la pauvre /cntme oae petite pièce d'argent, et nous sommes remontés en voilvre. Je

venaifldadAcoufrirABComuarâeftftVjtBbiseadQlavieiUcese.

un 'SKSCENDXKT D immom.

Hotta riite au propriétaire delà fenDequflfail acquérir monsieur de Lavaur a élé singulièremeot qiriiaae. {I - habite les faubourgs de la petite ville de B... Riogpi m'airtit prévenu que ntnti allions voir un dese«nda»tibrect â'Harpagon; mais l'avertissement éEÛt inutile, l.e' pfemier aspect du ioiis et du^personag» ek.dia&ieot assez. La maiaODde'iHMsiein' BriasotlormfrlefoDd d'inftim passe humide , pavée de cailloux iaégaux entre lesquels -pousse rierbe ; >le<Kail «st vetà perla luomee, -ei les goullières trouies ont sillonné la façade de longues'trat- Déés JBUB&toes.:Lai portei n'a ni' heurtoir ni sanndte; Rogera dft frapperlongterops.du iwut de^a casfte. jusqu'à ee qu'un bruit desabots«&sDit fait entende À l'iotérieuret qu'on -œil ait paru aupetil judas percé dans le battant. Il fallut se nommer, expliquer le.moiif<de.la vi^ site ; enfi^ la porte a étéouverteet monaiaurilrwsQt nous a introduite dans une pièce qui, k en juger ptu-l'aménagement, ramule les fonctions de salon, de cuî»De, de salle & manger et d'ollke. Ses seuls cn^ements étoient qoelques ustensiles de ouivre actrocbés^ou muit et des

■ 'iS<ngBnBa,:deiii^; ou idflflanrier-raocei»- ! fiedHee ^ et làimx ^atniUes.du plafond.

-UoDÛBor BÔHot.a eu.ibeuuoup de peina à troOTer 4aa. diAûcs jooisiant^de lars qitatre, pieds , et il ne luitefitnBlé.qH'jiit eBCifacftuibaitaiix anr ieq«^ il s'cEt 'U«6 «B 'éqnilibce, âass ie ra^nde jour quiveontà Iravers une teoétre «anfi rideaBx.

J'en^fti ^âtepour l'examitterea détail; pendaDt<que Boge-Flûexf<3aitiespn>pef^{mgdemoasieardeLaYanr. Diolre-iiAlfrest-

tiii petit hannne k figure de fatiine, dont le front étroit est surmonté d'une houwe decheyeaiigiiB. Des lunettes d'acier ronillé» pas lelmps sa promAnent •deaes]wiii:aa'<ieteHStd»ies-soarcâ3, sdoB .qu'iWeut trahir ou dérober son regard. Une sorte d'inquiftade la tiratdaai ane^itfttioQ peiyétaelle, et il aocotnpagne y«3 paroles d'un petit gloussement continu que l'on peit prendre également -pour une protestetion timide on pour «na adbteion, GOBf dm.

£on eoatiune s&sompesait d'un vieux psotaton à pied ■ ^ drap.jaaatoe, d'uaeveMd demAme étoffe, et d'un bonnet de soie noire tournant au rouge, le tout 8t répé, tà i»ôtoeet-si pUwéAii-MiipsiqafQn ne pouvait plu« l'en séparer. Le costume de monsieur Biissot avait .fiat ptr devenir une partie de son être. Asàs plus bas -que -nous, fràtiltant et i^i^ié pon ftiasi àife sur luvi-mâiue, âl avait l'air d'un reptile qui attend <aa proie.

Roger ne la iai: pràseilla d'abord qu'avec précaoUon. Le prix qu'il oScit âtait â loin âes prétentions du viasx ladre que l'on comprenait difficilement la possibilité d'tin acocrd; mais loaB.-deuine lai^èveat pas k faïie avancer réciproquement leurs diiffres comme deux aimées <pii niarchent.à.l3traocoirerune de Ifautre. A chaque évolu- . lion jnoa&iew: Bcis6ot.pou£6ciit.dea,géinissemeQta fionme

1« SOOTBNIRS D'On TIEII.LARD.

à une défîLite', enfla il ne resta plus entre enx que quelqaes mille francs ; mais arrivés là ils s'arrêtèrent sans vouloir avancer davantage ; c'était lenr Rubicon. Roger parut renoncer à toute concession nouvelle et se leva ; le veodeur Qt de même en se tor-

dant comme un homme en convulsions. Tous deux étaient évidemment jaloux de ne point rompre et embarrassés de renouer.

Un coup frappé h la porte d'entrée vint heureusement faire diversion ; monsieur Brissot courut au judas.

< Le facteur 1 s'écria-t-il e^ré ; qu'est-ce encore T qua voulez-vous T

— Une lettre ! cria-t-oa du dehors.

— Donnez, dit l'avare qui entr'ouvrit la porte et tendit la main.
>

Mais l'homme de la poste se contenta de montrer la missive.

< Quatre-vingts centimes, » dit-il.

L'avare retira la main comme s'il eût touché une vipéro.

< Quatre-vingts flévres quarlainesl s'écria-t^l, à la manière de son ancêtre ; je ne reçois jamais que des lettres affranchies.

— Je sais, reprit le facteur ironiquement ; mus celleci est d'Angleterre.

— Bt bien, après T

— C'est le pays des mylords ; j'ai pensé qu'on rons envoyait peut-être de l'argent,

— Hein I s'écria le vieillard, dont les yeux brillèrent et qui tendit de nouveau ta main ; vous dites qu'il y a de l'argent?

— Censé, répliqua le facteur en riant ; c'est facile à vérifier... pour quatre-vingts centimes 1 »

Monsieur Brissot fit un nouveau mouvement.

« Non, aoD ! s'écria-tr-il en repoussant la porte comme

...Gooyic

LA DERNIÈRE fiTAPB. JM

s'il enûgnùt de se laisser tenter; c'est trop cher, je ne connaû personne en Angleterre... Bemporlez, reœportezl »

Le facteur haussa les épaules .

< A mtre aise I dit-il I d'un air d'indifférence ; m^ peut-être bien que vous faites comme le gros Piene... vous &a.vei, le gros Pierre qui, pour avoir refusé un paquet de deux francs, a manqué une succession de dix miUe pislloies... eaQn charbonnier est mattre chez lui! . Serviteur...

— Attendez I interrompit l'avare qui étùt en proie à aie incertitude douloureuse... si j'étais sûr... Donnez un peu la lettre, pourvoir... >

Il l'examina quelque temps, la soupesa, lut h demi-voix la légende de tous les cachets ; le facteur finit par perdre patience.

c Allons, en vollb assez 1 dit-il brusquement ; je n'ai point le temps d'attendre; puisque vous ne voulez point de la lettre, rendez-ta-moi ï »

Hais elle était aux mains du vieil avare, et abandonner ce qu'il tenait une fois lut semblait trop dur. Après beaucoup d'hésitations, de questions nouvelles, d'exclamations plaintives, il paia les quatre-vingts centimes sou k sou, referma la porte, s'approcha de la fenêtre, se mit à, retourner la lettre sans la décacheter. On

eût dit qu'il n'osait toucher à ce papier précieux qu'il venait de payer si chèrement. Enfin il brisa l'enveloppe avec un soupir; une seconde lettre tomba, je la relevai'.

< Four ma nièce I > dit le vieillard après avoir jeté les yeux sur l'adresse; et, visiblement étonné, il retourna brusquement la feuille qu'il tenait, afin de voir la signature du correspondant. A peine l'eut-il lue qu'il jeta uneri.

la» SODVKMnSD'QN VIELtARD.

< Encore huit s'écria-t'il ; otii IDalbo^reul^ je ea(*

TOLël »

Il courut à la porte :

€ Facteur I facteur I rendes-moi mm ir^M; ^mtmmK |Mntt de cette Iet(t«t *

Ibislefactearétaitrepara^uUkmgtehipsv-etlKitiu: fit observer qu'il ns'pMHvaiMa r^rendffi' ouverte)

c C'est juftel s'ècm moeieDPBtistMies «»-rrap^«ui le fr(«t.>ét(HinK qiMi&satotha'-afoirp wdenuAd» AW» je ne savais pas ce vaurien en Angleterre..^ eti... am^ astres' envois étaient affiranc tls... Âkl nieuàeurs; c'estun abut,'ua «nw^able atni»l... Le^poaws ne'demaimu' se charger que de lettres dont <Mi-a [wyâ-laiport. >

UrQtonmadeAMTCMJJa-fMiHa'Ct^wwMMLw;!»' miàna listes;

< C'est cela, murmura-t-il, c'est cela... Il a peo«éqde>s«s autres leUres DiétBiAM poiat paivenuasi .p<i>i|a'ou n'y ftÿait point ripradw^.,' li u déeiâe^i ta p^Mte^rtatMcbir celle-ci, dans

l'espoir qt'^e anvms'phu-rtnĩHmnt... Oui,
oai,'o^q)tw*r.>^aM8Bd9-iBa:répiwMt »^

Et, se tournant eaSA Tcrs^oufe^

c Pardon, mottHean, ceBtiMa'^*^^ «»-niâ4l<Atit 1»' lettre
dans ses j^sj p» xiae'briliMd«4e«oiD uiiKitisti&4^ par4on, ced
nonsaâitouHté>ĩ.^-Hai», - voii»'COBlp«n8tr< quand on n'est pas
riche.;. -cflapetites^ApaWA». Vaiià.) comnae on raine' les
pauvres gens'l

-^C'est justOr repnt iroeiquementlUgâf, qnvlft'soèsdi avait
siagulièrementdi4eFti} crojttKi-nioâalenrj «pte^notn ne sommes
pasT«BtésiadiiffireDIH-à«e qiliTi«itd8.voiis arriver ; et la preave,
c'est-qoe) pour iniii fliiflnMmnflnr un peu de cette' perte de
quatw-viugtS'cenlfbMy^A^tltf ' oDoiffiieFdQ'fra&csà'niwprof-
DSiliMe, *'

La figure de monsieur BrissÂt «'éclaircit.

LA nt-RNiejtKËrAPB. iw

C'Pennettss; repiit-ît en souriant, noos diffârkh» de mille
éeuB} c'eatsans doulo mille éc(» que' mOMieur vent diKÎ

— Mille francs Irdpéta Roger; ODDeempte'plus par ëcna.

— A la bonne heure, à h- bonne heorel dit l'avaite d'un lonco-
neiliant; mtns-nwnsieBrn'igBore pas-que mille écoslonttnofs
mtllefraD».

— Et j'en oflM Je tiersr réptiqwi mon «ni; mes p*nvoirs ne
vont pas plus loim »

Uonsteitr Bmsot Fsg&xfai Roger psr-dessBS ses Inncttes.et'-
lui'trvnva un airst-résolu qu'il panit un instant: ioocertain, puisil-
plia Imépeutesu

< VejiHis,' dit-il d'un accent âoiN^Bnn, onine pmil:> cepen-
dant pas se quiUerainu; il ne feBtpxs quecetf: nmsieura «teitt
IiiU noe^cvun* in^ye;- j'ioevpteAi lasomme oRerte.

— Alors c'est af^re conclue, roprit Bio^ : gavaitt^' traû mille
francs cetnptaat^

— Oui... avec que*ïu<B petitet^'âonfieiba qiis vMis~B«'
refDHfeïp«int..

— -QUïiles'dooceurs, mensiouPT ■

— Laferaue meFoumissaU un pcki de b<As..ri'; aF compté(
moasiar ne romifait paa"«ifoeev-an4ietemo do'mon'AgeÀ
aroin'froiévet hiren-

— Nous 1^1» «RtroT'daM l'été; St'bbnrver Roger^ maibsoit,
vous oKm. votre pfovision.

—il ;adepltU'les'pettKbiiedev»M8»âeprUMMip3^,' j'y ai en-
core eoinp^'

—"¥41» tes «MU/ BiMisiWfr. Bst-«e Vmt/1

— A -pcftprèKo «'dstl-à-dH'e^«{nif'qiïel}ue"«o«vées' ducs
par le fermier.

— £fe3ttP l«)t4K«ttec vow'-wwz! .égàtXMat eomptt^

m SOUVENIRS O'ON VIEILLARD.

interrompit mon compagnon ; il tous les fera, monsieur. Mais nous en resterons là, s'il vous plaît; plus de docteurs, comme vous les appelez, nous deviendraient trop rudes. Veuillez me donner de quoi écrire ; nous signerons une promesse réciproque d'après laquelle le notaire pourra dresser le contrat. >

Monsieur Brissot alla ouvrir une armoire d'où il retira lentement une main de gros papier et des plumes d'oie dont il ne restait plus que le tronçon. L'encre manquait ; il appela sa nièce pour lui demander une écritoire.

Nous vîmes entrer une jeune fille d'environ vingt-deux ans, pauvrement vêtue, dont la physionomie nous frappa. Sans être belle, elle avait dans toute sa personne quelque chose de gracieux ; sa timidité paraissait extrême, mais & des tressaillements et & des regards furtifs qui traversaient pour ainsi dire son embarras, on devinait une âme active. Elle rougit d'abord en nous apercevant, puis enfin se parut la rassurer. Elle posa l'écritoire sur la table, approcha une chaise et voulut se retirer; son oncle lui fit impérieusement signe de rester.

Roger s'était assis et avait essayé l'une après l'autre toutes les plumes, sans en trouver une qui pût écrire. Monsieur Brissot demanda à sa nièce si elle n'en avait pas de moins ruinées. La jeune fille sortit et reparut bientôt avec un porte-plume assez élégant - fermé d'une véritable perruche. Roger laissa échapper une exclamation de joie; la plume d'oie lui faisait horreur : il y voyait le symbole de la routine et de l'obstination, tandis que la plume de fer était pour lui le témoignage du progrès moderne compris et accepté. Il exprima tout haut sa reconnaissance, à la jeune fille. Monsieur Brissot profita de l'occasion.

« Eh Wa I eh bien I rnoosieur peut donner & l'enfont

D,mi,.=db,Gooylc

LA DERNIËnE BTjtPE. J33

une petite preuve de sa satisfaction, dit-il avec son sourire saccadé; j'aurais dû ne pas roul)lier,, Eiil eh! eht Quand il ; a des femmes dans la maison, il faut des épingles; un marché ne se conclut jamais sans cela. >

La jeune fille Qt un mouvement, comme si elleeût voulu protester ; mais un regard du vieillard lui Imposa sileacc.

c C'est une pauvre orpheline, ajouta-t-il en se rapprochant de Roger; sa mère l'a laissée à ma charge, monsieur!... Encore une grinde injustice... Quand on ne sa marie point, qu'on fait l'économie d'une femme, on devrait être sûr au moins de n'avoir pas charge d'enfants ; maiâ le monde vous impose ceux des autres ; on vous dit que ce sont vos parentsi... Je vous demande un peu ce que c'est que des parents dont on n'hérite pasT Eh I eh I eh I Au reste, monsieur peut fixer lui-même le chiffre des épingles ; je ne voudrais pas arrêter sa générosité. >

Pendant que l'oncle parlait ainsi, la nièce était visiblement au supplice ; des larmes Unirent par gonfler ses paupières, et elle se retourna pour les cacher. Roger s'en aperçut comme moi.

e C'est bien I dit-il, en prévenant de nouvelles sollicitations de monsieur Brissot, je saurai me conformer h l'usage; mais c'est une affaire h régler entre modemoisclte et moi, ne vous en inquiétez point. >

Les jeux de l'avare s'agrandirent.

< Pardon, reprit-il d'un air désappointé ; mm la petite ne s'occupe pas des""affaires d'argent... c'est moi qui garda touti

— Et voilà précisément pourquoi je désire que mademoiselle ait quelque chose, acheva mon compagnon d'un accent péremptoire... Mais nous reparlerons de ceci plus tard... Voyez si j'ai bien rédigé mes conventions. »

Il s'était levé, et tendait le panier il monsieur Brissot,

D,mi,=.db,Gooylc

t3i sODTEJftnS D'OIt VIEILLAnD.

-qui se mit h le lire lentement et loutbas, avec son petit

gloussissement; enfin Use décida à signer, ^-oous primes

congé.

Enr^agnantlaBrandaie, nous nous sommes eommoniquô DOS impreseions sur cette visite. Quelle aslsteDce que celle dO' ce malheureux que l'on dit tube, et qui se prive des plus légitimes jouissances, à qui la' bonté de Dieu a doDOé nae Ma d'adoption, et qui r^arde ce doux présent oomme aoeiCharge I Ias»sé auqud il ne nsta qu'un couotierde' soleil dont il pourraitjouiri etqui s'épuise à ^;raier les deniers épis d"une moisiOB dont il n'a que faire.

C'est ta première teis' qne je rencoubv le véritable avare, également ardent h scquéiir et à oonserrer, indifférent pour tout ce qui n'est poiat rûdiesse, etue vivant que pourun seul instinct. Il serableque-cette monomaniè ne soit plus de notre siâde. La fadlité -des rapports et la mobilité des fortuneaioût dèsacoontumé de ï"*eQi&-

■ ment qui tliésaiîrîse ; la Jsidthiploité-desimqeiia'dAJQBis-saoce a plus vivement sollicité les goûts. Qui eût été avare dans les Ages préédeats «st devenu ande dans ceJiû-ci. Ou n'aspire [dus aux millions pour tes enfontr, jnais pour s'en faire des instruments de jouissance ou de volupté. Qu'en conclure, sinon que l'homme, par ses vices comme par ses vertus, sort'^lus qu'aiitrd-fois, de^Juimême, qu'il est plus mêlé^auigrand jneuveoient de la foul^ qu'il participe davantage h la vie comiosne?. Autrefois on mettait à part son or et son &mc, on enfooiasoit l'une au couvent, l'autre dans laterre^aujourd'iui nous

■ seineBS;lee deux an vent, sans aarroir toujouTBf luélasliou tombe latsemaiOe, el 'quelle; moiisaQ doit waorfjr.

LitS^ULIÊBI ATAPB.

f ASnE DE TIEItLARSS.

NAnsstHnmoi'etotipadaclieZ'moasieuv Brissot, dous avons rern sa oiâte; le second coup' d'œiL ne lui est pas. moins iavon-dile que le premtér: J'ai pu .la faire: parler, et j'ai élé'Ta'ri'de la.-doticcur'de sa voix, de ea-simplicitti émue. Mais quellei tristesse au fond de tout cela 1 On sent qu'il y a dans ce cceor-quelque plaie-vive.

J'ai voiita interroger le régisseun de la Brandaïe: tia entendu pariterd'dn amour conirarié,' d'un mariage auquel l'oncle vent fairo consentir la .jeune fiUe afin de sadéliaiTassa"d'elle. Maiaîiln'a pu.ina donneraucuQ dé" tall. Jesuis f&ché >de partir sitât; j'auvais voulu mieux connaltte cette pauvre délaissée et- lui: être ide quelquâ secaura.^

On nom avait iparliâ'uB hoaptce de rvieillards fonda dans le voisissage pas: la g n resit  d'un netm. propri - taire; Roger et moi nous avonsvoulule visiter. Les pensionnaires de cet a tesoijt-doublementde notre famille : frères par Adam, fr ree par V ge.-

J'errais trouver là dabien^tre et de la sérénité; led sai^einte- ment a été douiouneax. Nous avons vu -ds'. grandes cours k tra- vers leajuellea'ties infirmes se trat- nalent p nibleteat ,- encore plus  procv spar-l'ennuk. qoepar la souf^nce; des- réfectoires e  la ration pesée-i imposait'^ tous l'égalité de la fain-des dortoirs coia-^atoBs qui associaient le- sommeit   .l'iosomnia et où jn-, mdme clochedisait   tous : — D aboutl^^ Régularité né*'^ ces- saire, dit-on, et je le reonnois, mais quiiirapnmo ^ l'ensemble je ne sais quoi de morae-et dedur,: lA,. pluai

1S« SODVBNinS D'On VIEILLARD.

rien de la famille; tout se fait r glementairement, sans inler- vention du goût ni de ta tendresse ; les hommes sont administrés comme des choses; ce ne sont plus que des groupes de chiffres sur deux colonnes : la vie a celle du doit, la mort a celle de l'avoir.

Ahl sera-t-on toujours condamné h parquer ainsi tes misères du dernier fige, a les donner pour seul spectacle   elles-m mes  Ne verra-t-on jamais une société assez enrichie par le travail et assez amie du devoir pour que le vieillard puisse rester là où Dieu a marqué sa place, c'est-  t-dfre, entre l'homme fort, la femme et l'enfant? Ces cheveux blancs font bien mêlés aux chevelures blondes I Cette faiblesse me plaît appuyée sur les forts; ces infirmités me touchent entourées des soins attendris de la santé florissante ; mais ici je m  sens abattu, humilié I Qu'est-ce que ce vestibule du cimet re où vous entassez tous les candidats de la

mort déjà paies, perclus, brisés? — Béni soit celui qui leur a ouvert un asile; mais mille fois plus bénis les temps où il cessera d'être nécessaire et où l'amour aCfranchira la pitié de ceC^ triste parodie de la famitl*. ' ,

Nous avons causé avec le directeur de l'hospice ; il se plaint surtout de son impuissance&vaincreles habitudes de ses pensionneras. A l'Age que tous ont atteint, le pli est pris, le- ressort de la volonté rouillé; l'&me reste a»aervic sans retour. La continuité d'un acte qui nous plaît semble d'abord de l'indulgence pour nous-même, mais bientôt elle devient tyrannie ; ce n'est plus l'habitude qui nous appartient, c'est nous qui appartenons à l'habitude; elle nous mène en laissé, elle nous aiguillonne, elle nous condamne à. une torture a la fois odieuse et désirée. L'effort même pour y échapper nous y ramène. C'est toujours l'histoire de ce soldat dont l'ivresse fréquente désho-

LADERNIÈRE fITAPE. ' 131 •

norait l'uniforme. Son capitaine l'appelle; i) loiie sa bravoure, sa soumission, sa probité : pourquoi faut-il iuu'un seul vice lai ferme le chemio de l'ayancement et des récompensesf Le soldat touché sort avec une ferma résolution de se corriger. Il arriye à la porte du cabaret où il a l'habitude d'entrer ; sa volontâ se roidit, il passe; alors, souriant h. son courage :

< A la- bonne heure, dit-il en se parlant à lui-même; je suis content de toi; allons, pour te récompenser, viens boire un coup I
»

Plusieurs des vieillards de l'asile s'encouragent sans, doute de même, car nous en avons rencontré qui rentraient l'œil hagard et chancelants. — Étrange goût qui nous crée le besoin de perdre

momentanément la conscience de notre individualité, et qui nous achemine vers la mort à travers des accès de délire volontaire I

Il est donc vrai que laisser grandir un vice c'est élever soi-même un bourreau t que toutes les folles dépenses faites par la jeunesse en volonté, en modération, en santé, sont payéfô au centuple dans les vieilles années I

En voyant ces malheureus le visage enflammi, les mains tremblantes, le corps appauvri, je me suis rappelé cette légende du Gin, dessinée par un crayon fantasque. Le perlïde tentateur apparaît d'abord sous la forme d'un génie souriant et couronné de flammes. Il a les mains pleines de promesses séduisantes : - ^ palais de fées, — coffres ruisselants d'or, — danses de pérïs, — trénes eî chars de triomphe! La foule jeune et ignorante accourt pour oublier.la réalité dans ces rêves ; elle boit £i la coupe trompeuse. Mais la soif augmente toujours, et en . même temps le génie se transforme; son air devient impérieux ; à mesure que ses adorateurs se courbent et s'affaiblissent, lui grandit et se montre plus terrible.

ISB SODrENIRS D'CN VIEILLARD.

Enfin le voilà devenu mattre; il a enserrï celte foule baletante dans son résetu de feu liquide et enirrant; alorslafaasieappaieB-

ceqmlé déguisait 's'énnoit, le graeimx g^Jiie se monM dani' sa
xéalilé : c'est la Mort '■ avec lesyeux de ténèbres et sab Tire Eae-
doniqua I Elle e» traîne, en courant, ses eadaws éperdu* vers
l'abîme eâelle les précipite, et où l'on voit leurs, ombres convulsi-
vet toarbilloQMr au mHiau des nioDBtrea-«tdfli flammes.

MALADIE DE HOnSIEDR 'fiAPfTSn.

TJous sommee'de retour depuis' quelqwf jowfi déjà, et j'ai pe-
prismoa train de vifrordinalre.' Cependast hier matin j'ai'vaiaem-
flntatlewiki moasieuV. fiaf^ste ; il n'est descendu de sa mansarde
que très-tard et s'est présenté à moi'le visage' dèfeît. Je lui aide-
maudé virement ce qu'il a^t.

< Je l'ignore, monslear, m'a-t-il r^ondu avec effort; .mais hier
dèjà jenemesentkis'pas à mon aiae, aujotKd'hui je suis to»l'à-fut
ntalade.

— n faut VousBoigoei'; voirumnéderfo.

"Cestmen intentioir/MaH comme' mnasieur ne peut

rester seul^ je m» suis: a^uté qudqu'ttn qui fera soa service.

— Ne vous tnqaiétez point'de eéA.-

— Pardon, je ne veas poiôt iqiie ma maladie laisse monsieur
dansFembarras; madame Rwiè,' que j'ai avertie, « dit qu'elle
tromsrait à se faire remplacer au«OB^

-ioir, et elle va vomt.

D,mi,.,=db,Gooylc

LA DBRKTGRBCTÂPB. ISV

— C'est bien, c'est-là-bien; mais songez-d'abon! à .pobs.

— J'y songe, monsieur ; aussi je venais preadcecongé monsieur.

— Comme! Tt4 et où allez--Miisdonot

— A riiôpifeil, mowieur. » ■ Je me suis levé d'un bond.

«A l'Iiôpital! ai-je réputé, et-YOïwaTBrpenséioeji vous y laisserais aller !

— Il le faudra bien»/ ratmeleuf, a-t-tt répondu traaqiîllement; je n'ai ici ni parents, ni maison;'

— Et' qQ'est*ce' dofic que celle 'OùroBSi-êtes maiide-r.nantî ■

— C'est... votre kigfSi-m«i)sie«n

— C'est le nôtre 1 me suis-je écrié ; vous y avez votre place, et vous la garderez : ; jamais les servitears qui pou^ valent être sottes ssna co'toit ne sont albâ» usurpée à rhûpital le lit du pauvre/ » ■■

Monsieur Baptiste a salué.

4 Milmeur' esttiieïï'boD, a-^-il repris,. mais.', je ne> puis accepter.

— Et pourquoi cëa'T'Éù*je demandfravec'surprise- > n a paru embarrassé.

< Que Monsieur m'excuse, a-tnl répondu après un. aiomtnt d'hésitation ; c'est'iine idée à moi... je -préKre . l'bflprtal.

— N'auriez-vous point-coflflaBee dMsoiwi docteur i

— Au contraire, monsieur.

— Craignez-Tous d'être icimsi soigB&r — ^ Ce n'est point cela.

— Alors expliquez-vous, dengrftce? mcsuis-je écrié avec un peu d'impatience. Je veax'Bavfàrile'iiiotif'do votre préférence. »

Il m'a regardé et il a Tougt.

UI hOUVEMIRS D'OR TIEltLARD.

< Mon Dieu... c'est que j'ai peur... de mécontenter monsieur I...

— Non, parlez.

— Eh bien, que monsieur me pardonDo... maisjencle connais pas encore assez pour accepter de lui ce service.

— Je ne voua comprends pas.

— Je veux dire que, si monsieur me soigne, il aura droit & ma reconnaissance.

— Et vous ne voulez point en avoir?

— Ce n'est pas cela, monsieur; mais monsieur la comte avait coutume de dire que la reconnaissance est une dette dont le chiffre reste en blanc, si bien que le débiteur et le créancier s'entendent rarement sur ce qui est dû.

— C'est-ii-dire que vous avez peur de mes exigences î

— J'ai peur de passer aux yeux de monsieur pour un ingraL Quand il aura plus Tiùt pour moi, il pourra attendre en retour un meilleur service ; ce qui satisfaisait dam un serviteur ordinaire ne sera peut-être plus suffisant de la part d'un obligé.

— J'entends, ai-je interrompu un peu piqué, monsieur Baptiste n'est pas assez sûr de moi pour permettre que je lui rende service.

— C'est vrai, a-t-il répliqué naïvement. Monsieur le comte avait coutume de dire que pour accepter un bienfait il fallait être certain de pouvoir le rembourser en reconnaissance.

— A la bonne heure, ai-je repris sérieusement ; mais ne vous a-t-il pas dit aussi, monsieur Baptiste, que nous devons permettre & chacun de remplir son devoir ?

— Sans doute, monsieur.

— Eh bien, le mien est de garder malade le serviteur que j'ai gagé bien portant ; j'ai profité de ses forces, je

LA DERNIÈRE ÉTAPE. IJ1

dois subir la gêne de ses infirmités. Ceci n'est point de la générosité, c'est de la justice, et vous n'avez point le droit de m'empêcher d'être juste.

— En effet, monsieur, a-t-il répondu en s'inclinant.

— Permettez-moi de vous dire, ai-je continué un peu ironiquement, que vous êtes trop prompt & me soupçonner capable de faire l'usure en fait de bienfaisance ; et puisque vous n'avez point encore eu le temps de me connaître, faites-moi, je vous en conjure, crédit de quelque humanité et de quelque désintéressement. >

Monsieur Baptiste a voulu s'excuser; je l'ai interrompu.

< En voilà assez, me suis-je ^rié d'un ton cordial ; nous reprendrons ce sujet plus tard ; pour le moment, ce qui importe, c'est de remonter et de vous mettre au lit.

Il semblait, en effFet, plus étourdi ; son œil était vî- - treux, ses dents claquaient. Je l'û pris par le bras et je l'ai conduit à sa mansarde.

Félicité, qui arrivait, est allée chercher le médecin. Celui-ci n'a trouvé au mal aucun caractère certain ; il a recommandé le repos et quelques tisanes. J'ai moi-même veillé h. l'exécution de l'ordonnance, et je me suis établi dans la mansarde du malade.

Je n'y étais point venu depuis longtemps, et j'ai pu voir alors tout ce qui lui manquait. La cheminée fume, les Jenêtres ferment mal ; la pièce est carrelée de briques, -* sans paillassons ni tapis ; le soleil arrive au lit qui n'a ^ point de rideaux. Je me suis reproché cette négligence. Tandis que chaque jour ajoute à notre confort, nos ser- ■ viteurs restent exposés à mille gênes. Nous les logeons wus les toits, nous les meublons de rebut, nous ne nous inquiétons ni de leur tempérament ni de leurs goûts Pour des millions de travailleurs, sans doute, la vie esl

lil SOOTENIBS VOS TIEILLARB.

encore plus rude; mais ceux-ci ont toujours 'sont les. jeux riu-
dulgence du maître pour lui-mAme* sesprécautions, ses voluptés. Chaque regard les «Tertit de leuci condition de déâMrilès.

Encore si celle pauvreté était à eux; s'Us-n'aTaécnl pas, suspendue an-dessua de chaque jour, la menace 4'un- congé; s'ils ce TîTaîMitpa&éterDelleineDt à l'au-" berge, serrant seulemeDt au lieu d'être servisl

Ht nous nous plaidons de 4e» Uouver indifféruits h l'écono-
mie d'un méaage qui s'est point le leur« souvent' ennemifl d'une-
pro^éritéqui agrandit la distance entre -eux et le maître ! Éton-
nons-nous plutAt de leur zèle. L» > plupart-de leurs vices 'saôs-
seot de ieur position ; toute» leucs vertus sontàeuxi.

JO' faisais ces réflexisns en tAchant de remédit»- aux plus
graves inconvénients de La mamarda occupée par le malade. Un
vieux tapis a été apporté, de» rideaux tea*' dus devant les fe-
nêtres, un poêle dressé-devant la chemi- née.' Monsieur Dafi-
tiate-refflCTdeàhaquaDouvét'amé^ sagement. Du reste jamais
une plainte' nlaBe marque d'impatience; mais toutes les prescrip-
tioas'duiméde^a sont scnipuleusement exécnlées; il semble trai-
ter la maladie comme tout le monde, avec unaicéremaniense
poli-tessfr, et BOTouIotr la congêdter^edansile» formes'; „ .

15 matr; Rl«n dechangé dana<l'état de-Baptiste'; ie ' mal
couve sans prendre une forme précise. Roger estvenu nous voir
et a voulu s'entremettre. Depuis- iquclr"- ^ues semaines, il neré-
requ'llomœepnthie. Il a voui» persuader moasieurBaptistei- D'a-
bord c'étaient>desmisonnsmments ; puis cent exemples de ma-
lades déseepérésy abandonnés, qui avaient trouvé lear-Balut-
dans'les.'gla-' bules. Mais-monsieur Baptiste s'est ntontré
in^ranlnlile; XI s'estconOé à monsieur le docteur; il y a entre etu:
,

oa contrat synallogmalique : l'ud doit suivre toutes les — or-
donnaBces, l'autre guérir ; c'est pour le veux domestique une^al-
Taire de probité.

Heger a beau lui objecter que l'allopathie n'y peat rien, que de-
puis huit jours elle le laisse dans le nième état.'qu'i) sa fait fort de

le remettre sur pied avant la fin de la semaine : ■ . monsieur*
Baptiste remercie en portant la main à son bonnet de coton ;
mais il persiste dans sa résolution. Alors Roger se lève et irapant
sur son coude le tapis.

c Eh bien ; au- diable 1. 8?éorie-t-U ; tous forez un& grosse
maladie I

— HoB8imrle.docteuria yatlara, réplique' tsanqmllement
Baptiste.

— Uais s.'iHe-trompe î \

— Cela le-regarde, moo^nr. ^

— Et si vous en moniszt i-' —, MoDsifior le docteur en anrft
laTespom^ilité. •'

Roger me regKde,'pread«oncb^icau eLsortioneux. « Diea me
pardonne I e^ original «saiste à sa propre maladie comme un
haüsier assista aux: réceptions de E» . cour, me dit-il sur lepalier;
il geconecte d'annoncer ces symptômes etles ramède» sans s'y
istéreaser autre- ment; on dirait. que le bal ne se dosas pas chez
lui. ' Apres -tout, qu'd ft'sKtnge on ne peut ^as fwcer les gens à
se bien porter. »

Cependant il ne tarde pas à braver avec de nouveaux ■ argu-
ments et de donner des exemples. -Monsieur Baptiste ' écoute tout
et répond par les mêmes remerciements et le- ..doémecoup à éba-
nuet;iiB8Jsàlaldtguje CEOia m'operceroir que ces visiles lui dé-
plaisent. à la vivacité, fami- ..ière. de Roger choqua son^ffl^me;
mon vieilami rappelle parfois à l'apluste tout coart, le traite
d'enlété^t

IST SOUVENIRS D'UN VIBILLARD.

lui déclare que s'il était h. son service, il l'hûmœopatIU' serait d'autorité, l'ai prié inslamment Roger d'être plus circonspect ; mais il ne comprend rien h ces ménagements ; il me dit que monsieur Baptiste est un vieux - fou et qu'il préfère encore son jocrisse de René.

Malijré CCS boutades, il revient s'informer chaque jour &s la santé du malade, il lui apporte toutes tes petites friandises autorisées par le médecin ; mais il y a dans ses attentions une brusquerie h laquelle Baptiste ne peut s'occoutumer. Le rôle de bourru bienfaisant ne platt guère qu'au thé&tre ; dans la réalité on n'aime point les roses qui ont une épine sous cliaque feuille.

S5 mars. Notre malade est enfin debout, un peu maigre, un peu p£lle, mais guéri.

Ce matin, quand je suis monté h sa rit^nsarde, je l'ai trouvé habillé et près de descendre. Je l'ai laissé faire, mais en le mettant sous la garde de Félicité, qui a juré (|u'au premier essai d'empiétement sur ses attributions die reaverniit le convalescent au dortoir.

Je l'ai installé dans mon cabinet de travail que le soleil égaje et d'où il peut r^arder les passants. J'ai mis à sa iisposiUon des livres et la serinette, en lui permettant ile s'en servir pour donner une leçon de chant k mon tarin. A chaque arrangement il me remerciait d'un air pénétré. J'ai enfin demandé à monsieur Baptiste s'il qe désirtût rien autre chose.

« Rien, rien, a-t-il répondu, sinon que je prierais monsieur de m'appeler désormais Baptiste tout court. , — Pourquoi cela î

— Pour que ce jour me soit rappelé par un changement dans mes rapports avec monsieur. >

J'ai été touché, et j'ai tendu la main au vieux domestique en le remerciant. *^

D,mi,,=db,Goonlt'

HOIREAUJi: ET HIRONDELLES.

Quand la brume ou la pluie ont contrarié ma promenade dans la campagne, et qu'un tardif rayon de soleil me permet enfin de sortir, je descends jusqu'à la jolie place plantée qui s'ouvre à l'extrémité de mon faubourg et où Roger ne manque guère de venir me rejoindre. C'est le rendez-vous habituel des enfants et des vieillards; il semble que les deux extrémités de la chaîne humaine Tiennent s'y rejoindre. Ici les cris folâtres, les courses étourdies, les cheveux flottants sur des joues roses; ik les fronts chauves, les démarches lentes et les longs silences.

J'mme ce mélange : ûasi rapprochée, l'enfance paraît plus grave, la vieillesse moins triste; l'une complète l'autre. On comprend mieux la vie en apercevant i. la fois le point de départ et le point d'arrivée.

Pourquoi ne pas multiplier les occasions de ces contact." salu-
taires î Les anciens n'avaient garde d'y manquer. Chez eux, les hommes qui avaient vécu étaient les éducateurs choisis de ceux qui devaient apprendre à vivre. Les premiers communiquaient l'expérience, les seconds apprenaient le respect; la jeunesse s'instruisait alors, comme le dit Aristophane dans la comédie des Ifuées, < k haïr les discordes, i. rougir des choses Uéshonnêtes, & s'indigner quand on riait de sa pudeur, à se lever devant les

vieillards. » Je ne demande point, sans doute, d'en revenir h l'éducation d' Athènes ; chaque siècle a ses besoins, chaque société ses instruments ; mais je voudrais que parmi tant de palais élevés aux rois, aux arts, h l'industrie, OD conserv&t quelques coins de terre ombragés

su SOUVENIRS D'tTN VIEILLARD.

et fleuris h l'enfance et à la vieillesse. Je voudrais retroDver dans cette sollicitude pour ce qui ne sert plus et oe qui ne sert point encore, la preuve que notre société n'est point seulement une reine, mais une mère ; qu'elle aime ce qu'elle gouverne et ne veut point subsutuer une rudieàuae famille; je voudrais surtout qu'en réunissant l'être qui naît à l'être qui finit, on en tirât un enseignement public ; quel'enfant apprit, en vénérant le Tieillard, a reconnùssance pour les services rendus, la condescendance pour la faiblesse, la compassion pour les infirmités.

Hais le moyen qu'on s'arrête h de pareilles idées dans notre monde moderne, où tout n'est que campement, où les institutions sont des tentes sous lesquell^ les idées bivouaquent une nuit pour se remettre en marctie dès l'aurore. Depuis un siècle, quelle moisson a pu mûrirt Quel jour a eu son tendemain? Â. chaque station un chœur âe voix crie vainement au genre bum^n : Restons ici; c'est la terre promise! La multitude éteint ses feux et reprend tumultueusement son voyage, revenant vingt fois sur ses pas pour letoamer hienldt en avant. Incessante recherche de la postérité d'Adam, qui, toujours lasse et toujours en route, semble condamoëe & errer dans son rêve pendant l'ètemltél

Je disais tout ceci k Roger ce matin, tandis que je me promenais avec lui sous les arbres de la petite place; il s'est indigné de

mon étonnement et de mes plaintes.

cParbleul croyez-vous- donc que Dieu ait faitie-genre humain pour l'immobilité? s'esHl écrié. Ne voyez-vous pas que tout dans l'univers est en mouvement; que c'est la grande loi delà création T Si l'homme atteignait son espérance, il ne serait plus homme, car le complet accord de la réalité avec son idéal le ferait passer dieu I Xa prewiàèM condition de sa vie momentanée est l'aspiration , et

LAfSEBRIEBB ETAFC. ì||f

qui aspire i Hardie. Seulfinoat, comme les IneuFs «oBt confines, cette naccliaeKLiaQtrtaiae; Uaumaitâ toome sonveot snr eUe-mémeet TovieQtLianx.aBciens campe* .nents, maisi toujours iaicQxiastruite.LWreurreconnae • est un pas.faitTer8 l&YérUé.:Sl Jes hommes écoutaiM< ices voix qui leur crient d& s'établir à. demeare axas wA iàée et use {onne, le monde entier - paseeratt à l'tiat de l'aBCioiDe l'Égypte âiéoccatique, iaunea» péthScatùo sodate où toit a'était atruté. on .point où L'avait laissé la tnkditioQ. Le genre humain n'amiût^aft^à prendre xaaane eUe,:pour>(fiibl&Be, des divinUés aeases, aux l)Eas imnM^iies et coiffées da<nnt(nir aasiailes s;BiboU- .quement EtttaUues. (^ieKait,^«krïFet, 1*101(11196110646 ces aila3,l&<À*ajie lui laisse plasd!air pour les étendra?

— Ainsi, ai-je repris, loos nagardez >FliomBM sociBl .œo-nune.une aorte d'AhasvémS'nndma&àitfrer jusqu'à .laoonsoHunatiaEideS'àiBlBS, aansitutisMlectaaiis but

— -Sans boaEsole,.iitni,C8riila,daes l'Aude des lais itemelles une perpétneUe nunifestalioD des volontés suprêmes, a repris viTcnaeiit Roger, Il n'est pas suis but s'il^marcbe où .Dieu reii-

voie..N6 le ocmptreE pointa Ahasvénis, mais au peuple béèreu
enxnt dans le désert et envo^id.dsvaBt loi :laaÉea«es e^tooées à.
tiren'l'aile vers la terre promise. Cette terre, nsns ne l'atteiidroDS
qu'après beuicoop de dangers couius, de veaux d'or ado- :iés;il
iaudraons iDitiier dans ia^foi,, nous «odurcir .MUA r^)reuve,
désappreDdieces-ncesde l'Egypte, et iaisser,.ceinaie le peuple
de'Bieu, dnu les sables du désert le cadavre de la servitude. Mais
seudemt releotisoBt les'trMBpetteade JérichoI.Maisie|)ays'de
Cbanaen luiriBéiBeBeEei&pftiatlePQrt; la faittaecmtiinieia jus- .
qu'au demier jour, parce que cet effort est la loi même
,dejitBt[B.peElQCtioBitenifiat.Ne:farie£>iioic jamais, dier

lit SOUVENIRS D'DN VIEILLARD.

ami, d'établissement d'ânitif, de repos; le repos c'est la Ad de
la vie, et le définitif n'est point de ce monde. >

Tout en causant ainsi nous avions gagné un banc,

et nous nous sommes assis ii l'ombre des touffes de tilas.

- Les bourgeons commençaient & brunir l'extrémité des
nmeaux; ver rubeseetis, dit Virgile. Les branches des arbres et
des buissons dépouillés projetaient leur ombre £urte sable et y
dessinaient mille entrelacements capricieux. On eût dit un im-
mense réseau tendu sur cette nappe de lumière pour la retenir
ca^ttlve. Entre chaque

" maille sautillaient les moineaux familiers qui venaient
presque à nos pieds, nous regardaient en penchant la tétéd'un fur
de curiosité mutine, puis gazouillaient entra eux d'un accent mo-
queur, comme s'ils eussent compris 4jae nous parlions de
philosophie.

J'ai avoué à Roger que j'avais toujours eu un faibla pour le moineau : c'est le seul oiseau qui vive dans nos villes en toutes saisons et qu'on y fasse entendre quelques notes des mélodies de la campagne. Nos tuyaux de che-

minée sont ses forêts, dans ses ardoises ses pelouses. Il réveille chaque matin la jeune servante en chantant dans la

galerie qui orne sa fenêtre ; il amuse de son caquet l'enfant du pauvre ouvrier confiné dans les combles: c'est Le rossignol des toits.

< Dites plutôt le musicien des carrefours, a répondu Roger; car il ne vit, comme nos Orphées vagabonds, que d'aumône ou de rapine. A vous entendre, ce serait une espèce de messager des champs, occupé d'entretenir chez nous la diligence et la bonne humeur ; mais moi qui le connais, je vous déclare que c'est tout simplement un de ces drôles qui, à force d'effronterie, font rire de leurs vices. Paresseux, gourmand, voleur, le moineau est la véritable chevalerie d'industrie des airs. Goniiez-

LA DEBRI&RE fITAPE. W

TOUS, par exemple, ses procédés envers l'ironie de T >

J'avouai en souriant mon ignorance.

< Eh bien, reprit Roger qui s'animait comme s'il se faisait agi de quelque procès scandaleux rapporté par la Gazette des Tribunaux, je vais vous le dire, moi et je ne vous répéterai point ce qu'on m'a conté, mais ce que j'ai vu de mes yeux, ce qui s'appelle vu ! comme dirait Orgon. Vous savez qu'une des fenêtres de mon cabinet donne sur une grande basse-cour entourée de bâtiments de service. Je ai mon observatoire. A notre âge on a le temps

de regarder; les préoccupations turbulentes sont suffisamment apaisées pour nous permettre de bien voir, et l'expérience nous a appris à ne rien dédaigner. Je passe donc presque tous les jours une heure & étudier mes voisins ailés, et je vous recommande cette distraction ; elle est possible, instructive et sans danger, ce qu'on ne peut pas dire de beaucoup de distractions. >

J'ai fait un signe d'adhésion en promettant de proposer du conseil.

< Or donc, a repris Roger, vous saurez que la basse-cour que j'étudie attire une nuée de moineaux ; les parasites ne manquent jamais là où il y a table servie. — Je les vois chaque jour picorer jusque sous le bec des maîtres-' du logis et pépier avec rage quand ceux-ci se permettent " de les déranger. Soit, je passe encore condamnation; Racine a dit aux oiseaux que Dieu était leur pourvoyeur :

Aux petits des oiseaux il donne la pâture.

Les moineaux ont pris le poète au mot et se sont faits communistes; mais voici qu'il commence l'indignité. A chaque printemps les hirondelles réparaissent autour des bâtiments de la basse-cour et s'y choisissent une place pour leurs nids. Vous savez avec quel soin ces vaillantes

IM' SONvranETB'D'UirviBFULASD.

ouvrières contraignent l'atmosphère à leur faire famille et ' Mortier solide au dedans, lit de paille dedans ; le père et la mère - BraiUeQt à l'am avec des cris d'émouillagein«itiQfj«ir:LeS'nsit-Maiix,(iiii-Sott'égalaui)Qt éblouis en mém^eevderraiMtles imiter; maisoBia: ilslesregai^e dent ftrifteD Jasmt; ils- pendangent leurs'f

61c6 de noeee, ils se pTDiDtacii^ ils- se qnereHoit, jiiiqa^ft œ
 qoetuti soitaduifA'cbsElH TOiniik.
 Alor&iUprDfltentd'aDe^seooe-dcs -pnprtétBirBBi Uï-eatmit-
 daiB le nBaram logis etl'esamiiMBtt ^ik' Iv'tnmmità leargrftil-
 sylmn»portent an brti d>'priB>comii»eyiitBledgpwsedgpa»ee-
 niaai eHs^éaiintftlk'mmèfeito'ItaTtufe: Lammita» Ml^nvoi-' Ht
 Ifiraqne-lttfbiioDdcUes'se présenteot^à U porte, elles «ontTeQ-
 Def&'OotipS'dB'bse. »

J'ai été foFCède Mâncretes nMieaoxqpri jnsttflaioasi'Crimiiie-
 HMMolle'Ten'deyi^k :

iSatà, oiiMm, ea n'est point pour TDoi que
 Tonsf^tMTOiilda*.

J'û seulement ajouté que le crime de ces vauriens ai\és
 n'était pas sans exemple parmi les hommes.

< Et voiU ce qui me te rend plus exécr^le 1 a répondu Roger
 avec une indignation plaisante; ils donnent un enseignement
 perrers dont'on s'antoriGe; ils ont l'airdedireaux hommes: — La
 création estainsi faite :auxiins' le trarail, aux autres le plaiiin lais-
 sez les hirondelles' constniirepBurlès moineanrl'QTue de-rrids
 usurpés de même dans lenutade; Gombiei)d»g^s-qui pour s'em-
 parer de l'édifice élevé par d'autres n'ont qu'à y apporter

« sic TM, non TOb!^ nldlBcatis ares. ■ Lm detaib qni précé-
 dant sont de la plus rigpniense eiiietltad*,. B nsnrpatioaa de»
 nidi

LA DERNIERE ETAPE. la

aussi un fêtu I Celui-ci, c'est son nom, son crédit; celle -^
 autre, sa fortune ou sa beauté! Toujours des brins de paille qui ne

leur ont rien coûté !

— A la bonne heure, al-je repris en riant; mais ipiii' nous oblige d'imiler l'usurpateur ailé de nos toits? La leçon que donne la nature n'a d'autre valeur que celle de fécolier; il peut toujours choisir entre les exemples.. La. vue du mcd ne corrompt que celui qui l'aime ; il repousM quiconque aime le bien. L'bomme fait sa destinée, et il dépend de sa volonté d'éb« moineau ou hirondelle- >

Ht DUTTLIEOL ET SA' nÉUNITION DE l'IDÉE. — LETTIE d'iHAAN AU-TADE. — A- QUOI PEUT SERVIR L'iNACTIVrrÉ DE» VLEOILABDa;

Le petit commerce de F&licité prospère ; elle voudrai l'étendre, mais le capital lui manque ; elle est venue me visiter ce matin et m'a fait part de son embarras. Elle ne voit qu'un seul moyen d'en sortir, c'est d'obtenir un crédit de quelques milliers de francs en marchandises chez monsieur Du tilleul, notre plus riche négociant. Mais coiaT> ment oserait^lle seulement le demander, elle pauvre fille qui ne peut finir une phrase dôs qu'on la regarde? Elle avait d'abord pensé h faire écrire une lettre par René ; car René a le don de la rédaction, comme j'ai déjà pu m'en apercevoir pour sademande en mariage; puis tous deux ont pensé qu'une demande de ma part aurait bien, plus de chance de réussir. Je la ferai, bien que j'aie peu. d'espoir.

.... Monsieur Dutilleu] est monalné de plusieurs aunées* etonle dit cinq h six fois millionnaire ; mais ni l'&ge ni]&.

IU SODVEMRS D'un VIEILLARD.

richesse n'ont pu lui faire prendre goût au repos. H est levé avant le jour et veille, avec ses commis, très-avant danslanuit. Il

conduit tout de l'intelligence, de la voix et de l'œil, — de cet œil de ntattre qui, au dire du fabuliste, Eofiit pour engraisser le bétail. — Le bétail de monsieur Dutilleul, ce sont les écus, et Dieu sait s'il connaît l'art de les faire multiplier l

n a îallu le poursuivre de magasin en magasin. Il venait toujours de quitter ceux où j'arrivais; enfin je l'ai trouvé surveillant un déchvgement de marchandises co-

.loniales. Il Térifiait le compte des boucans, refusait ceux qui avaient souffert du voyage, et discutait l'applicatioD des tarifs. Dix personnes étaient occupées à exécuter ses ordres, dix autres à recevoir ses réclamations. Il a falla le laisser faire ; enfin, quand tout a été réglé, il a pris le chemin d'un autrequaiofi s'opérait un chargement; Dous avons pu causer en faisant route ensemble.

Ha requête formulée, il en a pris note, a dit qu'il s'informerait, et m'a promis réponse après examen. Je me sais excusé de l'avoir interrompu dans ses occupations pour une demande de si faible importance.

c Tout est important eu affaires, cher professeur, art-îl. répond de sa forte voix qu'accompagne un gros rire; nous autres commerçants, nous nedét^gnonsrien. C'est avec les gros sous qu'on fait les écus ; — eh I eh ! eh I — Je suis un vrai yankie : aussi, tout m'est bon de ce qui profite à l'actif. Je ne ressemble pas à vos damoiseaux de négociants qui, dès qu'ils ont quelques centainesde raille francs, Mssent la place à d'autres et se retirent à la cam-

- pagne pour lire et cultiver des œillets . — Eh 1 eh l eh I — A soixante etonzeans, je suis encore le plus actif d'eux

"- tous, et la camarade me trouvera le nez sur mon grand livre ou la sonde à la main dans mes entrepôts.

LA DKRlfliRB BTAPB. 109

— De sorte que tous ne sentez pas le besoin de quelques heures de recueillement vers la Sn de la vieT

— Hoi I pourquoi faire I

— Hais pour se rappeler, pour regarder en avant I Lorsque les cochers arrivent à un passage inconnu et sonibre, ils mettent leur attelage au pas.

— Temps perdu I temps perdu I L'homme est ici-bas pour fûre son métier, pour gagner de l'argent I J'ai la devise, moi, de ce gentleman anglais qui a été, à ce qu'on dit, ua grand poète : En avant ! mais en avant dans un champ de blé. — Eh ! eh ! ^ I — Tant qu'on est debout il faut moissonner.

— Oui, c'est ce que Carlyle appelle rÉmngile de*' auvret; pour lui, agir, c'est accomplir la loi de Dieu ; •mais un de ses compatriotes, monsieur Hill, vante de son cOté ^Évangile des loisù-s.

— Quelque fainéant, sans doute?

— Non, un économiste philosophe.

— C'est la même chose.

— Il donne pourtant des raisons qui ne m'ont point paru sans force. Selon lui, employer l'énergie humaine, sans trêve, h lutter contre des concurrents pour acquérir des richesses, ressemble singulièrement à ce que faisaient DOS pères lorsqu'ils dépendaient leur vie à conquérir des terres par l'épée ; c'est un déplace-

ment de la volonté, un progrès sans doute, mais un emploi encore exagéré de nos facultés. Il ne peut croire que l'idéal de la société soit dans cette bataille toujours croissante de gens qui, pour se dépasser, se heurtent, se foulent, s'abattent, et arrivent ainsi à se procurer un superflu dont ils ne peuvent jouir et dont ils privent les autres. Il est médiocrement épris de ce monde américain, où toute la vie d'un sexe est employée à chasser des dollars, et toute la vie de l'autre à

lu soDveminrD^Dit TiEiLUifiD.

èlerer de petits chaasems de dollars. IL préfère suis doute
 cette fièvre d'activité^ rapatbie de oeataines'natioas' d6rebnantes
 ; il y voit une des phates indiapBs^les, mais loulonreines, du
 progrès de. l'humsoité, et il aspire au momeotioù chaque
 boiiuiie,.ai>rÉttav>oir<donQé &.k société la Seur de
 sontint^goiee, de ses fonjes-etde savie,, imtren dan» DD n^KB
 œenpé peur laisser le champiitura à'de p)u3 jeanu tiavaiUenrs.

— Bien, bioi, je«(Hnprends; c'est une idée qu'a mon»! aienrli-
ni'l^estéenémoD'caiapagiionRTEcosgrosrire;' mais mcai coetur
m!a appris l'ajitre jour ce que c'était qu'une idée. Je voulais lui
faire prendre une route, il vontlait en prendre une aulre.^oonme
je soutenais que la mienne était la plnscourtei il a haussé les-
épaules eo. diaout: — C'est oneidée de
MDnàeiir...cQmmeil£Ûtât:, C'est une bêtise. — Eh 1 eh l eh ! »

Là-dessus monsieur Dutilleul a pris congé de moi;

nous étions arrivés au navire dont il venait surveiller le

chargement. Je l'ai vu se perdre au milieu des caisses,

' des futailles^ deS' ballots, et je suis revenu à petits-pas eu

' réfléchissant

Bst41 bien vrai .que l'idée de l'économiste anglais soit de celles dont parlût le cocher? Quoît tantde dons ac* oordès par Dieu à sa créature, taatd'efTorts d'iat^ genea et de cout%ge,.tBut de sang versé,, tant de dévouement» miblimes, et tout c^ seulmienl^ peur augmenter l'eur osasse du genre humain ?. Ne seriousrDeus donc ioi-baa qlie pour acquérir une richesse dont-nous ne devons pas jouir, et la transmetb^ à des'desoendants qui l'augmenteront'à leur tour sans- en jouir davantage? Tous ces pto* ohants qui ne trouvent satis&iotiau que dans le loiûr» l'art , la science , la coutemplatien ■ de la' nature et de Vhomme, rélançâmentde-râme vers Dieu, tout cela sficait

. C.oo-;lc

LA BEARIÈRE ETAPE. IST

autant d'idées, comme le dit monsieur Dutilleul par ea~ pbémisme. N'est-ce pas lui plutôt qui. ment & sa natura d'homme en sacrifiant toutes les- aspirations naturelles à un seul instinct? Qu'est-il autre chose qu'un sauvage; m furieux travailleur qui réduit, la ne à la transformation de la matière ou à. l'échange, et qui néglige les besoins les plus délicats de son Imeî Ce que le peau-rouge dépense d'aclirité, de patience, de courage à tr^per le castor et à scalper ses ennemis, il l'emploie, lui, à scalp w ses concurrentfl età trapper les écusl C'est la difléfeBcs des sociétés, mus, au.fond,J' emploi des mêmesinstinctsi Ce qu'il fait n'eat qu'une guerre déguisée, préférable à l'autre sans.doute,.maisqui ne peut être le but définitif de l'homme-Mir la terre.

C'est devant cetta fièvre saxonne que les natures pa»' sives se sentent prises d'un plus vif amour pour l'état stationnalre ; en-

voyant tant de vains mouvements, on per«sle,.plus.que jamaifi, à rester assis.

Nous avons trouvé, il 7 a. quelques jours, dans l'appem dice de la Ninive de l'an^aia Layard,. un témoignags éloguenti de cet effet de notre turbulente agitation. C'est la réponse d'un. cadi. musulman' à. la lettre dans laquelle le voyageur anglais' lui demandait des détails sur la po» pulatiûn,,le comnterce et le passé dela-ville'ou iLaviûi exercé sa magistrature. la^traduis ici c«ttû réponse pom mon propre plaisir.

< SIon.illustFe ami, A joie-des'Tivantsii

■ Geque tu me demandes estÀlaiois inutile Qtnuisiblai

> Bien que tous mes jours se^ soient écoulés- dan»oa

gaye, je n'ai jamais songé à. compter les maisons- làih

m'iofomier du . nombre de leurs hâtant»;, et (ffumi àca

que celui-ci met de marchandises sur ses mulets, celai-Ià aa fond de sa barque, en vérité c'est une chose qui ne me regarde nullement. Pour l'histoire antérieure de cette cité, Dieu seul la sait, et seul il pourrait dire de combien d'erreurs ses habitants se sont abreuvée avant la conquête de l'islamisme; il serait dange-reux k nous de vouloir les connaître.

» o mon ami l A ma brebis t ne cherche pas à apprendre ce qui ne te concerne pas. Tu es venu parmi nous et nous trayons donné le salut de bienvenue ; va-t'en en paix I A la vérité, toutes les paroles que tu m'as dites n'ont fait aucun mal, car celui qui parle est un et celui qui écoute est on autre. Selon la coutume des hommes de la nation, tu ■s parcouru beaucoup de contrées, jusqu'à ce que

tu ti'aies plus trouvé le bonheur nulle part ; nous (Dieu en soit béni I), nous sommes nés ici et nous ne désirons point en partir.

» Écoute, 6 mon fils, il n'y a point de sagesse égale à celle de croire en Dieu ; il a créé le monde ; devons-nous tenter de l'égaliser en cherchant h pénétrer les mystères de sa création ? devons-nous dire : — Vois cette étoile qui tourne autour de cette étoile; regarde celte autre étoile qui traîne une queue, et qui met tant d'années à venir et tant d'années à s'éloigner I Laisse- la, mon fils ; celui dont les mains la formèrent saurabien la conduire et la diriger.

> Mais tu me diras peut-être : o homme I retire-toi, car je suis plus savant que toi et j'ai vu des choses que tu ignores. — Si tu penses que ces choses t'ont rendu meilleurquejenetesais, sois doublement le bienvenu; mais moi je bénis Dieu de ne pas chercher ce dont je n'ai pas besoin. Tu es instruit dans des choses qui ne m'intéreseent pas, et ce que tu as vu je le dédaigne. Beaucoup de science te créera-t-elle un second estomac, et tes yeux

^^ . Cookie

LA DEBNIÊBE ËTAPE. tST

qui Tont furetant partout te feront-ils trouver un paradis t ~.

> o moD ami I si tu veux être heureux, écris-toi ; — Dieu seul est Dieu I — Ne fais point de mal, et alors tu ne craiadras ni les hommes, ni la mort, car ton fieure Tiendra.

» luAAH Ali-Tade. »

Voilà l'autre sauvage, celui qui attend sur sa colonne que les corbeaux du ciel viennent lui fournir la nourriture. Ledevour et la

vérité sont entre le Turc et monsieur Dutilleul, entre l'immobilité du fataliste et l'activité sans repos de l'utilitaire. Salomoo l'a dit : « n y s un temps d'être deboutet un temps d'être assis, > L'homme n'est ni une plante qui doit végéter attachée à une racine sans mouvement, ni un cheval aveugle attelé jusqu'à la mort à la meulequibroie le blé destine au pain du corps. H faut aussi qu'il songe au pain de T&me ; qu'il prenne le temps de féconder son cœur, d'ouvrir les yeux de son esprit.

C'est à cela surtout que doit servir la vieillesse. Après avoir fait sa journée de labeur, il faut employer le soir aux récréations spirituelles, aux loisirs affectueux, à cette étude de l'impalpable et de l'invisible qui est aussi certainement que la terre et l'océan une partie de l'héritage d'Adam.

xxvni

LE VIEUX DDELUSTB.

le printemps continue & être pluvieux ; les longues promenades nous sont interdites, et Roger et moi devons nous contenter de la place plantée où nous nous donnons rendez-TOus.

Cette après-midi, des vieillards, nos contemporains, y

U& BODVEHIRS D'OR TIULLABD.

dtaiiitdispersAs,cainmed'babitaâe.C'étùentdes couples aaûs mesuranUl'uQ pas replier lesallées sablées, ou des groupes oau-seur^oceupast les bancs à.daira voie. Rogen m'a fait regarder toutes-ces figures où le temps a marqué si diversement son passage.

c Nous resembloBs tous, m'a-t-il dit en riant, à ces vieux monuments égyptiens qui portent au front l'histoire d'une dynastie ;, le toulest de savoir déchiffrer l'iosciàption. Les plis qui sillonnent nos traits, nos yeux éteints,

- DOS cous branlants, nos têtes chenues, sont autant d'hiè^ roglyphes qui racontent l'histoire de notre vie. On a beaucoup parlé de la tranquillité de certains coupables et de lapro^iénté de certains méchants; mais regardezi-les en bce, quand la vieillesse aura gravé sur leur front les secrets de leur ime : vous aurez le masque de Louis XI, de de Philippe n, de Catherine de Uédicis.ou de libère. Après tout, nulle miùson se conserve soixante ans un mauvais locataire sans eni garder les marquesj le front qui a longtemps renfermé d'odieuses pensées est comme le cachot où sont restés longtemps enchaînés de grands «eupables : en cherchant bien,.Tous trauvezlemur souilla par quîrîque inscription inf&me.

— Peut-être, ai-je répondu ; mais combien d'hommes n'ont rien & écrire I Les grands coupables sont, comme les grands saints, des exceptions ; l'immense majorité flotte entre le bien et le mal, presque^sans préférence ; enlevée

- plus haut ou précipitée plus bas, selon la raffale qui ^ passe, et, comme le-cerf'jrol&ntque lance l'écolier, tou-

jours-entre le ruisseau et la nuée. Que vous Usiez suc le masque de Tibère, je le comprends ; mais que pourre&-

- vousdécouvrir. aiir celui de PolicMnelleî

— Ses vices, a repris Roger. Pensez-vous donc qpe les inscriptions doivent avoir la.gravité épique pour êtreifô-

cMflMesY Onbliés-vous qu'on a trouvé sur les pyramides' je ne sais quel compte' de' ciûâne? Pollcâlinë)le;.(Ute»veut; mais n'a-t-il pas maltraité sa femmB;i)attule'Commissaire, prsvoqué le diaUa, c'e5lfâ-£re'inaDqyé à'Se» dèvinrsaiTers satfamiUè; ea-varslsisciétéi envers Dieu?' Et qui peHt sedJre; àcet ég»â;pn-FâêtDus^mt»-TPoli-' cbiuelle,. dierami, (^est mei, c'est: vona, cfest tont le' monde; et pour dtr&Tulgsîrel'hisiQimii'«o«at'pa8'nioinB rdelte, ni' moins vis-Uilc. Étudfei/hiBnnQssfpfaysioDonnea'^ qui nous entourent : il n'y a là, je soppose; ni' tamenK criminels, ni vertus admireiMCSr ni' g^iea- mervcillmK. Ce que vous voyez n^t que- da la^ momiaie humaine ; maia^ comme les pièces d'û^nt ou d'or, elli)< a soo' empreinte; le coin du temps l'a frappée eten creuse obaqnei jour les traite. >

Alors, pour meproufœraonidirei Roger s'est misâmes commm-terciiiacun>deS'VieuK' visses, qui passaient:soHS nos yeux, et à me faire l'histoire de celui qavle portait; on ^t dit une série A'illustratioiu vivantes et sua litres dont il devait inventer l'explication.

J'ai pris plaisir' qat^e tempa-à ce jeu, dans Ieqiid\ mon compagnon de promenade mettait sa g&ietà assatOf tamée et son in-épui^leimaginative; mais mon i^ard a fini par s'arrêter sur un promeneur solitaire qui anût juEqu^alors échappé auxTe-marques (te Roger:

Son'aspeot:aniuQçaibnaede oes décrépitudes- hfttivec qnia-coaanit moins le'Ramtme que' Vamplbide» années;. Courbè'Wr une béquille^ il' bu^iaît lentement sea- piolg. ~~ endoloris en:

agitant SB lélej.quiisffinîd&itv^ciller'suruai coutordu'; lorsqu'iillainQitravait par un effort, ilpromœaife autour d£ lui. un œUtha^iddont l'audace sombre semblait' défier. Nul compagnon n'égayait, sa promenade^: aucun salut ne l'accueillait au. pat-sege; iléliùtsnlflBtisi

i... ...Gooyic

IW SODVBniRS D'UN TIEILLàRD.

la double rangée d'arbres qu'il avût choisie, comme si on eût voulu lui laisser sa place et son air.

Je n'avais fait tontes ces remarques que successive-' ment, et je ne savus encore si je ne donnais pas une intention au hasard, lorsque je vis le promeneur isolé s'avancer vers un banc pour s'asseoir. A sa vue, deux vieillards qui s'y trouvaient se levèrent brusquement et s'éloignèrent en silence. L'infirme les suivit d'un regard courroucé, en murmurant quelques mots qui se perdirent dans UD sourire fauve.

Étonné, je le montrai & Roger.

< Savez-vous quel est cet homme ? » demandiû-je.

n se tourna vers le banc qu'indiquait mon regard, et tressaiUit.

« Cet homme I répéta-t-il en faisant un mouvement qui nous éloignait de lui ; ne le connaissez-vous poiatt

— Jecrois l'avoir déjàaperçu, mais sans savoir son nom.

— C'est Simon Chamâil.

— Le duelliste?

— Oui ; il habitât depuis longtemps nn village des enviroos ; la nécessité de se faire soigner l'aura sans doute ramené à la ville. »

Je fis observer que le malheureux pouvait k peine se soutenir.

c Plût à Dieu qu'd en efft été toujours ainsi 1 répliqua Roger ;' ou plutôt, qui pourrait dire pourquoi un pareil homme est né?... k moins que ce ne soit comme châtiment de nos folies... Oui, je veux croire que même ces misérables qui ont le privilège d'assasiner devant témoins ne sont point complètement inutiles; qu'il font comprendre h la société la barbarie de ses préjugés, et qu'en lui montrant leurs excès dans toute leur horreur ils préparent les réformes de l'avenir.

tA DEBKIERE ÈTAPB. KI

— Ah! qu'elles se hâtent donci me sais-je écrié, et qu'on cesseenfindejustiSeruoee insulte en frappant celni qui l'a reçue. Pourquoi avoir supprimé des codes lejugement de Dieu du moyen &ge, quand on Va conserva dans les mœursT Sont-ce bien des nations civilisées par le christianisme que celles oA l'adresse et l'audace peuvent prescrire la moralité el la raison? où, pour être respecté, il suffit, non d'être respectable, mais de faire peurf où l'honneur consiste, dans nn débat, non & avoir de son cdté le bon droit, mais à tuer ou à être tuéT

— Patience, a dit Roger; la lumière se fera dans les consciences! Elle commence déjà; cet homme en est la preuve : il expie aujourd'hui le meurtre du capitaina Ribert.»

J'ai regardé Roger d'un tår interrogatenr.

« Peut-être ignorez-vous cette triste histoire, a-t-il continué ; vous étiez alors parti pour votre voyagé d'Allemagne. Mais tous

nos contemporains pourront vous la raconter ; car qui n'a coqdq le capitaine RibertT On l'aimait pour la gr&ce qu'il savait mettre dans sa bonté, et aussi pour sa bonne humeur ; où il se montrait, c'était toujours fête. Quand il se promenait au Mail, tenant le bras de sa jeune femme et la main de son enfant, tout le monde se retournait et bénissait l'heureux ménage, tant il semblait mériter son bonheur. Un seul homme en paraissait blessé ; c'était Simon Cbamard. n haïssait le capitaine; ponrquoiT nul n'aurait pu le dire. Jamais uno parole neis'était échangée entre eus ; Ribert savait h peine que Simon existât. Mais cette, ignorance même était une insulte pour le duelliste ; il s'étonnait, sans doute, qu'un homme eût la prétention de vivre sans qu'il le lui eût' permis. Ce bonhenr qu'il n'épourantait point lui panit une insulte ; l'attention générale qui se tournait vers le

IU. SOUVEKIRS D'DN VIEILLARD.

capitaieirriuàt d^ailleois sa vanité: toi» les tenples d'Ephèse font aalU« leun Éroeirates. Il se décicU.'à étfindce un.conoert.de losanges qoi le fatiguait;. mais il fallait un prétexte..Le capitaine ne visitait auimn^dea lieux . fréquentés par Simoa Chaioaid; l'occastoa d'une leacoDtre pouvait ne se prélever de longterapt^.Si-miHiii'eDt point la patiencedaVâtteodore. Un^ jour.qoe lecapitaine traversait cette pramenade, il^la.dnHtàlui, leohapeaa EUT la tête, le cigare à la.b{uicliej. et Jul. demanda hm»quement poniqvoi illeregardaib Le capitaine surpria voulut protester; mais c'était lascénedu loup.et'.de l'agneau. Chaoïardprétenditqueson.adversaire'avaitaiifiû' tnèdit de Im- Tan patte et^devait. en rendre raison^ Le reste est facile & deviner : l'uniforme du capitaine le faisait esclave de l'usage féroce tju.i.iRetla vie de l'hainifite hetnme à. la inerci du. premier bandit qui passe; le duel eut

lieu, et lui- fut fatid. On la rapporta mourant k sa. femme,. qui. ne voulait. point croire k un.tel malheur. 11 eut encore la force delà. noEugeryi^embrasser son.eD;faut ; puis il expra..

— Et son meurtrieri resta impuni 1 me sms-<je écrié.

— Non, aireprisRoger ; cette foit Ikipinien sesouleva;. à force d'indignation on > cessai d'avoir peur, le mépris se laissa voir librement» el.lesprov(u»tion&4e Simon .Cbamard ne furent plua Ktev^..Après avoir lutté' ipielquei temps contrà l'aniœadvefnoa-publique, ildutalûtodonner la ville,.et depuis.il n'Avùt point «piit-té sa.solitude. Mais vous voyez qae-soa,abiiaDce n'a pu. faire oublier le passé; une popularité d'iafauèreste-attaebéeà son nom; toutle monde ici le ooiaiiatt; onle fuit,,onle montreMi doigtr ou l'inuilde, san8-q^'il puisse s'en défendre ni.sa venger... Ht tenez,. n!e^ee,pomtilui'que:ponrBaiTent, Uc bas,, ces huées?»

LA.DERKIfiRE ETAPE. 11*.

Lft nuda de Roger m'indiquait. la p»rle de la jkrom»oade, oà j'a^terçus, .en efbt, levienx duelliste arrêté. Il s'elforçaltide descendre les marches^ du perron d'entcée en s'appujant, avec un geste douloureux, & la balustrade de pierre, tandis qu'une troupe d'écoliers ameutée dons le carrefour raillait ses eSoils et. lui jetait les rues et'. L'insulte.

«CestSimoB le Tueur I oiaiuil les toîz... Ahlabl regarde comme il se traîne I

— Veux-tu te battre mainteiu&t avec nous, Simoa f

— Nous te défions tou&I

— Ebl le làcfæe, quirefusel

— Voyez, voyez, il a l'air d'être l' »

Et les huées reprenaient plus bruyantes.

Celui auquel elles s'adressaient avait d'abord essayé de descendre, en menaçant la troupe injurieuse du bftton qui le soutenait; mais, vaincu par la douleur, il avait dû s'arrêter. Appuyé au mur, les lèvres frémissantes et les mains crispées, il exprimait si complètement la rage impuissante, que je me sentis saisi à la fois d'horreur et de pitié.

« Quelle punition ! m'écriai-je très-ému.

— Quelle, mais juste! répliqua- Roger sévère. MnL D n'a point reconnu le droit, le droit ne le reconnaît plus ; il s'est montré sans pitié, on est pour lui sans merci; il a abusé de l'audace, de la torcer de l'adresse, et les voilà qui se retournent maintenant contre-tui. Ah! je voudrais. que tous ceux qui se plussent aux émotions du duel comme à une chasse perfectionnée, qu'ils fussent de sang humain, qui disposent de la vie d'un homme entre leurs mains » puis-je voir un par exemple! Dans ces flétriissantes clameurs d'enfants, je crois entendre la voix de tous les orphelins qui aiment l'orphelin

IM SONVEKtRS D-nif VIEILLARD,

leur chœur de DialMictions s'élève maintenant qu'il ne peut y échapper ; la suprême faiblesse venge les faibles, et l'homme implacable est puni par l'implacabilité des enfants. Ici, comme toujours, la jeunesse et l'âge mûr ont préparé la vieillesse ; car cette dernière n'est qu'une conséquence, nous la faisons nous-mêmes. Un grand orateur * l'a dit, l'âme humaine subit sur la terre une série - de métempsycoses qui rassortent l'une de l'autre : portée,

à travers les ignorances du premier âge, jusqu'aux flammes de la jeunesse, elle s'y envenime ou s'y purifie, puis accomplit les graves devoirs de la maturité, dont elle sort allourdie d'expérience pour entrer dans la Tieillesse; et U enfin est le port ou le naufrage. »

CE QUK ROGER PENSE UE LA TACHE DES VIEILLARDS.
— LE PÈBE BÉNÉDICTION ; SON HISTOIRE. — LE GRAND JACQUES. — LE BATON D« BERGER. — ESPÉRANCES DO PÎRE BÉNÉDICTION.

Ce matin j'ai trouvé Roger occupé à faire exécuter quelques améliorations dans ses ménageries. Il s'applique it la domestication de plusieurs nouvelles espèces d'animaux qui doivent ajouter aux aisances ou aux ressources de nos descendants.

€ Jusqu'ici, me disait-il, tout en s'assurant que rien ne manquait au couple de lamas dontil espère acclimater la race dans le pays, jusqu'ici les sociétés trop jeunes ne se sont point inquiétées de mettre de l'ordre dans leurs

* Lb p. LMurdalnh

LA OERNIlirB ÈTAPB. lU

ménages; elles ont été toujours en mouvement, allant pour aller, achetant ou vendant i. ce misérable marché qu'on appelle la guerre, et bien plus soucieuses d'acquérir i[ue d'exploiter. Mais l'âge mûr est venu ponr elles; il est temps que chacun songe & ranger son intérieur, à mieux cultiver ses champs et h soigner ses troupeaux. Voilà les peuples passés de l'adolescence, où l'on chasse, où l'on joue et oii l'on se querelle, à l'âge mttr, où l'on âonge à tirer parti de soi et de ses voisins. Il faut que l'équilibre

des richesses s'établisse partout par l'échange; que chaque terre donne ce qu'elle a et reçoive ce qui lui manque. Dans chaque contrée, le banquet du genre humain est incomplètement servi ; il faut y ajouter tout ce qui peut y tenir. Chaque plante nouvelle conquise, chaque animal devenu Tauxiliaire de l'homme, est un accomplissement de la loi qui lui a donné la terre en fermage. A nous, qui avons les loisirs de la vieillesse, appartient surtout cette tâche ; notre sang refroidi nous a rendus padents ; les heures qui nous restent sont comme un appoint ■ de la Providence dont nous pouvons f^re largesse au genre humain : aussi désormais ma seule ambition serait de laisser au pays où je suis né quelque-une de ces pacifiques conquêtes, et de pouvoir me réveiller dans 4a vallée de Josaphat, comme Parmentier, en tenant à la main une petite fleur qui aurmt annoncé naguère à mes frères les hommes que je venais de fermer une des portes de la faim. Toutes les nuits j'y rôve, je crois l'avoir trouvée...

— Et c'est la récompense de vos bons désirsT ai-je interrompu ; les pensées de la veille deviennent les fanU^ mes du sommeil ; amis ou bourreaux, selon que nous l'avons mérité. .

^£b bien, tous répétez là, cher ami, ce que je me •

D,mi,.,=db,Goonk'

'«H BOOraniRS D>Cn--VI!BILLARO

dMs'ee-matiii, a repris Roger; «t jmâ précigéaMi)t-«elui qui me fsisût faire cette refluon^»

Itmenonb^t imta(MnmeHiodeatefiient'VêtDq«ico«-

' diÛBaituDetarouette attelée <Yuaehien,8lorsarrMée dans

la première à unir. J'tû cru TCoooDattreDn'Veil Anglais qui
 parcourt oes-raw, TecaeiyaBt4ar chaque-seuil les débris
 derMus inutiles, verres brisés, ossenmts ou.(^iifloit8.

« 'N'estHM pa» le HugBeaotT ù-je demandé.

— C'est ainsi que beaucoup l'ppeDeat, a répmidu Roger; mus
 ici, une de -ses habttiide& de langage t'a biit Bommer IC'^^re
 Scin^etton. Oe leatin le brait 4e aon chariot et eon cri d'appel
 «l'ont' réveillé en saraaHt, au milieud'un de nés révss favoris, et-
 j'aipeReéalers'âteus ceux qu'il devait' i«d^ ainsi bnisqueioent j
 cdiaqBe jsiiir, à sa réalité I Que de rois détrAnés p«r ce' passant l-
 que d'aman tasépu^slqsedegraods poètes Feàevenusctiscurs, â'i-
 UaatfesorateiirsFuii8BéB«u t^eDee,<te' victorieux des- .ceodus
 de Intrctiap de tiùwipfae ! MùsmisI' comtHen de Tictimeei en
 périliloutà. coupi rassurées, de crinaes-suppoées ou de deuils-
 nnBgiHires heureusement dènentisi Ce vieUaiid, qui ifltnrofiqit
 tit&'les jours taot d'illuMoes, qu^t^litatreboseqvelevyBilisle de
 cet autre marcheur iBiatinal qui passe, -à tbaqoe aar«re,-
 soasqu^qtieiffii6^ .tieoii son 'Cri inteïrompt brasqvemmt leréve
 de la vie, réveille le dormeur et le^ rendà l'étemrile réalité t

— A la banœ heure, ai-je repris. en soinituit; maii Toilà un
 rMe poétique et graodiese dont vraiBeEillilable> ment le bon-
 homme ne se doute guère?

— Je n'en sais riMi,je' n'en sus rieni a répliqué Bo* .^r;
 connaissez-vous le père Bénédiction?

— De vue seul^ueut.

— Alors il faut que je vous le présente; c'en est point rHomme
que sa {tnrfessioB et-san costume sffiâbleat an'-

-LA DEKKlBlEt ETA'PE. «7

nonfeer; venez,' je veux que VOUS l'eQtenBiercatMerWqtf il
TOUS raconte-Mu histoire. »

<Nous avons rejoint le Tieux hu^enot que je n'avais Jamais
TU de-prés. C'est une agnre socratique, ijui déplaît aupremier as-
pect; mais, quand on est averti, onremu'qoe le développant
exh-aordinain! dufront, qui donne & son expression' une sorte
d'idéalité chimérique. L'oeil , est fin et la bondie 'singitlièrement
bonne.

En nous voyant venir, il a 'fait quelque pas k notre Tencon-
treet a seluéRoger qui m'a nommé. Le père Bé- •BédictiDn-
meeonnatt plus que-jeneTavais supposé. Il est 'depuis lonfoes
années le «lient de mon hniilble ménage. 'Fétidt&loi- réserrait
«otref ois tont ce qui pouvait enrichir son eomiBerce,-et'ineùite-
nant'monsieur'Baptiste continne. Aussi l'entretien ^est-il enga^
sans efforts.

J'ai été' surpris du hmga^ du chiffonnier huguenoC 'U&l^
qu^jhptas fautes d'accentuation et de geare qui révèlent l'étran-
ger, il est facile de reconnaître en lui ans culture littéraire qui
n'estmême pas s^is prétention, n «sttjeir que le père Bénédiction
aime à voir l'étonnement de ceux qui l'éoooutent. H aime à citer,
et il parle lentement, avec'UM légèrteinte d'emphase, mais non
sans chance.

'U-y a 'dans tont ce qu'il Hit jene sais quel stoïcisme adouci.
Son histoire, que Roger lui a fait conter par 'fiagments, m'a tout

expliqué.

Il est OSb d'un pauvre pasteur du pays de Gidles qui l'avait élevé pour lui succéder. La position difficile de la famille, et aussi, « tant que j'ai pu comprendre, une infortune contrariée, l'engageait & s'embarquer. Fait prisonnier, il arriva mourant en France, où il eût succombé à la maladie et à la misère sans le secours compatissant d'une femme que son destin intéressa : c'était

LES SOUVENIRS D'UN TIEILLARD

une petite marchande, venue depuis plusieurs années, qui, après l'avoir soigné comme une sœur, accepta ses services. Lorsque l'heure de la délivrance arriva, le prisonnier était devenu nécessaire à sa bienfaitrice, dont il tenait seul les comptes et surveillait les tentatives. Elle s'était d'ailleurs insensiblement accoutumée à sa présence ; la pitié avait été remplacée par un sentiment plus tendre ; elle le laissa voir, et celui dont elle avait sauvé la vie n'hésita point à la lui consacrer.

Leur union fut longue et heureuse. En mourant, la femme de l'ancien prisonnier lui avait laissé tout ce qu'elle possédait ; il ne songea plus qu'à vendre son fonds de commerce et à retourner vers sa famille pour apporter quelque soulagement à sa pauvreté. L'héritage était réalisé et le jour du départ convenu ; il sortit pour prendre congé du frère de sa femme avec qui il avait toujours vécu brouillé, mais qu'il ne voulait point quitter sans avoir tenté une réconciliation.

Ce frère était un homme habile et ambitieux. D'heureuses spéculations l'avaient enrichi ; il voulut l'opulence, risqua davantage, et la chance lui tourna. Depuis la veille sa ruine était consommée !

quand notre héritier, qui ignorait tout, se présenta, il trouva la maison envahie par les gens de justice et le maître en fuite. On parlait de banqueroute et de poursuite criminelle I...

Ici le vieillard s'est arrêté comme si ce souvenir réveillait ses émotions du moment. Roger lui a mis une main sur l'épaule en me regardant, et s'est écrié :

« Achevez, bon père », achevez ! dites que pour épargner au frère de votre femme une pareille honte vous avez sacrifié librement tout ce qui vous appartenait. >

Le vieux huguenot a poussé l'exclamation favorite à laquelle il doit son surnom.

LA DERNIERE ETAPE. IOB

« Bénédiction ! ne croyez pas que je l'ai fait tout de suite et sans peine, a-t-il répliqué ; non, non, l'homme de ta chair s'est d'abord révolté en moi. Je m'étais dit, comme les juifs exilés, que j'allais en et revoir le Jourdain. — Nous autres Gallois, voyez-vous, nous fumons nos pauvres bruyères. — Croiriez-vous, monsieur, qu'aujourd'hui encore une seule bouffée de l'acre fumée de ^ tourbe remue mon vieux cœur comme un souvenir d'en- - ^ fance ! — Non, non, je n'ai pas donné à un si du premier mouvement ce qui pouvait me reconduire près de mes buissons de houx. >

— Et cependant vous vous y êtes décidé, ai-je fait observer, n a levé la main avec une sorte de solennité.

< Quand le démon a tout dit. Dieu prend aussi la parole, a-t-il répondu gravement. Le premier me parlait de ceux qui étaient

1^bEis vers le canal de Bristol ; il me montrait le jardin du presbytère et la porte rouge où j'avfûs embrassé pour la dernière fois mes petites sœurs. Mais Dieu me rappela &. son tour la morte, qui m'avait donné tout ce que je possédais, et me demanda ce qu'elle eût fait s'il avait fallu sauver l'honneur et la vie de son frère — Je suis resté plusieurs heures sans répondre, messieurs ; mais la voix a répondu pour moi. Elle a dit qu'elle-eût tout donné h celui qui en avait le plus besoin ; et ma conscience a dit : Amen.

— De sorte que vous avez pu payer les créanciers?

— En partie seulement, mais les écus d'argent ont été comptés pour des écus d'or; quand tout a été donné, ils ont fait grâce du reste.

— Et vous avez ainsi sauvé le failli?

Il a secoué la tête.

< U n'y a que Dieu qui sauve, monsieur; celui que je

voulais servir l'aYiîitouié; et, n'espérant plosnea 4ela vie, il avait, cMOioe dit l'Écibire, éyoaié Hè^aépiàèK.

— Et vous, alorB, qu'avez-vous faitT

— Moi, j'ai imité leiserccnaire de l'Évangile, j^aieSert sues bras à la dixième h«are ; par maiheur les ^aeea étaient prises. Pour m'occuper, il fallait Teavoyertm phîs ancien serviteur ou méprendre par charité; beaiiGoupdf gens proposaieQt de le faire, j'ai refusait je meiHis dit'. — Cbierche au-desBous âe taa.s ke.an-trss, tu trouvcma des places vides. C'«st- de cette sumJète que ^^euig.d»venu ce que vous me voyez.

— Ainsi, ofte saisie itaïé avec un peu d'aiaertame, voilSi oii conduit id-bas le sacriâce: à lamisèreet àVorbandon!

— Bénédiction I qui dit ceteT a repria nvement le vieil' lard; ne croyez pas que rien sie manque, monsieur; je suis plus ri(^e que TotiS'tLepeQeez.(ll»e faut pas ji^ier l'arbre à l'écofoe) Je pourrais, si c'était nia fomtaisie, m'accorder davtmtage; mais lelivrea-ditiuela-vie état un campement; pourquoi l'wtierde rideaux d&Bois quand la voyageuse à la graïide faux doit pass^ d'un ki-Glant à l'au&e, couper les cordes, pmdre \a teste let omis -en faire un drap mortuaireT

— A la bonne heure, ai-je répondu, mais tant ^*il reste ici-bas, chacun doit & la société tout ce qu'il a de force et d'intelligence ; pourquoi se faire plus petit que sa taille. Tel que Dieu vous a fait, bon père, se pooviezvous entr^rraïdre une tJ^àe plus haute et éb« plusutile 6 la société?

— Je n'en sus rien, monsieur, a-t-il diten-eaurioat; peut-être est-il bcm d'apprwidre aux witpes que l'on peut se baisser saïis tomber. Il n'y aurait' pmnt de mal, -lelon onoD opiaïon, à voirde-Eceodre aux derniers rangs queU

qsce-fHU de ceux qui peuvent se-t«ir au miSea; ils tirerùent k eux les demiersv tu. qa» les épaules qui se tOttciientcherctient-toiÛDarBJi semeUreïienmaa : c'est, "tue loi de la nature humaine. &bi£,àvrai:dire, jen'en ai ■ t>^iDt pensé si loag en me faisant ce que }e suis ; ce qui m'a déddé, c'est la facilité dela.tftche, etauntsi son humlita. 11 7 a une grande douieur à se nwttrc ainsi plus bas que toutes Leâ-poutrea-où va se hearter le front de notreorpeil, & mardier librement saos plier la t£te, coEouor. les p^ts«Qfant8. L'humilité est lameilleure sauvegarde' des bumilia-

tions, outre que tf est véritabhotHit le sentiTountqm coirrieQt
^l'homme eesBrtoat'li<UD.vi^aid, Que sont les plus forts Aam
la^main dftDienT et' uoosï astresi que seHUBes-DOHS soas le'-
poidB4esaBiaëesT'Les géoéretions eitières ne ressembleatreUes
p)e<& ces grains; dépoussière quelev«it.fait.tourb)UoiHterU,
au'coinde' v&tie cour?

— Ainsi vous oevousi^aigDezai do sortj ni des lion>^ vK&i
père Bénédiction T a fait observer Roger doucement; -

— JFe n'en aipoint le droit,, moasieur, a-4-îl répliqué;; depuis
que j'eûste j'û toujours trouvé sur mtm chMtin coDselatioD et se-
coure. On n'est foéconlent des autres que parce qu'on s'eslime
trop baut^Doiu voudrioa» que le geore humaîB fût uniqueBOHit
occupé de notreauteursvortifML comme de celle d'un trésor sans
prix. La première condition pour ne se plaindre de personne,
c'est de ne peint:\$e mfaire et depens^qtielà oàironoberche la ma-
tière d'un administratwiri d'un ra^iistrat, d'un géné^ nlf.ilu'y
abiensouventque l'étoffe d'us chiBoimier. >

En prononçant ces dernières parolesi le vieux hugock' Dota-
seuri, etsetouroant vers Rraé qui lai appertaitum paniwplein de
vieux débris, il lésa distribués dans- les diTen oompartimrats de
sa brouetta euadressul. ipct—

ques mots d'enconngemeDt au gros chien quila traînait.

Celui-ci s'était couché noDchalammeot, ses deux fortes pattes
en avant, comme nn lion, et les yeux à demi termes ; il semblait
s'endormir dans le rayon de soleil qui l'enveloppait. A la voix du
père Bénédiction, il a levé la tête, et une véritable conversation
s'est établie entre le vieillard et lui. A chaque parole caressante ou
à chaque question, le chien répondait par un grognement parti-

culier, un /^uvement des oreilles et de la queue interprété par son maître, qui reprenùt aussiUt comme s'il av^t saisi le sens de la réplique.

J'ai fait remarquer i Roger cette entente singulière ; le vieux huguenot a secoué la tête.

< Oui, oui, a-t-il dit, les animaux comprennent la voix humaine comme nous comprenons la musique. Elle ne leur traduit pas des idées, mais des expressions de sentiment qui les réjouissent ou les attristent, les irritent ou les apaisent, les rassurent ou les épouvantent. Il faut avoir notre âge pour remarquer cela, messieurs. Tant qu'on est jeune, à défaut d'amis on a du moins des compagnons; mais plus tard, les rangs s'éclaircissent, on reste seul, et alors nos yeux s'arrêtent sur ces pauvres êtres muets qui vivent k nos pieds, et on tâche de les comprendre. A vingt ans, an chien n'est qu'un serviteur ou un amusement; à soixante, c'est un secours contre la solitude. »

Tout en parlant ainsi, le père Bénédiction avait achevé dévider un des paniers apportés par René et allait preiï' dre le second, quand un cri de colère suivi de malédictions nous a fait retourner.

Près de la grille de la porte d'entrée se tenait un homme en haillons, les épaules chargées d'une hotte. Sa barbe grisonnante tachetait un visage cicatrisé par la petite vé-

rôle et alors allumé par unedemi-Wresse; il tourmentait d'un de ses poings sa casquette en lambeaux qui laissait passer des touffes de cbeveux hérissés en brosse, tandis que son autre main agitfût, avec menace, le crochet de chiffonnier.

< Le voilà encore, ce voleur du pain des pauvres gens I s'écriait'il ; ce gueux qui s'engraisse de notre substance, cet ennemi du bon Dieu. A bas l'Anglais I à bas le huguenot, à bas ceux qui lui donnent plutdt qu'à des chrétiens qui meurent de faim I

~ Au moins ne meurent-ils pas de soif, ai-je ajouté en regardant Roger; qu'est^e donc que ce malheureux?

— Qui je suisî s'est-il écrié sans laisser à notre hOte le temps de répondre ; les voilà bien ces richards, mépriseurs du pauvre monde l Qui je suisT demandez-le à votre brigand d'accapareur qui remplit là sa charrette à nos dépens ; il me connaît bien, lui I

— Bénédiction! c'est la vérité, a repris doucement Ift vieillard, il se nomme le grand Jacques.

— Surnommé la Pinte, a «jouté Roger.

— C'est ça! a continué l'ivrogne; et surnommé Prison, surnommé HApital, surnommé Famine ! autant do noms qu'il doit à sa mère, dame Pauvreté ! ah I ah ! ah ! Nous savons bien comment on nous appelle, nous autres quin'avons pas été baptisés rentiers en venant au monde! Nous sommes des ennemis, des chiens enragés qu'on voudrait voir crever au coin de la borne I pas vrai, les bourgeoisT Et c'est à cette fin qu'on garde tous les &onis pour un scélérat de goddam, tandis que les chifTonnierB patriotes grattent le ruisseau. Et c'est là ce que vous appelez de l'égalité, vous autres 1

— C'est là ce qu'on appelle de 1» justice, a repris Roger d'anton sévère. Qu'as-tu Mi pour mériter l'intérêt

if D,<iz=<i,,Goonlc

rtt • SOUVENIRS D'CN VIEILLARD.

des hosnètes gens T Es-tu autrement connu que par too ivro-
gnerie et ton insolence? As-tu dans ta vie, comme cet liomme que
tu insultes, de quoi serrer d'exemple aux meillenis? Qu'as>tu Tait
peur qu'on s'occupe de toi! Voyons, cite un acte louable, seule-
ment une bonne in— tention. Allons, parte, je t'écoute. >

Roger avait dit ces mots avec une sévérité véhémointe fin
s'avancant jusqu'à la parte, vis-à-vis du chiffonnin dont il n'étùt
séparé que par la grille. Maître la Pinte, ud peu déconcerté,abal-
butiéquelquesmolssi toute sa faconde avait di^iaru, et quand
notre ami a ouvert la porte, il a reculé en murmurant qu'il n'avait
point voulu lui faire âfTronl.

Mtdsle père Bénédiction s'est avancé sans rien dire, et a dé-
chargé dkns sa hotte tout le conlenU' du. second pa- TÂtr: riv-
TDgne l'a regardé d'un air bti)élé;.ila para hésiter un instant sur
ce qu'il devait faire,,put» il nous a brasquemrat tourné le dos et
s'est élolgné^en^chantant.

Roger a haussé les épaules.

c Mauvaise aaméne! a-t-îl munauré -sourdement Cet honraw
m^ odieux;, il déshonore lavidllessel Luiraéme le comprends
Avez-vous vu, lorsque je lui ai demandé quels étaient' ses droits à
noire intérêt? il n'a pu nen répondre.

— Parce qu'il l'avait dit précédemment, a répondu le p^re
Bénédiction.

— Quand donc cela?

— Lorsqu'il vous a^ dit le nom. de sa mère, Pauvreté ! Afa'l monaiennr, on ne sait pas assez ce que^ce mot ren- ferme:. C'est la>bolte àPaodora! tous les maux s'en échap. pent, et la seule espérance qui reste au fond, c'est Itj mort 1 Je ne vois jamais le grand Jaoques sans que mon <œuc se 88rre..Paune homme, qui ne cenoatt rieia »i

LA DERmfiRB âTAPB.. 17S

Jelà des jouissances de la terre, et à qui elles soBt tontes refuf-téa^ Et pea&M- que c'est le sort de taul de milliers^s misérables! De toutes- les- joies du monde Une leur est resté que l'eau-de-^ie,

— Mais vous pourtant, pèra Bénédiction, tous aus^^ von» êtes- pauvre. »

Ilarodressé son front h&nt'et<^TOTE;

«NeoroyeBp» celftj a-441tépGnduviTOinwit; Jacqnea disait'.Trai lout<à l'heure': je suit'riohe,inessieHrsr f aide quol.aebeter un domaine-pLns-twmi: que tous ceux qui vtHis-fiOBt connus. >

Nous nous sommes legudë» aveo anrprise.,et je me »ii6 rap-pelé ioTolmitatratraaeiit ce qit'wKm'av^t dit^de la raison un peu-dérongéedu vieaxfangufBoti Uadieriné sans-doutemoDi soup-çon, car il a sotai, et^ pesamt. une maim sHT le bras de Roger, une autre air le mira, il a> continué avec Ulentesr solennelle qu'il aïteote par ia»taots :

< Ged vous étonne,, n'est-il pas waiT Hais écoutez, ane para-bole qaemoB'^pàeemla suivent raconlée dw». mon enfance :

a An dire de S'aidffli B-b Utone Bidela Perse(.ily avait « jtrefois dansrcette-cantPâe-unfletivequi répfoidait par-' tout Tabonâanœ ; àùUpasasit, Imberbe avEHtila toëlle du' blé, et le blé cdle des boissons^: aussi le peuple avaitr^Ipourlui la reGoniiaizsanoëque-I'on<a pour UQlùeKfaitaur et le respect que l'on a paun un dira.

» Or il arrivaique tout'à coup le fleuve baisea^et tarit, de sorte que le&^aaipagiies denarent.aride8-et qu'il y eut une grande famine dans lepaye^ Le roidePeroe ne savait œmmeitt découmr oe qui avait amené ce subit changement, et il promit à c^uiqui le lui appreodrût la-plus belle province de son empire.

in SOCTENIRS D'HIT VIEILLAR&

> Cependant on lui avait remis an bftton de berger apporté par les dernières eaux, et sur lequel était gravé le nom de son mattre. Un de ses courtisans le lui demanda en disant qu'il espérait arriver par son moyen à la décou terte souhaitée, et il partit en remontant le Ut desséché du fleuve. Partout il présentait le b&ton en annonçant une forte récompense à qui lui ferait retrouver le berger auquel il avait appartenu. Il parvint ainsi jusqu'à Damas, et il y montrait encore le bâton etdemandait si personne ne connaissait son maître; un p&tre de la montagne s'approcha en criant qu'il lui appartenait, et indiqua tous les sign^ que lui-même y avait gravés.

» Alors le courtisan le prit à part et lui demanda contment il avait perdu son bftton dans les eaux.

> — Je gardais des troupeaux sur une haute momagne, répondit le berger, tout près d'un grand lac où je les abreuvais soiret matin. Hûs l'eau du lac était plus basse que la rive, ce qui génût

beaucoup le troupeau. Je m'aperçus enfin que cette eau s'enfuyait par un canal souterrain ; et pour qu'elle pût s'élever davantage, j'entassai des pierres k l'ouverbire du canal qui fut lùnsi bouché; de sorte que le lac se remplit jusqu'au niveau de ses bords ; mais dans cette opération j'avais perdu moD bâton de p&tre, emporté dans ce canal souterrain, et c'est pour moi merveille que vous l'ayez trouvé.

>— Réjouis-toi, reprit le courtisan, car nous devons tous deux notre fortune h ce hasard.

> Et s'étant rendu avec lui au lac de la montagne, il écarta les pierres qui bouchaient l'issue souterraine, de sorte que le fleuve reparut en Perse et y répandît de nouveau la fertilité, au grand contentement du roi, qui accorda au courtisan une récompense double de celle qu'il avait promise. >

Ici le vieux Hugueoot s'arrêta un instant ; pais, nous regardant d'un air grave :

« Sachez que je suis ce courtisan, ajouta-t-il ; j'ai là le bflton de berger avec lequel on trouve la source du fleuve messenger d'abondance, et qui doit me faire obtenir un domaine à perpétuité dans le royaume de mon maître. >

n avait tiré deson sein une petite Bible qu'il baisa.

< Voilà ce qui me fait riche et ce qui fait que le grand Jacques est pauvre, ajouta-t-il doucement; le fleuve coule pour moi, tandis que pour lui il a tari ou pluUlt n'a jaraaî» coulé. Vieillir quand on ne voit rien au delà de la terre, c'est assister, heure par heure, à sa ruine; mais pour celui qui a placé ses richesses ailleurs,

vieillir c'est approcher du jour où tout l'arriéré qu'on nous doit sera payé au centuple.

Cela dit, il nous a salués avec une gravité douce; il a fait entendre un petit cri d'encouragement. Le gros chien s'est levé, et le père Bénédiction nous a quittés avec sa brouette dont nous avons entendu le tintement s'éteindre au loin dans les carrefours.

LEÇON d'histoire DONNÉE PAR UNE VIEILLE PORTE DE VILLE. ~ PART DE LA PROVIDENCE ET PART DE LA VOLONTÉ BÉLUAINE.

En revenant hier de chez sa vieille cousine, Roger a irouvé dans la petite diligence qui fait le service de la banlieue nos anciens condisciples, le conseiller, Hériot et Lefort, qu'U n'avût point revus depuis le banquet de la Saint-Nicolas. Beaulieu a interrompu une romance do

118' SOUVEKIRS VCH VIEILLARD.

Oarat qu'il chantonnait. Lefort l'a salué par un rert d'Horace, et Hériot a pris trois prises de tabac coup sur coup, ce qui équivalait pour lui à uneréQezion.Ilyaeu des poignées de main échangées et des questions sur la santé, sur les occupations, sur les plaisirs... puis on est venu à parler politique, — Imialité inévitable entre gens qui n'ont rien à se dire ; — c'rat k pluie et le beau temps ^e la sodété. On se demande ce qu'on pense des affaires, comme on se demanderait si l'on a trop chaud on trop froid. — Quand on n'a rien k se dire de particulier, il feut bien parier du genre humain.

BMq% a toussé exclamativement et d'un air profond sur une douzaine de questions actuelles, manière habitnelledontil ex-

prime son opinion; LeTort a prosrépar plusieurs passages de Ci-céron et par une maxime d'Hésiode que le dernier projet de loi serait désastreux poror la nation, et Ifr conseiller a regretté lea-parlèments.

Roger, qui prenùt de l'humeur, a dû changer d'entretien. Il s'est mis à regarder par la portière etàs'extaùer sur les améliorations apportées à tout ce qu'il apen" cevait. Il a fait remarquer les champï mieux cultivés, les montées adoucies, les maisons plus nombreuses. Hais Beaulieu l'a interrompu en s'écriant < qu'on lui avait gâté sa banlieue. > Il a parlé d'une mare qui barrit autrefois la route et qui, dans les promenades champêtres, «bligeait les dames à se laisser porter; des croix de meurtre parsemées sur les fossés, et dont chacune deve- ■ nait l'occasion d'une terrible histoire ; de la roideur de l'andenne cAte qu'il fallait monter à pied; etaa sonunet de laquelle était une guinguette où l'oo'serfBl-tattx voytr geurs dA la bière et des édiandés.

< Henrense route! heureux temps I ' a^ dit Hériot en Mandant chacune de ses intefjection&paFunhochementi-

LA BERNIËBE ÉTAPE. .13»

AaièlBspâ teiff donooit la profondeur d'une pensée de

— Et forsanoUm memtTmsejwBabU! aajoutéLefort. '— A la bonne heure I s'est écrié notre ami; mais vos

échaudés et votre bière, messieurs, faisaient pecdre une beure; vos bistoires dédommageaient médJocreiiiieQtles téfunts du désagrément d'avoir été assassinés; et It» paysannes, qui n'avaient pas de galants cavaliers pour lea aider à passer la fondri^, y entraimt josqu'Au genou,

— laissez-vous, calomniateur du passé, aintemanim le conseiller en riant; ingrat qui reniez vos seuveoirs et trahissez .v«tre jeûnasse. Uoi, je dis d'elle, mou cher, comme la romance :

lu Fuchetta eit chaanuU

JFese me.coDsole'dfiTospréteit&KsaffldtteiatioDSi^'Aanegai-
dant joe qui noos reste oncoce â'aatFefediS,,par exemple cette
belle^arte qui noiB a été seule omservéedes aoerienDes
fwlîSciioBa.

— Et EousiiqiisUai-ntiieraite peuvent passer saas décharger
leurs chariots, ât obswer BK^er eu imme de ' parenthèse.

— Quelaspect de force! etc^aa l'anneim devait rester penaud
âetaot-cdte'Toftte basse et étroite, n^irit Bewlieu.

— Voici notre cocher précisésawt dans la position de l'auemi,
ajouta mon vieil ami eu .montrant l'atEela^»arrtié devant le pas-
sage tncranbré.

— Aussi Charles le Témérûre a-t-il vainmeat essaya de le for-
cer, continua k ârnseitter :aans écouter ; car le tarrible duc a cam-
pé, b, jiicasimrst avec Ms compagnies

. degensd'8rmeSretlaTaiU&QteportaiafasâdB»!«unir pour
loi.

D,mi,=.db,Gooylc

ISO SOUVENIRS D'DK VIEILLARD.

— Dieu soit louél inlerrompit Roger en sentant h diligence en-
trer sous la voûte ; elle s'est aperçue que nou\$ A'étioDs pas des
Bourguignons.

— Chaque fois que je passe sous ce porche obscur, bprtt son interlocuteur avec complaisance, il me semble

•/ voir un symbole des fortes institutions de ce temps où tout était solidement assis sur une base immuable.

— Y compris les voilures, j'espère, interrompit Roger qui sentit tout à coup la diligence pencher... Dieu me pardonne, messieurs, notre roue est sur la borne... Nous versons. »

Un cri général répondit; l'annonce venait de se réaliser.

Il y eut un moment de confusion et d'effroi. Poussés les uns sur les autres, étourdis du choc, les voyageurs curent d'abord quelque peine h se reconnaître. Le charù-bancs dont la présence sous l'étroite porte avait occasionné l'accident ne pouvait reculer ni passer outre; les cochers, au lieu de se prêter secours, s'injuriaient en se menaçant. Pourtantla portière fut ouverte; chacun sortit avec un peu d'aide, et il se trouva que tout se bornait à quelques meurtrissures.

Le conseiUsT seul, dont la perruque avmt disparu dans ie bouleversement, était furieux et menaçait les conducteurs de la justice. Mais tous deux criaient en jurant que c'était la faute du passage trop étroit.

c Qu'est-ce qu'ils disent làf s'écria gaiement Roger; oser se plûndre d'une porte qu'a assiégée Charles le TéménUrel »

Et s'adressaot au postillon, il i^outa :

< Sais-tu bien, malheureux, que c'est grâce à elle .que DOtre bourgeoisie a pu autrefois repousser ses ennemis.

— Tonnerre ! c'est-il une raison pour qu'à cette heure

LA DERMÈRE ÉTAPB. tBI'

elle empêche d'entrer les amis? demaocla le cocher qui s'eRor-
çEût de dégager la roue arrêtée par la borne. >

Roger se retourna vers ses compagnons :

« Eh mais I il y a du vrai, savez-voiiis, dans ce que dit ce garçon, reprit-il ; peut-être que ce qui convenait à une époque où Ton avait intérêt à laisser les gens dehors ne convient plus aussi bien lorsqu'on a intérêt à les voir fledans. Ce qui était excellent pour vos heureux siècW de défiance et de guerre pourrait bien ne pas convenir autant à notre siècle de commerce et de paix. >

Et comme le conseiller faisait un geste d'impatience :

« Je m'en tiens à votre idée, a-t-il ajouté en lui pressant amicalement le bras ; cette porte est le symbole des institutions de son temps : excellentes pour nos pères, impossibles pour nous. Ce qu'il en reste dans nos habitudee et dans nos lois ressemble & ce vieux débris d'une organisation détruite, et ne sert qu'à entraver l'action du présent. Croyez-moi, chers amis, les règles établies par les hommes leur ressemblent. Il arrive un jour oii, comme '«ux, elles ont besoin de faire place à de plus jeunes. Laissez donc abattre les portes devenues trop étroites, de peur de verser, et ne faites pas de procès à notre cocher; le voici qui rapporte votre perruque.

Sur quoi Roger a serré la main k ses trois compagnons et est parti.

Tout à l'heure il me racontait en riant cette aventure, et, & ce propos, nous avons parlé du bonheur qu'éprouvait le vieillard qui

avait su conserver l'indépendance de son esprit, à suivre la marche du genre humain au milieu des ftges.

L'histoire est notre véritable étude & nous qui n'apparteni)ODS plus au passé, qui sommes à peine du présent, et qui ne verrons point l'avenir. Placés, pour ainsi dū*ei

'm 8oDVENIRS D'ON VIEILLARD,

bors du temps, nous sommes en position de mieax regarder; l'action ne nous emporte pas dans ses touFbilloDs- Descendus aux stalles des spectateurs, nous peu- Tons suivre le drame du monde avec le catme qui permet ! de comprendre et d'apprécier : aussi est-ce notre continuel sujet d'entretien. Aujourd'hui nous y sommes longuement retenus.

Roger ne pouvait se lasser de railler nos vieux cama- ~ rades arrêtés dans L'ornière de leurs souvenirs et croyant que la route ne va point au delà, n s'exaltait b. me raconter ce roman du genre humain qui est rasbt)logi6 des philosophes; il m'expliquait comment les grondes évolutions des peuples sont soumises k des lois providentielles, et je le crois comme lui; il me montrait la ' société comme un champ perpétuellement labouré, dont les moissons s'améliorentà proportion du b^vail, etje le crois encore ; il me disait que Ira génies sont des goutsiers attendus qui s'attellent instinctivement dans le sens ofi ils doivent entraîner le monde, et je veux bien ne pas dire le contraire. Hùs il me montrait les guerres comme l'agent le plus puissant de U civilisation ; il dédu-ait que les affaires humaines marchaient indépendamment des «(Torts individuels, des révoltes de la conscience, et que les victorieux étaient dans la voie de Dieu, puisqu'ils réussissaient, et je n'ai pu me taire davantage : je me sois révolté contre

cette action providentielle qui, comme la fatalité des anciens, enlève à l'homme sa liberté et fait toujours de la victime un « ennemi des dieux.

Quoi! le succès déciderait seul de la justice des causes! Quoi! le genre humain n'aurait jamais dévié! Quoi! il n'y aurait qu'à se laisser aller à la pente des événements, sûr qu'ils nous emportent où nous devons aller! Vous lardez d'où le vent souffle et vous orientez vos vaisseaux.

LA DERNIÈRE ÉTAPE. Ut

Peine inutile 1 le vaisseau a en lui la loi qui le conduira avec ou malgré votre aide 1 — Ainsi, plus d'admiration pour les dévouements infructueux ; plus de pitié pour les vaincus l'œuvre providentielle n'a que fait de nous. —> Quelle valeur ont alors nos actions, si faire le bien ou le mal ne peut influencer les destinées humaines? Pourquoi cette haine de l'un, cette admiration de l'autre? •~Non, non, l'homme n'est qu'une feuille roulée sous le souffle de Dieu l'homme qu'il met dans l'œuvre ni l'un ou l'autre a en lui l'unité et selon l'inclination. Réussir ne justifie pas plus un acte qu'échouer ne le condamne. Qui sait d'ailleurs combien il faut de défaites pour conduire à la victoire applaudie, et combien d'hommes obscurs travaillent sans résultat visible au triomphe de celui qui paraît accomplir les volontés du ciel? Quand vous criez : — Gloire à Alexandre, vainqueur des Perses ne criez-vous pas en même temps : ~ Gloire à tous les Grecs inconnus qui, depuis Troie jusqu'à Platée, ont montré à l'Europe comment on pouvait vaincre l'Axe. Quand vous répétez:— Vive à jamais la mémoire de Descartes qui a affranchi l'esprit humain l'avez-vous pas implicitement: — Bonheur des « têtes pensantes » obscurs qui pendant tant de siècles ont bu la ciguë ou sont montés sur les bû-

chers pour cetâifrancbissementĩ — Mais Hoger résiste ; l'étude des Allemands l'aonânũif, h une sorte de fatalisme providentiel qui lui fait regarda l'histoire comme un grand poème dont les scènes sont écrites d'avance sans que nous puissions faire aiiro chose que récita le rôle qui nous a été distribué.

XXX (suite.)

UNE FAIT DE LA PHILOSOPHIE HISTORIQC B SANS LE SAVOIR

NoQS sommes au plus fort de notre débat sur ce point lorst^ue René arrive tout troublé. Il est quelque temps avantdepouĩoirse faire comprendre; il se dandine d'une jambe sur Vautre. Roger s'impatiente, et le pauvre garçon s'embrouille de plus en plus. Je me décide alors à m'en- Iremettre au premier mot. René se tourne vers moi comme vers un protecteur.

< Oui, monsieur, balbutie-t-il d'un air effaré, c'est ça, c'est juste ça. >

Je comprends qu'il doit avoir donné une explication , et je t&tche de ressaisir quelque fil dans cet écheveau de paroles sans commencement ni fin.

< Parfaitement, René, lui dis-Je; ainsi vous veniez annoncer h votre maître...

— Comme vous dites, monsieur, interrompt-il précipitamment.

— Et vous panûssez troublé de ce que...

— Certainement, monsieur, mais ce n'est point de ma faute.

— Alors, c'est celle...

— De personne, monsieur.

— De sorte que vous veniez...

— Pour rien, monsieur. > Roger lève les deux bras au ciel.

« Et le malheureux a été baptisé comme un être doué de raison ! s'écrie-t-il.

LA DEBNIÈRE ÉTAPE. 199

— Baptisé, répète René offeôsé et surpris ; certiinement que je l'ai été I — Si monsieur en doute, je puis faire venir mes papiers da pays... Baptisé à la paroisse ; — et vacciné aussi. — Ah I faut pas croire qu'il me manqua quelque chose, non ; on n'esl^^pas un païen parce qu'il est arrivé malheur aux poteries de monsieur.

— Mes poteries ! répéta Roger ; quelles poteries T Que Teux-tu direî Parleras-tu enfinî »

René recule, les yeux plus ronds et la bouche plus ouverte que jamais. J'arrête son maître d'un geste. En réunissant tous les mots incohérents prononcés par notre effaré, je commence à entrevoir de quoi il peut être question. Je me décide, comme Vertot, à faire mon siège en attendant les documents, et je m'écrie :

« Ty suis ; n'ôtes-vous pas en correspondance avec un collecteur allemand qui s'occupe de la céramique des différents peuples T

— Le docteur Luttroff, sans doute.

— Et n'attendiez-vous rien de lui ?

— Rien... Ah ! c'est-à-dire que je lui avais témoigné le désir de connaître quelques vases guanches.

— Eh bien voilà, cher ami ; il tous les aura expédiés par le bateau ; n'est-ce pas vrai, René ?

— Monsieur, par la diligence.

— Et peut-être la caisse a-t-elle été égarée.

— Ça se peut bien, monsieur, mais elle est arrivée ce matin ; à preuve qu'on est venu m'avertir.

— Alors, René, va la chercher.

— Certûnement, si monsieur me le commande ; mais j'y suis déjà allé.

— Et on a refusé de la livrer ?

— Juste, monsieur... rapport qu'on l'a envoyée par le [acteur.

IM SODTEHias D'UN VIBILLARD.

— De i(Hle qu'dle est à la maison f

— n n'y a pas de doute. HioDueur ; j'ai mis de côté touft les morceaux.

— Comroeol, les mMxeaax I s'écne Roger ; la caiâsa est doDC brâée T Mais âi34e alors, malheureux !

— Ehl seigneur, estM>et3ae je &is astre ct)oseTs'&:rie Hené enfin ùapatienté qu'oo ne mette pa» plus ^d'intelligence à le comprendre. C'est le premier mot que j'ai dit îiDemàeur; nWDÛeur doit se rappeler que je me suis exelamé en arrivant : ^-Àh 1 moasieur, c'est pas ma faute ; tfest raf^rt qne le rouiagenr a trouvé un pays qni l'a fait entrer à l'^éa ttor, et qui a tuit bu que le roulageur n'y voyait plus ; d'(A vient (pte la caisse a roulé dans l'escalier, et parce que les doua étaiMit mai sidides... mOAsieUE soa pas content ; mata j'y pouvais rim; ça devait arriver. — Voilà ce que j'ai ditkeaea&teiriilmepaialtquec'est clair pourtant. >

Et le brave garçt», visiUMQent satofail, me jette un regard qui signifie. — J'en appelé à votre, équité ; vous devez me soutenir I

Je souris et j'arrôte Aogw qui se {oépore h, lui prouver qu'il est an imbécile.

c Voilà qui est dur cetlo fois, lui diH^ ; va» poteries guanches sont en poussière ; il taal en prwdre son parti.

— Parbleu I cela vous esi faette, à vous, a r^iris mon anti-quaire exaspéré; mais mei, j'y kaaisy j'en avais vainement cherché jusqu'idl c'est une perte irréparable ! Et penser que la faute en est à cet ivrogne de facteur I

— Crojez-ïousT ai-je intertompu.

— Eh I n'avez-vous pas entendu que la caisse était arrivée in-tacte ?

— Sans doute.

— Qu'elle a échappé à cet homme dans l'escalier?

LA DERHlÈItE ÉTAPE. 1S7

— Il est vrai.

— Et que tout vient de sa maladresse?

— Voilà où je vous arrête, cher ami. S'il est certain que tout ce qui arrive est l'accomplissement d'un arrêt providentiel, pourquoi vous en prendre aux hommes de ce qu'ils ne peuvent empêcher.

— Pardon, mais je prendrai la liberté...

— Elle est prise, mon vieil ami; grâce à votre doctrine, ! il ne nous en reste plus la moindre parcelle; nous ne sommes que des outils entre des mains invisibles et

— Permettez...

— Rien, rien, je ne puis rien permettre, vu que je ne suis maître de rien. Vos poteries guanches ont disparu comme la race qui les avait fabriquées, parce que cela itaxi dans l'ordre établi. Vous ne voulez point que celle-ci ait péri par les fautes et par les crimes des navigateurs qui découvrirent les Canaries ; pourquoi voulez-vous que ce qui restait d'elle ait disparu par la mauvaise construction de la caisse ou l'ivrognerie d'un facteur? Les pots cassés ont tort, absolument comme les nations exterminées 1 René vous a donné le dernier mot de votre philosophie de l'histoire en vous disant tout à l'heure: — Ça devait arriver 1 >

El comme Roger, un peu déconcerté, grommelait le fameux : « C'est autre chose 1 > de l'École des Vieillards, éternelle réponse de ceux qui n'en ont pas, je l'ai, pris sous le bras et j'ai ajouté à demi-voix :

< Allons, cher ami, les antiquités sont eo verve aujoun d'hui. Une vieille porte a parié pour vous ce matin ; ce soir les vieilles poteries parlent pour mai ; mais soumettez-vous sans hnmeur, et dites comme le musulman qu'oo empale : — C'était écrit I »

SODVENIITS O'DN TIEILLARi».

M. BECHEHEL LE RBCBTEUR.— COMMENT LES OISEAUX
t^ CatIE PEUVENT SERVIR D'INTRODUCTEURS CHEZ LES
TOI- 8U(3 —UN No[;VE1.U MÉNAQE. — MES SCPPOSITIONS.

J'ai depuis quinze jours de nouveaux voisins. Je n'ai Jamais pu comprendre les habitudes des grandes villes, où chacun demeure indifférent à l'être qui vit près de lui sous le même toit. Quelques briques revêtues de pl&tre suffisent pour que l'homme qui respire là , k six pouces de nous , soit à nos yeux cemme s'il n'existait pas. Les cloisons séparent les cœurs et les appartements. Que nous entendious k travers des pleurs ou des rires , des chants ou des menaces, ce n'çst pour nous que du bruit. Le bon voisin est celui dont on ne soupçonne point la présence, qui vit chez lui comme dans un sépulcre. Le voisin parfait serait un mort s'il n'effrayait pas t

Je n'ai pu arriver à me ramasser ainsi entre les quatre murs de mon étage ; malgré moi, je m'associe en idée à ces existences qui bruissent autour de moi ; il me semble qu'il y a entre nous le lien d'une commune hospitalité. Nous voici arrêtés pour quelques heures au même caravansérail ; nous partageons l'ombre du même toit et le même rayon de soleil -, les fumées de nos foyers se mêlent, nos voix se confondent. Passerons-nous l'un près de l'autre sans nous souhaiter au moins, comme tes Peaux-Rouges

qui se rencontrent dans les solitudes, c un ciel bleu et des peaux de castor? >

L'embarras est de traduire le vœu sauvage en langue civilisée ; de savoir la couleur que le voisin désire au ciel, et quelle est la peau du castor qu'il chasse.

LA DERNIÈRE ÉTAPE. ISB

J'ai interrogé ce matin monsieur BapUste pour m'en instruire.

Le nouveau locatùre s'appelle monsieur Bécherel ; il occupe un petit emploi à la mairie, et il a IraTaillé au dernier recensement du quartier. Maintenant , en effet, je crois le reconnaître. J'ai reçu autrefois de lui une visite dont j'ai consigné le souvenir dans mon journal.

Monsieur Baptiste me dit qn'il s'est récemment marié dans son paye ; sa femme vit avec lui , mais ne sort jamais et ne parle à personne, — Elle rêve sans doute à la douce lueur de ce premier quartier de la lune de miel qui ne brille de tout son éclat que dans le silence et la solitude. Je bénis dans mon cœur les deux jeunes époux.

Mais en revoyant le mari hier, je m'aperçois qu'il est déjà vieux ; son visage a une expression rechignée ; il a quelque chose de chétif et de malheureux dans toute sa personne ; on lui sent deux côtés gauches ; rien n'est fait comme il faut, ni à sa place. Quand je le rencontre, il hésite toujours à me saluer, et quand je l'ai prévenu il me salue trop peu ou trop bas. Monsieur Baptiste, qui a des principes sur tout, prétend que cela vient de ce qu'il est grêlé et fonctionnaire public. La petite vérole l'a rendu timide, et ses fonctions l'ont rendu important. De là, selon mon philosophe,

son mélange de gaucherie et de fierté. Quoi qu'il en soit, je suis devenu plus curieux de connaître madame Bécherel.

U... J'ai beau regarder par la fenêtre de mon cabinet vers celles du voisin , tout reste clos et muet. Les petits rideaux sont collés aux vitres ; jamais un éclat de rire ni un chant. J'en fais la remarque à monsieur Baptiste, qui en conclut simplement que les deux époux sont sérieux et n'ont pas de voix; mais je commence à croire que leur tune de miel pourrait bien être une lune rousse. Il»

ne sodtkhiks irtnf visiLURa

SB... Yoîâ enSn tm duagement cbei iMs voistos; depuis deux jours une cage est suscepdue k la Jeodlre de kur ekunbre, et un petit boumàil y chaale seul. De temp» M tMnps la fsnttrc s'eo-tr'ouTTe sane bntt ; une mail s'avance pour garmr la cage de quel^De friandise; pais tout se reterHie smb qs'ea ait pn apacena le visage de la poynoïeue.

J'apporte mes serùs h mes faaMres, afin (^'mx du moins puisant TtâsiDer wreo le bouneuU ; Toici qu'ils se sont entendoB réciproqueiMSt ; ila se r^tproebeot des barreaux ; ils se regardent en pendiaot la tête ; Us g»louillesl, ils s'agitent. La glace est rompue ; Hs loat èridemmentownaissBnce; bteatOtils vontse-racentertems affaires de ménage.

Le bouvreuil , en sa i;Baiit6 âe e^ibitaire , est le pins empres-sé; ilnwidvait^rerisiteiisesTCMsins; il i^mcbe aneiEEuees volant iietousedM4s; ii sebeorte cMttie les boFnottx et reUM^ avec àtt petàts-cris plaintifs.

i£ riAean se soulève liveiDent , et j-'apcrçob k tnvn la vitneDa visage ijoiae ne sembtopynt iocou» ; e^ n la fëoMre s'ounrê ; cette fois, j& ne me brompe peint; j.'ai di^ v<i ces traits.^ ouk.. c'est la nièce âe vteva pr«^tétaiw qu» Roger et nacà avons veité il y a queliques nteis ; Xat&a forcé à» pajerna po<t de lettre 1 * BHe me retomi^ auasi> sans deitte, car eâe 1119 s^ne avec une politesse respectueme; je lui tm% d» la main an âgae ankal , et je loi ieaaaâe desi noavelks de TH.***. Mais «n E8n«r(iua<nt sasi balùts noirs, je nie repmds aussitôt. Bfie m batte de répodre. «tae ses oni^ie sa perte bien.

«.Pardon, M dts^je, votre sostuEMim'aAEait^raff&.>

We change' de eoaiBtm-

« Ja. peile k àtaii d». m» miKtit monùmr, dUr«Ba

LA DERKIÈRE ÉTAPE. 19t

d'une voix dans laquelle je sens trembler des larmes, b

Et, comme si elle craignait de me Imsser voir son émotion , elle se penche vers la cage et s'efforce d'apaiser le bouvreuil par de doux appels.

Je fais observer en souriant qu'il est triste de sa solitude. Je propose de rapprocher nos prisonniers, et, sur un demi-consentement de la jeune femme, j'appelle monsieur Baptiste qui lui porte mes serins.

Les deux cages sont suspendues à la même fenêtre, et les oiseaux expriment leur joie par un redoublement de chansons et de battements d'ailes. Ma voisine me remercie. Je salue et je re-ferme ma fenêtre.

J'avais oublié cette nièce de M.*** : en la retrouvant , je re-
prends l'intérêt qu'elle m'avait inspiré au premier coup d'oeil.
Bien que je l'aie seulement entrevue, et de loin, il m'a semblé
qu'elle était triste et toute pile. Maintenant cette immobilité et ce
silence que je regardais comme le recueillement du bonheur me
semblent avoir une autre signification. Je veux m'en assurer.

30... J.'ai fait visite SI ma voisine. Il a fallu pour cela attendre
le âmanchB, seul jour où le mari soit au logis.

Monsieur Bécberel , h. qui la jeune femme avait ex- [riiqué
notre connaissance antérieure, a paru tout à. la fois embarrassé
et satisfait. Cest un bomme timide , QOD pardéfaut d'énergie,
mais par sentiment de sa disgrâce. Quelques gestes plus vifs qu'il
n'a pu réprimer, les subits changements de son regard, et surtout
la contraction habituelle de ses traits, m'ont fait soup^nnerez
lui une grande violence de caractère. Tout son être est , dans unb
tension indiquant la contrainte d'un homme qui se craint lui-
même. — ^Je me suis toujours déflé de ces chartreux de la vie qui
marchent les yeux baissés, les mains en croix sur la poitrine et les
lèvres silencieuses;

m SOUVENIRS D'UN VIEILLARD,

un calme si travaillé m'effraye sur ce qu'il cache. — Sa voix,
lorsqu'il s'adresse à la jeune femme, est pourtant douce, mais
mesurée ; il ne la regarde point en parlant , et deux ou trois fois, à
soii accent plus vif, je l'ai vue tressaillir : aussi les ai-je quittés
avec un sentiment d'oppression. Il règne dans cet intérieur je ne
sais quelle at~ mospliëre glacée sous laquelle on sent la tempête.

J'ai interrogé de nouveau monsieur Baptiste avec précaution
sur la manière dont vivaient nos voisins ; mais il n'a pu rien me

dire. Le mari est laborieux et rangé, sa femme sédentaire ; on ne les entend jamais élever la voix ; les fournisseurs sont payés régulièrement; ce sont, eu un mot, des gens tranquilles 1 — mot banal qui peut com- 'prendre toutes les tortures et toutes les discordes, pourvu I qu'elles n'aient rien de bmjant. Combien de ces gens itranquilles, après avoir longtemps passé près de vous ;8ans rien dire et en saluant, cessent un jour de reparaître, \ et leur porte forcée laisse voir un cadavre endormi près d'un réchaud éteint I

Mais peut-être ai-je donné trop de valeur k des observations frivoles I L'babitude de l'analyse est comme un verre grossissant devant l'esprit; elle exagère les détails ; nous apercevons la trompe du ciron et nous le prenons pour un éléphant ! Ne nous hâtnns point de juger; —nos voisins m'ont permis de retourner les voir; attendons à les mieux connaître.

ijuin...: Monsieur Baptiste m'a dit ce matin avec an sourire, en voyant que je me préparais h, visiter les époux Bécherel :

< n est bien heureux que monsieur ait, comme on dit, l'Age canonique.

— Pourquoi celaT ai-je demandé.

— Parce que ai monsieur était plus jeune, il no serait

LA DEBKIERE ÉTAPE, 193

point reçu, a-t-il repris; monsieur Bécherel est jaloux comme un tigre ! >

J'ai été sur le point de lui demander d'où il le savait; mais j'ai réfléchi que mes questions précédentes l'avaient 4éjà trop occupé de nos voisins, et que ma curiosité devenait UQ encouragement à

une sorte d'espionnage : aussi me suis-je hâté de détourner l'entretien.

Hâtait un mouvement desurprise, puis a paru réfléchir.

« Au fait, l'expression est probablement impropre, a-t-il dit gravement ; n'ayant aucune connaissance en histoire naturelle, je ne pourra la justifier ; j'ai seulement voulu dire à Monsieur...

— Que mon fût me donnait des privilèges? me suis-je empressé de dire, afin de prévenir toute nouvelle explication ; je le sais, monsieur Baptiste, je le sais, et mon principal soin, depuis longtemps, est de les passer en revue. Les cheveux blancs sont une couronne qui donne droit à la confiance, au respect, et celle-là ne craint nul des révolutions ; aussi croyez bien que j'apprécie les douceurs de ma royauté. >

J'ai pris mon chapeau et je suis monté voir le nouveau

Tout y était dans le même ordre qu'à l'ordinaire ; mais je suis toujours plus frappé de ce qu'il y a de morne dans ce calme. Monsieur Bécherel n'est occupé que de son travail d'administration : il le reprend le matin chez lui avant de se rendre à son bureau ; il le continue jusqu'après en être revenu ; il s'y acharne le dimanche sans interruption. On entend sans cesse le bruit de sa plume, du BE règle ou de son grattoir , tandis que la jeune femme coud silencieusement près de la fenêtre. Pour tous deux, le travail De semble ni un devoir ni un plaisir, mais une

J'ai demandé s'ils ne promenaient point? — Jamais ! S'ils ne lisaient pas? — Jamais ! — S'ils ne voyaient point quelques parents ou quelques amis ? — Jamais ! jamais ! ie srais que si j'avais pu leur en proposer s'ils avaient au moins pour dédommamenC

les expaasioas et les communes esp^anees, toHs deux m'aunûent fait la mésie réponse. Qu'est-ce donc que ces deux existences pétn&ées l'une près- de l'amt», et au fond desquelles pourtant il semble que quoique diaae remue?

Quand je regarde cette jeune femme penchée sur son ûguillet, la tête laBsuisMite, les mains lentes, la taille afTaLssée, je voudrais lui crier de s» redresser et de vivre. Vingt fois j'ai été sur le poiî^de f interroger ; mais si elle relèT« alors te freat, je m'arrête devant ces yem àa statue sans regwd. Avoir leur édatisirnebite, en dirait ces miroirs sombres des eaux sautercaÎDea. que ne ride aucun souffle et dans les^aellBS ne se reSite ni un aiMtge ni lu otjoa de soteil.

UonaieuF Bicherel n'est pas meias impénétrable, bieu que d'apparence moins calme : les deux âmes sont égalemeot termées, l'une pojr ma glacwr immobil» et bnUant, l'autre par de triples verrous qui grincent dans leurs anaeaux.

3 juillet,... D'où vient que la. diiS^uIté et le mystère sont pour nous des aiguilteas? Supposez m» voiras gais et ouverts, semblables k tout le monde ; j'auraàs paisiblement joui de leur société sans m'arrêter outre mesure à leur souvenir. Je les^ trouve bizarres, fermés, et voilà qu'ils me préOGCupent sans trêve. Roaaiiesque cusiosità dont l'âge ne peut guéidr I Enfants ou vicillacs, n'anuQO&r nous jamais d'appétit que pour les plats couverts 1

Après tout, je crois être sur la voie d'une découverte! Monsieur Bécherel a eu à me consulter propos d'uD'paiat

LA DEBKIEBE ÉTAPE. ISS

de droit cpji l'intéresse. Il s'agit d'un détail relatif à la mère de sa femme, morte insolvable, si j'ai bien compris, et dont ou a achevé de payer les dettes. Il y a quelques mesures à prendre pour s'assurer de k réalité des créauces. Je les ai indiquées au voisin. Gomme je demandais qui avait pris à s& charge les obU-gatLons de la lUârle, il m'a répondu, avec un peu d'embarras, que c'était l'oncle desafemme, ce même avaiédut Roger et moi avons fait conoissaoce il y a quelques mois. Harpagon serait-il donc sensible à l'hanoeur de famille? Qui sait? Il n'y a de logique chez les hommes <jue la contradiction.

Loisqu'Ë j'al parlé de ceci h la jeune femme, elle a changé de visage ; mais elle a. conârmé le dire de son mari. U m'a semblé seulemaiiti qu'elle pai'lait trop froidement de- la gâaéiosité de son oôcle. Pa& une expression de reconnaissance ni d'attendrissement. C'est que le service rendu a bien moins de prix par lui-même que par la façon de le rendre. Le verre d'eau offert avec une douce piarole laisse plus de souvenirs que le sang versé pour vous de mauvaise gr&ce. Ce qui altaclie dans le don , c'est sa spontanéité. Le bienfait Biarchandé ne laisse le plus souvent qua la douleui d'asoir dû laceptei.

UHABIk ViSiIU LE PMVE&BB QUE LES AB6BNTS OEÏT TOtET.

Le père Bouvier est venu, me voir ; il m'apportait des Heurs et un rayon de voM de ses miches ; mais le brave homme m'a paru triste, contre son habitude, J'^ai voulu savoir s'il lui était arrivé quelque chose da iàdimi.

les SOUVENIRS D'DN VIEILLARD.

< Eh, seigneur 1 que peut-il m'arriver, à moit a-l-il soupiré ; mon temps est fini, monsieur Raymond ; ma vie est comme ces vins arrivés à la lie : on peut la laisser couler maintenant sans prendre garde i ce qu'elle délient. Hais je pense à Armand.

— Votre neveu! ai-je repris; n'est-il donc plus satisfait ée sa condition T aurait-il k se plaindre de son élèveT>

Le pÈre Bouvier a secoué la tête.

€ C'est pas ça, monsieur; tout ça ne serait rien : uno place déplaît, on en cherche une iutre ; tant que l'oiseau ases ailes, il trouve où voler; maissil'oay met le ciseau, adieu, va I tout est dit ; et celles d'Armand sont à cette heure coupées jusqu'à la racine.

— Que voulez-vous direT votre nevea n'a-t-il plus l'honnête ambition qui l'a fait consentir à s'éloignerT N'est-il plus soutenu par cet attachement?

— Plus rien, plus rien, monsieur Raymond I s'est écriS le vieillard, dont les yeux se sont remplis de larmes.

— Vous savez que les parents de la jeune âUe refusaient de consentir au mariage tant qu'Armand n'aurait point épargné une somme... Pour lors donc il est parti aân de la gagner. Il devait écrire et recevoir une lettre chaque semaine ; sa première est partie, puis une autre, puis une autre encore ; mais pas de réponse. Alors il s'est épouvanté ; il a écrit aux parents. Toujours le même silence, monsieur. Ça a bien continué ainsi trois mois. Armand se disait: < Les adresses aurontété mal mises... Le service est mal fait à l'étranger... Nous allons de ville en ville, elles lettres courent peut-être après moi ;> enfin tout ce qu'on se dit quand

on ne veut pas désespérer; mais à la fin il a épuisé toutes les raisons, alors il m'a écrit.

— Eh bien T

— Eh bien, je suis allé pour savoir ce qui se passait. ^

LA DERNIÈRE ÉTAPE. , ^

Tous ne me croiriez pas, monsieur Raymond, mais, eh approchant de la maison, mes jambes tremblaient; je me disais : < Tu vas trouver la porte tendue de noir, > mais bien on le dira que la jeune fille est depuis longtemps au cimetière. » Des sottises, monsieur; elle n'avait pas même été malade.

— Alors vous l'avez vue T

— Elle, non pas ; elle a eu honte... mais on m'a dit de sa part comment elle avait réfléchi qu'Armand aurait trop de peine à gagner l'argent nécessaire... qu'elle ne voulait pas nuire à son avenir... qu'il pourrait faire à l'étranger un riche mariage... Vous savez, monsieur... les phrases ordinaires de celles qui veulent manquer de parole. Moi, je suis revenu le cœur outré; j'ai écrit à Armand ; et, voyez la chance ! ma lettre s'est égarée ; il ne l'a reçue qu'à Venise. Aussitôt il a cru répondre, en m'envoyant un billet que je devais remettre à la jeune fille elle-même... Il n'y avait que quelques lignes, mon~ sieur, mais capables de faire pleurer le bourreau... Je me suis mis en route tout de suite, je suis arrivé; mais... »

Le père Bouvier s'est arrêté ; l'émotion l'étouffait. Je l'ai regardé d'un air interrogateur :

« Mais je n'ai trouvé personne ! a-t-il ajouté précipitamment.

— Quoi I me suis-je écrié, la jeune fille était partie T

— Non, a-t-il balbutié, non, monsieur... elle était... inariéel »

Je n'ai pu retenir une exclamation de surprise douloureuse. L'oncle d'Armand a levé les mains, puis les a jointes sur ses genoux d'un air accablé.

« Mariée! a-t-il repris en regardant fixement devant lui... depuis déjà huit jours! si bien qu'à ma première visite la chose était convenue, préparée I

Hft SODTE><IRS D'DN VIBILLARD.

— Et Armand a-t-il été instmitT...

— Sar-le-champ je lui ai écrit... je ne sais plus It'ip uoi... tout ce qui m'est alors passé dans l'esprit.

— Il TOUS a répondu?

— Po&tepour poste... Rien queces mois: « Voos me » restez, mon oncle, j'aurai encore du boobeur à vivre t pour TOUS. »

Ici le vieillard s'est arrêté, les pleurs le suffoquaient Uoi-même j'étais ému ; je lui ai pris la main :

f Allons, père Bouvier, ai-je dit, du courage; vous voyez que votre neveu vous donne l'exemple. J'espère qu'il a perséTéré dans sa réaolutionT

— Oui, oui, monsieur, a-t-il repris en essuyant ses ;eux aTec ses mains ridées et calleuses, sur lesquelles on Toyait rouler des traînées de larmes; II continue à m'écrire... même plussouTcnt qu'autrefois... et ces letires sont pleines de bonnes paroles. J'ai

pensé que monsieur viait du plaisir à. les voir, et le les ai apportées, s

Il tire alors de sa poche un vieux portefeuille fermé d'un lacet de cuir qui en fait plusieurs fois le tour; il déroule celui-ci lentement, prend dans la poche de cuir un petit paquet enveloppé d'un fragment de journal et wcore serré d'un ruliau : ce sont les lettres de son neveu j qu'il me remet avec une sorte de respect attendri.

Je les ouvre l'une après l'autre, et comme je vois que le bonhomme a envie de les entendre. Je les lis à demivoix. Il écoute, ravi, interrompant, de minute en minute par une exclamation admirative ou par une admiration attendrie.

A vrai dire, les lettres méritent d'être lues. A travers leur douleur, on trouve la fermeté d'une âme vaillante. Le jeune homme ne donne k son chagrin que la place qu'il lui doit; il le traverse rapidement comme le Oerait

D,mi,,=db,Gooylc

le soldat d'un point balayé parla mitraille, puis reprend B^ marche régulière et habituelle. .

Cependant celte domination sur lui-même ne peut tromper ; ou sent au fond de sa courageuse acceptation un endolorissement qui le tient tout entier; chacune de ses paroles semble un effort; sou calme lui-même in- {[uiète ; on dirait le sourire d'ua maiade qui veut deviser se» souffrancesr mais ne peut caeher sa p&teiir. H parte au p^ BouTier de son prochain retour atee Le petîl-fiis de iBonsiesr de RoTère, mais pour repartir bientAt A L'eu croire, il a pris i^oât aux voyages, il jault de ces aspects toujours nou-

veaux, de ce mouvement, de ces dtaogements d'habitudes. J'ai compris qu'il cherchait l'agitatiftB paw s'échappa* à lui-^uême : le honbâur îme k âameurer tranquille et cnuat le hnût.

Le père Bouvier m'a prié de Lui être; il prétend qa« mes eacouragements Vaideroat ^guérir. J'ù promis d'essayer : mon îge me facilite use pareille tâche ;-il me permet de parler de iwt avec Vauteeité de l'expénence et l'accent paisible du aouvenir. Soni de la graadfi bataille des passions, ja n'en ai pli» que les cicateicea. On peut se confler à nous autres vieillards sans rougir, parce qu* nous avons tout éprouvé; avec sécunté, parce que nous sommes entrés d^s le c^me du soir. Le temps a fait eu DOb^ faveiu ce qu'un effort surhumain peut seul faire pour le prêtre qui confesse. Nous n'avoss plus ni s^e, ai intérêts mondains, ni flammes cachées; tout notre être est reutré dans l'apaisemeat, et bous nous trouvons désormais dans une neutralité c&nsctieM. au milieu de tous les débats de là twre.

C'est k. QDus de conserver mlaet ce privilège, d'en faire profit» ka auties et nous-mêmes.

MM SODTBiflRS D'DN VIEILLARD.

OKE PLUIK U'OBAGK.— IVENTUBE DE VIEILLA.IID. — CB QU ON PIDT PAI&E DAN8 UNE FEMÈHE EN TEUP3 DE PLUIE.

... 7 juillet. Je suis allë porter au père Bouvier la l^treérâite pour bod neveu. Monsieur Baptiste m'a accompagné. Depuis quelque temps, la marche me fatigue davantage; l'haleine me manque, mes jambes fléchissent ; pour grarir les collines, j'ai besoin d'un bras, quoique soutenu.

Le ciel était voilé; d'immenses nuées d'un blanc de neige se tenaient immobiles à l'horizon; l'atmosphère était lourde, de chaudes bouffées passaient par rafales sur tes blés, dont les épis ondoyaient comme les eaux d'un lac, mais sans agiter les arbres, qui découpaient leurs silhouettes immobiles aussi nettement que s'ils eussent été gravés en vert sombre sur l'azur du ciel.

Nous avons gagné lentement la maisonnette du père Bouvier, à qui j'ai remis la lettre; puis la crainte de l'orage nous a fait redescendre sans retard.

Les nuées blanches étaient toujours sans mouvement; mais à droite d'autres nuées couleur de plomb s'étaient mises en marche derrière elles ; le tonnerre commençait & retentir. Je me suis arrêté involontairement pour admirer le spectacle grandiose que j'avais sous les yeux. Du haut de ces collines, la plaine entière apparaissait comme un immense champ de bataille ouvert aux forces de ta nature. Les nuages sombres s'avançaient toujours, semblables à une armée d'attaque. Sur le front de ces masses redoutables le vent, qui commençait à s'élever, faisait courir des nuées plus pâles qu'on eût prises pour

de rapides escadrons-, derrière grondait déjà l'artillerie céleste, dont le retentissement se prolongeait de colline en colline. Pendant que je contemplais ces préparatifs de lutte, monsieur Baptiste, qui regardait prudemment à ses pieds, me montra que les oiseaux s'enfuyaient à tire-d'aile, que les troupeaux se rassemblaient et que les paysans se hâtaient de réunir leurs instruments de labour pour regagner leurs demeures. Il me fit observer qu'il n'y avait autour de nous aucun abri, et que nous risquions d'être surpris en pleine campagne par l'orage. L'avertissement était sage; je pris son bras, et je me décidai à presser le pas, non sans

lever souvent les yeux pour suivre les mouvements stratégiques de mes deux armées aériennes.

Les nuages blancs commençaient lentement leur retraite; mais l'avant-garde, qui courait à leur rencontre, ne tarda pas à les atteindre; le reste suivit, et alors une lutte acharnée s'engagea. Les deux masses se heurtèrent et se confondirent. On voyait des traînées du nuage noirâtre pénétrer le nuage blanc et l'entr'ouvrir, comme des bataillons lancés dans la mêlée qui percent un passage à travers l'eunemi. Le tonnerre, qui avait grandi, retentissait en éclats furieux à des intervalles toujours plus rapprochés. Des lueurs inondaient l'horizon de clartés fulgurantes; enfin, une crépitation que l'on eût prise pour l'écho d'une mousqueterie éloignée, traversa l'atmosphère, et de gros gréions commencèrent à pétiller autour de nous sur le feuillage.

Monsieur Baptiste chercha des yeux un abri, mais il n'apercevait que des bouquets d'arbres parsemés çà et là dans les cultures ; les faubourgs étaient encore loin ; la grêle ne tarda pas à fondre et à se transformer en une ondée d'orage dont les larges gouttes, k chaque instant

tn souvERins d*dk vieillard.

plus pressées, se plaquaient avec fracas sur rnmqae parapluie que nous eussions apporté. Mon scrupuleux compagnon fut pris d'une véritable inquiétude.

< Monsieur va se mouiller, dit-il en regardant qoei* fues écl^lioussures qui marbraient déjà mon habit d'été ; là route' sera tout à l'heure détrempée, et monsienr glissera dans sa descente; j'aurais dû prendre garde -au temps, et prévenir monsieur de ne ftâat sortir.

— C'était k moi d'y songer, monsieur Baptiste, al~je répondu gaieement, et il est trop juste çue je supporte les conség'ieoces de mon éloruerie ; je n'ai qu'un seul regret, c'est de vous y avoir as-socaé. Un courtisan, surpris par une ondée en promenant srec Louis XIV, affirmait que « ta pluie de Versailles ne mouillait pas; > Bais il n'en est pas de même de celle-ci, et vous voilà dé^à ruis-selant. Ne me couvrez pas seul, je vous prie, et mardtons plus rite. »

Je fis no effort pour alloBger le pas; mais l'orage, comme s'il nous eût personn^lemeot poursoivia, redoubla aussitôt de violence. Un voile d'eau obscurcit htv»quement le jour, et s'abattit sar nous. <hi ne pouvait -plus distinguer les gouttes ^ cetl« pluie pressée qui formait une sorte de cascade; de longs misseauK spo-Qtanément créés commenc^vnt à sitlosner les chemins et k bon-dir le long des pentes ; la marche devesait de plus en plus pé-nible; je sentais l'haleiDe me manquer, lorsque des cris jetés avec mon nom oous firent détouraer le tête, et nous aperçûmes à notre droite, à demi cadtée ^ar des buissons de sureau, une grange très-baise ^'où Von nous appelait.

Monsieur Baptiste et mu nous lourB&mes rapidement vers l'asile qui nous était offert, et nous y anâvftraes baletanu.

Vingt jeunes voix nous accueillireat avec des exdatnatioQS sympathiques et eouriantes : je reconnus la pea- «on des demoiselles Normand. Surprise comme nom par l'orage, elle avait trou-vé un refuge dans ce-tte feimftre abandonnée.

Les deux maîtresses s'empressent de me fûre ^re fjlace au coin le plus abrité. Les jeunes filles vont me cliercher un aiège rustique; on tend des parapluies derrière moi poor empêdier les

rafales pluvieuses de m'atteindre. Je comprends que ce sont mes cheveux blancs qui me donnent droit à tous ces égards : on eût laissé ^ jeune homme passer sous l'orage, on a appelé et abrité ie vieillard.

Je veux payer au moins ma bienvenue en bonne humeur. Je demande aux demoiselles Tiormand les noms de leurs élèves ; j'en connais plusieurs. Je m'informerai des grands parents avec lesquels j'ai vécu autrefois. Ceci me ramène aux souvenirs de ma jeunesse, que je raconte. On sourit, « n'a fait connaissance ; les petits kardiés me répondent d'abord, puis m'interrogent. Au silence qui s'était fait & mon arrivée succèdent peu à peu les louanges de paroles, les éclats de rire, les cris de joie. La vie déborde dans cette enfance fleurie; elle s'agite enfermée sous ce réseau de pluie qui nous enveloppe, car l'orage continue : bien que le tonnerre se soit éloigné, ^cataractes du ciel restent ouvertes. La captivité menace de se prolonger. Et qu'étais-je dans l'étroit espace de cette fenêtrée ? ^ pitié de tant d'activité inoccupée et de joie sans issue ; j'impose silence de la main, et je fais « igne d'approcher. Tous accourent. Me voilà entouré ■ d'une guirlande de visages roses, comme ces vieux pins tapageuses qu'enveloppe une ceinture de rhododendrons fleuris, le leur annonce un jeu de mon enfance, ma fête-

tu SOUVENIRS D'UN VIEILLARD

nant oublié, l'attend ; — car les jeux ont aussi leurs révolutions ; ce ne sont que des modes de l'activité du temps et de ses préoccupations : — celui-ci est un souvenir du règne de Louis XVI ; on l'appelait le Jeu des insurgés. Celui qui le mène prononce une certaine phrase avec une grimace de dévotion à l'Angleterre ; chaque membre du jury redit la formule, refait la grimace ; puis le chef

du jeu ajoute un nouveau mot et une nargue nouvelle également imitée. Le plaisant naît de la confusion qui s'établit, à la longue, entre ces paroles et ces signes diversement reproduits ; le fou rire ne manque jamais de prendre au milieu de toutes ces voix hésitantes et de tous ces visages en mouvement.

Ce fut ce qui arriva. La gaieté des élèves des demoiselles Normand devint un vrai transport. Elles trépignaient de cette fièvre joyeuse connue seulement de leur âge. Tous les yeux nageaient dans des larmes de rire. Je me sentais rajeunir, leur gaieté.

Le jeu achevé, les plus audacieuses vinrent me remercier ; les autres me regardaient d'un air qui en disait plus que les paroles. Pendant ce temps, le tonnerre s'était éloigné, les nuées avaient disparu, un arc-en-ciel s'était dressé à l'horizon, comme un portique, pour célébrer la victoire du soleil. Celui-ci venait d'apparaître glorieux et poursuivant de ses ilèches d'or les dernières traînées du brouillard qui s'enfuyaient à l'occident. Les routes montraient leurs pentes lavées par l'eau des ravines, et les oiseaux recommençaient à chanter sur les buissons, en secouant leurs ailes mouillées.

Nous sortîmes tous ensemble, et nous reprîmes le chemin de la ville. Les plus petites écolières couraient en avant, avertissant des mauvais pas et montrant les pierres qui formaient des arches de pont sur les petits ruisseaux ;

LA DERMÈRE ÉTAPE. S»

les demoiselles Normand m'enlaçaient avec les plus grandes, et l'arrière-garde, composée des plus joyeuses, nous accompagnait d'une symphonie de cris, d'éclats de rire, de chants et d'appels.

J'arrivai ainsi chez moi, emporté, pour ainsi dire, dans cette marche triomphale. Je semblais rentrer à la ville avec le printemps et la jeunesse, les élèves des demoiselles Normand voulurent me reconduire jusqu'à ma porte, et ne se séparèrent qu'après de longs remerciements. Plusieurs me forcèrent à accepter leurs bouquets, et je rentrai les deux mains fleuries et le cœur rafraîchi de leur innocente joie.

UN BÉIOTAGE TARDIF. — DNE IÆGONHAIS8ANCB.

Mademoiselle Renaud se meurt, et a demandé avec instance à voir son filleul Armand. Il devait revenir dans un mois. Je lui ai écrit de lui dire son voyage s'il le pouvait. Il est arrivé hier, et il a pu voir encore la pauvre paralytique; mais elle avait perdu la parole, et tous ses efforts ■ pour se faire entendre de lui ont été inutiles. Au milieu de ses inarticulés, il a pu seulement saisir le nom de monsieur Lebrun. Il s'agit sans doute de quelque recommandation à ce notaire qui était chargé de ses intérêts. Armand le verra.

... Nous avons conduit ce matin mademoiselle Renaud à sa dernière demeure. En voyant la morte (& peine plus morte qu'autrefois} sortir de son logement sombre et

9M SOUVENIRS D'OR VIBILIARD.

Xkuet, pour aller prendre [l'air sous le soleil, au milieu des fleurs du cimetière, je ne pouvais m'empêcher de remarquer qu'elle gâchait au change.

Armand est très-abattu de cette perte. Tout est un rude coup pour les âmes ébranlées, et il ne lui reste plus que le père Bouvier, dont il se console. Ce matin nous nous promenions ensemble, et je m'efforçais de le distraire en lui rappelant qu'il était

jeune et fort. Je lui ai montré au coin du chemin un chèvrefeuille
ouvert de fleurs, et je lui ai dit :

« Vous voilà »

— Oui, a-t-il répondu vivement, mais regarde, l'arbuste est
appuyé contre un vieux mur dont la chute ne tardera pas à
l'entraîner. »

J'ai secoué la télé. Il en est des esprits malades comme des
mauvais estomacs ; la plus douce nourriture les aigrit et tout leur
est malsain.

Au fond, Armand ne peut oublier cet attachement trompé ; il a
« fait toute sa vie un rêve, et maintenant il en fait tout son
souvenir. A son âge, rien ne paraît pouvoir unir ; on désire toutes se-
ctions de l'éternité. Quand je lui parle du temps qui guérit les
plus cruelles blessures, il sourit : c'est un médecin au-
quel on n'a foi qu'à très-à l'avance ; on fut longtemps l'incertitude.
Dans la vieillesse, l'on est forcé de croire à sa science en com-
ptant les données de son expérience.

... Armand est arrivé chez moi très-troublé ; il sortait de chez
monsieur Lebrun,* qui lui a donné connaissance d'un testament
par lequel mademoiselle Renaud le fait légataire de tout ce qui
lui a appartenu : ce serait peut-être pour un autre : pour notre orphelin,
c'est une tristesse. Il m'a montré les titres de rentes qui lui ont été
remis par le notaire.

CA DBRMILLE STAVE. 31 »

« Mais laissez, ai-je dit en lui montrant la montre, que tout le monde
ici-bas a ses heures et ses occupations et ses jours qui, selon le vers de Bo-

race, c dwrent étra marqués en « blano sous lani^e de» pénates.
» Vous voUà liche, mon «Bfitnt!

— Trop tardi a-t-il monainré atecno soupir; »

Tsi compris qu'il pensait tmcure k sa liaison brisée, et l'ai voulu l'en détourner; mais Uyestrerenu plusTivement et plus ouTerment qu'il ne Tavait fait jusque-là. Il m'a raconté te\$ projets fivmés avec celle qu'il esp&^it associer à sa vie, leurs e^euls mille fois reeoninracés, leurs prévisions, leurs cbimères.

J'écoutais balbutier cet bymne de la jeunesse dont je reconnaissais encore les accents comme ton reconnaît les notes d'un vieil air qui vous a quelquefois ravi. Noos étions tous deux accoudés à une fenêtre; les oiseaux chantaient près de nous dans leur cage festonnée de verdure; Arnaud pressait d'une main ces papiers qui venaient de lui rouvrir la porte tfivoire des visions heare»ses, et son regard errait dans la cour avec un vague enchantement Lui-même se berçait dans son rêve. Il me parlait des goûts de la jeune fllte, il me répétait ses paroles, il me dép^gnait son visage. Tout k coup il s'est arrêté avec un cri ; je l'ai vu se redresser, pâlir : sa main me montrait notre jeune voisine, doat la douce Sgure venait de se montrer derrière la vitre.

« Elle ! c'est die ! a-I-il balbutié.

— Madame Bécherel I me suis-je écrié.

— C'est cela I c'est le nom du mari... ElTe icil Ah! je saurai... 11 faut que je la voie! >

Il avait fait un mouvement pour sortir ; je l'ai retenu.

« C'est Impossible I ai-je dit; tout est désormais fini

wttre vous; une expUcatitm ne peut conduire It rien et

9M BODrERinS ITDif TIBILLARa

TOUS iroDbtenit tons deux. Laissez cette jeune fraime i. les devoirs et soyez aux vAtres. ■

n n'a point répondu, mais il s'est penché an balcon pour la re-voir. EÛe avait, heureusement, dispam.

Je lui ai fut quitter la fenêtre, je l'ai forcé & s'asseoir; j'ai voulu lui parler, mais il m'écoutait h peine ; son regard allait toujours vers la croisée voisine. D m'interromptit h chaque instant pour ré-péter :

«Elle ici I elle ici I »

Je lui ai enfin pris les denx mains, je l'ai retourné vers moi, et je l'ai forcé de m'entendre.

Après lui avoir dit tout ce que je sentais sur la nécessité de ne point revoir la jeune femme, de partir même pour qudque temps, j'ai voulu obtenir de lui une promesse ; il m'a interrompu :

< Du moins, est-elle heureuse T » a-t-il demandé avec émotion.

Je n'û point voulu exprimer un doute, et je ne pouvais mentir h. mes convicdons : j'ai évité de répondre.

« Il faut que je le sache, a-t-il repris ; je veux le savoir.»

Et comme j'essayais de nouvelles objections, il s'est levé brusquement, il m'a remercié de mes conseils avec une effusion troublée, et s'est échappé sans avoir rien promis,

... Voilà cinq jours que je n'ai point revu Armand. J'ai fait visite k mes voisins ; rien ne paraît changé chez eus. La jeune femme est toujours aussi triste, le mari aussi contraint. Je ne puis douter qu'il n'y ait entre eux un de ces murs de glace qui ne font que grandir avec le temps.

... Hier soir, je suis encore retourné chez monsieur et madame Bècherel. La femme avait pleuré; tes yeux du mari étaient plus creux et ses paroles plus brèves. Que s'est-il donc passé? Armand y serait-il pour quelque

Ll DERNIEBE ÉTAPE. 90»

choseT A tout prix, il faut que je le voie. J'écris, chez le pore Bouvier où il demeure, un billet dans lequel je la prie de venir.

... Terrible journée 1 enfin la voilà finie; tous sont par^ lis ; je suis seul, je puis me recueillir et me rappeler.

Vers le milieu du jour, Baptiste est venu m'annoncer que madame Bécherel était li et demandait à me parler. C'est la première fois qu'elle me rend seule visite. J'ai pressenti quelque chose d'extraordinaire. Je suis allé la reeevoir, et je l'ai fait entrer dans mon cabinet d'étude.

Elle était toute tremblante. Je l'ai rassurée de mon mieux, en lui disant le plaisir que j'aurais à lui être utile en quelque chose. Elle a voulu me remercier, mais les pleurs lui ont coupé la voix. Je l'ai laissée se décharger le cœur des larmes qui le gonflaient, puis je l'ai engagée à parler.

< C'est difficile, a-t-elle bégayé ; cependant il le faut... Oui, oui, je parlerai... »

Mais elle a encore fait une pause. J'dX voulu l'aider, ea lui demandant s'il ne s'agissait pas de quelqu'un de ecc connaissance... Elle a tressailli.

« Ah 1 vous savez déjà? s'est-elle écriée; eh bien, oui, ti s'agit de la personne...

~ De monsieur Armand Bouvier? >

Elle a beaucoup rougi et a fait un signe afSrmatif.

« Ainsi vous le savex ici? ù'je repris; ilvousarevue?

— Moi? oh! non, non, a-t-elle dit vivement; mais Vautre jour j'ai cru le reconnaître ici, à la fenêtre... Cependant je doutas encore... quand monsieur Bédierel m'a appris lui-même son arrivée.

— Votre mari? Il le connaissait?

— De nom seulement ; mais monsieur Armand a dUt réclamer ces jours-ci à la mairie je ne sais quels papiers

-M SOOVCNIBS D'DN VIBILLARU.

pour la soccesswn de sa marraine, cle sorte qne monsieur Bécberel l'a vu, et ce retour l'a troublé.

— Saurait-il doncT...

— Tout, moosieur.a-t-ejle interromps *mmeQt; avant de consentir à l'épouser, je devais tout loi dire... j'espérais que ma franchise lui aurait donné confiaoce... mais non : depuis qu'il sait monsieur Arataod arrivé, il n'a plus une heure de repos; ils'échappedflsoD bureau plusieurs fois par jour pour s'assura* que je ne suis point sortie, que pwsonne n'est Tenu; il m'interroge, i) me soupçonne. Cette défianceeBtUBCtortDreeti&e humiliation,

monsieur; je s'esque je ne pourrai la supporter patiemment, que je prendrai monsieur Béchard en haine... Oh I c'est mal I c'est mal I je le sais ; il faut le [daindre et le rassurer: 4^est pour cela que j'ai voulu vous voir. Vous connaissez monsieur Armand; il écoute vos consuls... Eli bieu, s'il a quelque pitié pour moi, suppliez-le de ue point chercher à me voir, de ne pas m'éerire; car... il m'a écrit, moBsieur... une Irrtre où. il me demandail un enlretif», ta me promettant que ca serait le seul, le dernier.

— Et vous avez réponduT ai-je demandé.

— Rien 1 s'est-elle écriée ; mais j'aurais dû déchirer la lettre, la brûler: je ne sais pourquoi... je l'ai gardée... et depuis bi^ je ne la retrouve plus : je tremble que monsieur Bécberel ne l'ait surprise. Ah I monsieur, au nom de tout ce que vous aimez, tirez-moi de cette angoisse. Monsieur Armand m'annonçait qu'il partirait après notre mb^Uea. Qu'il parle avant, tout de suite; je le lui de* mande comme une gr&ce, et je vous cojure de l'obtenii pour moi. »

Elle avait le visage couvert de pleurs, les mains jointes avec une expression de pri^e si fârveule, que je me sa»*

U DIRRIÊRB ATIPE. »1

tis tOQt attendri. J'^lais m'efforcer de la rassurer, qnand UD bruit de pas se ât ealcndre dans le corridor. J'avais oublié de défendre na porte, et madame Bécberel se leva, UH peu effrayée d'être ainsi surprise dans les larmes. A ce mooîMit, on frappa. Je loe levai pour empêciter d'entrer ; it était trop tard. La porto s'oDvrit vivemeat, et la jeune femme recula avec oa cri : c'était Armand luimême.

n avait reçD ma lettre, et accourait k mon appel. Averti par Baptiste que madame Bécherel était là, il avait voulu pn^ter de roccasion.

SCR LE DANSER DE JOUER HORS DBS TKAGEDIKS LE ROIE DB CDNnDENT. — mi MARI JALOCX. — PAIX AUX HOHHES DE

BONHK voiwnrÉ.

u referma vivement la port» derrière loi, et resta debout près du seuil : il était trëa-pUe et très-agité.

« J'allais voQs avertir que je ne pouvais vous recevoir dans ce moment, lui dis-je eai faisant un pas à sa rencontre.

— Pardon... monsieur Raymond... balbutiSr-t-U s^s OHr regarder la jeune femme, qui était retombée assise ; mais puisque le basard m'aeoaduitici... permettes-moi de rester... Je n'espérais plus cette entrevue... DieH me l'accorde... Ne m'enlevea pas cette dernière constdation.»

£t, sans étendre ma réponse, il s'approcha de madame Bécherel, et ajouta avec un peu d'amertume :

« J'fliyto fue-nudaine aa refusera paa de B'Aeouter

»1 SOOVENtRS D'UN TIBILLABD.

dans de pareilles conditions... la présence demonsienr Raymond doit la rassurer... elle lui est garant que je ne dirai rien qu'elle ne puisse entendre.

— Et qu'espérez-vousft d'une pareille explication T rfr pUquai-je ; madame vous conjure de la lui épargner.

— Non! interrompit le jeune homme avec exaltation; je veux savoir au moins comment j'ai pu mériter l'abandon ; pourquoi, malgré tant de promesses, les lettres écrites dès le commencement de mon voyage sont demeurées sans réponse.

— Vos lettres! répliqua madame Bédierel, en avez- Vous donc écrit?

— Ne les auriez-vous point reçues? *demanda-t-il vivement.

— Aucune, dit-elle; et après vous en avoir adressé deux, j'ai dû cesser, ignorant votre résidence. »

Armand porta les deux mains à son front.

— Ah ! je commence à comprendre, s'écria-t-il ; votre oncle, — que Dieu le punisse ! — votre oncle aura intercepté cette correspondance. Voilà donc pourquoi il l'avait si facilement autorisée ! Il était sûr d'avance qu'elle ne pourrait contrarier ses projets... »

Je me souvins dans ce moment de l'épisode de la lettre dont l'avare avait si malencontreusement payé le port; je rappelai la date et les circonstances : tous les doutes d'Armand et de la jeune femme furent éclaircis; ils se regardèrent, et l'un poussa une exclamation de colère, l'autre un soupir de douleur.

« Ainsi c'est la vérité, reprit le jeune homme dont l'œil s'était enflammé, on nous a trompés tous deux ! Vous avez pu croire que je vous oubliais, comme je croyais être oublié moi-même. »

Et, après un court silence, il ajouta vivement:

< Mais je l'ai été pourtant, car, au bout de quelques mois, vous avez consenti à devenir la femme d'un autre.

— Ab I si vous saviez comment ! reprit-elle avec accablement. Après tout, pourquoi ne le dirais-je point? rieu n'a été caché. Je me croyais oubliée ; on assurait que vous aviez trouvé en Italie quelqu'un plus digne de vous; ■ un répandait le bruit d'un riche mariage...

— Et c'est alors par dépit que vous avez accepté vous* aiême celui qui s'offrait?

— Non, non, j'ai refusé longtemps; j'aurais refusé tou- Jourssi la maladie de ma mère ne m'avait obligéeàcéder.

— Que voulez-vous dire?

— Ne le comprenez-vous donc pas? s'est écriée la jeune femme en sanglotant. Eh bien, mon oncle a déclaré que tant que je résisterais tout serait refusé & la mourante. Il fallût acheter par mon obéissance les derniers secours : j'ai cédé... ma mère est morte... et ses funérailles ont été mon cadeau de noces. >

Elle n'a pu en dire davantage. Armand, éperdu, poussait des exclamations indignées. Mais tout à coup il s'est approchédeL..., il lui a pris les mains, et il est tombé à genoux devant elle, en lui demandant pardon de l'avoir accusée.

J'allais m'entremettre, quand un bruit de voix a retenti dans la pièce voisine. J'ai distingué celle de monsieur Baptiste, qui semblait moins calme que d'habitude; puis une autre, qui s'élevait furieuse. En l'entendant, madame Béeherel, effrayée, a murmuré :

« Mon mari I >

C'était lui, en effet, qui voulait passer malgré Baptiste.

* J'ai vu le jeune homme entrer! criait-il. Ils sont ici tous deux, j'en suis sûr. Ah ! si je les trouve, malheur à eux ! »

son s'ODVEitms ireN vieillard.

On entendait sa canne ferrée frapper avec rage les dalles (le la salle à manger. Armand s'est redressé, et la jeune femme a couru vers moi en me demandant protection. Les voix approchaient. J'ai eu peur d'un premier acte de T^lolence que je n'aurais pu prévenir. Il n'y avait pas un moment à perdre. J'ai poussé .\rmBnd dans une chambre et madame Bédierri dans le petit salon. Comme ■ ^'achevais, la porte s'est ouverte d'un brusque mouvement, et le recenseur a paru sur le seuil les traits bouleversés. Je me suis avancé vers lui :

< Est-ce vous, mon voisin, qui faites tout ce bruit? al-je demandé tranquillement. »

Mais il avait fait le calme » n'importe d'en r^erd eOaré, et il s'est écrié ;

« Il y avait ici quelqu'un tout à l'heure ; j'ai raté ce qu'on parlait. Ne cherchez pas à le nier.

— Et pourquoi n'êtes-vous-je, monsieur? > ai-je répondu sérieusement.

Il a tressailli.

< Ainsi vous avouez... Celaient eux. Où sont-ils? Répondez sur-le-champ. »

Je me suis efforcé de sourire.

« Pardon, nous jouons ici deux rôles que je ne puis accepter, lui ai-je dit : on croirait un juge qui interroge un coupable.

Veillez vous remettre, monsieur, et vous rappeler que vous êtes chez un voinn qui ne vouldndt rien faire dont vous pussiez vous plaindre. *

En parlant ainsi, je roulais vers lui nn fauteuil. Il a paru un peu saisi; le rouge et la p&leur se sont succédé à deux reprises sur son visage ; il -J avait évidemment lutte entre son respect et sa colère ; celle-ci a paru l'emporter un instant.

■< Je demande une réponse 1 s'est-il écrié en frappant le

LA DERNIERE ETAPE. m

paniuet du pied. Une femme était ici il y a un iitstutt... et elle n'était point seule... En voilà la preuve. >

Il montrsût le chapeau d'Armand pesé sur mon bureau, ^, remarquaDt le geste de contrariété que je n'avais pi netenir :

< Vous êtes pris I a-MI ajouté bititalmient. Allons, il est inutile de tes cacher davantage. Qu'on me les montre, ou je chercherai moi-fflâme. »

Il avait fait un pas vers la porte du petit salon. J'ai voulu l'arrêter, mais il ne se connaissût plus ; il m'a repoussé avec une malédiction furieuse et m'a fait chanceler. Baptiste, qui était resté, a poussé un cri d'indignation, en étendant les deux bras pour prévenir ma cfaute. LerecHiseur s'est arrêté, honteux de sa violence.

* n était inutile de prouver que vous aviee plus de force qu'un vieillard, lui ai-;e dit, et peut être a'dMim- Tous pas dû oublier que vous étiez diez lui.

— Pardon, a-t4I balbutié, hésitant encore entre l'emportement et la honte ; mais vous voyez bien que je nesuis plus m^tre de

moi-même... Ahl monsieur... vousne^ - 'veepasl... >

Sa voix commençait à flédiir, comme si l'attendrisse ment le gagout.

« Vous TOUS trompez, lui ai-îe dit avec intérêt; je sais que celle qui porte voti« nom e^érût en porter un an- 'be ; mais je sais aussi qu'elle tous en a loyaiemMit averti; ^'elte a refusé l'entrevue demandée par otonùeur .^ - ■moA Bouvier ; qu'elle venait me supplier d'obtenir qu'k parOt sans essayer de nouveiles sollicitatioiis et en b laissant tout entière à ses devoirs.

— EstcevraiT s'est écrié monsieur Béchereltrèfrémn.

— Je R^B enfla, ^-js «joirté, qaVHe souffre de vos -COup-çòDS, qu'elle i^nt tds violenceB, et qu'i défaut éi

«a SOUVENIRS D'OK VIEILLARD.

générosité elle aurait droit d'attendre de vous au moins de la compassion. Vous voyez que je s^s tout.

— Non, abégayé îe recaiseur dont la colère était épuisée et qui s'est laissé tomber sur un fauteuil, non, moa^ sieur, vous ne savez pas tout, car elle n'a pu vous dire ce qu'elle ignore elle-même... c'est queje l'ai toujours aimée sans rien dire, mol. Je l'avais connue tout enfant, quand j'habitais près de sa mère; mais, aussi pauvre qu'elle, je ne pouvais songera me marier. Je suis parti pour tenter la fortune ; je suis entré à la mairie garçon de bureau d'abord, puis je suis devenu expéditionnaire, rédacteur, chef de service. Il m'avait fallu douze ans pour cela, monsieur 1 Dans l'intervalle, j'avais revu la jeune fille de loin en loin, mais toujours sans rien dire... Ed&d, quand j'ai cru queje pouvais

lui offrir de partager avec moi, j'ai parlé. Mais... j'arrivais trop tard, elle en aimait un autre.

— Et pourtant vous avez persisté?

— Parce que cet autre l'avait oubliée.

— Qui vous l'a dit?

— Son oncle, monsieur... et elle-même. Je ne pouvais le savoir autrement. J'aurais dû comprendre que la trahison du préféré ne me rendrait point plus aimable ; que ce que je pouvais donner n'empêcherait pas de regrette! ce qu'on avait perdu ; mais je la voyais si rudement traitée par cet oncle qui lui reprochait sa soif et sa faim I j'ai pensé que ma protection serait au moins plus douce; «Ile-même l'a cru, car, après une explication, noue nous sommes entendus. Je pensais enfin tenir le bonheur. Malheureux fou que j'étais 1 nous venions de nous perdre tous deux.

— Comment?

— Oui, monsieur, nous perdre, car rien de ce que f espérais n'est arrive. Je bi'étais dit qu'une fois & moi,'

LA DERNIÈRE ÉTAPE. ' 317

L... teprendraitd'unpeu d'amitié; qu'elle oublierait ses idées d'autrefois. J'avais tort; elle n'a rien oublié. Dans les commencements, pour lui plaire j'essayais d'être gai, amical. Peine inutile, moDSieur I elle restait toujours aussi triste : autant eût valu essayer de rendre la vie à une morte. Alors, moi, ma patience s'est-lassée, c'est vrai ; je me suis plaint trop vivement peut-être ; elle n'a pas compris que ma colère, c'était encore de l'amitié ; elle s'est effarouchée. D'abord je ne lui étais qu'indifférent; de ce mo-

ment, elle a eu peur. Ah I monsieur, vous ne savez pas ce que c'est que de ne pouvoir parler sans faire tressaillir, de voir toujours des yeux humides, de sentir qu'on n'a de pouvoir sur une femme que pour la rendre malheureuse. Moi, cela m'dtB la raison. Voyez-vous, je voudrais tour à tour la battre ou la prier à genoux... Et rien, rien n'y a fait 1... elle est restée enfermée dans son cœur avec son souvenir. J'avais beau frapper à la porte, elle n'entendait pas.. -Alors j'en'ai plus eu qu'une ressource; je me suis fait muet, aveugle et sourd ; je n'ai voulu parler qu'il mon travail; je me suis grisé de chiffres, comme certains malheureux d'eau-de-vie, pour m'étourdir... toujours inutilement, monsieur l'épine m'est restée dans le cœur

— Et vous n'avez point tenté de vous faire comprendre de celle que vous aimez tant? me suis-je écrié, sincèrement touché de son accent. Pourquoi ne lui avoir point parlé comme vous me parlez là?

— Impossible, monsieur a-t-il répondu; elle a trop de puissance sur moi : un seul regard qui me semble triste, un mouvement des lèvres où je crois voir une expression de froideur, suffisent pour m'irriter ou me faire perdre courage... Et puis, voyez-vous, j'ai peur de me laisser aller à lui dire certaines choses que j'aurais pu lui

avouer si elle m'avait pris h gré, mais qui à cette heure lui sembleraient des reproches. >

Je l'ai regardé d'un air qui lui a prouvé que je ne comprenais pas.

— Eh bien, ouïl a-t-il repûs avec agitation, je j>eux lui dire maintenant que si je ne l'avais pas retirée des mains de son onck,

il l'aurait mariée de force h ce vieux voisin qui la demandait... que j'ai dû Tacbeter de ce misérable... payer tout ce qu'il avait dépen- sé pour sa mère; tout, jusqu'à la pierre qu'on taille maintenant pour sa tombe I

— Quoil c'est vousî me suis-je écrié.

— Ne le dites pas, monsêiv, a-t-il repris viveaient; il ne faut pas que L... le saches elle aurait regret de m'&rvoir cette obligation. »

là nous avons été interrompu par un cri ^ la porte du petit sa- lon s'est ouverte, et la jeune femme s'est élaacée vers monsieur BëcbBrel, dont elle a saisi Les buûiBt qu'elle a baisées.

< Non ! s'est-die écriée avec un flot de larmes, non,, je ne serai pas iugrateàcepointl Abl j'attoutenteadu... Je comprends tout maintenant... J'avais tort, j'avais tarU Ue pardonnerez-vous, Henri? >

Le recenseur a fait un mouvement.

< Elle m'a appelé Henri I a-t-il dit pâle de joie et la lèvre fré- missante... Répète encore, répète 1

— Oui,. Henri, oui, je tâcherai de derenii cb que je dois être. >

n l'a enveloppée de ses bras«vac on accent de ^ie, Ta baisée à plusieurs reprises sur Les cheveux ; puis, se tournant vers moi, îl s'est excusé.

Je lui ai pris la main en le félicitant; j'ai fait des laur imis pour l'avenir de cette union qui ne commençait vé-

LA DBRWIER-E BTAP« . 11»

ritablement que ié cette heure, et je les ai recoDduits tous deux jusqu'à la porte d'entrée.

Lorsque je suis revenir Arauod était au milieu de mon cabinet, très-p&le, mais bien résolu.

(Monsieur Raymond n'a point do commissions pour l'Alle-magne? mVt-il demandé; je parsdemain.

« Va, lui ai-je dit, cher enfant, en le serrant dans mes bras, va, jetebénis;.qaeDiente-coiisoleF

Ici s'arrête le mairascrtt des Sbnmmrsttmt TKtffsrrrf, interrompu par la mort si prématurée et si regrettriile ê» M. Emile Souvestre. Les pages ipii suireirt sont de H. Eugène Lesbazeilles, son gendre, qui, m nous !« envoyant, y a joiat ces lignes :

« Quelque téméraireiB qu'il me partt faeaccepter cette » tâche, on m'en a fait tm devoir tstytâ-éaaipfé et le ren- » pHr. Mes relations arec H. Soureatre, erksI étroites • que la parent* la plos proche et TiSKtàaa la plos pro- » fonde pouvaient les rendre, m'ont mis k même âe bi» » connaître ses croyances, ses senti-raents, son âne-tout

> entière. Je me suis appBqrré, dans-ce tcsvail,&évD- 3 qner devant moi sa pensée et frm*y Mdfermer te plus

> fidèlement possible. Quant i, la forme, 11 n ssas dire s que je n'ai pas eu la prétention, ni inérae riation, » d'imiter celle de H. Socwstre. Cest ce sestlmoit de

> mon insuffisance qat m'effiraye es laiswitt publier ces » pages et trouble pourmoilejdnsîrdem'êtFeacqtHtfâ

> d'un devoir filial. >

(Mto * tmMmt.)

SOUVENIRS O'OH VIBILLAROK

H. tlini i. SON COUPTOTR.

félicité a obtenu le crédit de marchandises que j'avab sollicité poar elle. Ce matin, quand je suis allé la voir, j'ai été accueilli par une avalanche de renserclments. En vain j'ù voulu lui persuader qu'elle devait attribuer le succès de sa demande, non pas à ma protection, mais seulementà sa probité, à sa bonne renommée; que d'ailleurs elle avait conclu une affaire commerciale, nullement reçu une faveur : elle n'a pu résister au besoin de rendre gr&ces à quelqu'un, et le torrent d'éloges, forcé enOn de se détourner de moi, s'est reporté tout entier sur monsieur Dutilleul. Pourquoi me serais-je obstiné h la détromper T La reconnaissance réchauffe et réjouit le cœur; elle est plus douce encore à celui qui l'éprouve qu'à celui ijui en est l'objet.

Tout en continuant à parler avec une volubilité que je ne lui avais jamais connue, Félicité avait repris son travail interrompu, et rangeait dans sa boutique les denrées Douvellement arrivées. Un bibliophile n'eût pas mis plus de sollicitude et d'amour à classer ses livres précieux, qu'elle n'en dépensait k disposer les paquets de café, les - bocalx de girofle ou de cannelle. Ses instincts de ménagère, dont autrefois mes papiers avaient été si souvent victimes, avaient profité de cette circonstance pour se donner pleine satisfaction, et elle avait entrepris, dans l'ialérêt de l'ordre et de la symétrie, un bouleversement général. Aucun objet ne put échapper & son parti pris de

LÀ DERNIÈRE ÉTAPE. UI

réforme, bien que la plupart, après un examen minutieux et des essais réitérés, dussent reprendre la place dont on les avait dépossédés. Plus d'une fois je fus consulté sur l'effet plus ou moins harmonieux de telle ou telle combinaison, et je dus donner mon avis avec le même sérieux que s'il se fût agi des plus graves intérêts. < Derrière les carreaux brillants de la porte, on suspendit les images coloriées et les jouets d'enfants; l'armoire vitrée fut réservée aux écheveaux et aux rubans qui y étalèrent leurs couleurs habilement nuancées ; les tablettes se couvrirent de flacons, ici rangés en colonnades, là entassés ? en pyramides jusqu'au plafond. Quand le classement fut terminé, Félicité jeta sur l'ensemble de son œuvre un coup d'œil d'orgueilleuse satisfaction ; et le fait est que la petite boutique avait un air singulièrement coquet et joyeux, avec ses comptoirs récemment repeints et vernis, ses balances aussi brillantes que l'or, et ses casiers alignant leurs étiquettes en longues files d'une irréprochable ^régularité.

En ce moment René survint: il ne lassait guère s'écouler de jours sans trouver le moyen de s'échapper jusqu'à la maison du faubourg, ne fût-il que frapper sur les carreaux en courant ou passer sa figure joviale par la porte entr'ouverte. A peine fut-il entré, qu'une surprise émerveillée se peignit sur ses traits : ses regards se portaient alternativement sur les belles choses qui l'environnaient et sur celle qui lui paraissait les avoir évoquées comme par une baguette magique. Il était évident que son admiration toujours croissante était sur le point de faire explosion, et qu'il allait se jeter au cou de Félicité ; mais ma présence comprima tout à coup ce premier mouvement, et une réflexion subite put l'arrêter de le contenir. Il se dit, sans doute, qu'après tout, c'était le ménage

an EODTBfHllf D'BK TfKILLARD.

li taabUe, die Ataît n femme; qtt'oa mîmi àetooteMai rie-beaMs, Il état dttz lai^tt. TMÉrvnt le moiaief aa lûnatide n fortane, UjeAngeft tnovDiUeMMat «as to «■niptoir, monto-ffaMiB — t htsmotequ l'âenit mideun-chi-ndl, al l'asait àtiM te lifaail -de «ir.oH il h carra et demeun âloifliemiAiH >aM w^tgièiei .pbH

ADtrrin, j'aoanwariâe oetlniiiUedfaace,.qd'iBi nrtsi médîtoi«»)tffk.aBrtiaBler, etiâaDii;meQ som» k dédain israit'fIB-plaK.de'paiitiiB&iB.^eli.llitgré la lMBBe»pini«B qwj'uaia'de asoiiaiiuitaalisrae, je», 'étais, e«Ttemi,'S«»Ade qu'à la' foiBc; je: n'-étais touché ^e dn 'teidiear éMgaot; je eonfvndais tes^Htits wre-ciei '■biete Tolgairetigiii tog lartciiroat, -ti je Its «meloigHb sans asamm dans la. ntme iadifCtance, tniip soOTrott ^aas te ntoenépris. AfC«Rd)Bad'iii}QStioe3«ti.9ii^et privaliosB ces prèjngég ne aradannEnentl àojonFd'fan iHen des barritms sont toDibées ^teurnwi, et je troiurei gUner sur un plus vaste champ. La joie des raffiné^n^eat pias sente à me frappRiAik me sàdoire. àia mi-bendes fÛDS de «ocre de te panvre aaarcfaaiMte, je-disoSMift je rscneilte des BeaUoM/ts, desiéaatims cteel imoa tow fait son pio&t. Je ve me faMBe pioe à: mêb ivaaieoer'dan tes allies ratis-séfls dss \$eacs : j'«»»ploEe mbsbi jm veMeE taises et je n'y fais çaft mains an^ièe noiiKMt ;; ia Bam -dn fossé a. des owalenTB soMes, des adaurg sainea, quuc OM dtarmeal ^aa uMtKiquellcfi-jBBSBtfee'flas^CB, iss parfiums .[dus dtUeaïs des ^otts de sene. Etes «itee temps que je lesaeiB (phis de «^mpathiB, j'en ûispiiee aussi davanta^. Quand j^itenduconfitteiDfiiiMaiBniBà itené et à sa fesnM, ils otf .M dea tenMB'daas Ite ^bob.

Je m'apeiçoisqueje viatB:àe faire mcnékigc; mràje prate&te i^lo'ect te ncilteBae saâi^ifue j'ai «ml'BiteiitiMi

de iMei. D'ailleurs c'a -été de loat temps le prirflégedes viffl-
Uards de pouvoir parler d'eux-mdiBes avec ((«Miqa» bien-
veillance, sas s'atiirer ta*f de bl&ine. Nestor, Aaas l'Iliade,
n'ouvre guère la bovcbe que pour se féHctterde ses vertus, et Eo-
nèra, m lieu de l'aocueer d'oitreciiiH daooeou debavudagc^lnra-
requeliesparateBCOtiieittâe ses lèvres plus douces que le miel.

ISOLEUEKT FORCÉ.

9 doâf.— Fatigué déjà de la visite que j'avais faite hier à FéKci-
tè, mais encouragé par la fratcheur de l'air, j'ai Toulu ce matin al-
ler surprendre Roger chez lui : à peina parvenu au premier tiers
du trajet, j'ai été obligé de retourner sur mes pas et je n'ai pu re-
joindre ma demeure qu'après m'être arrêté plusieurs fois en che-
min. Il y avait déjà quelque temps que j'éprouvais une extrême
lassitude h. \a suite de chacune de mes sorties, mais je m'obs-
tioais à ne Fattribuer qu'à la mauvaise disposition du moment Il
m'a fallu enfin reconnaUreque mes forces s'épuisent, que bientôt
la promenade va me devenir impossible. Au premier abord, je
dois le dire, la pensée d'une séquestration indéfinie, la perspec-
tive de rester confiné à peipétuité dans ma chambre, m'a vive-
ment attristé. Je me suis mis à songer avec émotion, avec regret,
à cette jdace plantée d'arbres où chaque jour mon banc préféré
m'attendait. Il m'asemblé que la vue de ces lieux accoutumés, ces
causeries, non pas affectueuses ai très-aUachsulra.

311 SOUVENIRS D*DN VIEILLARa

nais aisées et ramilières, avec ces compagnODS d'âge el de loi-
sir, qui du malin au soir forment sous le même tilleul un groupe
inamovible incessamment renouvelé, il m'a semblé que lotit cela
était indispensable à ma vie, el •je n'ai pu m'empêcher d'accnser

amèrement la vieillesse qui allait me réduire au vide de l'isolement et de l'a-

Eh bien I je n'ù jamais passé d'heures plus agréables, plus remplies que celles qui viennent de s'écouler. A peine étais-je depuis quelques moments immobile dans mon fauteuil (« il qu'il s'est fait peu à peu comme une lueur dans mon esprit assombri ; mon âme, un instant abattue, s'est progressivement relevée par une force intérieure et spontanée. Je me suis mis à considérer les objets qui m'environnent et avec lesquels je vais vivre désormais dans une intimité presque exclusive, d'un oeil plus attentif, plus bienveillant, et sous mon regard tout s'est revêtu d'un aspect nouveau, d'un charme jusqu'alors inaperçu. Le rayon de soleil qui pénétrait dans ma chambre par la fenêtre entr'ouverte et rayait le tapis d'une bande dorée, m'a paru d'un éclat, d'une gaieté que je ne lui avais jamais trouvés. Il y a sur mon bureau un pot de réséda auquel, ces Jours passés, avant de sortir ou au retour, je donnais à peine un regard indifférent : j'ai pris un singulier plaisir à l'examiner; j'ai ressenti de l'admiration, presque de la reconnaissance pour cette petite fleur terne qui dardait autour de moi ses arômes parfumés avec une si généreuse prodigalité, avec une si infatigable véhémence.

Alors j'ai reconnu que c'est faute de clairvoyance et de bonne volonté que nous ne jouissions pas davantage de tant d'éléments précieux répandus autour de nous. Si nous songions à relever ces parcelles éparses, comme le

LA DERNIÈRE ÉTAPE. 1»

diamantaire sa poussière de diamant, i. faire le compte de tous ces biens qui enrichissent notre pauvreté native, nous trouve-

rions en ai)ondaDce des sujets de nous réjouir et d'aimer. L'inattention, l'indifférence, l'apathie, se partagent la domination de notre esprit; comme ils n'ont pas la corpiIeQce des vices actifs, ces défauts échappent à la vigilance de notre morale, et iU exercent sourdement leur influence pernicieuse. Ce sont des ennemis sur lesquels désormais j'aurai l'œil et que je saurai vaincre, maintenant que mon &ge, dépouillé des ressources extérieures, me laisse plus exposé à leurs sohtiles attaques.

Hais ce sont surtout mes livres qui me sont tout k coup devenus chers; eux qui tout à l'heure n'étaient pour moi que des volumes, que des reliures, presque des meubles, voilà qu'ils se sont en quelque sorte animés; l'esprit déposé dans leurs feuillets s'en est dégagé et est venu au-devant du mien; j'ai trouvé en eux des interlocuteurs qui m'ont communiqué leurs pensées, des amis qui se sont emparés de moi et m'ont introduit dans leur vie. Incomparable compagnie toujours prête k m'admettre, Inépuisable intimité qui ne me manquera jamais, qui n'attend que mon «uementement pour m'accueillir et me charmer t

Avec Platon, me voici transporté à Athènes, h t'ombre d'un portique de marbre soutenu par d'élégantes colonnes auxquelles le soleil de la Grèce a donné le poli et la teinte ambrée de l'ivoire, au milieu de ces inimitables entretiens où Socrate, par la grâce de sa parole, s'efforce de gagner ses disciples k sa sublime et souriante sagesse. J'assiste à l'un de ces banquets où le grave philosophe ne dédaigne pas de s'asseoir au milieu d'une jeunesse légère, sachant bien que l'attrait de son éloquence ne tardera pas à faire oublier les coupes; je vois Alcibiade

SM SOOTRIIIS VCH TTBI CIAR».

hn-mfinie, qiri tout k rhenre ttaU «ntié le -amrïre A rinmie »r
les lërree, la lèle eaummée ito vietettes, prêter peu à pen ne oicSe
plss docile, f ^bord séftnit, pflia snbJDgvè: il écoute en «kooe; la
conhnios et bienUtt le respect m petgoeat snr em risage éeneu
Bérienx, des iàrtæet d^entheBsiasne briSent danG ss yeax, et, se
'dâpetHHaot-âe m ooeromn, il la pesé sor le frrat <tu maître,
(tB'il déelave imptfé âe& dieos.

PiHe Vtr^tte s^wRpire de moi et m'«irtrtiM h. trams Mfl ma-
giqtMS payBsgee ; j'mre arec lai snrla^vêfe diserfe 4A la «oroieille
se pronAne solitaire et gnrt sons va tJA cbargé de onées ora-
gettses ; je péiiëtoe dans l'airtique Ibrét dé iee eMaes estratacéB
entusest lenis «ndms '^Kûsaes: je seiis dans l'air ebsear l'edem
hmiMe et Srae ^les marais ; j'entoads relenKr sons 4es âOum de-
Terdme le cri perçant 4a aiaetmi aaitvages. Vus 'bientôt des soian
plm riules n» scAioilwt «t n'atlireat ; 4e vastes ■«ampères s'étri-
cat anx TSTetn léemdasts da afAêR , iâ f laines jainrissaDtes ofa
les hantffi-moissesseiKhiteHt son la brise , là Terteæ proHiee «A
peisseat les troBpeaux le isiig du SeuTe ceotant à pteim bords ;
les saolesAn ptit -fenUtafe, lesboisaons, tontion^s delems b^es-
parpa- ' rines, séparent les vergers où chaote l'éaiondenr', les
sb^BcB vibrent daiBTazur'deTarr;oB«Dtmd, mêlé aux mugisse-
ments des bœufs, le t^anetis des ebidnes et^es fret» dans
retable.

Des solitudes de la at&SK, nntanpie me remhiedans les rangs
de riuimaDilé; je passe ea reme, guidé par hù, les héros qu'il a
ntsseinblés cofnsiedsss va glorieux Pso- -fiiéon, alliBDt de l'un à
Itoebv, monts empressé dem'ar- ■rtler auprès de ces illustres
conquérants dont l'ambition •et Porgwîl ont fait preeqve toete la

grandenr, aiais benletis de m'attaefaer i. ces simi^es citoyens qui
, dans im

rang obscur, incertaine de leur gloire à venir, ont dévoiié leur vie et leur mort au salut de la patrie, au triomphe de l'honneur. Taime h suivre pas à pas, dans le sUlon famant, l'bumble cbarrue où des mains, naguère victorieuses, ne dédaignent pas de se, fatiguer ; je m'assieds à ce foyer domestique, fermé comme un saoc-tuaire au tumulte du dehors, réservé aux dieux et à.Ia famille, où l'épouse romaine abrite ses vertus, où l'enfant grandit entre la tendresse et la discipline, où l'énergie des âmes s'entretient dans le trav^ et l'austérité : insipides banalités dassiques pour ceux qui n'écotent qu'avec l'oreille, qui dans les mots n'entendant que des sons , s'irritent d'une monotonie importune ; mais in-épuisables sujets de mAditation, étemels objets d'admiration et de respect pour ceux qui comprennent avec l'&me, qui dans les personnages de l'histoire reconnaissent des hommes, chérissent des frères.

Tout change : sEùnt Augustin et l'Imitation me transportent dans un monde mtsmau ; le soleil d'Atbènes et de Rome s'éclipse ; une lumière mystique, plus éclatante et plus douce à la fois, se répand sur la terre; lePartbénon et le Capitole s'enfoncent dans la brume et cèdeat le ciel aux Sèchesdes monastères, aux tours des-catbédraleg. Taime à me réfugier, loin des cliamps de bataille, lom du bruit des lances et des épées , sous les voûtes de cas re-traites paisibles, à écouter ces aveux désolés, ces gémissements de la conscience humaine tout à coup sortie^ son antique sommeil, et en même temps ces chants su^ blîmes, CCS hymnes éclatants qui célèbrent une espérance et une joie jusqu'alors incon-nues sous les cieux.

Merveilleuse puissance de la pensée 1 Du fond de ma chambre, du fauteuil où je suis assis, je puis parcourir les espaces immenses du passé. Je vois se bâff les viUsf^

aS\$ SODVBRIRS D'un TIBILLARO.

les empires naître et s'accroître, les races cheminersnr la terre, s'établir, se pollcer, toute cette ondulation de l'bumaaité cherchant son niveau sur le globe qui lui a été donné. Fatigué de ces grandes vues, je me repose sous 1» tente du patriarche ou sous le chêne de saint Jx>uis ; de la tribune de Cicéroa je passe à la chaire de Bossuet. Les distances ne sont rien pour moi ; je les franchis d'un bond instantanéi'celles de l'étendue comme celles du temps; de l'orient j'accours à l'occident, des premiers jours du monde je me transporte h l'heure qui vient de sonner ; oit un spectacle attrayant m'appelle, j'y suis ; où une belle action , où un noble entretien m'invite, m'y voici. Magal-> figue domaine du souvenir I Vaste envergure, inéputsable agilité de la pensée I... Je ne suis plus inquiet de ma solitude et de mou loisir I

8 septembre. — Il me semble qu'il s'est écoulé des mois, ou plutôt d'incalculables espaces de temps, depuis que j'ai écrit les dernières lignes de ce journal. Et pourtant je trouve, en consultant la date, qu'U y a trois semaines à peine que je suis tombé malade : tant l'immobilité dans le repos du lit, l'uniformité du jour et de la nuit, le vide des heures, la rupture complète des habitudes, changent notre notion ordinaire de la durée et nous rendent incapables d'évaluer le temps!..., On me permet aujourd'hui pour la première fois de rester levé, de faire quelques tours dans ma chambre ; on me remet, sur mes instances, les rênes en main, comme à uû cavalier désar-

LA DERMÈRE ÉTAPE. la»

{onné, mais fier et impatient de retrouver sa monture:j'ai b&te de me reconn^tre, de reprendre la mesure des choses, de rentrer en possession de moi-même.

Je ne puis me rappeler comment a eu lieu la chute h la suite de laquelle je me suis trouvé couché dans mon lit , au milieu des Qoles , dans l'air tiède e^ la demi-obscurité d'une chambre de malade. On m'assure qu'un faux pas en a été ia seule cause ; mais on met tant d'insistance à me le répâter, on paraît tant tenir à m'en voir convaincu, que je ne puis m'empêcher de me dêQer de cette explication, et qu'une autre, beaucoup plus probable, se présente obstinément et s'impose à mon esprit. Je soupçonne que j'ai été surpris , non par un accident fortuit et extérieur, mais par quelque atteinte subite d'un mal interne. Plusieurs indices, qu'il m'est décidément impossible de traiter d'imaginaires, ma \ue tout d'un coup atfaiblie, un état d'étourdissement et de pesanteur presque continuë, l'insurmontable langueur avec laquelle mes membres obéissent à ma volonté, concourent à afi'er-mir en moi cette idée et m'annoncent peut-être des retours, plus ou moins procbaJQs, du même mal.

C'est ce dernier point de vue, c'est cette considération de l'avenir qui, œs jours derniers, a le plus menacé mon repos ; ma pensée y revenait sans cesse dans cet état particulier aux malades, et qui n'est ni le sommeil ni la veille complète ; mon imagination s'épuî&ait à enfanter de tristes images. Devenu plus maître de moi, j'ai réussi peu à peu à me retenir sur celte pent«, k ressaisir enSa ma liberté. Je me suis attaché toute ma Tle à me garder de la crédulité, enfantine amulette à. l'usage des faibles : je dois maintenant m'appliquer à me garder de la défiance, ' qui neserait

pas une moindre superstition ni une moindre marque de faiblesse. Rien n'est plus pernicieux, surtout

3M SOoVENIRS D'CN VIEILLAntt

& r&ge où je suis, que celfô disposilion à évoquer les monaces, peut-être tinlastiques, de l'avenir, à toujours exagérer d'avance les torts de la nature envers nous, et à lui prêter des rigueurs qu'en réaltà nous nous inOigeons nodfi-mêmes.

Quant au présent, a-t-ïl rien qui doive n»e surprendre^ Lorsque aucun âge n'est exempt de maladies, pouvais-je compter snr une vieillesse complètement épargnée T Màs ce n'est pas h la réflexion, ce n'est pas an triomphe de la raison que je dois d'accepter la situation qui m'est faite ; comme j'écris ceci, non pour le public, mais pour moimême et pour les miens , qui ne me soupçonneront pas d'adopter un optimisme de commande et de vouloir soutenir une thèse, je n'hésite pas à dire ouvertement que c'est ma situation elle-mSme qui se fait accepter de moi, et que si je donnais ma résignation ponr an effort de stoïcisme^ j'usurperais une gloire à laquelle je n'ai micnn droit.

Je trouve , en effet, que l'on a calomnié la maladie. A moins qu'elle ne soit accompagnée de souffrances vires et permanentes, ce qui est rare, elle n'a rien de si redoutable. C'est de leurs tourments d'esprit que souffrent surtoutla plupart des malades ; au lieu d'accepter ce qu'ils ne peuvent éviter, ils s'indignent, ils se révoltent ; plutdt quede recevoir de bonne grâce l'hôte auquel ile ne peuvent ^rmer leur porte, ils aiment mieux se venger de sa présence en lui faisant mauvaise mine, en l'accablant de récriminations. Il me semble , quant i. moi , qu'il peut y avoir de la paix d«ns la maladie. Je ne rougis pas décéder à une indiscutable né-

cessité, de subir sans résistance Hue force supérieure et incon-
nue. Je mehiisse ailler, je m'abandonne, et je ne suis pas sans
goûter an certain rep06 d'esprit au sein de cette fotigue corpo-
relle. Je secs ma

irHiiMiiMili^ litsaliimeot dégagée , ma oonsrâeBCe fwt~ f al-
ternent libre, et, toutes bs fois que ma CQDSciHU» s'est (^argée
d^astonn pods, j'sYMieqHejeresftiei.r>Bsev(|ue je jMûs paiBàii-
leiBMit 4u 'MBlim«t 4e nso être.

Je Bais liieB laiD deTONloir'âéiBsreria,sasté; ■ aJtje tan pc-
Miolton powlant datee qa'ril& ne mérite putow
iMèhewpMapeax^^nt oontOHM itoâiBpndîs«r omx <|BÎ M MDt
pdMés. Q^skra qu'atte ii^iMe deBàewin «BxqHdls il«6t
dtffiefe&iBM oaisâcBwèâiiG^ dteségeir uB&liMÎte?
Peaà^BBâaertiioitaiMrtiweMBta, été tnttw. qui o9 8B tenHBOit
fu tooinHs par la fûMire ; eb je ■• UH, p«ir«A part, «M^eFilM
asaUnl'iine oes déSiitalà,i|at s'a^g^tant (les renorâB. Seeaifs pnt
sa laea fêitat, wtH l'As» art ai<cs.teBD malrte.

D y & d'aoMtaa euBpeitttiiBH, pin jnntnBB etiaw teitftUM]iB-
Brlintl«ttMéa,itttMiiéa»4tenaite^. C^eat

die eenqaicM foaraM» de«Mis «Atte. Tfn Imnmnïi ont aivsi
^t» ^'il feutqMkfoc. obase, «aeiH^daisa., om ■MtBBse, peav çu
iwr kMié MTèntite et «Iksfm; ofla» OÊteaUAerns auK discâples
da Qfamt, qui, JtKi46:& eaantaes sar U-MMlagae, MoKàeàeat
tt^Mca dans IhbaHOii|Ha»eaiettt. ffh him. Ir [imlîîîîit.
ptrieoempaniBft qa'eUètoite, nfausilaijnitrtilBBeitksMiaie-
roestnBBdl delaboB(é.OfIjMuaifBe|«xeqo'aBiBMt^kt, soi»

aîKKmsituqu'aB ««lu aime, tf&îBsi s'étalait
uaeaffficti«Bràctpre^e, une onftmiuion feànkf&isaBle entre Aea

.ftmes qui, sans ei^ appel de k pitié, «e fuaamt itaijmi» trràées eurétr^t^ëfee. Je ne saie (^1 i^l^ieux philose^iw a dit que la ,pcovidence -de Dieu oemptait, feair s'aecamplir, sur la efaaûté de l'bednoïe. Je coo^resdt peur la pnmi^ iûiê teute la profeiidear de '.cette pensée, wt pnis^ie la^bonléMmftine se sait pas d'Efle-ménc, j'ad^

333 50DTEKIRS D'OIf VIEILLARD.

SOUS et je remercie les maux apparents, et eu partienlier'

la maladie, qui la suscitent et la développent.

J'ai recueilli hier, & ce sujet, un témoignage bien intéressant. C'est celui d'un Tielllard aveugle qui demeure dans latmaison voisine, et avec qui j'avais souvent, en passant devant sa porte, échangé quelques mots de polir tesse. Surpris de ne plus m'entendre , à l'heure de ma promenade quotidienne, lui adresser la parole , et ayant appris que j'étais malade, il est venu me voir hier. Comme sa conversation témoignait d'une sérénité d'&me qui coor trastait d'une manière frappante avec sa triste situation, je n'ai pu m'empêcher de lui en exprimer mon adminction et mon étonnement. < Alors je vais vous étonner en-, core davantage, m'ar-t-il répondu, en vous disant que la gûeté de mon caractère date de l'accident qui m'a privé de lavue.Aatrefoisj'étais d'une humeur toute différente; je passas, et je conviens que c'était à bon droit, pour on esprit mécontent et amer. Ayant éprouvé d'assez grandes difficultés à faire mon chemin dans le inonde, ce qui tenait sans doute autant à moi-mdme qu'aux autres, j'avais pris le monde en aversion, j'accusais les hommes de dureté, d'égoïsme, enSn j'étais devenu misanthrope. Hais, depuis que je suis aveugle, j'ai conçu de tout autres sentiments. Mon infirmité m'a

réconcilié avec le genre humain. Si vous saviez de combien de témoignages d'intérêt, de combien de bons offices je suis chaque jour l'objet I n semble qu'une puissance bienfaisante ait aposté, comme dans les contes de fées, des amis et des serviteurs dévoués surma route. Dans la rue, il n'est personne qui nes'écarte complaisamment de peur de gêner mon passage ; quand je suis sur le point de traverser un endroit parcouru par des voitures, U ne manque jamais de se trouver sous ma main une main obtigente pour me servir de guide ; s'U .

D,mi,,=db,Gooylc

LA DERNIÈRE ÉTAPE. 333

m'arrÎTe de m'arreier avec l'apparence de l'hésitation ou de l'embarras, aussitôt une voix, qui se fait douce et eogageante, retentit à mon oreille pour s'informer de ce que je souhaite et m'of-Crir de me renseigner. Me voyant respecté et aimé, j'aime et je respecte à mon tour ; je suis content des autres et de moi-mfime. Aussi n'oserais-je me plaindre de mon sort, quelques privations qu'il m'imposa d'ailleurs, puisque je lui dois ce qui fait en fin de compte le bonheurvéritablelabonne volonté envers les hommes, la bonne disposition du cœur. »

Mais je n'ai pas besoin de chercher au loin des exemples de ce bienfaisant eilet de la maladie ; j'en ai moi-même fait l'épreuve. Le peu de jours qui viennent de s'écouler ont changé mes relations avec ceux qui m'entourent comme des années n'eussent peut-être pas suffi à le faire. Ainsi il s'est formé entre Baptiste et moi des liens tout nouveaux. Jusque-là il m'avait servi avec une scrupuleuse ponctualité; de mon côté, je m'étais montré, je crois, humain envers lui ; je le traitais avec bienveillance, et j'avais vou-

lu que, dans sa maladie, il fût convenablement soigné chez moi ; mais c'était tk tout. Malgré l'excellente opinion que j'avais de mon dépouillement de tout préjugé aristocratique, de mes sentiments de parfaite égalité à son égard, j'avais encore bien du chemin h faire pour me rencontrer de plain-pied avec lui sur le même terrain ; la différence de culture intellectuelle mettait une barrière entre nous, une barrière qui me semblait légitime, uécessaire. Quand il était auprès de moi, je ne m'en trouvais pas moins seul ; sa compagnie ne m'était pas une compagnie véritable ; nous n'étions pas réunis, nous n'étions que rapprochés. Aujourd'hui, je puis dire qu'il en est autrement. Baptiste a eu l'occasion de dépasser l'exactitude et de donner carrière Ji son zèle , d'excéder l'obéissance et

3U sonvErtiRS D*nN vieillard.

d'aller jusqutau dévouement. Il ne m'a pas seulement sem, il m'a rendu service, n a eu clés altentloos, des par rôles, que des gages, que toute rémunération maléridle, sont incapables d'acquitter. Je scqs que J'ai contracté envers lui une dette morale, une dette de coeur que le cœur seul peut payer. Aussi, Inen qn'exlârieurement rien ne semMe changé entre nous , tout l'est au fond ; quand il entre dans ma chambre, cTest nraintenant autre dhase qu'un bruit qui me fait retourner la tête , c'est Tarri-vée de quelqu'un & qni f éprouve le besoin d'adresser la parole, de donner un témoignage de sympathie; lorsque nos r^ards se rencontrent, au lieu de se croiser r^idemenl, comme deuic passants qui n'ont rien k se dire , ils preitoent d'un. commun accord le temps de se reconnaître et de s'en donner un signe ; s'il arrive que nos mains se touchent, ce n'est plus un contact accidentel

que par réserve chacun se hâte de rompre, nous sentons l'un et l'autre qu'à l'occasion ce contact serait une poignée de main.

Je ne crains pas de dire que même avec Roger mes relations sont devenues plus intimes et plus douces, mais nous avons maintenant dehors ce que nous laissons au dedans de nos cœurs. Il était arrivé pour nous ce qui arrive communément pour ceux qui, par nécessité de métier, ont donné en eux la prédominance à la vie intellectuelle : même aux heures de loisir et de liberté, que le cœur devrait jalousement réclamer, on rentre dans l'axe, et l'esprit reprend ses exercices habituels. L'un raconte l'insurrection chinoise, son opinion sur l'issue probable de la lutte, sur les destinées futures du Ciel et de l'Empire; l'autre répond par l'explication des nouveaux phénomènes électriques constatés à l'Académie des sciences. Et des moi\

LA DEBNIJtUE ÎTjAPB. «W

des années d'intimité s'écoulaient ainsi, n'apportant qu'une vaine pâture & la curiosité, sans aucun profit pour le cœur. Depuis ma maladie, nous jouissons tout autrement de notre amitié ; nos réunions ont pour nous un attrait que leur fréquence augmente au lieu de l'épuiser. A quoi ? « 8 « GO * poM ws sgréssqiK: Roger vient FéguKteflËunI passer «opre» ite'aM, je ne saurais le plaindre prèàaéuient; mais B{mtfi»ie mie Uen.s'ert^'aHravenmsMn-UiBBt pas «des. Lu, «rdâBanoBeBltt distEût, il met lauteata aftr-BMiaD A. demer n«s. iMMNB, il priveDâr ne» éetirs , et UBoIU-cilMteiD» raB^ éc wamaaiiuMB. avec qud ^unrj'Mfl^la desonialartasaedeJitaoefu'Jl a vmihi prépwierihitRteet:âaattt|iels>d^M j'ai esne! Seavent il m'oET-pede BeSwe nu lection; et l'em âtevuie partan à aoes mttms-

itaa^, an» je aoi^QMin&i^ae la MopdaiBaBosidB «ntdiDrlea-
 ttiir'a ^M de part que tatt tnr génie daas le tluane ^m ja trompe à
 lears lires ; |Tot-âlpén'eA4 fae-dan^^acre éeri'VwuidaDtjeneX-
 tiaK iteBdiBpSBé.à ne dédocarsati^ul. Hâme ^âand nein ^aiséna
 te-sMeDce, <s qoisEriire qnelijuefois, j'^ecte ^ae Bons ne bbbs
 «muToau 3m , et i|D'tne ooDuMvatiaa muette' coBtinBe oAre Im
 et mu. Dans ses moureiHests;, dans le bmit ({u'illiit fDar raffeo-
 cher eui faatMtl de mm àtmet ou poniattiaer non feu, âaas
 sa^pDéaance seule, j'indends île ianga^» de sa boaa «olooté et
 de son d^niement. AsuimioB alaveosi [di» besoinque Uidiinûo
 OB l^iistai» s'inteEpamtt entre omis saus préteste de boiffi rap-
 propriite; ce que aotis voidons réu^ oe que BonsmettoDS eacDra-
 miui, ce n'ect pas aotre science, ce Hersent ipasuaa ea^tfi,'Ce
 sont nos ipersouBeB; et si l'on BOBspfeBBait dedîre paaniufû
 nous Bous-aimâos, nous îieptBTrin)sir>e^iMaer(fu'ea râpeadast
 »vec Atontaii^ : 4Mâr paEce i^ù-.c'wt Jui ; M^ paice que c'est
 noL-»

SOaVEllinB D'OK VIEILLARD.

MON TEMOIGNAGE

Octobre. — le viens de traverser une phase singulière et qui D'é-
 tait pas sans danger pour ma santé morale. Je m'évertuais à
 tromper les autres et moi-même, à entrete- Dir une illusion dont
 je savais pourtant la fausseté, l» croireù-onT il me plaisait de me
 traiter et de me voir trmter en malade. Comme la maladie est un
 accident, ud étal transitoire, un visiteur qui traverse notre logis et
 dod un commensal qui demeure avec nous, j'aimais qu'on me

parlât de ma maladie, je me laissais entretenir de convalescence, j'écoutais, sans protester, le mot de guérison... J'ai enfin secoué et rejeté loin de moi cette tentation d'un faux amour-propre. Non, je ne suis pas malade ; les promesses que l'on me fait parce que je les ai sollicitées sont des flatteries ; les potions qu'on me donne sont des boissons de gourmet ; ce que j'éprouve n'est pas de la maladie, c'est de l'affaiblissement ; tranchons le mot, c'est de l'infirmité. Ma chute m'a fait beaucoup bien du chemin ; j'ai descendu une pente que je ne remonterai plus.

Chose étonnante ! Depuis que j'ai reconnu franchement ma situation devant moi-même et devant les autres, je m'y suis accommodé sans peine, je n'ai pas tardé à m'y trouver à l'aise ; depuis que j'ai renoncé à me cramponner à l'illusion et que j'ai mis pied à terre sur le sol ferme de la réalité, j'ai retrouvé le repos et le bien-être. Il semble que la nature soit jalouse de notre confiance ; elle attend que nous nous soyons abandonnés à elle pour nous accueillir et nous découvrir les ressources qu'elle nous tenait en réserve. On se fait à tout, dit la sagesse vulgaire ;

LE DERKIEBE ETAPS. .137

En cette Ténacité il y a bien des mystères que nous ne savons pas voir, bien des grâces dont nous devrions être reconnaissants ; où nous ne voyons qu'une résignation d'habitude, dont nous ne savons gré qu'à la fatalité ou à nous-mêmes, il y a une dispensation préméditée, une largesse de la Providence.

Je me rappelle avoir autrefois reçu plus d'honneur en l'honneur de l'âge où je suis aujourd'hui, et qui est certainement la phase la plus décriée de toute la vie. Je prenais sa défense, en m'appuyant sur le raisonnement « et aussi poussé par une sorte de

foi instiDctive. 11 me semblait qu'aucun Age, qu'aucun moment de l'existence ne pouvait être absolument dépouillé de toute signification, de toute raison d'être, et par conséquent de tout bonheur. Hais on m'objectait mon inexpérience, les illusions généreuses de la jeunesse, la vanité des théories que dément la réalité, et l'on me mettait sous les yeux une imposante collection d'exemples bien faits, je l'avoue, pour me déconcerler, et qui en effet ne me laissaient pas sans quelque trouble.

Aujourd'hui, on ne récusera pas ma compétence; les cheveux blancs que j'aperçois là-bas, en face de moi, dans la glace, sont décidément des titres incontestables k la maturité du jugement et de l'expérience ; mon opinion est plus qu'une opinion , c'est un témoignage. J'y suis , . dans cette décadence si réprouvée ; m'y voilà descendu , au fond de cet abîme si noir; et nul ne peut me contester le droit de crier à ceux qui en mesurent de loin les sinistres profondeurs avec eStoi : — Rassurez-vous, approchez sans crainte ; ce n'est pas si affreux que vous vous le Sgurez ; il y a de l'air, il y fût jour, on y voit clair, on y respire I

Ce D'est pas que je songe k nier les privations qu'im-

SM BODTEnntS DTDR VrifLLAILD.

jmat le vieMeMe, q«e Je niate de recoBoaMK Iw^paBw

qu'il teHt Mibif. Si eltei snt ènâMM» paarven qiâ icK

ebBerrent, ettes M te aoat jpas wmo» jinriiie» q^em

■ooffre. Oui, les fow»ii«a>MM'Mias: OBBMMSt ■'€■

coBrifloteNS-ie pM, BM qû, cbaqae-nutw, pMrftât

quelques pas dans ma chambre, k bewiB Ai aeewara-A

BqitttrtrMw aeMs'AmiiiBt et d— s mtÉaMt, nit,
je n» saarai» dln ts OD>tnii«, qnasA him- , t^èsarair
épuisé Mum les pains de hiKelle»4f|aréts Atm mmM~
rOBs, j'ai été (^igé dwebûeliRipar Rwfara la Mto9*
iM nie, et j'ii cteisi é« iriértirTiiiMféciWB aaglite
qw'iaitratoia.j'MwiÉi be»a>a{ii. Je' m aMMMai p«»'É»-
vtibge ee ^ par-desHB Mitt ié««lle , saaadiliBe^ Ml
IMM redouter ée viuMcr, l'aBHNiuHMM â»fearitte^
r«^rit ; j'aceonto q/m la net
f ea ai faftl'oqtériaa» yar—i niOwettairn
•t si l'on yréttad (fm lldtdligaice déoaltnaati , .
prit k oMer eMUreavr ovfBii*; ai je ti
aMi9crite,ie J6ni»tegnBngrà;mrtBnéB«aaÉlé... T«à
certes bien des ruines ; mais je les i^MdBKfn. oait Ma»-
quille, caraa ailiKi éegevnôe» qwlqfaechoBa nste
debout; ail ndàn deca&di
■absists; «t cttfÊti^oàeimÊtrtNstim»
l'Orne; ce qaàqÊei^tm,dtat\%
qu tout sottférdB, je di» ^astoaat oIibb^T

A présent, je ne ma twa djaperifà «wbm hwaHiUi; je ne Uis-serBi pas rriaiaier la Tiiitbanii ; kisii-faaniâ aecat4é par V&ge, ansâ àbfOwM, jneaidéfrlÉI cp» iM détracteurs de la vieiUesse aiBCRni-à Itis^pBMC, je 4ii' due que je me aeatirak laéseiDiàns aam f p»fisessi«a de la aature hnmaise, aaisi<ci et de bonheur, que les plus rlcbe meut doués des w do cai2»«tdflresyrit.^{>MuqHS'BodiiiiH'pMJDa

LA DERNTÈlTE ETAPE. UO

pensée tout cniÈre T Je ne veax pas décourager les jeunes de leur jeunesse , les torts de leur force , dégoûter les intelligents de lein-inelligence,— j'aurais tort, et d'aillear» je n'y parviendrais pas ; — mais j'estime que Je n'ai riea à regretter de cette parure extérieure de la vie/qui attire nos yeux éblouis à la surface, non au fond de nou^ mêmes, et que, loin d'être désliénlé. Je ma trouve en de plus avantageuses conditions. Me rappelant dans queSes. chimères décevantes le sentiment do mes forces m'a autrefois égaré, dans quelles ambitions foHes, ennemies de la Térilé et de ta paix, des facultés assez satisfaisantes ou plutôt satisfaites d'eiles-mSmes jetaient mon orgueil, comment me pkindrais-je de n'aroir plus maintenant que de quoi connaître tes vrais biens et les îûmerT Sentant que la vie de l'&me est la vraie vie, la joie de l'&me la vraie joie, comment ne me fêlïciterais-je pas d'être déli-vré du reste et d'en être réduit à mon îmeT Je proteste contre cette comparaison que l'on a caatume de faire de la vie avec une montagne dont, à peine est-on monté «u sommet, il Auit descendre le versant ; con^taraison désespérante, qui ne laisserait pas un seul moment de IxanquiHité à ceux qui la répètent, s'ils y croyaient. Non; la vie ressemble il l'échelle de Jacob, qui sort de

terre et ne redescend pas ; à chaque échelon domine le précédent ; chaque pas ^ve^ on monte, on monte encore, on monte toujours.

U y a cependant. Il est impossible de le nier, des vieillesse dont l'aspect, loin d'encourager, ne peut inspirer que la tristesse et la pitié. Leurs propres plaintes ne non» soDflnnent que trop te malheureux dénument dont elle» sont affligées. Mais je soutiens que ce n'est pas la vieillesse èlle-méraise qu'il faut accuser ; c'est la jeunesse, c'est rSge* mûr. Quand l'automne est stérile, c'est la faute du printemps et de l'été. Comment ceox qui ont éloaBè oa

tiO SOUVENIRS D'DN VIEILLARD,

labsé s'éteindre ce qui seul était fécond et durable èo eux, ce qui devùt être impérissable, ne se trouveraient-ils pas dépourvus, désolés, quand ils viennent à perdre ce qui ne leur ét£ut donné que pour un temps , ce qui était sujet à s'user et à se détruire t Impatients d'exploiter l'heure présente, n'accordant de réalité qu'aux choses visibles et palpables, ils n'ont cultivée» eux que les facultés subalternes et passagères, instruments de i&me, comme les muscles sont les instruments du corps, et ils ont laissé l'&me ellemême , le foyer de notre vie , le soufQe même de Dieu , périr de langueur et d'inanition. Mais vous qui avez eu souci dq la dignité de votre nature, pour qui les mots de justice et de devoir n'ont pas été de vains sons , qui avez mis au-dessus des jouissances vulgaires les joies de la conscience, vouspouTezTleiltir sans crainte. Quand même votre esprit ne saurait plus enchaîner ses idées avec une aussi exacte rigueur, quand même votre mémoire aurait perdu les souvenirsqui la peuplaient, vous n'en aurez pas moins votre vie Intacte, complète, au centre de votre être. Comme vos manifestations extérieures auront diminué, comme vous ferez moins de mouvement et de bruit, le monde, qui ne voit

que la surface, déclarera que l'anéantissement vous gagne ; mais vous saurez bien qu'il se trompe. Si vos yeux se sont fermés au jour, une lumière intérieure brillera au dedans de vous , et celle-là ne s'éteindra pas. Si les sons du dehors n'éveillent plus votre Attention, vous aurez au fond de vous-même une voix retentissante , une parole joyeuse qui jamais ne tarira. Et ainsi, au moment même où peut-être le monde vous plaindra , loin d'envier les autres ou de regretter votre passé , vous remercirez votre vieillesse et lui rendrez ce bon témoignage, que jamais vous n'aviez goûté une paix si pure, une sérénité si profonde et si assurée.

LA DERNIÈRE ÉTAPE.

DERNIÈRES PENSÉES.

Novembre. — Il est temps de mettre fin à ce journal ; mes yeux et ma main me refusent leur service, et me forcent à leur donner un congé définitif; d'ailleurs mon histoire, non-seulement celle de mes actions, mais celle même de ma vie intérieure, est maintenant terminée. Mon esprit a jeté l'ancre dans une pensée unique, invariable et inépuisable à la fois ; elle me fait l'effet d'une vaste mer, toujours la même, et cependant toujours nouvelle par son immensité et le mouvement incessamment varié de son onde.

Cette pensée est celle de la mort; elle s'est faite ma compagne assidue : il est rare que je m'endorme le soir sans qu'elle plane au-dessus de mon chevet, que je rouvre les yeux le matin sans qu'elle vienne visiter mon réveil ; il n'est pas de jour où elle ne se présente devant moi à l'improviste, au milieu d'un chemin qui ne semblait pas devoir me conduire vers elle. Tout ce que je vois finir, le soleil qui se couche, le jour qui décroît, mon foyer qui

s'éteint, la rappelle bien vite auprès de moi, s'il lui arrive de m'oublier trop longtemps.

Du reste, je ne cherche pas à l'éviter. Même avant d'avoir sérieusement pensé à la mort, je n'ai jamais formé le vœu de la retarder, non plus que de l'avancer, d'un siûl jour. Par nature autant que par principe. Je me suis toujours appliqué is. régler le pas de mes désirs sur celui de ma destinée, h. conformer le mieux possible mes volontés & l'ordre souverain qui régit toutes choses, et

que j'accepte avec la conviction instinctive de sa sagesse et de sa bonté. J'ai trouvé dans cette méthode, ou, poar être plus modeste et plas vnû, dans cette tendance, un guide excellent qui m'a condnît conune par ia main aux moments critiques de ma vie, un soutien qui m'a po-, -ié dans les pas diScUes, et m'a sans doute évité bien des luttes aussi inutiles que fatigantes.

Aujourd'hui ce n'est plus seulement k mon parti pris de paisible résignation qje je dots de ne pas redouter la mort. J'ai fait en quelque sorte conoaissance avec elle, el sans en être encore à ce point de fomiliarité de la considérer comme uae intime amie que j'appelle de tous mes vœux, je suis persuadé qu'elle ne me veut pas de mal ; si je ne cours pas k sa rencontre, du moins je m'avance vers elle sans crainte, je puis même dire avec une «crête

Pauvre mort I de quelle ingrate (oncti^ elle est chargée, et qu'elle a de peine à se réhabiliter, k se faire comprendre parmi les hommes 1 II est vrai qu'an premier abord, r^parente destruction dont elle seioble l'implacable ministre la revêt d'un caractère formidable ; mais un examen plus attentif perce ces terribles dehors

^ nous rassure en nous découvrant sa nature véritable. IL en est d'elle comme de ces sombres alchimistes du moyen Âge dont le peuple redoutait les sortilèges meurtriers, et qui o'étaieat au fond que des serviteurs de la scieoce et des adorateurs des lois divines.

Kon, la mort u'a mission de rien détruire, et le mot d'anéantis-
sement, dont on la qualifie, dont même on lui &U un synonyme,
est un de ces sobriquets injurieux que ie vulgaire, comme pour se
venger, jette aux inconous quilui en imposent. 11 me suffit de l'in-
terroger attentivement pour m'en convaincre ; je n'ai besoin que
d'un peu

jde clairvoyance pour désouvir en elle, an lieu d'une iBUvre
cruelle et aveugle dcat toutes les larmes du moada ne parvien-
draient pas k épuiser la tristesse, une merveille àe préro^auce,
un ahime .de fécondité : ce m'est un vit plaisir d'y plonger ma
pensée, bien que je ne puisse en sonder les boEds ; d'arrêter mon
regard sur un étce quelconque, le premier qui s'offre à. moi, le
brin d'herbe ou l'insecte qui campe à mes pieds, et de aûvxe son
histoire ; ii voir, ausignal mystérieui du ilaltce invisible, les élè*
menls qui le composaient, non se détruire, mais se tranfifonner,
nandispaiatre, mais .s'échapper pour aller aulce part, l'oD à deux
pas, l'autreJi mille lieues, remplir une bDCtÎDn nouvelle; chacuD
d'eux, voiture sur l'aile an yeai, par la^goutle de rosée, dans Les
vagues de l'océan, .se tendre an poste^ui lui estaassigné, se fixer
mais pour Fepartic, repartir mais pour se fixer encore, ne jamais
échouer sur l'écueil de la mort que pour y reprendre son élan, et
parcourir ainsi, sous toutes les formes, tous Iss sentiers du tour-
billon qui constitue notre monde. Non, jamais de destruction,
toujours des métamorphoses ; aucune Ûn.qul ne soit un comme-
noemenL Rien ne se perd, nen n'eet maudit ; toule chose qui

tombe, tombe dans les bras d'un ange iuvtsJMfi qui le recueille et l'emporte quelque pact.

Je ne puis donc avoir aucune inquiétude sur l'avenir de mon être corporel; je sais que tout ce qui le constitue, jusqu'au plus imperceptible atome, est emprisonné k jamais dans cette admirable et féconde création où un rôle lui sera toujours réservé. L'humanité, les forêts, les troupeaux, les ruisseaux des vallées, les Beiges des montagnes, le réclameront toujours. Il aura toujours sa place assurée au festin éternel de la vie, sa note .à chanter dans le concert uoiverseL

Tranquille sur la destinée de mon corps, de la partie de mon être dont j'eusse pourtant sans répugnance fait le sacrifice, comment ne le serais-je pas sur celle de mon esprit? Ici j'avoue que la nature ne me fournit aucunes preuves palpables, que l'histoire des âmes n'est pas écrite en caractères visibles pour nos yeux; mais je déclare en même temps que je n'en ressens aucun trouble. Je me passe même volontiers des raisonnements les mieux fondés de la plus solide philosophie. Je crois à l'immortalité de mon imc, parce que j'en ai lacônsience, cette science toute faite, qui n'attend pas les conclusions des dialecticiens pour proclamer sa certitude. J'ai une foi instinctive que ce don magnifique, ce don divin que j'ai reçu de pouvoir dire mot, de me connaître moi-même, de vivre et de sentir ma vie, d'y coopérer par l'assentiment joyeux de ma volonté, ne me sera pas retiré. Il est vrai que je n'en sais pas plus; mais n'est-ce pas assez, n'est-ce pas tout? Mourir, ce n'est donc autre chose que partir et changer de patrie. Oh I quel voyage et quelle destination! Traverser, avec la conscience de soi-même, les espaces incommensurables de l'univers I rouler dans le torrent des êtres, pour devenir une nou-

velle créature I aller, avec le consentement d'une volonté librement soumise, se placer soi-même, matière intelligente, entre les mains de l'Ouvrier divin I A cette perspective, j'éprouve un sentiment indéfinissable : c'est une sorte d'attente solennelle, traversée par des tressaillements de joie. J'éprouve ce que doit éprouver un voyageur prêt à s'embarquer pour l'Orient ; il aime encore le rivage natal qu'il presse d'un pas tremblant, et il aime néanmoins d'avance la belle contrée dont il pressent les splendeurs ; rempli d'attendrissement, mais aussi d'espérance, il tient son œil fixé sur l'océan immense qui se déroule devant lui, et qui vient

LA DERMÈRE ÉTAPE. US déjait baigner ses pieds sur là plage, comme pour l'avertir et le solliciter

Se peut-il qu'avec l'idée de plus en plus sereine que je me fais de la mort, je sois encore sujet par moments fi de si tristes impressionsl Cette nuit particulièrement, comme je ne pouvais dormir, d'insurmontables appréhensions se sont emparées de mon cœur. Je me représentais avec amertume, presque avecefiroi, l'isolement de ma dernière heure : II me faudrait, à ce moment suprême du départ, ne m'appuyer que sur moi-même, n'entendrt que ma propre respiration dans un silence glacé ; je n'aurais pas, pour me consoler et me fortifier, les témoignages de tendresse, les adieux de mes enfants I

Hais ces pénibles impressions se sont dissipées d'ellesmêmes avec l'obscurité de ta nuit, et ont fait place à des sentiments plus justes et meilleurs. Loin de savoir gré h mon cœur d'une senaibituté dont j'étais seul l'objet, je reconnais que j'étais simplement victime d'une de ces dispositions malsaines dont notre faiblesse est la source ; je cédaï k ce besoin de se prendre en pitié, de pleu-

rer sur soi-même, auquel nous assujettit la susceptibilité malade de notre égoïsme.

Oui, les choses sont bien comme elles sont, et me fût-il permis de les changer, je crois que je m'en abstiendrais, je n'ai jamais aimé, au moment de partir en voyage, à m'entourer de mes parents ni de mes amis. L'heure des adieux, avec son attente anxieuse, ses larmes contenues, ses soupirs étouffés, n'inspire pas seulement la tristesse légitime de la séparation, elle oppresse, elle suffoque, elle déchire les fibres du cœur. Combien la mort, avec son lugubre appareil, n'est-elle pas mieux faite encore pour troubler! Semblable & ces fées des légendes, qui Toilaient sous des haillons repoussants leur jeunesse et

Kl «rat moi-»»»»' >• "^.^^m.iMli^»""*

LA DVMjatKB £TAPB. HT

4e ma coBfaskmmffliientaDée. Eïst-ce ià (te l'orj^iRil'T j'ai OBBSciefieceiqiie aeo; c'esl la dignité de l'âlpe bnnain que ■ je avÈB k beieàa de sauvegarder en moi. LoiU'àem'opposer à la oature, je ae fais que céder à l'impulsiM t^'ttiB jn'iBçmne «llB-xnAme. 11 7 a des benreB oA elle n'aisoe im& & se laisEer eurpi-Eiidre, il 7 a des se^en (jii'irileTeait«eréBerver,et.c'estponr cela-qu'eMe7ré]t8iiâ -qiidqae oboa» cle futèhre. Tontes tes crépines, même -tos|Éiis hiuiides, eenlilmt.c(Hnpnnâre son vos et s'y ; (iMtfeHaitt : quioïd le momant eâ vesn de mourir, te itfciv-peuU s'-nfeuse as {dus {«^and de la torU, le passenauiæ cadie daM le taillis le plus touffu, riotaDte-s'en- Inske daB&B«i M^iæaétiable (teUide de sâe pour 7 e>- ^Kelû.le m^re deasiét-mioriAase. ,,,.,.,,

iêmevemère. — Je massàtit^m h» BwmtWB pagns de Booit j»un^ ; je soie béés ai» Nantir po les éxrire. liiiæ semble qu'elles résnnifiDt anez exactemeoLteat œ qui se passe en moi, epi'eLtoB dasoent-uii refiet &dèle de ma we, intérim. Je anmttte avec plaisir qu'il n'est pas va ie m^ eaàiaaiatatptBiipxfBa perm^tents, aoe de mes peofiées. je psrie^ mes pensées fondauentaleB et peFUS-tantes, que je ne doive laiiftiler là qudquime d'elles. Je prôieiaiai lire, si je ma iaisBiûs.aUer à iA-

ut lOUTENIBS D'OR TIBILLARD.

peindre h joie un pea orgueilleuse que j'éprouTe en voyant ma tâche achevée, au moment oà mes forces, toujours décroissantes, dltaent sans rémission m'obligw de l'abandonner.

Ennuis amers, dégoûts, regret du passé, haine du présent, terreur de l'avenir, sombres fantômes dont la vieillesse, au dire du monde, est !e lugubre rendez-vous, où êtes-vousT Je suis entré, et je ne vous ai pas vus. Avec la fatigue et la faiblesse j'ai trouvé l'indulgence de la conscience, la douceur d'un repos mérité, des occupations qui sont des plaisirs ; en même temps que l'Isolement, la consolation du souvenir et de la pensée, d'une intimité plus étroite avec mon JLme ; au sein même de la maladie et de l'inârmité, des compensatioos qui me les ont rendues aussi chères que la santé; ra&n, au seuil de la mort, une immortelle espérance.

n est vrai que le sort ne s'est pas montré bien sévère à mon égard; je serais un ingrat si je ne me comptais pas moi-même au nombre des privilégiés ; toutefois, je sois persuadé que le plus précieux des privilèges est à la portée de chacun, et que c'est la simplicité, la bonne volonté du cœur. Comme le philosophe et le

savant s'imposent d'aborder l'objet de leur recherche avec un esprit dépouillé de tout préjugé, de même j'ai tâché de me délivrer de toute injuste prévention, de la mauvaise humeur, du mécontentement anticipé, perfides tyrans auxquels nous nous' laissons trop souvent assujettir, et de m'offrir h la vie avec un cœur droit et ouvert.

Puisse mon témoignage n'être pas inutile h mes amis et à mes enfants, qui seront les seuls lecteurs de ces pages I i mes enfants surtout ! Fuisse-t-11 les aider à se relever aux heures d'abattement et de doute, k marcher en avant avec une inébranlable confiance, à se convaincre qu'une

providence paternelle mesure toujours nos fardeaux i nos forces, ne laisse jamais notre route sans ombragea rafraîchissants, sans fontaines jaillissantes, et qu'elle ne manque ni de puissance ni de bonté pour justifier nos espérances, quelque sublimes qu'elles soient t Quelle joie j'emporterais avec moi, s'il m'était permis de penser que, même éloigné d'eux par la nécessité, même réduit par l'âge à la dernière faiblesse, je n'ai pas manqué à la mission dont je devais m'acquitter à leur égard ! si je pouvais me dire que, même séparé d'eux par la mort, je continuerais encore & les appropriera la vie, à les élever, c'estk-dire à les exhausser sur mon cœur, au-dessus de l'aride poussière et des brumes d'en bas, jusque dans la pure région du devoir et du vrai bonheur

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/aucoindufeu00sauegoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.